ROMY
ET LES LUMIÈRES DE PARIS

ROMAN

MICHELLE MARLY



LA PREMIÈRE RENCONTRE DE DEUX STARS DU CINÉMA !

PLUS DE 100 000 EXEMPLAIRES VENDUS



MICHELLE MARLY

ROMY
ET LES LUMIÈRES
DE PARIS

Traduit de l'allemand
par Astrid Monet



Trois personnes ont changé ma vie :
Alain Delon, Luchino Visconti et Coco Chanel.
Romy Schneider

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

ALAIN DELON

Chapitre 1

Paris, 10 avril 1958

À l'approche de Paris, l'avion d'Air France en provenance de Munich transperça le ciel nuageux et une vue dégagée sur les prairies et les champs de blé s'offrit aux passagers. À cette hauteur, les villages de fermes paraissaient minuscules et ressemblaient aux maisons d'un jeu d'enfant. L'avion piqua pour un dernier virage, laissant apercevoir le spectacle de la métropole française vue du ciel : des bâtiments clairs aux toits penchés, quelques espaces verts. La ville semblait coupée en deux par une bande d'eau aux reflets sombres. Pourtant, malgré cette distance et ce temps maussade, l'atmosphère de la capitale française, chantée depuis des décennies dans le standard américain « April in Paris », émanait de chaque pierre. Le charme du printemps tendait les bras aux voyageurs et Rosemarie Albach rêvait de boire un café à une terrasse ombragée, bercée par le parfum sucré des fleurs et une brise délicate.

Elle s'éloigna du hublot et, tout en chantonnant, vérifia son reflet dans le miroir de son petit poudrier. Elle venait à Paris pour des raisons professionnelles. Paris resterait un décor dont elle ne pourrait profiter, les splendeurs de la capitale française et les promesses de cette saison ne seraient que du bonus. Rosemarie Albach avait 19 ans et était une actrice très célèbre. On attendait d'elle (et tout particulièrement sa mère) qu'elle soit

parfaite. Et elle l'était. Avant de monter dans l'avion, elle était passée chez le coiffeur ; malgré le voyage, sa chevelure brune et épaisse s'avérait, grâce à une imposante couche de laque, impeccablement maintenue. Son mascara n'avait pas coulé, son regard restait de braise. Et le rouge à lèvres, remis juste après la collation servie pendant le vol, tenait toujours. Après toutes ces vérifications, elle se repoudra rapidement les joues afin d'être sûre que sa peau ne brillerait pas sur les photos. Elle glissa son poudrier dans son sac à main et se remit à chantonner, regardant par le hublot. La vue aérienne de la capitale avait laissé place à l'environnement plus austère de l'aéroport d'Orly. Derrière une enfilade d'entrepôts, on aperçut la piste bétonnée. *Si je n'étais pas tant habituée à voyager en avion, j'aurais sûrement peur de l'atterrissage,* pensa Romy un peu songeuse.

L'avion se posa dans une violente secousse. Elle avait beau être attachée, Romy fut propulsée vers l'avant, puis en arrière contre le dossier matelassé. Ce freinage brusque entraîna un haut-le-cœur. Elle n'aurait peut-être pas dû boire ce second verre de champagne, offert aux voyageurs en première classe. Mais l'alcool avait aussi un bon côté : il lui permettait de se sentir plus détendue, de dissiper un peu son trac. Romy était nerveuse, car, à peine aurait-elle posé le pied à terre qu'elle ferait la connaissance, devant un parterre de photographes triés sur le volet et sous le crépitement des flashs, de l'acteur avec qui elle partagerait l'affiche dans le film *Christine*. Il lui faudrait sourire. Faire comme-ci l'atterrissage avait été absolument parfait. Faire comme si tout allait pour le mieux. En règle générale, elle s'autorisait un verre de champagne avant ce genre de rencontre publique, dans les coulisses d'un tournage ou pendant des essayages. Mais un de trop et c'était l'effet inverse ! *Ah ! Cette seconde coupe était probablement en trop*, soupira-t-elle alors que l'avion roulait sur la piste. Dernier virage. Le trac monta d'un cran, lui ôtant totalement l'envie de chantonner.

— Eh bien, le pilote n'y a pas été de main morte ! lança sa mère assise à ses côtés.

— *Bienvenue à Paris* *[1]. (La voix mélodieuse de l'hôtesse retentit gaiement dans la cabine.) Le temps à Paris est malheureusement maussade. La tour de contrôle nous informe que les températures ne dépasseront pas les six degrés. Pensez bien à mettre vos manteaux avant de quitter l'appareil !

Les charmes du printemps, ce sera pour une autre fois. Romy fut rassurée de se rappeler que son séjour à Paris serait très bref. Dès le lendemain, elle reprendrait l'avion pour Ibiza. Direction les vacances : le soleil et la mer ! Le mot « vacances » restait à nuancer : la jeune actrice en profiterait pour lire un nouveau scénario et commencer la préparation de son prochain rôle. Romy ne savait pas se couper totalement de son travail. Mais à cet instant, imaginer les plages ensoleillées d'Ibiza la réchauffa presque davantage que son manteau de fourrure d'astracan gris que l'hôtesse de l'air venait de lui remettre.

— Souris, ma fille ! lui rappela sa mère tout en ajustant la veste de son tailleur et son étole de vison. Ne cesse jamais de sourire !

La moue boudeuse se dissipa instantanément du visage de Romy pour ne laisser rayonner que son aura d'actrice.

— Je déteste toute cette mascarade, murmura-t-elle.

Et c'était vrai. Romy avait horreur de ces événements avec la presse, arrangés dans les aéroports, pendant lesquels elle devait cacher toute fatigue du voyage, toute lassitude, et paraître tel un ange voyageant sur un nuage blanc.

— Bien entendu, souligna sa mère, tu te réjouis, tu as hâte de rencontrer ton nouveau partenaire, tu es heureuse. Nous sommes venues ici pour ce rendez-vous, sinon on aurait pu s'épargner ce déplacement.

— Oui, Maman… souffla-t-elle, d'un ton agacé.

*

* *

Les minutes suivantes confirmèrent sa mauvaise humeur. À peine sortie de l'avion, un vent froid lui glaça les os. Le temps était désespérément

maussade. Grelottante, elle aurait aimé se précipiter dans la limousine qui l'attendait sur le tarmac. Impensable. Romy descendit l'escalier de l'avion et avança comme si de rien n'était, comme si le froid ne la saisissait pas. Lentement. Rayonnante. Mystérieuse. Tel un mannequin défilant sur le podium ou une impératrice marchant vers son trône. Un rôle qu'elle maîtrisait à la perfection.

Le long du tapis rouge, un groupe de photographes, leurs appareils armés devant eux, hurlait son prénom. Les flashs crépitèrent. À l'autre extrémité, quatre hommes attendaient, les bras chargés de bouquets de fleurs. Romy connaissait deux d'entre eux : le producteur Michel Safra et le réalisateur Pierre Gaspard-Huit. Les deux autres lui étaient encore inconnus. S'agissait-il des acteurs qui joueraient avec elle dans *Christine*, pour lequel tout cet événement avec la presse avait été organisé ? Comme elle, ils étaient âgés d'une vingtaine d'années. Bruns. Et pourtant bien différents l'un de l'autre. Le premier avait un air joyeux, et semblait un jeune homme agréable et charmant. Il portait un costume et une cravate, très à l'aise dans cette tenue chic ; rien à voir avec le second, qui paraissait s'être déguisé pour l'occasion.

— Mon Dieu, c'est qui, ce guignol ?!

Le commentaire lui échappa. Cet homme dont elle venait de parler était cependant d'une beauté saisissante. Son visage avait les traits d'un héros antique. Un Dieu grec vivant. Un visage sculpté dans le marbre. Un corps musclé et athlétique. Dans la lumière blafarde du jour, ses yeux d'un bleu magnétique étincelaient. Ses cheveux étaient d'un noir ébène profond, brillant. La moue un peu boudeuse, une main dans la poche, debout devant ce tapis rouge, il gardait un air décontracté et l'envie d'être ailleurs se lisait sur ses traits. Habillé d'un costume noir, d'une chemise blanche, d'une cravate sombre, le manteau ouvert, sa tenue vestimentaire était irréprochable. Pourtant ça sonnait faux. Beaucoup de trop : trop maniéré, trop élégant, trop parfait. Comme s'il était la pâle copie d'un autre. Il tenait dans un bras un

bouquet de roses rouges sublimes qui achevait l'illusion d'être un pantin qu'on avait parachuté là. Romy le trouva inintéressant.

— Souris ! N'oublie pas de sourire ! Peu importe ce qu'il se passe ! murmura Magda qui venait de lire la consternation sur le visage de sa fille.

— C'est d'un ennui, c'en est désespérant… siffla Romy entre les dents.

— *Bonjour, Madame, bienvenue à Paris * !*

Le producteur Michel Safra parla d'un ton ampoulé en appuyant chaque syllabe. Très respectueux des us et coutumes, il salua tout d'abord la mère, lui baisant la main et lui offrant un bouquet de fleurs. Après une courte pause pendant laquelle tous restèrent immobiles comme des statues de cire, afin d'offrir tout le loisir aux photographes de saisir l'instant, Safra laissa Magda Schneider aux bons soins du réalisateur Pierre Gaspard-Huit qui entama une conversation d'usage avec elle avant de se tourner vers Romy :

— Bienvenue à Paris, Mademoiselle. Permettez-moi de vous présenter votre partenaire : voici Alain Delon !

— *Bonjour* *, marmonna ce dernier, lui jetant quasiment le bouquet de roses dans les bras.

Grande professionnelle, Romy sourit et garda le bouquet serré contre elle. Bien contente de porter ce jour-là son manteau de fourrure pour ne pas sentir les épines des roses lui déchirer la peau. Autour d'eux, les déclencheurs des appareils photo cliquetèrent avec la rapidité d'une machine de guerre.

— Mademoiselle Schneider ! cria un reporter.

Sans réfléchir ni attendre une seconde, Romy tourna un visage radieux dans sa direction, regardant droit dans l'objectif.

— *Souriez, s'il vous plaît * !* dit un autre photographe.

Aussitôt, elle s'exécuta. Elle savait sourire sur ordre, tel un bon petit soldat. *Je sais poser comme un chien qui répondrait docilement à « assis et debout »,* pensa-t-elle.

— *Mademoiselle Schneider, Monsieur Delon, pouvez-vous vous rapprocher l'un de l'autre, s'il vous plaît* *... demanda un autre photographe.

Cette fois-ci, Romy ne comprit aucun mot ; ses bases de français scolaire ne suffisaient plus. Alain Delon s'approcha d'elle. Elle remarqua qu'il était un peu plus grand qu'elle, malgré son mètre soixante-deux et ses chaussures à talons hauts qui la grandissaient ce jour-là de dix centimètres. Sa présence à ses côtés lui fut tout de suite désagréable. L'odeur de son after-shave lui piqua le nez. Trop, là encore. Elle voulut s'éloigner de lui, mais à cet instant l'autre homme qui attendait avec lui, s'adressa à elle en allemand (avec un fort accent français) :

— Mademoiselle, bonjour, je suis Jean-Claude Brialy, un ami d'Alain. Je joue aussi dans le film. Les photographes voudraient vous prendre tous les deux, l'un plus près de l'autre. S'il vous plaît, accordez-leur cette faveur.

Pourquoi ce sympathique acteur ne pouvait-il pas être son nouveau partenaire ? Elle en était persuadée, elle s'entendrait très bien avec lui. Bien mieux qu'avec Alain Delon, qui ne desserrait pas les dents, cloîtré dans son mutisme. Romy, le professionnalisme chevillé au corps, s'approcha d'Alain, souriante.

— *Do you speak English ?* lui murmura-t-elle en anglais à l'oreille, feignant pour les caméras de flirter avec lui.

— *A little bit !* répondit-il sèchement avec un accent à couper au couteau.

Elle le trouva arrogant et détestable. Pourtant, Romy continua à donner le change devant les caméras. Ça promettait d'être compliqué avec ce type. Elle trouvait insupportable qu'il la prenne de haut, semblant presque l'ignorer. Pourtant, Alain Delon n'était personne. La star, c'était elle ! Qui connaissait Alain Delon ? L'actrice qui allait assurer les recettes du film, c'était elle, Romy Schneider. Lui restait un acteur inconnu que la production avait choisi pour cette raison. Mais pourquoi, pour l'amour du ciel, précisément ce type ? Pourquoi sa mère qui, jusqu'à présent, étudiait à la

loupe tous ses partenaires de jeu, avait-elle accepté cet acteur ? Mais enfin et surtout, pourquoi s'était-elle laissé convaincre d'accepter ce rôle que sa mère Magda avait elle-même brillamment joué cinquante-cinq ans plus tôt ? Une succession de mauvais choix l'avait conduite jusqu'à ce tapis rouge, dans ce vent glacial à Orly, aux côtés de ce beau gosse superficiel. C'était un échec annoncé et c'en était déprimant. Cette journée à Paris s'avérait un cauchemar.

Le producteur adressa quelques mots à la presse, les remerciant de leur présence, mais leur demandant désormais de laisser Romy et Magda se rendre à leur hôtel afin de se reposer. Romy écouta d'une oreille, tiraillée entre sa mauvaise humeur et son souhait de toujours faire bonne figure. Les journalistes quittèrent le tarmac en grinçant des dents et tout le groupe se dirigea vers la Citroën, sauf Romy qui, absorbée par ses pensées, ne bougeait pas. Elle apercevait, sans vraiment la voir, sa mère qui s'éloignait vers le chauffeur tout en discutant avec Pierre Gaspard-Huit. Magda se retourna, fusillant sa fille de son regard autoritaire, lui commandant d'avancer avec des petits gestes répétés de la tête. Mais Romy, abasourdie par cette arrivée en fanfare avec la presse, ne bougeait toujours pas. Alain Delon le remarqua et s'approcha d'elle.

Romy prit une grande inspiration. Elle fut surprise de comprendre que, malgré le froid, l'air chargé de pluie portait cette douceur printanière vantée dans la chanson américaine qu'elle aimait tant. Quel bonheur soudain de respirer à pleins poumons ! Elle avait gardé le bouquet de fleurs dans les bras (elle le trouvait laid et de mauvais goût) ; elle apprécia cependant que les roses en cette saison n'aient pas un parfum aussi entêtant qu'en plein été. Elle aurait aimé avoir une assistante à qui le remettre, elle chercha rapidement des yeux autour d'elle, aucun accessoiriste ne courut vers elle pour la libérer de ce fardeau. D'un geste brusque, elle le jeta quasiment dans les bras d'Alain qui, tellement bluffé par cet affront, le garda contre lui. La

Citroën l'attendait et lorsqu'elle glissa à l'intérieur, elle l'entendit dans son dos :

— Mais pour qui elle se prend celle-là ? Pour une star internationale ? Brigitte Bardot est une star, mais qui est Romy Schneider ?

Il pensait lancer une pique sans qu'elle n'en comprenne un mot. Dommage, les phrases interrogatives faisaient partie des cours qu'elle avait bûchés pendant ses années de pensionnaire chez les sœurs augustines, au château de Goldstein près de Salzbourg.

1. Tous les mots en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*

Chapitre 2

Indéniablement, Alain Delon se trompait : Romy Schneider *était* une star internationale. En Espagne, son film *Les Jeunes Années d'une reine*, dans lequel elle incarnait la jeune reine d'Angleterre Victoria, resta toute une année à l'affiche dans les plus grands cinémas du pays. Mais surtout, le film rencontra un énorme succès aux États-Unis. En janvier, elle en assura la promotion de l'autre côté de l'Atlantique, voyageant dans le pays de la côte Est à la côte Ouest, enchaînant à un rythme soutenu interviews pour la radio et la presse écrite, plateaux de télévision (huit émissions en direct), photo shooting (sourire, à en avoir des crampes aux mâchoires). Dans les studios de la Metro Goldwyn Mayer à Hollywood, on lui fit même passer un casting. À New York, elle découvrit les soirées à Broadway. En raison du décalage horaire et du jet lag, elle était fatiguée en permanence. Mais l'adrénaline la maintenait éveillée. La célébrité, les États-Unis, tout lui paraissait juste extraordinaire.

Durant toute son enfance, Romy, bien qu'issue d'une famille de très célèbres acteurs allemands et autrichiens, avait toujours été tenue éloignée du monde du cinéma. Ses parents se séparèrent très tôt, Romy était âgée de 5 ans et son frère, Wolf-Dieter, avait 2 ans. Son père, Wolf Albach-Retty, fut le grand absent de sa vie. Avant comme après le divorce, Romy ne vit que très rarement son père. Elle ne cessa pourtant de l'admirer et de l'idéaliser. Sa mère, Magda Schneider, s'occupa seule des enfants et travailla énormément. Les nombreux tournages la tenaient également loin de sa petite

famille. Rosemarie et Wolf-Dieter voyaient leur mère uniquement pendant les vacances et furent élevés par leurs grands-parents maternels dans le chalet familial, appelé Mariengrund, situé à Schönau am Königssee dans les Alpes bavaroises près de Berchtesgaden. Le grand-père plombier et sa femme mère au foyer étaient des bourgeois de Augsbourg. Romy grandit sans rien connaître du cinéma, pourtant quelque chose dans ce métier l'attirait. Ses premières expériences marquantes sur scène, elle les doit aux sœurs augustines de son internat qui emmenaient leurs élèves au théâtre d'ombres de Salzbourg, seules sorties autorisées. Elle débuta grâce au club de collège dans lequel elle s'impliqua beaucoup et découvrit qu'elle aimait être sur scène. La jeune Rosemarie commença à rêver en secret de devenir comédienne. Son autre passion d'adolescente était la céramique. Elle dessinait et peignait ses propres créations sur des assiettes qu'elle offrait ensuite à toute sa famille. Si elle n'avait pas été comédienne, elle se serait très certainement tournée vers un métier d'artisanat.

Mais sa vie bascula deux jours après son quatorzième anniversaire. Pour la première fois, sa mère l'emmena pour une journée de shopping à Munich. Magda lui avait récemment annoncé son mariage avec Hans Herbert Blatzheim, un riche restaurateur de Cologne. Romy ne se réjouissait pas du tout à l'idée de devoir partager sa mère (elle qui trouvait qu'elle recevait déjà si peu d'attention de sa part), mais elle finit par accepter son beau-père qu'elle appelait « Daddy ». Ce mariage signifia l'entrée d'un nouvel homme dans la famille Schneider qui en prendrait les commandes. Cette journée à Munich fut le début d'une nouvelle relation entre la mère et la fille : dévaliser les boutiques, s'habiller de manière très chic et élégante, être complices, boire une tasse de thé dans le magnifique salon du prestigieux hôtel Bayerischer Hof… Une journée de rêve comme Romy n'avait jamais osé en rêver, elle qui voyait si peu sa mère. En fin de journée, elles retrouvèrent le réalisateur Hans Deppe avec lequel Magda Schneider tournerait prochainement *Quand refleuriront les lilas blancs*. Magda jouait

le rôle principal du film et le casting pour la jeune actrice qui jouerait le rôle de sa fille dans le film était toujours en cours. Ce point était d'ailleurs ce jour-là au centre de la discussion entre le réalisateur et l'actrice. C'était la première fois que Romy rencontrait une personne du milieu du cinéma. Elle écoutait la conversation, attentive, excitée, joyeuse, s'imaginant avoir le droit de les accompagner. Soudain, sa mère prononça son prénom ! Et ce fut seulement à ce moment-là qu'elle comprit ce qui était en train de se jouer : sa mère la proposait pour le rôle, elle qui, pourtant, n'avait jamais suivi de formation de comédienne.

Hans Deppe lui confia le rôle et Romy se glissa dans ce personnage (et dans sa vie d'actrice) avec un grand naturel. Tout lui parut simple. Elle possédait une excellente mémoire et connaissait parfaitement ses textes. Elle se montra dès les premiers tournages d'une grande rigueur, écoutant et appliquant tous les conseils que lui prodiguait le réalisateur, mais également toute l'équipe et les techniciens. Ce premier rôle dans *Quand refleuriront les lilas blancs* lui convenait parfaitement : une jeune fille très belle, chaleureuse et franche. Une jeune ado rayonnante. Le succès fut colossal – inattendu pour Romy et son entourage – et sa vie bascula : elle enchaîna les films et les réussites. Dans son film suivant, on lui confia le rôle principal, celui de la jeune reine Victoria. Là aussi, personne ne s'attendait à un tel enthousiasme de la part du public et, dès l'année suivante, l'incroyable succès de Sissi fit grandir la vague médiatique. Romy devint une star en Allemagne et en Autriche, un statut qui se confirma rapidement dans le monde entier. L'actrice la plus célèbre de toute sa génération était une évidence pour le producteur français Michel Safra qui l'avait choisie, imposant son choix à l'équipe du film.

La limousine qui les conduisait à leur hôtel situé dans le 8e arrondissement avait quitté le périphérique et entrait dans Paris. Romy, toujours interloquée par leur arrivée à Orly, interrogea sa mère :

— Mais qui est cet Alain Delon ? Enfin, pourquoi l'avoir choisi lui ?

— Écoute, ma fille, c'est le choix du réalisateur, et, vois-tu, je partage complètement l'avis de Pierre Gaspard-Huit. Je trouve que d'avoir, pour le rôle masculin principal, un acteur totalement inconnu, est un réel avantage pour toi. Et j'ai regardé les essais, il passe très bien à la caméra, l'uniforme du lieutenant Lobheimer l'habille. Tu verras, je pense qu'il a du talent.

— Du talent ?! s'exclama Romy sèchement. Je n'ai pas vu la moindre once de talent chez lui !

Magda posa sa main sur celle de sa fille.

— Talentueux en tant que comédien… Ne t'énerve pas ma fille, sois patiente…

Mais la patience ne faisait justement pas partie des points forts de Romy.

— À quoi ça sert d'être une star, si on ne peut même pas avoir son mot à dire sur le casting du film ! lança-t-elle, sachant pourtant que se rebeller sur ce sujet était comme jeter une bouteille à la mer : elle n'avait aucun droit de regard sur ses films et sa mère ne manqua pas de le lui rappeler.

— C'est moi qui ai ce droit sur toi ! C'est dans tes contrats. Je décide ! lança Magda, espérant mettre un terme à cette conversation.

Mais Romy insista :

— J'aurais aimé pouvoir imposer MON choix ! Et que Horst Buchholz soit encore mon partenaire ! Tu sais bien à quel point j'aime jouer avec lui !

Au moment où elle terminait sa phrase, Romy savait qu'elle venait de faire une erreur en parlant de l'acteur allemand, autre star en Allemagne. Elle l'appréciait énormément et sa présence la rassurait, embellissait sa vie. Tout comme avec le jeune assistant-réalisateur viennois Hermann Leitner, dont elle était tombée amoureuse au début du tournage des *Jeunes Années d'une reine*. Entre eux, il n'y avait eu qu'un flirt. Impossible de sortir avec lui, car sa mère ne l'avait pas lâchée d'une semelle pendant le tournage.

Sa vie amoureuse prit un nouveau virage lors d'un gala à Munich. Elle avait fait la connaissance du skieur et champion olympique autrichien Toni Sailer. Plus habitué aux pistes de ski qu'aux pistes de danse, il se sentait très

mal à l'aise dans cette soirée, au milieu de célébrités et de personnes de la haute société qu'il ne connaissait pas. Romy, quant à elle, était comme un poisson dans l'eau et se sentit attirée par ce jeune homme qui se tenait à l'écart. Ils passèrent la soirée ensemble, parlant, riant, s'amusant tout au long de la nuit. Ils se retrouvèrent le lendemain pour le déjeuner – sa mère s'invita et mit fin illico à cette relation naissante.

Sa mère contrôlait tout dans la vie de sa fille : ses contrats et sa vie privée.

Sa rencontre avec Horst Buchholz en pâtit également. Ils tournèrent ensemble deux films, passèrent beaucoup de temps ensemble, et devinrent, malgré la présence perpétuelle de la mère de Romy, de très bons amis. Romy admirait Horst, pour sa beauté (Horst, que ses amis surnommaient Hotte, était un beau brun ténébreux), mais aussi pour son courage et sa détermination à réussir une carrière internationale. Ils avaient grandi dans des milieux opposés. Horst venait d'une famille populaire, ayant grandi dans le quartier ouvrier de Berlin Neukölln, bien loin des Alpes bavaroises et du monde bourgeois de Romy. Cela devint d'ailleurs un problème entre eux, Hotte reprochant à Romy d'être incapable de le comprendre. En Allemagne, son rôle dans *Les Demi-sel* l'avait rendu très célèbre et la plupart des journalistes le surnommaient le *James Dean allemand*. Romy était fascinée par les manières de son ami, un peu brusques et sauvages, rien à voir trouvait-elle avec le caractère d'apparence lisse, parfait et ennuyeux d'Alain Delon.

— Horst Buchholz, n'y pense même pas ! interrompit Magda.

Continuer cette discussion n'avait aucun intérêt, sa mère avait toujours le dernier mot. Elle préféra donc regarder le paysage défiler par la fenêtre. Les hautes façades en pierres blanches apparentes des immeubles bourgeois du 14e arrondissement laissèrent place aux hôtels particuliers du 7e arrondissement. Au loin, elle aperçut la coupole dorée du dôme des Invalides qui se découpait dans le ciel. Bientôt, elle la verrait à nouveau : la

tour Eiffel ! Depuis son premier séjour à Paris (deux ans auparavant), elle était venue régulièrement dans la capitale française, notamment pour le tournage du film *Monpti* avec Horst Buchholz, et connaissait par cœur le chemin depuis l'aéroport d'Orly jusqu'aux Champs-Élysées. Ce décor restait le même plaisir pour les yeux.

Sa mère reprit la conversation et conclut :

— Pour le rôle du lieutenant, la production avait aussi pensé à un jeune anglais prénommé Roger Moore. Mais je le trouve trop vieux pour toi. Il a plus de 30 ans ! Alain n'est pas seulement un beau garçon, il a trois ans de plus que toi, l'écart d'âge parfait !

Ah oui, ce Delon est vraiment le gendre idéal… Mais quel ennui…

Elle se tourna vers sa mère et osa :

— Oui, mais au moins avec Roger Moore, j'aurais pu discuter en anglais !

— C'est vrai que tu parles bien anglais. Mais ton niveau de français est bien meilleur que tu ne le penses !

— Oui, Maman… souffla Romy.

Lasse de cette conversation, elle laissa à nouveau son regard divaguer par la fenêtre et se perdre dans les rues de Paris. Leur voiture longea les imposants murs de l'École Militaire puis roula le long du Champ-de-Mars jusqu'aux pieds de la tour Eiffel. Enfin, ils traversèrent la Seine en empruntant le pont d'Iéna. La pluie commença à tomber et des traînées de gouttes glissèrent le long de la vitre. *Je peux définitivement dire adieu aux charmes du printemps*. Elle était tombée amoureuse de Paris pendant son précédent tournage, et jamais elle n'aurait pu imaginer qu'un séjour dans cette ville pouvait être si déprimant.

Chapitre 3

Interview avec les journalistes, discussions avec le réalisateur, répétitions, Romy connaissait parfaitement le déroulé de la préparation d'un film. Le tournage était, comme d'habitude, limité à deux mois, le calendrier préparé par la production devait être suivi à la lettre, répartissant les journées de tournages à Paris et à Vienne. Il fallait éviter toute complication ou coût supplémentaire. Romy en était consciente et restait très rigoureuse. Hors de question qu'elle entraîne des journées de dépassements. Elle répétait ardemment, connaissait son texte sur le bout des doigts, donnait le meilleur d'elle-même, pendant les répétitions et à chaque prise. Concentrée, disciplinée. Son partenaire avait-il cette même implication ? Elle en doutait ! Une chose était claire : Romy et Alain se détestaient et passaient leur temps à s'envoyer des piques. Quelle ne fut pas sa surprise quand, après une répétition, alors que toute l'équipe du film était restée avec le réalisateur, Jean-Claude Brialy s'approcha d'elle, et, d'une voix chaleureuse, lui demanda en allemand :

— Alain et moi-même, nous souhaiterions vous inviter ce soir…

Elle le regarda, étonnée, n'étant pas sûre avec le brouhaha de la pièce d'avoir bien compris. Le jeune homme continua :

— Si vous n'avez rien de prévu ce soir, nous aimerions vous emmener au Lido. Bien entendu, votre mère est aussi conviée, ajouta-t-il aussitôt.

— Oui… répondit-elle avec hésitation, ne sachant pas réellement si elle avait envie d'accepter cette invitation.

— Au Lido, une fois le dîner servi, on joue en ce moment une magnifique revue, il s'agit des sœurs Kessler, insista Brialy, cherchant à la convaincre. Ces deux danseuses sont des stars allemandes, Mademoiselle Schneider, n'avez-vous pas envie de voir les jumelles sur scène ? Sont-elles uniquement célèbres en France ?

— Si, si… murmura Romy.

Après une brève hésitation, elle releva son visage lumineux vers lui :

— Merci, je serais ravie de voir ce spectacle au Lido avec vous.

Il lui sourit en retour :

— *Voilà * !* Nous avons donc un rendez-vous !

— Je vais prévenir ma mère.

*
* *

Ce soir-là, alors qu'elle traversait le hall du célèbre théâtre de variétés des Champs-Élysées, où les affiches étaient éclairées par de nombreux projecteurs, Romy se demandait quelle mouche l'avait piquée d'accepter cette invitation. Bien sûr, elle aimait sortir. Elle avait 19 ans, et comme toutes les filles de son âge, elle aimait faire la fête. Mais Romy ne savait pas ce que signifiait sortir avec des amies. Elle se rendait aux galas, aux soirées de Premières, toujours accompagnée de sa mère, et très souvent également de son beau-père. Hans Herbert Blatzheim possédait plusieurs restaurants, bars, boîtes de nuit que Romy fréquentait de temps en temps. Tous ces lieux avaient au moins une photo d'elle accrochée sur un mur, car pour Blatzheim, une photo de sa belle-fille était la meilleure des publicités. De ce dîner, elle n'attendait rien d'extraordinaire, convaincue que la boîte de production avait convié presse et photographes afin d'immortaliser le couple du film pendant leur rendez-vous manigancé par Jean-Claude Brialy. Cette invitation n'était donc qu'une soirée professionnelle, bien loin donc de ce que les jeunes de son âge entendaient par faire la fête, et dont elle rêvait tant…

D'ailleurs, l'idée que quelque chose devait changer dans sa vie lui trottait de plus en plus dans la tête. Romy voulait prendre ses responsabilités, assumer ses choix, devenir indépendante. Elle se sentait parfois la marionnette de sa mère et de son beau-père et souhaitait couper les fils, malgré son angoisse de perdre l'amour de sa mère et le soutien de sa famille. Que sa liberté puisse lui coûter cet amour lui paraissait horrible. Aussi se résignait-elle à accepter les souhaits de ses parents et à agir selon leurs attentes. Pourtant, depuis peu, elle avait l'impression de ne plus être aussi heureuse que par le passé.

Ce soir, pas question de faire la révolution ! Elle sortirait accompagnée de sa mère, irait souriante à ce rendez-vous avec Alain Delon et Jean-Claude Brialy, qui, elle en était convaincue, était organisé par la production. Professionnelle jusqu'au bout, elle se comporterait correctement. Au fond, elle espérait aussi que cette soirée lui permette de faire plus ample connaissance avec Alain et qu'ils arrivent à trouver un terrain d'entente pendant le tournage. Bien s'entendre avec ses partenaires avait toujours été une évidence pour elle, pour le bien du film. Elle préférait l'harmonie à la dispute. Pour la première fois dans sa carrière, avec Alain, Romy avait ressenti un véritable rejet envers un partenaire. Si pour nouer un semblant d'amitié (ou une entente cordiale) avec ce type prétentieux, il lui fallait aller au Lido, eh bien, qu'à cela ne tienne, elle irait au Lido !

À l'intérieur du Lido elle découvrit un style très élégant, un décor semblable à celui d'un ancien théâtre de revue : devant la scène se répartissaient les tables, espacées afin de laisser assez d'intimité à chaque convive. L'ambiance feutrée et des fauteuils rouges matelassés offraient une atmosphère chic et cosy. Des petites lampes à la lumière tamisée plongeaient la pièce dans une pénombre. Romy, nerveuse, se demandait comment elle allait réussir à manger dans le noir… Un orchestre jouait de la variété française et des airs entraînants de swing. Ni jazz ni rock'n'roll. Sur la piste, devant la scène, des couples (les femmes en robes de cocktail, les hommes

en smoking) tournaient lentement sur une valse. Tout aussi chics, les serveurs vêtus d'un frac noir et d'un long tablier blanc sortaient des cuisines du restaurant, les bras chargés de gigantesques plateaux de fruits de mer et de bouteilles de champagne. Tout était d'un si grand raffinement que Romy se demanda secrètement comment deux comédiens encore inconnus comme Alain et Jean-Claude pouvaient s'offrir une telle soirée. Cette idée lui confirma que la production devait payer la soirée. Alors que le directeur de l'établissement les conduisait jusqu'à leur table, elles aperçurent les deux acteurs qui les attendaient, tous deux habillés d'un smoking. Une fois encore, Alain Delon lui parut beaucoup trop apprêté, comme s'il appartenait à une autre époque, un autre temps. *Si seulement il ne se sentait pas obligé de garder en permanence cet air sérieux, je ne le trouverais peut-être pas si antipathique*.

Elle lui tendit la main, et d'un ton très poli le salua :

— *Bonsoir* *, dit-elle.

— *Ich liebe disch !* répondit-il du tac au tac en allemand avec un fort accent français, puis il lui baisa la main.

— Pardon ? rétorqua Romy d'un ton irrité, retirant aussitôt sa main.

— Votre ami est bien bravache ! dit Magda, avec son éternel air de reine mère, à Jean-Claude Brialy.

Brialy eut un sourire embarrassé et expliqua :

— Veuillez l'excuser, Madame. C'est moi qui lui ai appris cette phrase, et il a dû mal comprendre…

S'ensuivit un échange rapide et en français murmuré entre les deux hommes dont Romy ne comprit pas un mot.

— Nous nous réjouissons que vous ayez pu venir ce soir, affirma Brialy d'une voix charmante. C'est tout ce que voulait dire Alain, Mademoiselle.

— Oui… rétorqua Romy, agacée.

Sur un baromètre, son humeur était à moins cinquante… Quel début de soirée ! Elle lança un regard noir à Alain Delon et dit d'une voix cinglante :

— Je n’ai pas cru un instant que Monsieur Delon voulait dire autre chose.

Sa mère tenta de sauver la situation en demandant d’une manière polie :

— Et si nous nous asseyions ?

Simple question rhétorique. Magda Schneider prit place sans attendre de réponse sur le fauteuil que le chef de partie tira devant elle.

Alain Delon commanda immédiatement une bouteille de champagne, et après une première coupe, la tension se dissipa légèrement. Romy, comme à son habitude toujours très professionnelle, oublia ce départ malheureux et se montra attentionnée et drôle. Alain fut surpris de découvrir cette autre femme, au tempérament drôle et festif. Certes, l’alcool aida un peu à détendre l’atmosphère. Rapidement, les convives burent une seconde coupe, avant de commander une deuxième bouteille. De gigantesques plateaux de fruits de mer leur furent servis ; Romy se régalait, ignorant le regard noir que lui lançait sa mère, l’invitant à reposer verre et fourchette. Mais Alain, remarquant que Romy s’amusait, en profita pour commander un autre plateau, une troisième bouteille de champagne et une portion de caviar. La conversation malgré tout restait compliquée, Jean-Claude Brialy servant perpétuellement d’interprète. Alain Delon, qui de toute évidence s’ennuyait, ne cachait pas son air boudeur ni sa mauvaise humeur. Jean-Claude lui donna d’ailleurs à plusieurs reprises des coups de coude pour qu’il fasse un effort. Le dîner terminé, alors qu’un voile assombrissait le visage d’Alain, Jean-Claude Brialy lui mit un coup de pied sous la table afin d’attirer son attention, si fort qu’Alain sursauta comme s’il venait de recevoir une décharge électrique et se cogna violemment dans la table. Il se leva alors d’un bond et, s’inclinant vers Romy, lui proposa :

— *Dansez avec moi * !*

Il répéta aussitôt en anglais (avec toujours ce fort accent français) :

— *Dance with me !*

Elle l'accompagna aussitôt. Il fallait que cette soirée se termine, et bien. À peine s'avancèrent-ils sur la piste qu'ils furent éblouis par les flashs d'un appareil photo. Toujours persuadée qu'il s'agissait, comme à l'aéroport, d'un événement de presse avec la photo des deux acteurs principaux du film vus ensemble, un classique des boîtes de prod, Romy ne cessait de sourire. Un paparazzi l'avait en réalité suivie à l'intérieur et attendait depuis le début du dîner de la photographier. L'orchestre jouait « La Vie en rose » d'Édith Piaf, et le temps de cette magnifique chanson, Romy, dans les bras d'Alain, rêvait à un autre homme. Horst Buchholz. Et à cette danse, en prélude d'un tournage…

S'adaptant à l'âge de sa belle-fille, 18 ans, et à celui de son futur partenaire, 22 ans, dans le film Un petit coin de paradis*, Hans Herbert Blatzheim convoqua la presse pour une conférence de presse en plein après-midi. Il choisit comme lieu son établissement munichois, le Tabu-Bar, situé dans la rue Leopoldstrasse. Il s'agissait d'un bar de nuit surtout fréquenté par des existentialistes qui venaient refaire le monde habillés d'un pull col roulé noir, tout en écoutant du jazz ou en dansant sur des airs de swing endiablés. Pour ces jeunes acteurs qui, chacun à leur façon, étaient devenus les stars préférées de la jeune Allemande, c'était le cadre parfait pour une conférence de presse, même si l'horaire n'était pas idéal. Romy se sentait humiliée, traitée comme une petite fille qui n'appartenait pas encore au monde des adultes ; elle se soumit pourtant aux ordres de celui qui était à la fois le mari de sa mère et son manager – et en sera félicitée pour sa patience.*

Elle ne connaissait pour l'instant Horst Buchholz qu'en photographie – quelle jeune fille de son âge ne le connaissait pas ? – et admirait sa beauté éblouissante et son parcours. Né à Berlin, il n'avait pas connu son père biologique et avait grandi dans une famille d'accueil. Enfant d'ouvrier, il ne cachait pas ses origines une fois devenu ce comédien très talentueux dont Romy avait admiré le talent dans Les Demi-sel. *À*

l'approche de leur première rencontre, la nervosité lui contractait le ventre.

Il arriva enfin au Tabu-Bar pour la conférence de presse, dans une tenue qui faisait davantage écho à son surnom de « James Dean allemand » qu'à l'importance du rendez-vous professionnel : jeans, t-shirt blanc, blouson en cuir. Ses yeux bleus brillaient comme un ciel étoilé.

— Pas de valse, lui lança-t-il. Je ne danse pas de valse avec toi.

Romy fut déconcertée par son tutoiement naturel. Son refus de suivre les conventions le rendait surprenant, mais son assurance lui plaisait.

— Très bien, ne dansons pas de valse ! répondit-elle, amusée

— Je me suis dit que tu ne savais danser que la valse. Maîtrises-tu le boogie-woogie ?

Probablement une question piège de la part d'un garçon en accord avec son attitude provocante depuis le début de la conférence de presse. Ça ne l'empêchait pas de paraître sincère, gentil, ce qui encouragea Romy à répondre sans l'ombre d'un doute :

— Je crois bien que oui !

Il ricana.

— Viens, on va montrer aux journalistes ce que les jeunes d'aujourd'hui ont dans le ventre.

Romy n'avait jamais ressenti cela auparavant. La musique lui parcourait tout le corps, électrisait ses jambes, des pieds jusqu'à la tête. Une toute nouvelle sensation, une joie de vivre qu'elle n'avait jamais ressentie. Se laisser transporter sur la piste de danse par Hotte, tourbillonner, était extrêmement libérateur. Elle rayonnait de bonheur et remerciait en silence Dieu de porter aujourd'hui, malgré sa taille, des ballerines et non des escarpins à talons. Elle suivait ses mouvements sans respirer, se laissant complètement guider, tournait, emportée par la magie du rock'n'roll. La Reine Victoria et l'impératrice Sissi venaient subrepticement de disparaître afin de ne laisser la place qu'au seul et

unique rôle de sa vie : le sien. Celui d'une adolescente comme les autres, enfin. Oubliée la jeune fille de bonne famille, issue de la bourgeoisie viennoise, gentille et bien élevée. C'était comme une petite révolution. Il finit par l'entraîner vers l'orchestre qui jouait désormais de la guitare de manière complètement débridée.

Ils s'étaient donnés en spectacle pour la presse, mais cette danse avait ouvert une brèche en elle, une porte qu'elle n'avait jamais osé pousser, une voix qu'elle n'avait encore jamais voulu écouter. Surtout, cet après-midi-là, elle fut convaincue que Horst Buchholz et elle seraient amis pour toujours.

Ami… songea Romy alors qu'elle dansait toujours avec Alain Delon, *voilà bien quelqu'un avec qui je ne le serai jamais*… Ils dansèrent tous les deux droits comme des piquets. Ou peut-être comme deux jeunes adultes trop timides, finalement, incapables de vraiment se parler, comme enfermés dans des vieilles conventions, sans naturel. Romy ne cessa de sourire tandis que le photographe continuait de prendre des clichés. Quand la chanson fut terminée, elle fut soulagée d'entendre le directeur du Lido annoncer le début de spectacle des sœurs Kessler. Le calvaire terminé, ils retournèrent s'asseoir à leur table et Alain recommanda une bouteille de champagne. Romy avait l'impression d'être un chien parfaitement dressé, obéissant aux ordres, un vrai petit soldat. Alain lui servit une coupe et Romy décida de profiter au mieux du spectacle. Les lumières se tamisèrent davantage, et dans la pénombre de la salle, cachée aux yeux de tous, Romy appuya sa tête sur la banquette, souffla et essaya de se laisser un peu aller. Être en permanence observée, critiquée, jugée, était une épreuve. Se tenir droite comme un I, penser à sa tenue, à sa coupe de cheveux, à son maquillage, à sourire, à bien manger (mais pas trop). Là, dans le noir du Lido, elle pouvait enfin mettre son coude sur la table, et appuyer nonchalamment la tête dans le creux de sa main. Elle attendait avec l'impatience d'une enfant le début du spectacle. Soudain, le rideau s'ouvrit sur un feu d'artifice de paillettes et de lumières.

Les costumes des Bluebell Girls, les célèbres danseuses du ballet du Lido, étaient vertigineux de minimalisme : presque rien ne couvrait leurs corps sublimes ! Leurs costumes paraissaient pourtant aussi pompeux que les robes de soirée de Sissi l'impératrice portées par Romy dans le film. Les justaucorps couleur chair semblaient se composer uniquement de strass, tandis que d'immenses gerbes de plumes se balançaient sur leur dos et leur tête. Leurs jambes longilignes, ainsi que leurs seins, étaient nus, et brillaient comme de l'albâtre.

Romy était hypnotisée, le cœur partagé entre deux émotions contradictoires : d'un côté, elle aimait l'audace du spectacle, mais elle était aussi très mal à l'aise. Regarder cette nudité luxuriante, associée à la frivolité et à l'élégance, en présence de sa mère et de deux hommes, lui déplaisait. Elle était loin d'avoir bu assez de champagne pour le supporter ! Gênée par cette situation embarrassante, elle finit par baisser la tête et ne plus décoller le regard de son verre. Les jumelles Kessler firent leur entrée sur scène. Élancées, jambes interminables sculptées par la danse classique, blondes, superbes, les deux jeunes femmes dansaient merveilleusement bien et assuraient leur chorégraphie dans une synchronisation parfaite sous les applaudissements chaleureux du public conquis. Romy se mit à rêver d'avoir elle aussi une sœur jumelle qui, comme pour les sœurs Kessler, lui aurait ressemblé comme une goutte d'eau. Elle aurait tant aimé, elle se serait sûrement sentie moins seule quand elle était enfant. Toujours absorbée par sa rêverie, Romy sourit, s'imaginant partager le rôle de Sissi avec sa jumelle ! Chacune aurait joué dans deux volets, ainsi n'aurait-elle pas eu besoin de refuser de manière si véhémente le quatrième film. *Ça doit être génial ! Alice et Ellen Kessler doivent être très heureuses… Moi aussi j'aimerais avoir une personne sur laquelle je puisse compter,* pensa-t-elle.

À minuit passé, le spectacle était terminé et à table, plus personne ne se parlait. Romy regardait pensive, et envieuse, la piste de danse où des couples unis tournaient avec élégance au rythme lent de la musique jouée par

l'orchestre. La soirée s'était finalement avérée plus agréable qu'elle ne l'avait imaginé. Du moins, elle avait découvert de nouvelles choses qui l'avaient impressionnée. Et elle en était convaincue, elle reviendrait au Lido. C'est Magda qui lança le mot de la fin et annonça qu'elle et sa fille rentraient à leur hôtel. Après un bref échange entre Alain et Jean-Claude, dont Romy ne comprit pas un mot, Alain appela le serveur d'un geste du bras et lui demanda l'addition.

Le maître d'hôtel s'approcha de leur table avec l'addition soigneusement glissée dans une serviette en lin blanc et posée sur une tablette en argent. Il la remit à Alain Delon. Tandis qu'il soulevait la serviette comme s'il s'agissait d'une enveloppe, Jean-Claude Brialy lut le montant par-dessus son épaule. Il s'ensuivit un discret, mais long, sifflement… Alain releva la tête vers Romy. Pour la première fois, ils se fixèrent longuement. Un regard intense, insistant. Puis il lui sourit et, troublée, elle lui sourit aussitôt en retour. Dans un geste nonchalant, il fit glisser la tablette en argent sur la table vers elle. Le montant clairement tourné vers elle. Sans la moindre ambiguïté, il lui demandait de régler la totalité de la soirée.

— Oh, mais vraiment ! s'indigna Magda.

Romy continua de regarder Alain, sans rien dire. Elle ne payait jamais dans les restaurants, car les femmes se laissaient toujours inviter par les hommes, c'était une évidence. Elle ne s'était d'ailleurs pas posé la question ce soir : les deux acteurs l'avaient invitée, ils régleraient l'addition, ou du moins la production paierait la soirée. Elle s'était donc trompée. Cette soirée n'avait pas été organisée par le producteur et elle considéra Alain d'un nouvel œil. Il avait vraiment eu l'idée, avec Jean-Claude, de l'emmener au Lido. Qu'il défie les conventions traditionnelles n'était pas pour lui déplaire. Elle préférait un garçon rebelle, à un jeune premier, lisse et sans histoire. Son geste n'était pas très délicat, mais elle apprécia son culot.

— Laisse, Maman, je vais payer ! répondit-elle.

Le maître d'hôtel s'approcha, lui tendit un stylo et dans un anglais irréprochable, lui dit :

— Mademoiselle Schneider, si vous voulez bien signer ici, nous vous ferons parvenir plus tard la note à votre hôtel.

Pendant qu'elle prenait le stylo, le maître d'hôtel continua de lui parler, avec une sincère intention et délicatesse, ce que Romy apprécia. Enfin, on lui parlait à nouveau comme une star. Elle jeta un coup d'œil à Alain, comme pour le lui rappeler. Mais il avait tourné la tête, vidant un dernier verre, le regard absorbé vers la piste de danse. Romy se sentit irritée. *Mais quel goujat, ce type, vraiment !* pensa Romy sans se départir de son plus beau sourire, tandis qu'elle s'appliquait à écrire son prénom et son nom, telle la jeune fille soignée tout juste sortie de l'internat qu'elle était.

Chapitre 4

Ibiza, avril 1958

Sur les tables en fer forgé de la « Finca in Playa d'en Bossa », belle villa de pierres blanches, s'étalaient des dizaines de lettres aux côtés d'une pile de carnets, notes et scénarios. Romy profitait de ses vacances pour lire les nouvelles propositions de films. Une partie de son courrier lui était acheminée régulièrement par bateau depuis le continent jusqu'à l'île. Seules les factures et la plupart des lettres de fans restaient gérées au bureau de son beau-père. À l'ombre des grands murs blancs, elle s'allongea sur une chaise longue, et plissa les paupières, aveuglée légèrement par les rayons du soleil qui pointaient à travers les feuilles des palmiers. L'air était doux et agréable aux Baléares, en ce début de printemps, et le soleil ne brûlait pas autant qu'en plein été. Mais il était hors de question de rester trop longtemps à profiter du jardin, car, même à l'ombre, on bronzait vite. Or elle allait tourner le mois suivant et son nouveau personnage, Christine Weiring, la fille d'un musicien, n'avait pas le teint hâlé. Inspiré de la pièce de théâtre *Liebelei* de l'écrivain autrichien Arthur Schnitzler, le film racontait l'histoire d'amour tragique du lieutenant Frantz Lobheimer et de la jeune Christine. Frantz est l'amant d'une baronne et alors qu'il souhaite mettre fin à cette histoire, il tombe amoureux de Christine. Le baron, découvrant qu'il est trompé, provoque l'amant de sa femme en duel et le tue. Apprenant la mort

du garçon qu'elle aime, Christine se suicide. Toute l'histoire se déroule à Vienne, au début du XXe siècle. Pour avoir joué Sissi, c'est une ambiance que Romy connaît bien, à la différence qu'elle ne campe pas ici une impératrice, mais une brave jeune fille issue de la bourgeoisie. *Christine est vraiment la version bourgeoise de Sissi, j'ai l'impression que l'on ne va jamais me proposer d'autre rôle…*

Elle feuilleta le scénario qu'elle avait dans les mains et le lança énervée sur la table. Toutes les propositions qu'elle recevait sonnaient comme de mauvaises adaptations de Sissi, se déroulant très souvent dans la seconde moitié du XIXe siècle à Vienne. Les producteurs, sous pression, en recherche de récompenses (et à la merci des critiques), et de nombreuses entrées dans les salles, prenaient le moins de risques possible. Ne sortant pas des sentiers battus, ils proposaient des films autour des mêmes thèmes, dont ils étaient sûrs du succès. Leur unique but : gagner le plus d'argent possible. Leur profit passait avant l'audace et la création. Au fond, ce n'était pas si mal. Romy avait conscience de sa chance. Cependant, elle aurait aimé s'épanouir davantage dans des rôles plus ambitieux et exigeants pour montrer tout son potentiel de comédienne. Au lieu de ça, on la pressait comme un citron, jusqu'au bout de ses forces. Jusqu'à l'effondrement. Pendant les tournages, elle donnait tout et en ressortait avec la sensation d'être complètement vidée. Elle espérait que son prochain film *Jeunes Filles en uniforme*, dont la Première se tenait en août, lui apporterait ce changement. Son premier grand rôle dramatique : une adolescente arrive à l'orphelinat après la mort de sa mère et tombe amoureuse de sa surveillante. *Et puis si ça ne marche pas, je pourrais toujours peindre des assiettes en porcelaine…*

— Romy !

Sa mère la sortit de ses pensées.

— Oui, Maman !

Habillée d'une robe de plage colorée, sa mère s'avança sur la terrasse et s'assit sur le bord de la chaise longue, à l'ombre des grands palmiers.

— Tu ne devrais pas rester si longtemps exposée au soleil, affirma-t-elle d’un ton autoritaire.

— Je suis à l’ombre, répondit Romy tout en clignant des yeux, aveuglée par la luminosité.

Magda soupira, énervée, mais décida de ne pas en faire une affaire personnelle. Après une courte pause, elle annonça :

— Daddy a téléphoné, il t’embrasse.

— Merci. Il va bien ?

— Oui, ça va. Il a hâte de nous retrouver. Il sera là après-demain.

— Chouette !

— À son arrivée, il aimerait discuter avec toi de cette proposition pour un quatrième volet de Sissi…

— Non !

Romy se redressa. Elle jeta à sa mère un regard noir :

— Maman, je vous l’ai déjà dit : je ne ferai pas ce quatrième film. Un point c’est tout.

Sa mère la fusilla du regard.

— Excuse-moi, Maman… murmura-t-elle, surprise elle-même du ton avec lequel elle s’était adressée à sa mère.

Romy ne s’opposait jamais à ses parents. Mais là, elle était sûre d’elle, elle voulait – elle devait – imposer son choix.

— On parle quand même d’un cachet d’un million de marks… Ce n’est pas à prendre à la légère… lui fit remarquer Magda avant d’ajouter d’un ton plus doux : Écoute, ma fille, tu es actuellement l’actrice la mieux payée en Allemagne. Il serait vraiment plus raisonnable d’accepter cette offre.

— Mais je ne veux plus être Sissi ! s’exclama Romy d’un ton ferme.

Ce quatrième Sissi ! Ils avaient déjà abordé ce sujet des dizaines de fois. Plus sa mère et son beau-père revenaient à la charge, et plus elle s’enfermait dans l’opposition. Maintenant, elle s’obstinait. Non ! Emmurée dans son entêtement. Non ! Elle ne changerait plus d’avis.

— Je veux progresser, tu comprends ? Je veux m'épanouir dans ma vie d'artiste !

— Ah… ma petite Romy…

Mais si seulement sa mère arrêtait de la prendre pour un bébé, se répétait-elle. Elle lui confia alors :

— Tu sais, Willy Fritsch, l'acteur qui jouait mon père dans *Quand refleuriront les lilas blancs*, eh bien il m'a conseillé de ne jamais devenir l'esclave d'une série parce que cela devient l'enfer, un vrai cauchemar. Aujourd'hui, je comprends très bien ce qu'il voulait dire.

— Willy Fritsch n'a pas ton âge ! C'est une star et il est dans le métier depuis une éternité ! On imagine bien qu'il puisse se permettre ce genre de commentaire et de choix !

— Et pas moi ? lança Romy avec colère. Moi, je ne suis pas une star ?!

— Ouvre le journal et tu auras ta réponse ! répliqua Magda sèchement en lui donnant le magasin. Regarde, lis ! Il apparaît très clairement que si tu refuses le quatrième film de Sissi, tu auras la presse contre toi. Une actrice qui ne suit pas le souhait de son public n'est plus désirée. Si tu veux conserver l'incroyable place que tu as dans le cœur du public, tu dois accepter ton destin, mon enfant.

Magda venait de toucher un point sensible que Romy préférait tenir le plus éloigné possible. Jusqu'à présent, elle avait été chouchoutée par les journalistes, recevant toutes les faveurs de la presse. Elle était cette jeune et jolie fille, innocente, bien éduquée, toujours souriante, au bon cœur, généreuse. Puis le vent de cette sympathie avait soudainement tourné. Dès que la rumeur s'ébruita que « Sissi, le destin d'une reine » marquerait la fin de la biographie amère et kitsch de l'impératrice Élisabeth d'Autriche-Hongrie, Romy fut aussitôt attaquée dans les médias. On lui reprocha son manque de reconnaissance envers les spectateurs, on commença à douter de son talent d'actrice. On lui reprochait de vouloir expressément décevoir ses

fans. Son image publique changea alors du tout au tout : elle apparaissait dorénavant dans la presse comme une fille hautaine et arrogante.

— Pourquoi est-ce que personne ne me comprend ? balbutia Romy.

— Ah, ma fille chérie…

Magda ne répondit pas à sa question, préférant changer de sujet :

— Qu'est-ce que tu as reçu aujourd'hui comme courrier ?

Elle examina avec attention les noms des expéditeurs sur les lettres.

— Après *Christine*, j'arrête de jouer la jeune fille de bonne famille de Vienne, insista Romy.

— Ensuite, tu tournes *Katia* murmura sa mère tout en continuant d'inspecter les lettres ; elle poursuivit : Comme tu le sais, tu joues une jeune femme russe et l'histoire ne se déroule pas à Vienne pendant l'Empire austro-hongrois, mais à Saint-Pétersbourg pendant le règne du tsar. Ce film est un succès assuré et le tournage… Oh, regarde !

Magda agita une enveloppe dans l'air comme s'il s'agissait d'un éventail :

— Une lettre est arrivée de Paris ! Tu as reçu une lettre d'Alain Delon !

— Oui, je sais… dit-elle d'un ton désintéressé.

Sa mère reposa le paquet de lettres sur la table, ne gardant que celle-ci dans les mains.

— Qu'est-ce qu'il peut bien te vouloir ?

— Rien ! affirma-t-elle en fronçant les sourcils.

Romy se leva d'un bond. La colère lui monta lentement au nez et on lisait sa mauvaise humeur sur son visage. Le souvenir de la lecture de ces lignes écrites par son prochain partenaire ne faisait qu'accroître son agacement.

— C'est sûrement quelqu'un d'autre qui l'a écrite ! lança-t-elle.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Parce qu'elle est rédigée dans un anglais parfait et que toi et moi, nous savons très bien qu'il en est incapable !

— Oh ! (Magda sembla avoir perdu son intérêt pour la lettre d'Alain Delon et la glissa sous le paquet d'enveloppes.) Mais tu ne m'as pas dit ce qu'il te voulait…

Si je ne lui raconte pas, elle va de toute façon lire la lettre.

— Rien, je te l'ai déjà dit, affirma-t-elle en marchant de long en large sur la terrasse. Maman, cet Alain Delon est fade, ennuyeux, et c'est exactement ce qui transpire dans cette lettre. Il m'écrit des banalités : il a été ravi de faire ma connaissance, se réjouit de tourner avec moi et blablabla… Du vent !

— Ce n'est pas une raison pour ne pas lui répondre. Enfin, ma fille il faut rester digne ! Ressaisis-toi ! Tu dois toujours te montrer respectueuse envers tes collègues. Ne l'oublie pas. Tu vas lui répondre !

Bien entendu qu'elle répondrait à Alain Delon ! Enfin plutôt à quelqu'un du service de presse de la production qui avait rédigé ce courrier, elle en était persuadée, et qui lirait donc sa réponse. Son partenaire était bien le cadet de ses soucis, mais elle ne souhaitait en aucun cas faire mauvaise figure auprès de Michel Safra. Au contraire, il devait être convaincu de son engagement et de son professionnalisme, donc oui, elle répondrait.

— Je te jure que je vais écrire une lettre aussi ennuyeuse que la sienne ! s'exclama-t-elle d'un ton très solennel et posant la main sur son cœur.

— Ah, ma petite Romy… souffla sa mère avec tendresse.

Elles quittèrent la terrasse bras dessus, bras dessous, dans un grand éclat de rire.

Chapitre 5

Hans Herbert Blatzheim était un Allemand de l'Ouest, jovial, gai, appliqué. C'est avec ces qualités qu'il avait conquis Romy et son jeune frère ; leur mère tomba immédiatement amoureuse de sa fiabilité, de son côté rassurant. Le restaurateur de Cologne était déjà un businessman établi lorsqu'il épousa Magda Schneider. Toujours à la recherche de relations d'affaires, même dans sa vie privée, il s'avéra un important conseiller pour Romy, négociant ses contrats et gérant son argent. Elle avait une entière confiance dans ses choix et acceptait toutes ses décisions comme s'il avait été son père biologique. Malheureusement, ils finirent par considérer sa carrière de manière diamétralement opposée. Romy commença à lui tenir tête. Un comportement impensable pour une jeune fille de son âge. Il n'était pas envisageable de se rebeller, on ne remettait pas en question la parole paternelle. Romy aurait eu la même attitude avec son père biologique, agi avec la même véhémence, si… Si seulement Wolf Albach-Retty s'était un minimum intéressé à sa fille et s'ils avaient eu quelques contacts.

Bien qu'elle appréhendât cette discussion autour de ce quatrième Sissi, elle se réjouit de l'arrivée de son beau-père à Ibiza. Heureux également de retrouver sa femme et sa belle-fille, il arriva avec un cadeau pour chacune, comme il le faisait toujours quand il les retrouvait. Il savait mieux que n'importe qui comment faire plaisir à Magda Schneider. Le soir de son arrivée, il proposa qu'ils dînent au restaurant et s'installa sur la terrasse afin de lire toute la presse qu'il avait apportée. Romy espérait échapper bien

malgré elle à une discussion concernant son avenir. Dans un premier temps au moins, puisque leur départ ne pressait pas. Elle fut d'autant plus surprise de constater avec quelle rapidité il ramena ce sujet sur la table.

Elle avait passé la matinée à lire le scénario de *Christine*, et avait hâte d'aller se promener sur la plage afin de nourrir cette lecture. Elle avait une mémoire photographique et une intelligence vive. Dès la première lecture, elle retenait les dialogues. Elle se laissait ensuite du temps pour réfléchir aux particularités de chaque scène, à la manière de les porter à l'écran. Marcher l'aidait dans cette recherche et dans la construction de son personnage. Sur la plage d'Ibiza, elle avançait dans ce sable fin, sous la lumière mate du soleil qui descendait sur la baie d'un bleu saphir. Elle ne voyait plus la mer, elle imaginait le lac dont il était question dans *Christine*. Et au lieu de voir le chalutier d'un pêcheur espagnol, qui revenait lentement au port, apparut devant ses yeux la petite embarcation dans laquelle le lieutenant Lobheimer et Christine voguaient…

— Romy, attends-moi !

La voix de son beau-père recouvrit le clapotis des vagues.

Elle se retourna et le regarda descendre de la dune puis marcher jusqu'à elle. Hans Herbert Blatzheim était un homme d'une cinquantaine d'années, le visage rond et jovial, la chevelure dégarnie. Il avait troqué son habituel costume-cravate pour une tenue plus décontractée, un pantalon de sport et un polo dont il gardait tous les boutons du col fermés. On aurait dit le cliché du touriste de l'Allemagne de l'Ouest, venu pour découvrir une île des Baléares, sans être entouré de fêtards joyeux comme dans son bar à Cologne. Romy avait déjà entendu dire que les Rhénans ne se sentaient jamais mieux que lorsqu'ils étaient en groupe et n'aimaient rien tant que faire la fête. Blatzheim correspondait parfaitement à cette image.

— Daddy, qu'est-ce que tu fais ici ?

Il accéléra le pas et se tenait à présent devant elle.

— Je me suis dit qu'une promenade me ferait du bien. À deux, c'est plus agréable alors me voilà… dit-il, essoufflé.

— Et tu as réussi à me trouver… sur la plus longue plage de l'île ! répondit Romy en lui souriant.

— Ce n'était pas difficile, mon enfant, si on te cherche. C'est l'endroit où tu viens toujours.

Il avait raison. Romy aimait la beauté de ce paysage. Le soleil couchant, rond comme une balle d'or, colorait le ciel dans une teinte mate et orangée, qui fondait sur un horizon violet, et un gris clair. Les silhouettes des pêcheurs dans leurs bateaux se dessinaient comme des ombres chinoises, ils tiraient leur filet dans l'eau peu profonde. Un décor de cinéma qu'un réalisateur aurait certainement trouvé trop kitsch pour son film. Romy se sentait bien ici, loin de son quotidien, de sa réalité. Elle éprouvait un sentiment de paix, d'harmonie comme elle avait pu en ressentir à l'église Sainte-Élisabeth à côté du château de l'internat Goldenstein. Elle se sentait proche de la nature et pouvait se ressourcer.

— J'aime venir ici, souffla-t-elle plus pour elle que pour son beau-père.

— Tu l'as mérité, répondit-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui lança-t-elle, étonnée.

Il reprit d'un ton posé :

— Tu as travaillé dur ces dernières années et tu as gagné beaucoup d'argent. Je te félicite. Mais tu ne dois pas oublier un point important, Romy. Ton image. C'est elle qui décide de tout, et surtout de la suite de ta carrière. Tes cachets seront toujours décidés en fonction de ton précédent film. Pas en fonction de l'avant-dernier, non, du dernier.

Le troisième volet de Sissi était son avant-dernier film sorti dans les salles, la Première de *Mademoiselle Scampolo* avait eu lieu en février. Elle pouvait s'attendre à ce que cette comédie romantique reçoive un très bel accueil du public et de la presse. Mais Romy préféra rester silencieuse et continua de regarder, rêveuse, la mer, éblouie par la lumière aveuglante du

soleil couchant. Elle savait ce qu’il avait en tête et qu’il était inutile d’essayer de le convaincre, mais elle prit son courage à deux mains et commença à lui expliquer :

— En fait, ce que j’aimerais, c’est ne tourner qu’une grosse production par an, puis jouer dans une comédie, pas forcément une histoire dans laquelle je joue la fille gentille, mais un rôle où je peux aussi être un peu effrontée, insolente. Et puis surtout, j’aimerais jouer des films réalistes…

— Ah… ma petite Romy, dit-il en lui coupant la parole.

Elle s’arrêta là. C’était vain. Une bouteille lancée à la mer. Elle pressa ses lèvres en silence et sentit son ventre se contracter sous la colère, mais elle se tut. Ils restèrent un long moment l’un à côté de l’autre sans échanger un mot. Puis, il posa son bras sur ses épaules.

— Tes fans t’aiment parce que tu représentes pour eux la jeune fille idéale. Ils veulent tous devenir comme toi : naturelle, belle, ravissante. Continue de jouer comme tu le fais et d’interpréter à merveille ces rôles. Et tu continueras d’avoir du succès, crois-moi !

— Mais je ne vais quand même pas passer ma vie à jouer la jeune fille gentille et docile ! protesta-t-elle d’une voix faible, presque déjà résignée.

— Tu es bien trop jeune pour penser à ça !

— Apparemment je joue la jeune fille que les autres filles de mon âge aimeraient être, ou bien celle que leurs parents aimeraient qu’elles soient. Mais à mon âge, tout n’est pas toujours si rose ! Les adolescentes ont aussi des problèmes, beaucoup même et compliqués…

— Romy ! coupa sèchement Blatzheim.

Il s’interrompit un instant, cherchant visiblement à contenir son emportement, puis il continua :

— Dans ton dernier film, tu as vraiment prouvé que tu savais interpréter des rôles dramatiques. J’ai vraiment hâte de voir *Jeunes Filles en uniforme*. Tu as su te montrer à la hauteur et prouver ton talet aux côtés de Lilli Palmer, et ce rôle de Manuela von Meinhardis n’a vraiment rien à voir avec

l’histoire de Sissi. Sans compter que les impératrices aussi ont des problèmes…

— Je ne veux plus jouer Sissi !

— Ne sois pas stupide ! Ton image dépend de ce rôle ! C’est ta marque de valeur, Romy. L’oublier serait d’un point de vue financier une grave erreur !

Romy en avait marre, son Daddy passait son temps à ressasser les mêmes paroles, à répéter les mêmes arguments. Comme une chanson qui tournerait en boucle. Et elle n’avait pas encore osé lui dire qu’elle souhaitait prendre des cours de théâtre afin de monter un jour sur scène. Elle voulait devenir une *vraie* actrice, comme Lilli Palmer, ou bien Maria Schell, ou peut-être aussi comme sa maman, et s’éloigner de ces rôles qui lui ressemblaient tant. En apparence, car elle n’a jamais été cette jeune fille de Vienne docile, même enfant. Elle aurait aimé tester ses limites, déroger aux règles. Mais elle n’avait jamais osé. Elle retira le bras de son beau-père de son épaule et elle s’éloigna. Lorsqu’elle se tourna vers lui, elle lui lança :

— Image ! Marque de valeur ! On se croirait sur un marché pour vendre des vaches !

Il haussa les épaules pour seule réponse.

Alors je suis donc une vache, se dit-elle en marchant sur la plage le cœur lourd. Elle admira le soleil, étincelant comme une médaille, descendre sur la mer. Les derniers pêcheurs de retour de leur sortie tiraient leurs bateaux sur la plage. Ils lui firent un geste aimable de la main pour la saluer. Certainement ils trouvaient cette jeune femme très belle. Mais pour sûr, aucun d’entre eux ne connaissait Romy Schneider. *Cela pourrait être bien de rester vivre ici sur cette île, pour toujours ?* Libre de toutes les contraintes du quotidien d’une star de cinéma, loin des mauvais scénarios, de la pression des producteurs, de la rapacité des distributeurs, des directeurs de cinémas. Si elle le pouvait, elle vivrait sur cette île, ne retournant sur le continent que pour les tournages. Ici, personne ne lui parlait d’image de marque ou de

valeur. Aucun pêcheur ne cherchait à savoir qui elle était ou quel rôle elle avait joué.

Bien entendu tout cela n'était qu'une illusion. Si elle voulait ne plus être soumise à sa famille, il lui faudrait couper les liens avec elle, et aujourd'hui, elle en était incapable.

Mais elle ne rejouerait pourtant plus jamais Sissi. Elle l'avait décidé. Cette conviction était à présent ancrée en elle. Tout comme son désir d'amour et d'harmonie qui l'empêchait de couper le cordon avec ses parents. Qui aimaient aussi garder les liens serrés autour de leur fille pour l'empêcher de s'envoler. Loin d'eux.

Chapitre 6

Paris, juin 1958

La tour Eiffel n'était pas ce qui impressionnait le plus Romy à Paris. Non, la jeune actrice adorait les grands boulevards parisiens à quatre voies. Elle en aimait l'ambiance et le vacarme. Elle admirait que, malgré le chaos ambiant, chaque voiture trouve sa place, déboîte, continue, la plupart du temps sans accident. Même l'architecture des hauts immeubles de Manhattan ne l'impressionnait pas autant que les grands boulevards de Paris ! Elle en appréciait aussi la modernité, car, à Paris comme à New York, on avait, à la différence de Vienne ou Munich, supprimé les tramways, ce qui pour elle embellissait la ville. Elle trouvait désagréable de devoir en permanence lever les pieds à chaque fois qu'elle traversait la rue afin de ne pas trébucher contre les rails. Sans parler de la passante rêveuse qu'elle était, occupée parfois à éviter les voitures, les chauffards. Comme Alain Delon.

Le premier jour du tournage, il faillit la renverser. Alors qu'elle sortait de la voiture qui l'avait conduite de son hôtel jusqu'aux studios de Boulogne-Billancourt, un cabriolet Roadster MG vert foncé freina brusquement devant elle. Le pare-chocs frôla les plis de sa robe à volants. Romy resta debout, paralysée sur la route. Après quelques instants, lorsqu'elle retrouva ses esprits, elle fusilla du regard Alain qui ne semblait absolument pas préoccupé par la situation et sauta d'un bond hors de sa

voiture. Il passa devant elle d’un pas nonchalant. Romy bouillait de colère, mais se tut. Alain n’était plus un bellâtre ennuyeux. Ce jour-là, il ne portait pas le costume qui ne l’habillait pas si bien, mais un jean, une chemise blanche ouverte de plusieurs boutons sur son torse, un blouson de cuir. La cigarette aux lèvres ajoutait la touche finale à son allure de beau gosse. Pour la première fois, elle trouva qu’il avait une incroyable assurance, et une indéniable élégance. Stupéfaite, elle ne le quittait pas des yeux. Devant la porte des loges, il s’arrêta et se tourna vers elle :

— *Bonjour, Mademoiselle * !* dit-il d’un ton théâtral.

Pas un mot d’excuse. Comme si elle avait été fautive plus que victime, quelle idée de se trouver à l’endroit où il allait se garer ! Elle ne répondit pas, eut pour seule réponse un geste impérial de la tête, comme l’aurait fait Élisabeth d’Autriche-Hongrie pour saluer un sujet impoli de la Cour. Alain garda le visage fermé et haussa les épaules, puis il disparut derrière les portes métalliques du studio.

Mais quel goujat ! Ses mains tremblaient.

— Mademoiselle, tout va bien ? s’inquiéta le chauffeur.

Elle repoussa la main tendue.

— Tout va bien, je vous remercie, lui répondit-elle dans son français teinté d’accent austro-bavarois.

Les souvenirs de son dernier séjour à Paris lui revinrent en tête. C’était il y a un an environ, pour le tournage du film *Monpti*. Horst l’avait accueillie avec un sourire chaleureux qui lui toucha directement le cœur.

Après l’avoir serrée fort dans ses bras, Horst Buchholz la souleva du sol et la fit tourner.

— Monpti, se réjouit-il, te voilà enfin !

Heureusement, Magda était restée à l’hôtel et ne pouvait donc pas la réprimander devant tant de familiarité. Horst la fit tourner dans les airs. Elle se réjouissait tellement de le retrouver. Son cœur battait la chamade. Quelle joie de tourner à nouveau avec lui, et à Paris en plus !

— On dit ma petite, c’est toi mon petit ! le corrigea-t-elle en riant.

— Je me contrefiche de la grammaire française ! Je suis tellement content que tu sois là, répondit-il en la serrant à nouveau dans ses bras.

— Si je survis ! Tu m’étouffes ! dit-elle, joyeuse.

Avec une douceur inattendue pour un garçon d’apparence sans manières, il écarta une mèche de cheveux sur son front.

— Tu as raison. (*Il la reposa sur le sol et lui prit la main.)Viens ! Allons conquérir Paris !*

Romy connaissait un peu la capitale, pour y être venue un an et demi auparavant. Ce voyage avait été tellement excitant qu’elle en avait oublié d’écrire ses impressions dans son journal intime. À l’origine, ce devait être des vacances : elle allait découvrir le restaurant de son beau-père, « L’atelier ». La présence de Sissi offrirait un peu de glamour viennois au lieu. Mais Romy avait finalement accordé une interview au journal Le Figaro *et sa photo avait été publiée en Une du journal. Elle en profita pour rencontrer le célèbre cinéaste hispano-mexicain Luis Buñuel qui lui proposa un rôle dans son nouveau film. Malheureusement, elle dut refuser cette très belle opportunité faute de temps, son planning de tournage étant déjà plein. Ce premier séjour dans la capitale française avait été un rêve : la ville, le travail, tout était parfait. Et voilà comment un jour de décembre, Romy tomba amoureuse de Paris.*

Avec Hotte, ils partageaient plus que des journées de travail : leurs virées dans Paris, à travers les jardins et les squares de la ville, les heures à déambuler dans les ruelles de Saint-Germain ou du Marais, à manger aux tables de bistros, à déguster du vin chez les cavistes du Quartier latin. Grâce à lui, elle découvrit le centre historique, qu’elle n’avait jamais visité avec ses parents. Ils riaient, discutaient et se faisaient comprendre avec des mimiques par les Parisiens. Pour la première fois, Romy eut la sensation de ce que la liberté pouvait être.

Et à l'ombre d'une porte cochère, quelque part derrière la cathédrale Notre Dame, ils s'embrassèrent, comme si ce baiser était le premier, pour l'un comme pour l'autre. Sans aucun projecteur ni caméra braqués sur eux.

— Mademoiselle… Mademoiselle Schneider… ?

La voix du producteur la sortit de sa rêverie. Elle cligna des yeux sans savoir si elle chassait une larme cachée ou si elle était éblouie par le projecteur.

— Bonjour, Monsieur Safra, répondit-elle aimablement.

— Je tenais absolument à être présent et à vous accompagner pendant cette première journée de tournage.

Parmi le staff habituel sur un plateau, Romy découvrit toute l'équipe dont s'était entouré Safra pour venir la voir : plusieurs assistantes, des attachés de presse, ainsi que le photographe du plateau armé de son appareil. Tout ce petit monde se serrait le long du cabriolet qui s'était garé le pare-chocs contre l'aile de la limousine. Romy posa sa main sur celle tendue de Safra qui la porta à ses lèvres. Appareil photo. Flash. On immortalisa ce baisemain entre le producteur français et l'actrice allemande.

— Bienvenue, Mademoiselle Schneider ! s'exclama le producteur. Je vous souhaite beaucoup de succès pour votre premier jour de tournage.

— *Merci beaucoup* *, répondit-elle, radieuse.

Dans son for intérieur, elle était beaucoup moins optimiste. Elle doutait en fait du succès du film *Christine*. Pour elle, une histoire d'amour jouée par deux acteurs principaux qui se détestaient ne pouvait qu'être vouée à l'échec. Elle restait convaincue qu'Alain Delon n'avait aucun talent et ne comprenait toujours pas ce que sa mère lui avait trouvé. Elle avait dû se laisser convaincre par le producteur et le réalisateur du film de l'engager pour ce film. Comment en aurait-il pu être autrement ? Depuis leur arrivée à Paris, Magda voyait pourtant Alain d'un nouvel œil, mais il était trop tard pour faire machine arrière. À Romy de se débrouiller et s'accommoder de cette

situation. Elle traversa le plateau, entourée de toute l'équipe. Malgré les doutes qui l'habitaient, son allure ne perdait rien de sa superbe. Elle ne marchait pas. Elle allait, traversant l'espace, divine comme une impératrice.

Chapitre 7

Romy plongea dans le regard bleu profond d'Alain Delon. Inimaginables, les yeux de cet homme. D'une telle intensité, d'une telle ardeur, la couleur semblait se reflétait dans la couleur de son uniforme. Portait-il des lentilles de contact ? Aucun homme ne possédait des yeux pareils…

Elle se concentra et prit sur elle pour prononcer, en français, son texte :

— « Je t'aime. Je jure que je t'aime. Pour toujours. »

Son accent allemand s'entendait légèrement. Mais Christine était bien une fille de Vienne, même dans ce film français. Et tous les dialogues de Romy seraient ensuite retravaillés en postproduction.

— Coupez ! lança Pierre Gaspard-Huit en applaudissant, installé dans son fauteuil de régie.

Il avait appris l'allemand, pendant ses années de captivité, et il s'adressa à son actrice dans sa langue maternelle :

— Merci, Romy, c'était très bien !

Dans la seconde qui suivit, les deux grands projecteurs qui éclairaient la scène de leur lumière jaune s'éteignirent et le calme qui régnait pendant le tournage fut balayé par des mouvements incessants de l'équipe à travers le plateau. Romy remercia d'un sourire le réalisateur. Elle était soulagée. La jeune actrice était perfectionniste et paniquait à l'idée de mal faire. Manquant parfois de confiance en elle, elle appréciait d'autant plus les compliments. Le tohu-bohu fut bientôt recouvert par un éclat de rire retentissant. Alain Delon, toujours à côté de Romy, se tordait de rire et Jean-

Claude Brialy riait aussi à gorge déployée, tout en se rapprochant. Romy regarda tout autour d'elle afin de comprendre ce qu'il y avait de si drôle. Mais force était de constater qu'à part elle, habillée d'une légère robe blanche à volants, les cheveux teints en blond et retenus par un nœud, il n'y avait personne ni rien de comique. Elle avait pourtant été parfaite dans cette scène, le metteur en scène venait tout juste de la féliciter. Alors ? Se moquaient-ils d'elle, se gaussaient-ils sans la quitter des yeux ? La moutarde lui monta au nez quand elle comprit qu'elle était bien l'objet de leurs rires. Surtout son accent allemand. Rien à voir avec un bouton sur le nez ou une tache sur son costume. Non. C'était son accent allemand. C'était elle. Ça lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre et elle aurait donné tout l'or du monde pour que leurs rires cessent. Elle avait déjà vécu ce genre de railleries. C'était insupportable. Si blessant. Elle n'en revenait pas. Comment Alain Delon, qui ne parlait pas un mot d'anglais ou d'allemand, pouvait-il avoir le culot de se payer sa tête ? Après tant d'efforts de sa part. *Mais quel idiot, quelle arrogance !* Comment se permettait-il de la rabaisser ? Elle ne pouvait pas l'encadrer, mais là ça montait encore d'un cran. Il la prenait vraiment pour une idiote, dès que la caméra ne tournait plus. Un cauchemar. Depuis son arrivée à Paris, elle avait réussi à prendre sur elle, à rester professionnelle, mais là, il dépassait les bornes. Incapable de contenir davantage sa colère, elle balança son bouquet de fleurs (qu'elle avait tenu durant toute la scène) par terre et lui hurla dessus. En français pour commencer :

— Mais pour qui vous prenez-vous ?

Son vocabulaire en français lui manquant rapidement, elle l'insulta en allemand, rouge de colère.

Sur le plateau, les rires cessèrent. Silence autour de Romy.

Alain ne broncha pas, la dévisageant avec un visage de marbre. Son beau regard bleu devint tout d'un coup froid comme de la glace. Inutile de parler la langue de Goethe pour comprendre que Romy était en colère.

L’actrice reprit son souffle. Elle chercha du regard Gaspard-Huit, l’espérant témoin de la scène. Mais le réalisateur était en grande conversation avec son chef opérateur. Impossible de compter sur son soutien. Qu’à cela ne tienne, elle saurait très bien compter sur elle-même. Elle garda la tête haute, jetant un dernier regard noir à Alain, enjamba le bouquet de fleurs qui traînait toujours par terre et s’éloigna. Tandis que l’accessoiriste se précipitait pour le ramasser, Jean-Claude Brialy lui ordonna d’un geste de la main de le laisser par terre :

— *Non, mais ça ne va pas bien* * *!* s’exclama-t-il.

Romy se retourna, blême. Il continua :

— Pour qui tu te prends ? Pour Scarlett O’Hara dans *Autant en emporte le vent* ? Quand tu jettes quelque chose par terre, tu le ramasses. L’accessoiriste n’est pas ton esclave !

La seule personne qu’elle appréciait la trahissait sans prévenir. Une blessure encore pire. Car il était seul face à elle, elle ne pouvait plus croire qu’il s’était laissé entraîner par Alain comme l’instant d’avant. Alain Delon ne pouvait pas l’encadrer, elle l’avait bien compris, mais Jean-Claude Brialy ? Qu’est-ce qu’il avait tout à coup après elle ? Qu’avait-elle fait pour que les deux Français se retournent contre elle ? Et pourquoi ce bouquet de fleurs devenait le symbole de sa faute ? Elle avait honte, et au fond elle ne savait pas vraiment pourquoi. Elle ramassa les fleurs et, lorsqu’elle se releva, elle évita leur regard. Le bouquet avait été fixé par une épaisse couche de laque, pourtant son odeur entêtante et suave lui donna le tournis. Elle aurait aimé le laisser tomber encore une fois, mais le garda dans la main et se dirigea vers les loges. La tête haute et les yeux gonflés de larmes.

*
* *

— Je viens d’avoir Pierre Gaspard-Huit au téléphone et il m’a raconté que les premières prises avaient été sensationnelles, s’exclama sa mère, on pourra les regarder plus tard. Je suis…

— Tu peux les visionner sans moi… la coupa Romy.

Allongée sur le canapé dans leur suite, elle s'étira et bâilla de manière démonstrative. Elle était encore perturbée par cette dispute sur le tournage et cherchait à ne plus y penser.

— Je suis fatiguée, Maman, je n'ai pas envie de faire un pas en dehors de cette chambre d'hôtel…

Elle omit de lui parler de ces échanges houleux. Au fond d'elle, elle rêvait de sortir faire la fête. Regarder les rushs du film était bien la dernière chose dont elle avait envie. Ce tournage devenait une torture. Sa mère l'observa un instant puis, reposant sa tasse de thé sur la table, dit d'un ton calme :

— Moi, en tout cas, j'ai vraiment hâte de voir le résultat de ces premiers jours… Tu sais bien que cela fait partie du travail de regarder les prises. C'est même un devoir. Tu dois montrer que tu t'y intéresses… Enfin, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi refuses-tu de les visionner ?

— Maman, s'il te plaît, pas aujourd'hui… Je suis vraiment fatiguée… Demain…

Mon Dieu, mais je parle vraiment comme Scarlett O'Hara !

Sa mère s'assit sur l'accoudoir près d'elle et, absorbée dans ses pensées, lui caressa le bras. Sa mère repensait-elle à ses propres débuts, lorsque vingt-cinq ans auparavant, elle campait elle-même à Vienne le rôle de Christine sous la direction de Max Ophüls ? Le film *Libelei* avait rencontré un immense succès, révélant Magda Schneider au public et lançant sa carrière. Romy avait d'ailleurs refusé dans un premier temps cette proposition, balayant l'idée de tenir le même rôle que sa mère dans un remake du film. Elle regrettait à présent de s'être laissé convaincre.

J'aurais vraiment *dû écouter mon instinct et ne pas dire oui…* Sa mère sortit Romy de sa rêverie.

— La vraie raison c'est que tu n'as pas envie de revoir Alain Delon en dehors du tournage ! C'est ça ?

— N’importe quoi ! Je m’en fiche de Delon ! lança-t-elle, indignée.

— Ah, ma fille… répondit Magda en lui tapotant avec affection la main, la tension qu’il y a entre vous n’est un secret pour personne… Hum… (Elle toussota.) La production se fait du souci…

Romy se leva d’un bond et s’exclama, indignée :

— Quoi ? Qui s’est plaint de moi ? Je suis une vraie pro ! Hyper-consciencieuse !

— Personne ne remet en question ton professionnalisme, ma chérie. Alain Delon et toi, vous êtes le couple idéal…

Romy s’étrangla. Sa mère reprit :

— Enfin bon, le couple idéal… de l’extérieur ! Tu sais très bien que deux acteurs qui se détestent, cela finira par se ressentir à l’écran. Tu connais le scénario, tout tient sur votre relation… Donc, Monsieur Safra réfléchit à remplacer Alain Delon.

La nouvelle la laissa sans voix. Elle n’aurait jamais imaginé que la production puisse vouloir prendre une telle décision. Mais oui, la star du film c’était elle. Donc si quelqu’un devait être viré, c’était Delon, pas elle. Même si sur le plateau, il se comportait en acteur vedette. À cet instant, Romy s’avoua que même grossier, insupportable, arrogant et crâneur, il n’en demeurait pas moins très beau et surtout, il fallait le reconnaître, il avait du talent. Romy fut traversée par plusieurs émotions. Un sentiment de triomphe, et une forme de compassion.

Jean-Claude Brialy lui avait raconté qu’Alain (dont il était très proche) n’avait pas toujours eu la vie facile. Il venait d’une famille déchirée et avait grandi dans un foyer d’accueil. Très tôt livré à lui-même, il s’était débrouillé, enchaînant les petits boulots, traînant parfois dans des milieux peu fréquentables. Un parcours de vie qui lui rappelait celui de son ami l’acteur Horst Buchholz. Un univers familial bien différent de l’ambiance aisée dans laquelle elle avait grandi et qui, peut-être pour cette raison, l’attirait tant. Horst Buchholz s’était toujours montré galant et gentil avec elle

tandis qu'Alain Delon restait froid et grossier. Avait-elle pour autant le droit de balayer la carrière d'un homme qui avait tant souffert dans sa jeunesse ? Un mot de sa part pouvait changer son avenir. Alors, elle considéra leur collaboration sous un tout autre angle.

Car, aussi étrange que cela puisse paraître, elle était restée persuadée que rien ne changerait le fait qu'ils partagent la même affiche de film. Alain Delon lui-même ne devait pas avoir conscience qu'il pouvait à tout moment être contraint de quitter les studios. La perspective, avec une simple remarque, d'influencer l'avenir de cet homme, la fascinait. Elle résuma la situation comme si elle se parlait :

— Monsieur Safra va s'entretenir avec le réalisateur sur le casting. Pierre Gaspard-Huit souhaite confier le rôle à Alain Delon, il trouve que c'est un jeune premier avec du potentiel. Mais si l'ambiance sur le plateau devient insupportable, il changera d'avis, c'est sûr…

Une question lui traversa l'esprit :

— Mais est-ce que nous pouvons nous permettre d'attendre ? Ce que je veux dire, c'est que trouver un partenaire qui me conviendrait prendrait beaucoup de temps. Puis tout reprendre depuis le début, retourner toutes les scènes. Ce serait possible ? Comme ça, sans conséquence ?

Sa mère lui tapota la main.

— Je n'en sais rien. Quand un producteur veut quelque chose, il l'obtient. Mais tu as raison, nous devons prendre en compte tes prochains tournages, car les dates de ton film suivant sont déjà arrêtées et je ne pense pas que la production allemande va attendre que tu t'entendes mieux avec Alain Delon.

Elle sourit, confiante, et conclut :

— On va bien voir ce qu'ils décident !

La patience n'a jamais été son point fort. Pourtant, cette fois-là, elle avait bien conscience que cela allait être nécessaire. Restait une question qui la

taraudait : voulait-elle ou non tourner avec Alain Delon ? Elle se laissa guider par son instinct et, se levant du canapé, elle lança à sa mère :

— Tu sais quoi, Maman, j'aimerais bien améliorer mon français. Tu crois que j'aurais le temps de prendre quelques heures de cours particuliers ?

Sa décision était prise.

Chapitre 8

Romy ne ferma pas l'œil de la nuit. Cette conversation avec sa mère lui avait fait prendre conscience du pouvoir qu'elle avait et elle en était troublée. D'une certaine manière, elle en souffrait. Dotée d'une grande sensibilité, elle se laissait guider dans ses choix par son intuition. Et avec une grande spontanéité. Comme en témoignait sa réaction sur le soulèvement en Hongrie quelques années auparavant.

À la fin de l'automne, elle campait devant la caméra le rôle de Maud dans Un petit coin de paradis. *Le réalisateur Josef von Báky, d'origine hongroise, qui travaillait pour les studios de la UFA à Berlin, la pria de le rejoindre dans son bureau où il l'attendait avec un ami. « Gábor von Vaszary souhaite te rencontrer. Il est écrivain et scénariste. C'est un compatriote. Il vient de Hongrie comme moi. Il souhaiterait faire la connaissance de l'actrice qui va jouer le rôle principal dans l'adaptation au cinéma de son roman* Monpti.

Von Vaszary était un auteur de best-sellers, âgé d'une soixantaine d'années. Son visage aux traits marqués était entouré de boucles gris argenté. Il se montra très poli et galant envers Romy, se levant dès qu'elle passa le pas de la porte, bien qu'elle fût beaucoup plus jeune que lui. Lorsqu'elle entra dans le bureau et s'assit à côté d'eux, il leur fut à tous les trois impossible d'échanger un mot : la secrétaire, installée dans le bureau à côté, hurlait au téléphone pour une affaire de location de

voiture ! Ils attendirent donc patiemment que le calme revienne et pendant ce temps, Romy balaya la pièce du regard. Elle découvrit les journaux sur le bureau et les gros titres. Tous étaient consacrés au combat douloureux du peuple hongrois contre les troupes des chars soviétiques. Les hommes tombaient. Nombreux, trop nombreux. Ils payaient dans un bain de sang leur souhait de liberté. Romy prit soudain conscience qu'elle était assise auprès de deux Hongrois. Josef von Báky et Gábor von Vaszary avaient-ils de la famille et des amis à Budapest ? Est-ce que des personnes pour lesquelles ils s'inquiétaient y vivaient ? Romy, née en 1938, était toute petite pendant la Seconde Guerre mondiale, mais se souvenait encore très bien de l'attente angoissée des appels téléphoniques de sa mère. Elle vivait chez ses grands-parents et avait peur en permanence pour ses parents. Les deux Hongrois ressentaient-ils aujourd'hui la même chose ?

Romy ne parlait pas hongrois. Mais pour son rôle de Sissi, elle avait appris par cœur quelques phrases que l'impératrice avait prononcées lors de son couronnement en tant que reine de Hongrie. Sans réfléchir, laissant parler son cœur, elle prononça alors : « Je promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre le peuple hongrois heureux. »

Josef von Báky et Gábor von Vaszary la regardèrent, surpris.

— Pardon ? demanda le réalisateur. Pourquoi dis-tu cela ?

— Je voulais parler un peu hongrois avec vous. Parce que je pense que vous devez être très tristes de ces nouvelles en provenance de votre pays.

D'un ton très solennel Romy se mit à réciter tout le discours de Sissi. Elle voulait prouver aux deux hommes, avec lesquels elle deviendra plus tard amie, qu'elle avait saisi leur souhait de liberté et d'indépendance. Qui pouvait mieux le comprendre que Romy ?

Depuis sa rencontre avec Alain Delon, sa sensibilité défaillait. Ou du moins, elle ne savait plus où elle en était. Un mot de sa part et Alain était renvoyé. Un claquement de doigts et elle en était débarrassée. Bien qu'elle le trouvât détestable, elle n'en fit rien. Détruire la vie d'un homme ne lui

correspondait pas. Et encore moins briser sa carrière professionnelle. Elle décida de prendre son mal en patience. La vengeance est un plat qui se mange froid, et elle trouverait bien le moment de prendre sa revanche.

Ce qui arriva bien avant qu'elle ne l'eût espérée. Pour préparer son rôle dans *Christine,* Alain prenait régulièrement des cours d'équitation, sans que sa partenaire ait besoin d'être là. Mais ce qu'elle ignorait, c'est qu'il devait apprendre également la valse, un passage obligé pour un officier de l'Empire austro-hongrois, leçons pour lesquelles la présence de Romy était indispensable.

Le studio de danse se situait place Clichy, dans le 18e arrondissement de Paris. À en juger par la façade délabrée de l'immeuble, peu entretenue, la cage d'escalier étroite, sale et sombre, cet endroit avait traversé beaucoup d'histoires. *Ce serait le décor idéal pour un film existentialiste qui se jouerait à Montmartre*, pensa Romy en passant le pas de la porte. *Peut-être que c'est le genre d'ambiance qui plaît à Alain ?* se demanda-t-elle, mi-intriguée, mi-inquiète. Alors qu'elle arrivait au quatrième étage (devait-elle encore grimper les deux derniers ?), une porte s'ouvrit sur le palier. Elle entra dans une salle lumineuse. Le parquet fraîchement ciré brillait. Un mur entier de la pièce était recouvert d'un immense miroir dans lequel se reflétaient les ampoules d'un imposant lustre en cristal.

— *Bonjour, Mademoiselle, enchantée* *.

La professeure de danse l'accueillit poliment. Elle devait avoir le même âge que sa mère, mais était beaucoup plus maigre. Elle portait un pull noir, ses jambes fines et étroites s'allongeaient dans un collant de danse de la même couleur. De ses vêtements à ses cheveux (carré court), en passant par ses yeux sombres rehaussés d'un trait d'eye-liner, tout était noir.

— Monsieur Delon n'est malheureusement pas encore arrivé, dit-elle en allemand, mais vous pouvez déjà me montrer les pas de valse que vous connaissez.

Romy fut irritée. Comment ça ? N’avait-elle encore jamais vu un film avec Romy Schneider ? Ne connaissait-elle pas Sissi ? Romy maîtrisait parfaitement la valse à six temps et vécut cette question comme un affront. Elle ne répondit pas. La professeure continua, d’un ton ferme :

— Accrochez votre manteau là-bas (elle montra le portemanteau près de l’entrée), votre sac, vous le déposerez ici (elle lui indiqua la chaise). Je vous prie également de bien vouloir mettre des chaussons de danse. Vos talons vont me ruiner le parquet !

Puis elle se dirigea vers le tourne-disque posé sur un piano, près d’une grande fenêtre, mais elle s’arrêta net, comme si une idée lui avait soudainement traversé l’esprit. Elle se tourna vers Romy et s’exclama :

— Au fait, je suis Marie-Claire !

— *Enchantée* *, répondit Romy poliment, bien qu’au fond d’elle-même elle ne se réjouisse pas du tout de faire la connaissance de cette personne arrogante.

Pendant que Romy déposait ses affaires et troquait ses chaussures contre des chaussons de danse, Marie-Claire s’affairait avec ses disques. Bientôt, les premières notes de la *Valse de Faust* de Charles Gounot retentirent dans la salle. Que la professeure préfère une valse d’un compositeur français à une valse viennoise comme celles de Johann Strauss la fit sourire.

— *S’il vous plaît, Mademoiselle* *, dit Marie-Claire en claquant dans ses mains. Montrez-moi les pas, comme si vous étiez avec un partenaire. Un très bel homme. Vous comprenez ?

Oh oui, Romy comprenait parfaitement. Karlheinz Böhm, dans son rôle de l’empereur Franz Joseph, son partenaire dans les Sissi, était un homme magnifique – intelligent, charmant, attirant, doté d’une parfaite oreille musicale et un comédien exceptionnel. Âgé de dix ans de plus que Romy, il était le fils du célèbre chef d’orchestre Karl Böhm. Jeune marié pendant le premier tournage, il devint père. Puis il divorça et se remaria. Romy ne jugeait cependant pas sa vie privée. Leur amitié était sincère, elle

l'appréciait énormément et Karlheinz fut toujours un ami protecteur. Ils s'entraînèrent des heures ensemble à danser la valse. Ses souvenirs lui traversaient l'esprit alors qu'elle tournait sur le parquet, dans ce vieil immeuble parisien près de Montmartre, comme si elle dansait dans la salle de bal du château de Schönbrunn.

— *C'est bien * !* s'exclama Marie-Claire à la fin de la démonstration. Vous n'avez pas beaucoup à apprendre, Mademoiselle.

Elles n'échangèrent pas un mot de plus. Et dans un long silence interminable, elles attendirent Alain Delon, peu adepte de la ponctualité apparemment. Au bout d'une heure, Romy récupéra ses affaires et s'apprêtait à partir lorsque la sonnerie retentit.

— Bonjour, Monsieur ! s'exclama Marie-Claire d'un ton bien plus aimable que lorsqu'elle s'était adressée à Romy.

Ils se firent la bise, s'ensuivit un échange en français auquel Romy, malgré ses nouveaux cours de français, ne comprit pas un mot. Pour l'instant, lors d'une conversation lente et appliquée, elle continuait de ne comprendre que ce qu'elle avait appris à l'école. La plupart des Parisiens parlaient beaucoup trop vite pour elle, avalant les « r », marmonnant, ce qui ne lui permettait pas de comprendre grand-chose.

— *Bonjour* *, lança Alain Delon alors qu'il se faufilait près d'elle pour aller s'asseoir sur la chaise où se trouvait le sac de Romy.

Il sortit des chaussons de gym de la poche de son blouson de cuir. Tout en discutant avec la prof de danse, il retira ses chaussures, et déposa son cuir sur le dossier de la chaise. Vêtu d'un jean et d'un t-shirt blanc, il s'avança vers Romy.

— Alain, s'il vous plaît, dansez avec Mademoiselle, ordonna Marie-Claire en articulant et en parlant lentement.

Visiblement, elle voulait que Romy la comprenne.

La professeure de danse remit le disque et lança la musique. Les premières notes de la *Valse de Faust* résonnèrent à nouveau dans la salle.

Lorsqu'elle se retourna, Delon l'interpella.

— *Puis-je me permettre * ?* demanda-t-il d'un ton froid.

Ouvrant les bras vers elle, il continua d'un ton solennel :

— Mademoiselle, s'il vous plaît !

Romy posa la main gauche sur l'épaule de l'acteur et la main droite dans la sienne. Elle écouta attentivement la musique, compta les pas jusqu'à trois et…

— Aïe ! s'exclama-t-elle.

Elle revint vers lui sautant sur un pied. Il la regarda, surpris. Visiblement, il ne comprenait pas ce qu'il avait mal fait.

Croyait-il donc qu'*elle* ne savait pas danser ?

— Recommencez ! s'exclama Marie-Claire. Alain, prenez garde de ne pas marcher sur les pieds de Mademoiselle !

Romy ne put retenir un fou rire. Impossible de se contrôler et de rester sérieuse. Romy n'en revenait pas : Alain, qui n'avait pas raté une occasion de se moquer d'elle pendant les répétitions, échouait dès le premier pas de valse et affichait une mine de petit garçon pris en flagrant délit. Le ton autoritaire de la professeure ajoutait au ridicule de la situation. L'arrogance qui se lisait habituellement sur le visage d'Alain Delon disparut pour laisser place, non pas à de la colère comme l'avait attendu Romy, mais à de la gêne. Il semblait extrêmement mal à l'aise. Il lui devint tout d'un coup plus sympathique.

— En position, s'il vous plaît ! ordonna Marie-Claire.

Romy se concentra pour ne pas continuer de rire. Il lui était vraiment difficile de rester sérieuse tout en dansant avec lui. La valse à trois temps pleine d'entrain était bien différente des pas lents qu'ils avaient effectués ensemble lors de cette soirée au Lido, et pendant laquelle ils avaient été photographiés. Alain Delon n'avait aucun sens du rythme et lui marchait en permanence sur les pieds. Impossible de rejeter la faute sur Romy. Il était

bien obligé de reconnaître ses erreurs. La professeure en rajouta une couche :

— C'est très mauvais ! trancha-t-elle. Alain, arrêtez-vous ! Nous allons vous montrer.

Marie-Claire s'approcha du couple sur la piste et poussa brutalement le jeune homme sur le côté. Elle attrapa la main de Romy.

— À trois, dit-elle.

Et aussitôt, elle dirigea Romy comme un homme.

Romy s'imaginait dans les bras de Karlheinz Böhm et tournait sur le parquet comme si elle flottait dans les airs, avec élégance et légèreté. Elle était à nouveau l'impératrice. Dans le grand miroir de danse, elle croisa le regard bleu d'Alain Delon. Émerveillé. Il ne détachait plus ses yeux d'elle. Il semblait perdre sa carapace, pour laisser transparaître une âme profonde, un être mystérieux. Elle n'osait pas croire qu'elle avait triomphé, mais elle avait l'impression qu'il appréciait ce qu'il voyait. Deux femmes, quasiment de taille identique, qui dansaient dans une parfaite symbiose et harmonie. *Presque comme les sœurs Kessler*.

Lorsque la danse fut terminée, Marie-Claire s'inclina devant Romy, puis elle se tourna vers Alain Delon :

— Vous voyez, Alain ! Romy danse remarquablement bien !

— Oui, j'ai vu, oui.

Son visage se referma aussitôt. Romy se pinça pour ne pas lui envoyer une pique. Mais elle choisit la tolérance, elle décida d'avoir plus de magnanimité avec lui qu'il n'en avait eu avec elle. Dans un geste conciliant, elle lui tendit la main et lui dit en français, avec son accent allemand :

— Venez ! Essayons une fois encore et je vous montre comment il faut faire.

Il resta perplexe de la voir prendre l'initiative. Mais il se laissa guider.

— Vous devez tourner plus lentement et compter jusqu'à trois, expliqua-t-elle en anglais.

Marie-Claire traduisit.

Romy commença à suivre la mélodie :

— *Un, deux, trois* *... Un, deux, trois… Un deux trois…

Sans qu'il s'en rende compte, elle venait de se glisser dans le rôle de la jeune reine Victoria. Dans *Les Jeunes Années d'une reine*, Adrian Hoven, qui jouait Albert von Sachsen-Coburg, lui avait enseigné les pas de la valse. Romy reprenait cette partie du rôle. Elle aurait aimé expliquer aussi à Alain Delon qu'il devait bouger de manière plus souple, comme Adrian Hoven dans le scénario, mais comme elle ne connaissait pas la traduction de ce mot en français, elle se tut. Alain Delon paraissait se détendre peu à peu bien qu'il continuât à lui marcher sur les pieds.

— Pardon, murmura-t-il sans relever les yeux vers elle.

— Un, deux, trois, un, deux, trois… répétait-elle en rythme.

— À présent, regardez-vous dans les yeux, demanda Marie-Claire. Alain, s'il vous plaît, regardez Mademoiselle dans les yeux !

Romy releva le menton et chercha son regard. Elle sourit, cherchant à rester professionnelle. Mais tout son visage s'éclaira.

À force de danser, Alain avait les cheveux qui lui tombaient sur le front et les yeux, si bien qu'il n'arrivait pas à la regarder, comme le lui demandait la professeure. Il souffla pour essayer de faire s'envoler sa mèche rebelle. La glace entre eux fondait petit à petit. Romy vit à travers ses longs cils et son expression de visage habituellement si sérieux, une certaine malice inattendue. Il fut déconcentré et lui marcha à nouveau sur les pieds.

— *Pardon* *, répéta-t-il, la lâchant soudainement.

Il se recoiffa, gêné, laissant apparaître son beau visage.

Elle chancela.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle.

— Un peu de sérieux s'il vous plaît, lança Marie-Claire. Comme le dit le vieux dicton : « On n'apprend pas la danse en sifflant et en riant. »

— Peut-être que si, murmura Alain.

À ce moment-là, Romy crut voir son masque tomber.

Si seulement il pouvait être toujours aussi gentil, je pourrais vraiment l'apprécier. De toute évidence, il n'était pas question pour elle de reprendre des cours de danse avec un autre partenaire. Elle n'irait pas se plaindre. Elle ne commencerait pas non plus à raconter des histoires contre lui et à faire en sorte qu'il soit renvoyé. Et elle ferait tout pour qu'il arrive à l'apprécier. Qui aurait pu croire qu'une valse de Vienne puisse l'intimider ?

— On reprend du début ! lança Marie-Claire.

Elle changea le vinyle et, après quelques secondes, les premières notes de *An der schönen blauen Donau* de Johann Strauss fils résonnèrent dans la pièce. Romy connaissait cette valse par cœur. Alain paniqua et démarra beaucoup trop vite, lui écrasant de nouveau les pieds. Romy garda son calme et accrocha son regard immense dans le sien. Comme pour lui dire « Suis-moi », « Fais-moi confiance ».

Il parut hésiter et elle comprit qu'il acceptait. Alain se laissa guider par Romy sur le parquet. Ils glissèrent l'un contre l'autre, dans une harmonie parfaite.

Chapitre 9

L’attaché de presse du film souhaitait des photos des deux acteurs principaux avec Paris en toile de fond : Romy et Alain devant la tour Eiffel, à l’Arc de Triomphe, posant devant La Madeleine ou Notre-Dame, Romy et Alain marchant le long de la Seine… Romy avait déjà fait un shooting similaire pendant le tournage de *Monpti*. Avec Horst, ils avaient flâné dans les rues de Paris, suivis par une horde de photographes. Habituée à cet exercice, cette séance ne posait aucun problème à la jeune actrice. Rien à voir avec Alain Delon, qui attendait, nerveux et agacé, le début du shooting. Jouer le touriste à Paris ne devait pas être son truc, pas plus que d’être suivi par les paparazzis. Alain Delon commençait à lui plaire de plus en plus.

Leur cours de danse, qui avait fini par durer toute la journée, avait été comme un moment suspendu entre eux. Le regard doux, chaleureux et admiratif qu’il avait posé sur elle ce jour-là s’était envolé. Il lui jetait à nouveau des regards froids, et ils n’échangeaient ensemble que sur des sujets professionnels, comme s’il gardait ses distances. Son comportement avait évolué sur un point : il ne se moquait plus d’elle en permanence. Un grand pas en avant pour elle qui souhaitait s’affirmer, être prise au sérieux en tant qu’actrice, en tant que femme. D’un côté, Romy détestait son arrogance et trouvait que, excepté son physique, il n’avait rien à proposer, mais d’un autre côté, elle avait envie de lui plaire et de s’amuser.

Ce shooting s’annonçait doublement de bon augure, car sa mère avait renoncé à venir, se laissant convaincre qu’il y avait suffisamment

d'assistants de production présents pour s'occuper de sa fille. Inutile par ailleurs de surveiller un éventuel flirt, Romy et Alain se détestant, à en croire l'ambiance électrique entre eux. Rien à voir avec le coup de foudre entre la jeune actrice et Horst Buchholz qu'elle avait suivi de près, ne lâchant jamais les deux jeunes acteurs. De toute façon, il n'y avait pas de place pour elle dans la MG décapotable d'Alain !

Romy, Alain et Jean-Claude s'installèrent tous les trois dans la voiture de sport, Romy à l'avant à la place du passager, Jean-Claude à l'arrière. Alain fonça à travers les rues de Paris, les journalistes à leurs trousses, grillant les feux rouges, ne respectant aucune priorité, si bien qu'une véritable course-poursuite commença avec les motos et voitures des reporters, sans oublier les véhicules de production qui essayaient de suivre. Roulant à toute vitesse, freinant brutalement, il prouva ses talents de pilote. Le clou de cette course frénétique fut incontestablement le rond-point de l'Arc de Triomphe. Impossible pour Romy de comprendre quel était le sens de la circulation et quelle voiture avait la priorité, Alain en tout cas semblait ne s'en soucier nullement et conduisit comme s'il était le seul véhicule dans ce chaos de la circulation parisienne. Elle avait l'impression d'être dans un manège, elle adorait ! Elle comprit surtout qu'Alain aimait et recherchait le danger, maîtrisant parfaitement ce genre de situation.

Au coin de l'avenue Victor-Hugo, il arrêta son bolide, juste à côté d'un panneau de signalisation sens interdit. Il se tourna vers sa passagère et lui demanda avec un sourire narquois :

— *Vous allez bien * ?*

De nouveau cette arrogance, et Romy se doutait bien qu'il n'espérait qu'une chose : qu'elle ouvre la portière et s'en aille. Elle avait décidé de ne pas se laisser impressionner davantage, et ce n'était pas ce mal au cœur qui allait l'arrêter. Resserrant le nœud de son foulard qu'elle portait sur la tête, afin de protéger sa coiffure du vent, elle le regarda droit dans les yeux et lui lança :

— On ne continue pas ?

— *Touché* * *!* répondit-il en souriant.

— Monsieur Delon !!!

Alors qu'Alain, la main sur le contact, allait redémarrer, une assistante de la production, perchée sur ses talons hauts, hurlait et courait vers eux. Une fois appuyée à la voiture, essoufflée, elle continua de crier.

Romy se tourna vers Jean-Claude Brialy :

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demanda-t-elle en allemand.

— Madame explique très clairement à Alain combien cela aurait coûté à l'assurance s'il vous était arrivé quelque chose.

— Oh !

— Elle lui explique qu'en cas de mise en danger d'autrui intentionnelle, l'assurance ne paiera pas, mais que cela serait à sa charge.

Le ton monta avec Alain, nullement impressionné par ses menaces. Romy le regarda pour la première fois avec admiration : cet homme n'avait peur de rien, et ne se laissait dicter sa vie par personne.

— Ce serait compliqué pour lui de payer cette somme ? s'inquiéta-t-elle auprès de Brialy.

— Oui, bien sûr ! Alain ne possède rien. Il a pour lui sa beauté et son caractère. Je ne sais pas ce qui vaut le plus cher ! dit-il en riant et il termina : Son argent tient dans sa poche.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle avec douceur.

Jean-Claude opina. À côté d'eux, la discussion continuait de s'envenimer. Entre-temps, quelques représentants de la presse s'étaient joints à eux, attendant de voir s'ils en viendraient aux mains.

— Sans Alain, je n'aurais jamais eu ce rôle dans le film, expliqua Jean-Claude Brialy, il a tout fait pour convaincre Pierre Gaspard-Huit et il ne l'a pas lâché jusqu'à ce qu'il me prenne. Alain l'a même menacé de déchirer son contrat si je ne faisais pas partie du tournage. Il n'aurait sûrement pas eu besoin d'aller jusque-là, il arrive toujours à retourner les situations !

Madame va en faire l'expérience ! dit-il d'un geste de menton vers l'assistante de production.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Depuis l'année dernière ! raconta-t-il d'un air joyeux. On s'est rencontrés à Cannes, sur la plage. On était tous les deux descendus dans le Sud pour tenter notre chance pendant le festival. Et imaginez donc ce qui est arrivé à Alain sur la Croisette, le célèbre producteur américain David O. Selznick est venu lui parler ! Vous savez, celui de *Autant en emporte le vent*…

— Je le connais ! l'interrompit Romy, en début d'année, j'étais à Hollywood.

— Ah oui, bien sûr, répondit-il, vexé, j'aurais dû m'en douter…

— Que voulez-vous, je n'y peux rien, si on me déroule le tapis rouge aux USA !

— Hum… souffla-t-il en se roulant une cigarette.

Delon et l'assistante de la production finirent par se mettre d'accord. Ou bien avait-elle capitulé devant l'entêtement du jeune acteur, comme l'avait prédit Brialy ? Quoi qu'il en soit, Alain Delon rayonnait, ravi. Il se dirigea vers l'Arc de Triomphe après avoir saisi la main de Romy. Surprise, elle manqua de tomber. Il la rattrapa. Ils marchèrent ensemble l'un à côté de l'autre. À la même allure. Étonnés eux-mêmes de cette harmonie de leurs pas, ils échangèrent un regard intense. Et il afficha un sourire splendide.

Les journalistes accoururent aussitôt. Devant, à côté, derrière eux, leurs appareils photo pointés en permanence sur eux. Romy avait bien conscience de l'image qu'ils leur offraient : les deux jeunes acteurs flirtaient main dans la main à travers les rues de Pairs. Avec de tels clichés, le service de presse serait aux anges. Les photos feraient aussi le bonheur des rédacteurs en chef. Romy savait que ses fans allaient adorer sa posture, son sourire, son regard vers Alain. Mais ce n'était pas ça qui la rendait heureuse en cet instant. Non, pour la première fois, elle se sentait protégée. Même sans qu'il lui montre de

l'admiration comme lors du cours de danse ni manifester qu'il la prenait au sérieux.

Ce qui signifiait déjà tellement pour elle.

Il s'improvisa guide touristique, mélangeant le français et l'anglais.

— Devant cette pâtisserie, j'ai tourné l'année dernière ma toute première scène de film, raconta-t-il alors qu'ils passaient devant une boutique, au coin de la rue. Et ici, nous avons l'Arc de Triomphe. Napoléon fit construire ce monument après la bataille d'Austerlitz. Il avait vaincu l'empereur d'Autriche, conclut-il d'un ton piquant.

Il attendit qu'elle se vexe et fasse la moue. Mais elle resta de marbre.

Elle ne cessait de sourire. Radieuse et lumineuse au point que l'on pouvait réellement penser qu'il lui murmurait des mots d'amour. Il enchaîna :

— Et sous l'Arc de Triomphe, voici la tombe du Soldat inconnu… Mort au front pendant la Première Guerre mondiale en se battant contre les Allemands.

Elle lâcha sa main et tourbillonna devant lui. Elle posa devant le superbe bâtiment, prenant différentes poses, s'amusant avec les photographes. Dans ce décor somptueux, entre l'Arc de Triomphe, les tilleuls en fleur et la place entourée par la large avenue, on entendait le chant permanent des appareils photo.

Elle se rapprocha de lui, et dans un français approximatif, lui murmura :

— Vous accepteriez de me montrer la vie parisienne la nuit ? Pas les restaurants chics où je vais avec ma mère… Les bars, les clubs où l'on danse.

— Vous voulez découvrir le vrai Paris ?

Il la prit par la main et la fit tourner avant de l'attirer près de lui :

— Eh bien, c'est d'accord, je vais vous montrer Paris la nuit…

Chapitre 10

Les lumières de Paris, la nuit. Cette beauté fascinante. Romy connaissait les charmes de la capitale française et ne se lassait pas de la regarder. Elle appréciait la magie des lampadaires qui se reflétaient comme des insectes luisants dans le noir profond de la Seine, la magnificence des boulevards qui, le soir tombé, resplendissaient plus que le jour, malgré les traumatismes de la guerre et de l'Occupation qui transparaissaient encore sur les façades des bâtiments.

Sur l'île Saint-Louis, elle avait mangé dans les meilleurs restaurants, dégustant les plats de grands chefs étoilés et les meilleurs champagnes. Elle savait, en une gorgée, différencier un Louis Roederer d'un Veuve Clicquot, ou même encore d'un Pommery. Elle avait bien entendu déjà trinqué avec une coupe de Piper-Heidsieck, qui était livré à l'impératrice Sissi à la cour de Vienne. Romy Schneider connaissait le Paris des touristes aisés, le Paris du luxe.

Ce soir, boire du vin rouge de table dans un bar de jazz enfumé, au milieu d'une foule de jeunes en délire, tout était complètement nouveau pour elle. La foule, elle ne l'appréhendait que lors des premières de films ou des galas, lorsque les fans l'attendaient par centaines, par milliers, et qu'ils hurlaient son nom : « Romy ! » Leur star, leur icône. Dans ce club à Saint-Germain-des-Prés, personne ne la reconnaissait. Une inconnue. Alain, en revanche, était connu comme le loup blanc.

Quand ils arrivèrent devant la boîte, le videur, une armoire à glace, le prit dans ses bras et le salua comme au retour du fils prodigue. Ils entrèrent et se faufilèrent dans la foule. Alain était alpagué non-stop, tous l'attrapaient, le saluaient, lui claquaient la bise. Cette cohue joyeuse se composait de garçons qui portaient, malgré la chaleur étouffante, des pulls à col roulé, et de filles avec un look à la Jean Seberg : cheveux coupés court à la garçonne, pull breton rayé, pantalon trois-quarts. Avec sa belle robe d'été et sa longue chevelure frisée, Romy avait l'air d'une jeune fille sage. Alain portait un costume noir, sa chemise blanche ouverte. Tous deux étaient élégants, chics, intemporels. On ne voyait qu'eux. Pour ne pas se perdre, Romy s'accrochait à sa chemise.

Jean-Claude Brialy fermait la marche. Il s'approcha de Romy et lui expliqua à l'oreille, articulant pour qu'elle entende :

— Alain a vécu longtemps dans ce quartier ! C'est un habitué !

— J'avais remarqué ! Il l'est toujours !!! cria-t-elle.

Cette foule l'impressionnait, lui faisait un peu peur. Elle se colla davantage à lui et, pour la première fois, sentit contre elle son corps athlétique. Ils arrivèrent au bar. Dès que le barman aperçut Alain, il délaissa ses clients pour venir tout de suite prendre leur commande.

Sur une petite scène, un musicien, dans son monde, pinçait les cordes de sa contrebasse. À en croire les cris de joie, sa musique enthousiasmait les amateurs de jazz. Romy n'y prêtait pas trop attention, concentrée sur son verre pour ne pas le renverser.

À côté le batteur fit retentir si fort ses notes que Romy finit par se tacher, quelques gouttes atterrissant sur sa robe. Peu lui importait finalement, elle restait fascinée par cette atmosphère complètement nouvelle pour elle. Le lieu avait quelque chose de magique. Cette foule l'hypnotisait, l'attirait de plus en plus. Enfin, un pianiste arriva sur la scène pour rejoindre son groupe et ils enchaînèrent les morceaux pour le grand bonheur du public qui hurlait de joie et dansait.

— J’avais espéré que nous irions au Café de Flore là où va toujours Jean-Paul Sartre, confia-t-elle à Jean-Claude Brialy, parlant un peu fort pour qu’il arrive à l’entendre malgré la musique. Mais ici, c’est génial ! Bien mieux que tout ce que j’avais imaginé !!!

Le groupe avait continué à s’étoffer. Ce fut une session de jazz comme elle n’en connaissait que par le cinéma. Le saxophoniste, poussé par les applaudissements du public, donnait le meilleur de lui-même. Le groupe fit une courte pause, pendant laquelle les spectateurs leur criaient ce qu’ils voulaient entendre. Romy ne connaissait aucun titre et sûrement pas plus les mélodies. Les clubs de jazz dans les caves ne faisaient pas partie des lieux qu’elle fréquentait habituellement ! D’ailleurs, quel miracle que Romy ait réussi à sortir ce soir seule sans sa mère. Elle lui avait dit que les journalistes voulaient des photos d’eux dans Paris la nuit et qu’elle n’avait pas à s’en faire, qu’il ne lui arriverait rien, car elle serait en permanence accompagnée d’Alain Delon et de Jean-Claude Brialy. Bien entendu, Magda Schneider avait été un peu sceptique. Mais elle avait fini par capituler. Elle ne trouvait rien à redire lorsque sa fille se comportait de manière professionnelle et se montrait en public aux bras de ses partenaires de films. Romy n’avait finalement menti qu’à moitié. Elle en était de plus en plus consciente. Elle sentait le bras d’Alain Delon autour de sa taille et elle était persuadée qu’elle n’avait pas menti à sa mère.

— Le Café de Flore et Les Deux Magots sont pour les touristes, dit Alain après que son ami lui eut traduit la remarque de Romy. Rien à voir avec ici ! Et encore, vous n’avez pas tout vu ! Attendez de voir ce que je vais vous montrer ensuite !

Elle trouva le ton de sa voix un peu étrange, presque menaçant. Mais peu importait, elle se sentait grisée par cette ambiance, avec pour la première fois la sensation de vivre quelque chose de nouveau ; elle acceptait volontiers de se laisser encore guider à ses côtés.

Un peu plus tard dans la nuit, ils se rendirent dans le Quartier latin au Caveau de la Huchette, là aussi un club de jazz dans une cave, assez proche de celui de Saint-Germain-des-Prés. Même public, même cohue joyeuse. La musique cependant était différente. Le jazz expérimental laissait place au son de La Nouvelle Orléans. Les instruments à vent tonnaient le dixieland dans l'ambiance enfumée du bar, et lorsque le clarinettiste commença à jouer « Petite fleur », enfin un morceau qu'elle connaissait, Romy entraîna Alain sur la piste de danse. Ils dansèrent enlacés l'un contre l'autre.

Ce soir-là, Romy ressemblait à n'importe quelle autre jeune femme de 19 ans, se laissant transporter par la mélodie qui résonnait, fumant une cigarette après l'autre, testant un cocktail du nom de « Montana », se laissant porter par l'odeur d'herbe qui planait dans le bar, et flirtant. Elle dansa plusieurs fois avec Alain. Ils ne déambulaient pas comme des fous, ils dansaient l'un devant l'autre, l'un pour l'autre, leurs mains se touchèrent, s'effleurèrent. Leurs regards s'accrochèrent et ils ne se quittaient plus des yeux. C'était différent du cours de valse. Romy lisait le désir dans ses yeux. Et elle en trembla. La tête lui tournait, et ce n'était pas seulement dû aux différents alcools et aux verres de cognac, porto, vin rouge…

Lorsqu'ils sortirent de la boîte de jazz, remontant vers la rue de la Huchette par les escaliers, Alain et Jean-Claude la tenaient. Une fois dans la rue, elle éclata de rire, ivre de cet alcool et du bonheur de cette nuit.

— Et maintenant, on va petit-déjeuner ! annonça Alain.

Mais lorsqu'elle regarda le ciel, son regard s'assombrit. La nuit se transformait lentement en un crépuscule gris. Il faisait pourtant encore suffisamment nuit pour voir les étoiles briller. Les lampadaires étaient éteints, comme les lumignons des taxis qu'Alain hélait. Romy se tourna vers lui et murmura sa déception de devoir déjà rentrer à l'hôtel.

— Non, non, non ! répondit-il.

— Nous ne voulons pas petit-déjeuner à l'hôtel, mais dans le *ventre de Paris* *. C'est ce qu'Alain veut encore vous montrer.

Ils se serrèrent tous les trois à l'arrière d'un taxi. Alain ordonna au chauffeur d'aller « aux Halles » et Romy se demanda de quoi il s'agissait, elle n'en avait encore jamais entendu parler. Mais de toute façon, peu importait où ils allaient, la seule chose qui comptait était que cette nuit ne finisse pas.

Après un bref échange afin de se mettre d'accord sur la route, la voiture démarra. Lorsqu'ils roulèrent sur le pont Neuf, appelé aussi « le pont des amoureux » en raison de la beauté des balcons en pierre, Romy posa sa tête sur l'épaule d'Alain. *Le pont des amoureux*. Mais quel était le couple dans cette voiture ? Leurs personnages, Christine Weiring et le lieutenant Frantz Lobheimer ? Car Romy Schneider et Alain Delon n'étaient pas ensemble. Elle soupira, les idées tournaient à toute allure dans sa tête. Elle ne s'était jamais sentie aussi bien.

Elle ferma les yeux, oubliant le temps qui passait, se laissant porter par cet inconnu. Combien de temps allait durer ce trajet en taxi, quelques minutes, une heure ? Elle s'endormit et fut réveillée en sursaut par les cris du chauffeur et un coup de frein brusque. Romy regarda par la fenêtre, la voiture était arrêtée dans une rue étroite bordée de grands immeubles typiquement parisiens. L'aube ne s'était pas encore levée et pourtant, dans la rue, l'activité commençait déjà à battre son plein.

Romy n'avait encore jamais fréquenté un quartier comme celui-ci, populaire, bruyant, attachant. Cela lui rappela le tournage d'*Un petit coin de Paradis*. Il ne s'agissait pourtant pas là d'un décor de film construit de toutes pièces, mais bien de la vie réelle. Des maisons aux murs décrépis, des hommes en bleu de travail, ou en tablier de cuir, des femmes aux maquillages criards, aux vêtements douteux et provocants. Sortant de la voiture, étourdie par le bruit et l'ambiance, Romy se cogna dans un boucher qui déchargeait des carcasses de bœufs. Il l'insulta et elle sursauta, paniquée, s'excusant platement. Reculant alors, elle manqua de cogner un maraîcher à vélo qui transportait des fruits et légumes dans une grande cagette. Il la frôla et, la

dévisageant, siffla, le regard admiratif. À l'entrée de la boucherie, un groupe d'hommes parlait fort. L'un d'entre eux jeta le contenu de son seau devant les pieds de Romy. Une grande tache de sang s'étala sur les pavés. Sur le trottoir d'en face, devant la porte de l'hôtel Danielle Casanova, que l'on identifiait à la vieille pancarte déglinguée, une jeune femme tenait son poudrier ouvert devant elle, s'examinant dans le petit miroir, une cigarette pendue à sa bouche aussi rouge que sa minijupe. Fascinée, Romy ne quittait pas la femme des yeux. Alain l'attrapa par le bras et l'obligea à avancer.

— Mais vous me faites mal ! s'exclama-t-elle en se dégageant.

— *Ne la regardez pas comme ça* *, rétorqua-t-il.

— Arrêtez de la reluquer, expliqua Jean-Claude.

Ils longèrent un bistro où trois ou quatre hommes d'une soixantaine d'années étaient attablés devant des verres d'absinthe. Attirée par le liquide aux reflets verdâtres, elle s'exclama :

— C'est du Pernod ? J'en veux aussi !

— Vous allez avoir un café, répondit Alain d'un ton ferme, mais pas ici. Soyez encore un peu patiente. On est presque arrivés.

Ils parvinrent devant la porte en fer forgé d'un immense bâtiment en acier, verre et pierre, surplombé d'une coupole qui pointait vers le ciel. Romy regardait les yeux grands ouverts, elle trouvait que l'architecture était un mélange des Galeries Lafayette, de l'ancienne gare d'Orsay et du Petit Palais. Elle fit part de ses impressions à Jean-Claude Brialy, qui rit et les traduisit aussitôt à Alain.

— Je n'y connais rien en architecture ! répliqua Alain. C'est pour les gens riches comme vous, petite poupée ! Ici, on est aux Halles, c'est un grand marché, c'est aussi le « ventre » de Paris.

Romy se vexa, persuadée qu'il se moquait à nouveau d'elle. Franchement pourquoi critiquait-il ses origines bourgeoises ? Mais c'était vrai, elle savait qu'elle avait grandi dans un univers privilégié. Qu'est-ce qu'elle y pouvait ? Elle hésita à l'envoyer balader et à répondre sur le même ton désobligeant,

mais laissa tomber. Il était bien trop tard, ou trop tôt, pour batailler sur ce genre de discussions. Elle avança en faisant la moue, entourée de ses deux nouveaux compères. Mais son humeur changea rapidement, dès qu'elle aperçut les innombrables étalages colorés recouverts de fruits, de légumes, d'épices aux parfums enivrants. Son attention fut happée par un étalage de boucher qui présentait des énormes têtes de cochon, et où des carcasses de bœufs (identiques à celle que portait sur son épaule le boucher qu'elle avait croisé) pendaient à un crochet. Bien qu'elle ait grandi à la campagne, Romy n'aimait pas voir des animaux morts. L'air dégoûté, elle s'éloigna pour aller admirer une grande table où se trouvaient des meules à fromage dont la vue lui donna l'eau à la bouche.

— Alain a un CAP de charcutier, lui expliqua Jean-Claude avec une pointe de fierté dans la voix, tout en prenant un morceau de Comté posé sur une assiette de dégustation.

Il ajouta :

— Il peut vous faire un excellent pâté. Je ne connais aucun comédien capable d'en faire autant !

Mais qui était vraiment ce garçon ? Un beau gosse, un rebelle, un talentueux acteur, un beau-parleur, un as du volant… Et maintenant un boucher-charcutier. Mais quelle combinaison ! Romy tourna la tête vers Alain qui, se sentant observé, fit de même. Leurs regards ne se quittèrent pas. Son regard bleu acier brillait de tous ses feux. Il lui demanda :

— Est-ce que vous auriez envie de regarder un combat de coqs ? Ou bien préférez-vous plutôt un café ?

— Je préfère le café !

— Venez, je vous emmène petit-déjeuner. Après une nuit à faire la fête, c'est le meilleur moment… Mais je vous préviens, l'ambiance est rustique ! Sûrement bien différente de celle des endroits où vous mangez…

Ils avancèrent dans ce tohu-bohu permanent. Ici des cris de poules courant entre les jambes de travailleurs aux torses nus et transpirants, là des

commerçants négociant ardemment avec des clients, ou encore des cailles qui carcaillent prisonnières dans leurs cages. Sur des étalages de glace reposaient des poissons de toutes sortes dont Romy connaissait à peine le nom et des montagnes de crustacés. Partout, ce fourmillement de bruit, de gens, et d'odeurs. Au loin, elle perçut même le beuglement d'une vache qui était en train de se faire traire. Tout ce décor était un monde nouveau pour elle. Plus d'une fois, elle craignit de perdre Alain et Jean-Claude dans ce tourbillon. Elle avait bien conscience qu'elle serait bien incapable de retrouver son chemin sans eux, ou même de trouver un taxi pour rentrer à son hôtel. Soudain, la panique la gagna – cette foule, la peur de perdre Alain – et la peur finit par la paralyser complètement. Elle s'arrêta net au milieu de la foule. Incapable de bouger. Elle était là seule, immobile et silencieuse. Et soudain, elle vit Alain revenir vers elle et s'approcher. Sans échanger un mot, il la prit dans ses bras. Elle sentit immédiatement la chaleur de son corps contre le sien.

Chapitre 11

« Un gros porc dort au bord du beau port de Bordeaux. » Les cours de diction ! Romy s'entraînait et répétait en boucle cette phrase jusqu'à ce qu'elle arrive à la prononcer correctement. Elle entendait ses progrès et s'en réjouissait.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? lança sa mère qui traversait leur suite tout en portant une montagne de vêtements et des chaussures du bout des doigts.

Magdalena Schneider faisait ses bagages. Et au milieu de ces allers-retours de l'armoire à sa valise ouverte sur le canapé, elle s'arrêta près de sa fille. Romy s'était installée au petit secrétaire du salon, releva la tête vers sa mère et répéta son mantra de diction, cette fois-ci en allemand.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes, un cochon à Bordeaux ?

— C'est une phrase d'entraînement pour la prononciation, nous en allemand on a une phrase avec le pêcheur Fritz et ses poissons, en français c'est le porc et le cochon !

— Ah !

— Attends voir, j'en connais un autre… dit-elle tout en cherchant dans son carnet, puis elle déclama : « Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches ? »

Elle parla lentement, concentrée. Sa prononciation était tout à fait satisfaisante, mais le rythme faisait encore défaut.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— C’est une phrase sur une duchesse et ses chaussettes ! expliqua-t-elle en explosant de rire. N’est-ce pas la phrase parfaite pour Sissi ?

Magda secoua la tête, contenant un sourire crispé.

— Mais enfin, ça ne va pas ? D’où te viennent de telles idées ? C’est ce que t’apprend la professeure de français qui a été engagée par la production ?

— Mais non, avec elle j’apprends du vocabulaire et cet horrible subjonctif que vraiment personne ne comprend. Non, pour les choses marrantes, c’est…

Romy s’arrêta net au milieu de sa phrase et après avoir réfléchi, elle poursuivit :

— … c’est pendant les répétitions… que je les ai entendues.

— En répétition… hum, hum, vraiment…

Magda continua de vaquer à ses occupations, reprenant ses allers-retours, et Romy, le regard dans le vague, se plongea dans ses souvenirs… Sur le mur tapissé de jaune de sa suite d’hôtel se rejouait alors une scène au café Les Deux Magots, place Saint-Germain :

Sous un doux soleil, elle était assise à une table, entourée d’Alain et de Jean-Claude, les cloches de l’abbaye Saint-Germain sonnaient doucement et elle regardait amusée les pigeons qui se disputaient quelques miettes entre les pieds des passants et la marchande de fleurs, et s’envolaient dès qu’une horde d’enfants joyeux arrivaient vers eux en courant. Des moineaux faisaient également partie du décor. Ils s’aventuraient au milieu des tables du café et venaient picorer directement sur les tables. Un couple d’oiseaux semblait ne plus vouloir quitter leur table et les regardait de leurs petits yeux pleins d’attente. Un troisième vint les retrouver et donnait lui aussi l’impression de quémander.

— Regardez, ce sont trois amis, comme nous ! s’exclama Jean-Claude.

Alain jeta un rapide regard à Romy et, tirant sur sa cigarette, dit dans un nuage de fumée :

— Un couple et celui qui tient la chandelle. Exactement comme nous !

Romy nota le ton doux, rare chez lui, sans arrogance, presque mélancolique.

— Exactement comme nous… répéta-t-elle.

— Non, Romy, non ! s'exclama-t-il, d'un ton si abrupt que les moineaux s'envolèrent.

— Qu'est-ce que j'ai fait de faux ? demanda-t-elle, hésitante, reposant son verre de Pernod sur la table.

— Vous devez vraiment travailler votre prononciation ! Vous ne pouvez pas continuer comme ça !

— Il faut dire *exaktemen comm nou* et pas *ixaaktemoi keum noua*, expliqua Jean-Claude, on entend encore beaucoup votre accent allemand.

— Oh !

— Garçon ! appela Alain. Pourriez-vous nous apporter une feuille de papier et un crayon ?

Puis, se tournant vers Jean-Claude, il continua :

— Tu te souviens de cette phrase compliquée à prononcer, celle que l'on apprend en cours de théâtre ! Tu l'as en tête ? On va la noter pour notre poupée de Vienne. Ça va être ses devoirs !

Et voilà comment Romy débuta ses cours de phonétique. La phrase avec les chaussettes de l'archiduchesse semblait être la préférée d'Alain et de Jean-Claude. À partir de ce moment-là, Romy se sentit acceptée auprès d'eux. Ses deux collègues, devenus ses amis, l'aidaient, lui permettant de progresser sans avoir peur que l'on se moque d'elle. Cependant, sur le plateau de tournage, l'ambiance entre Alain et elle restait encore tendue. Il leur arrivait régulièrement de se disputer pendant les répétitions. Ils avaient tous les deux une posture différente face au travail : leur approche du métier d'acteur différait et rendait leur collaboration électrique. Cette nuit dans la boîte de jazz et ce petit-déjeuner aux Halles avaient scellé leur amitié et ils passaient beaucoup de temps ensemble aux terrasses des cafés, accompagnés

de Jean-Claude qui servait d'interprète. Au fil du temps, ils arrivaient à très bien communiquer et n'en avaient plus besoin, mais ils étaient un trio et continuaient de se voir tous ensemble. Plus tôt, la remarque sur « le couple » aurait irrité Romy, mais elle comprit qu'il taquinait surtout Jean-Claude, manifestement plus intéressé par les hommes que par les femmes qui flânaient à Saint-Germain. Elle en gardait pourtant une drôle d'impression, quelques papillons dans le ventre, un battement rapide du cœur…

— Au lieu de perdre ton temps avec ces âneries, tu ferais bien mieux de répondre à la lettre de Jean Cocteau ! lui lança sa mère sur un ton moqueur et autoritaire. Un des plus grands poètes français te propose le rôle principal pour l'adaptation au cinéma d'une de ses pièces de théâtre. C'est un honneur !

— Oui, Maman, je sais.

Sa mère resta debout derrière elle, caressant les cheveux de sa fille.

— Tu as beaucoup de travail, et tu n'as pas de temps pour t'amuser. J'en ai bien conscience. J'espère que tu profiteras un peu du gala la semaine prochaine à Bruxelles.

— Oui, Maman, répondit-elle sagement.

Romy aimait la musique, la danse, le champagne qui coulait à flots et tout ce qui pouvait accompagner le plaisir des fêtes glamours et mondaines. Parmi ces soirées (galas organisés par les boîtes de production ou premières de film), son meilleur souvenir restait celles passées avec Toni Sailer puis avec Horst Buchholz, auquel elle pensait de moins en moins souvent.

— Quand nous serons en Belgique, on prendra quelques jours de vacances, lui promit sa mère. Mais je dois malheureusement m'y rendre un peu avant, car papa y ouvre un nouveau restaurant et il a besoin de mon aide. Je n'aime pas trop te laisser seule. Ça va aller ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. En plus, je commence à bien me débrouiller en français.

Et sur un ton théâtral, elle déclama :

— « Un gros porc dort au bord du beau port de Bordeaux… »

Sa mère, qui se contrefichait de ses progrès en français, resta indifférente et répliqua d'un ton sobre :

— La voiture de la production viendra te chercher pour te conduire à la gare du Nord et quelqu'un t'accompagnera jusqu'au quai pour Bruxelles afin de s'assurer que tu montes dans le bon train.

— Je suis assez grande pour aller m'installer en première classe… murmura-t-elle, énervée.

Quand sa mère allait-elle enfin comprendre qu'elle était autonome, qu'elle n'avait pas besoin d'être accompagnée à chacun de ses déplacements ? Romy était persuadée qu'elle tomberait des nues si elle apprenait tout ce qu'elle avait accompli ces derniers jours. En sa présence, elle n'avait aucune possibilité de s'amuser. Son calendrier était déjà si rempli par les jours de tournage qu'il lui semblait inenvisageable de faire un peu de shopping. La présence des acteurs du film *Christine* à cette soirée à Bruxelles nécessitait une pause dans le tournage, même s'il s'agissait par ailleurs d'une bonne communication autour du film. Cela impliquait de terminer rapidement les prises à Paris pour tourner les scènes prévues à Vienne.

Magda recommença ses allers-retours, tout en énumérant les détails du voyage :

— Papa et moi, nous viendrons te chercher à la gare de Bruxelles. Tu ne seras pas toute seule, aucun risque que tu te perdes.

— Oui, Maman.

— Ta robe de soirée te sera directement envoyée du Salon Heinz Oestergaard de Berlin à Bruxelles. Tout comme tes chaussures et tout ce dont tu aurais encore besoin. Tu ne t'occupes de rien. Prends seulement ton sac à main.

La jeune actrice trouvait vraiment ironique d'être actuellement dans la capitale mondiale de la mode et que sa mère lui fasse envoyer une robe à

Bruxelles pour cette soirée depuis Berlin… Les couturiers de chez Heinz Oestergaard l’habillaient depuis ses débuts, ils connaissaient ses mensurations, elle recevrait donc une robe sur mesure. Même sans essai, la robe tomberait parfaitement. Avant de se retrouver en photo dans toute la presse.

Romy, comme beaucoup de jeunes femmes de son âge, rêvait d’avoir une robe Dior. Elle aurait aimé avoir du temps libre pour flâner le long des boutiques parisiennes. Mais elle était *Romy Schneider* et pas une jeune femme comme les autres. Surtout, sa mère contrôlait tout. Absolument tout. Des tournages aux acteurs avec qui elle jouait, à son planning, à ses sorties, jusqu’aux robes et aux chaussures qu’elle portait. *Je suis un petit chien bien dressé, mais un chien, un jour, il se rebelle.*

Ce jour-là, comme d’habitude, elle acquiesça.

— Oui, Maman, dit-elle.

Elle attrapa le papier sur lequel Alain avait écrit pour elle : « Les chaussettes de l’archiduchesse sont-elles sèches ? » Elle le lut et le relut bien qu’elle le connaisse par cœur. Une sensation de bonheur.

Chapitre 12

Le compartiment du train était vide. Romy vérifia son numéro de réservation sur le billet et jeta un regard interrogateur au chauffeur de la production qui l'avait conduite de l'hôtel à la gare. Il était en train de poser sa valise dans le porte-bagages.

— Personne d'autre ne vient ? lui demanda-t-elle.

— Je suis désolé, je n'en sais rien, Mademoiselle, répondit le chauffeur en haussant les épaules.

L'idée d'avoir le compartiment rien que pour elle lui était agréable, mais passer les quatre heures de voyage seule l'ennuyaient d'avance. Elle avait l'habitude d'être constamment entourée.

— Je vous remercie de m'avoir accompagnée jusqu'ici, lui dit-elle en lui serrant la main.

— Bon voyage, Mademoiselle, et au revoir ! lança-t-il avec cette gouaille des titis parisiens.

Romy s'assit dans le sens de la marche, près de la fenêtre. Après une courte pause, elle se releva et s'installa en face. Le train se mit en branle et elle se leva à nouveau. Lorsque le train fut lancé à vive allure, elle se rendit, le pas hésitant, jusqu'à la place près de la porte. Elle s'assit à tour de rôle à chacune des places, finalement amusée d'avoir le compartiment pour elle toute seule. Chaque fois, elle imaginait un voyageur différent. Une jeune femme comme elle, un vieil homme, une mère seule avec deux enfants et un jeune et bel homme occupaient tout l'espace de leur présence invisible.

S'imaginer tous ces personnages était une belle manière de passer le temps. Elle les jouait tous, muette, les mimant. Les interpréter à tour de rôle était un sacré exercice pour une comédienne, exigeant une grande imagination afin de trouver l'histoire de chaque personnage et s'y glisser. C'était dans les cordes de Romy. Elle finit par s'arrêter et resta à la première place qu'elle avait choisie et, rêveuse, regarda le paysage défiler sous ses yeux lorsque la porte du compartiment s'ouvrit :

— J'ai eu peur que vous ne décidiez jamais où vous alliez vous asseoir !

— J'aurais dû savoir que vous arriveriez en retard !

Alain lança son sac dans le filet à bagages, à côté de celui de Romy.

— C'est tout ce que vous avez ! s'exclama-t-il. Une fille avec si peu de bagages, je n'ai jamais vu ça !

— Mes vêtements sont envoyés directement là-bas !

Elle remercia le ciel d'avoir trouvé le bon verbe en français. Mais ses progrès n'étaient pas la raison qui faisait battre son cœur si vite…

— Mais bien sûr, Mademoiselle a un service particulier pour elle. Avez-vous au moins fait vous-même votre valise ?

— Eh bien, non !

— C'est bien ce que je pensais !

— Ah oui ? Et autre chose ?

— Depuis le couloir, je vous ai observé changer de siège. Alors maintenant, dites-moi, lequel est le plus confortable ?

— Celui-ci ! s'exclama Romy en indiquant la place en face d'elle.

Il se laissa tomber dans le fauteuil un peu brutalement, sous son poids le tissu couina. Il déboutonna le haut de sa chemise, sans la quitter des yeux. Troublée, Romy cherchait un sujet de conversation, en vain. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient tous les deux, en tête à tête. Normalement, Jean-Claude était toujours avec eux. Et sur le plateau, devant l'équipe du film, ils se disputaient en permanence. Jusqu'à aujourd'hui, il ne leur avait ni manqué les mots ni l'inspiration pour échanger. Alors quels

sujets de conversation ? Elle cherchait… Pas le tournage, elle n'avait aucune envie d'une dispute. Le silence s'éternisait. Ils ne se quittaient plus des yeux. Elle se sentait aussi attirée par lui, par son regard, par son torse musclé, sa peau bronzée. Elle n'avait jamais ressenti ça, jamais connu cette attirance. Comme un aimant, c'était plus fort qu'elle.

Il brisa le silence et commença à raconter :

— À l'âge de 17 ans, je suis parti à l'armée. Je ne supportais plus d'être chez moi. J'ai appris beaucoup de choses chez les militaires. Rassembler très vite ses affaires, par exemple. En Indochine, cela peut vous sauver la vie.

Elle l'écoutait attentivement, traduisant ensuite en allemand chaque mot dans sa tête. L'Indochine, elle visualisa des paysages exotiques transformés en champs de bataille. Alain, qui sembla lire dans ses pensées, confirma par un long silence et un regard intense les expériences douloureuses de la guerre. Tout d'un coup un voile assombrit son regard bleu et c'était comme si un vent froid soufflait dans le compartiment.

— C'est intéressant, murmura-t-elle.

Elle était sincère. Elle aurait aimé qu'il se confie davantage. Elle en était convaincue, ils trouveraient des sujets de conversations variés. Ils pourraient parler de la guerre dans les anciennes colonies françaises en Indochine, mais aussi de la reconstruction de l'Allemagne qui connaissait une forte et inattendue croissance, le *Wirtschaftswunder*, le « miracle économique ». En Autriche, on travaillait à une nouvelle constitution. Dans ses deux pays d'origine, la paix était bien présente. Elle avait entendu parler de cette guerre d'Indochine au journal et elle se souvenait de l'année de la défaite parce qu'en 1954, elle était aux côtés de sa talentueuse partenaire Lilli Palmer dans *Feu d'artifice*. Depuis plusieurs années, son monde se concentrait autour du cinéma tandis que pour Alain, sa vie était marquée par la réalité de la guerre.

— S'il vous plaît, continuez, demanda-t-elle.

Il hésita. Pendant cette courte pause, elle comprit qu'elle avait parlé sur le même ton que Sissi qui exige d'un sujet de s'exprimer devant la Cour. *Je n'aurais pas dû…* s'inquiéta-t-elle. Elle le regarda avec douceur, lui demandant pardon. Il eut l'air de la comprendre et, s'allumant une cigarette, il reprit :

— J'ai passé trois ans et trois mois au Vietnam. Ce fut la période la plus marquante de ma vie. Parfois très difficile, mais je me sentais libre et j'étais heureux là-bas. Ça paraît un peu fou, mais c'est vrai. Je dois beaucoup à l'armée. Je lui dois tout.

Il s'arrêta, tira sur sa cigarette. Si l'armée était si importante pour lui, que pensait-il d'une Allemande dont le pays avait été longtemps l'ennemi de la France ? Il reprit :

— À l'armée, j'ai appris la discipline, j'ai appris à agir dans des situations de stress, à contrôler ma peur. Et puis surtout, j'ai appris le respect et la façon dont on doit se comporter avec ses supérieurs.

Quand elle l'entendit parler de son rapport à l'autorité, son inquiétude s'envola et elle explosa de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? dit-il, énervé. Vous trouvez que j'ai déjà manqué de respect à un réalisateur ? Gaspard-Huit a tout mon respect. Il n'y a aucun doute !

— Oui… non… bien sûr… répondit-elle, hésitante, bien entendu, vous suivez ses instructions. C'est le devoir d'un comédien. Je voulais dire… Je pensais…

Elle s'arrêta net, se trouvant elle-même un peu ridicule.

Avec sa cigarette, il en alluma une autre.

— Fumez un peu, ça va vous détendre, affirma-t-il en lui tendant la cigarette, qu'est-ce qui vous énerve tant dans la guerre d'Indochine ?

Il répéta sa question en anglais. Pensive, Romy prit la cigarette qu'Alain avait, quelques secondes auparavant, encore entre ses lèvres. Pour elle, un

geste intime, pour un soldat, un geste habituel. Afin de briser ce silence, elle enchaîna dans des volutes de fumée :

— J'ai beaucoup voyagé avec mes parents. Je n'ai jamais été en Indochine. Mais l'année dernière, en février, nous sommes allées en Inde…

— Oh ! dit-il d'un ton sarcastique. Et vous avez passé de belles vacances ?

— On a découvert beaucoup de choses.

— N'est-ce pas là le but du tourisme ?

— Les journées étaient bien remplies. Pendant deux semaines, nous sommes allés d'un lieu à un autre, d'hôtel en hôtel, de monument en monument… Mon beau-père voulait surtout voir les restaurants, les salons de thé. Je m'intéressais davantage à la culture indienne. Nos envies n'étaient pas vraiment compatibles.

Elle n'en revint pas elle-même : elle critiquait son beau-père ! Jamais elle n'avait confié, hors du cercle familial, ce qu'elle pensait de Hans Herbert Blatzheim ! C'était la première fois qu'elle révélait ce qui lui déplaisait dans son comportement. Toutes les émotions de ce voyage en Inde lui revenaient à l'esprit. Il ne s'était pas déroulé comme elle l'aurait espéré. Les images des soirées dans des palais somptueux, ces fêtes auxquelles ses parents l'avaient contrainte, où elle s'était ennuyée…

— Vous allez vous brûler ! cria-t-il.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, surprise.

Jouait-elle avec le feu en critiquant ses parents ?

Alain lui prit la cigarette et l'écrasa contre le rebord en métal de la fenêtre.

— Vous n'avez même pas remarqué que toute votre cigarette était consumée.

— Oh, mais oui !

— À quoi pensiez-vous ?

— Que j'ai toujours été une brave enfant, une gentille petite fille obéissante. J'ai toujours accompli ce que mes parents attendaient de moi. En Inde, par exemple, nous étions en permanence invités à des soirées où je devais être belle et je restais toute la soirée dans mon coin, à sourire, mais à ne parler à personne. Les gens devaient penser de moi que j'étais une coquille vide. Mais je n'avais aucune envie de « *How do you do* » et « *Glad to see you* ». Ce n'est pas l'Inde, en tout cas, ce pays, c'est bien plus… J'aurais aimé en découvrir davantage… au lieu de tenir des conversations insignifiantes lors de soirées mondaines.

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Alain. Il se pencha vers elle. Il attrapa ses mains, et il les contempla longtemps, comme s'il lisait à l'intérieur. Puis, il y déposa un baiser et murmura :

— Tu n'es pas aussi superficielle que je croyais…

Elle oublia le paysage qui défilait à leurs côtés, elle oublia qu'ils étaient dans un train. Elle ne voyait plus qu'une seule chose : Alain qui tenait toujours ses mains serrées dans les siennes.

Chapitre 13

Bruxelles, juillet 1958

Lorsque le train en provenance de Paris entra en gare de Bruxelles-Midi, Romy et Alain étaient assis l'un à côté de l'autre. Alain avait changé de siège pour venir s'installer à côté d'elle. Ils avaient parlé, ils avaient ri, ils s'étaient confiés ; et les minutes étaient passées comme des secondes. Entre eux, le courant passait parfaitement et ils s'en étonnaient eux-mêmes. Ils avaient réussi à dépasser la barrière de la langue, mais également tous les préjugés qu'ils avaient l'un envers l'autre. Il avait laissé de côté ses manières arrogantes et grossières et se révélait un homme charmant et plein d'attention. Elle prenait soin de dompter ses manières de petite princesse. Pendant ce voyage, ils se découvrirent sous un tout autre jour et lorsque le train freina, ils se regardèrent étonnés, le temps était passé comme un éclair, subjugués surtout par ce qui venait de se produire entre eux.

Romy regarda par la fenêtre. Sur le quai de la gare le tohu-bohu habituel : des voyageurs tirant leur valise à la recherche de la sortie, des hommes, des femmes, des enfants leur billet de train à la main cherchant le bon wagon, d'autres avec un bouquet de fleurs, attendant avec impatience un être aimé. Et puis, au milieu de cette foule, Romy aperçut une horde de photographes. Sans aucun doute, la presse qui attendait son arrivée.

— Le petit chien-chien va devoir encore montrer comme il est bien dressé… murmura-t-elle, lasse de l'exercice qui l'attendait.

— Qu'est-ce que tu dis ? lui demanda Alain pendant qu'il prenait sa valise du filet à bagages.

Elle avait parlé en allemand, utilisant spontanément sa langue maternelle pour exprimer ses émotions. Elle répéta en français :

— J'ai parfois l'impression d'être un petit chien dressé…

— Pour moi, tu es davantage une poupée qu'un chien dressé !

— Aucun des deux n'est libre…

— Mais la petite poupée a un beau visage, comme toi, dit-il en lui prenant le menton dans la main.

Avec l'intensité de leur discussion pendant le voyage, ils avaient délaissé le vouvoiement Son geste n'avait pourtant rien de tendre. Elle eut un bref sourire et lui dit :

— Je vais alors t'apprendre ton premier mot autrichien. Cela ressemble au mot français poupée. Chez nous, pour dire une petite poupée, on dit *Pupperl* ou bien *Puppele*.

Le contrôleur ouvrit la porte du compartiment :

— Mademoiselle, Monsieur, descendez je vous prie, le train va repartir dans quelques minutes en direction de Paris.

Alain lança son sac de voyage sur son épaule et s'exclama :

— *On y va, ma* Puppelé * *!*

La façon dont il avait prononcé ce mot autrichien en français, c'était magique. Elle en oublia même son traditionnel maquillage, ses retouches devant le miroir, dont elle avait l'habitude à chaque descente d'avion ou de train avant de se retrouver sous la rampe des flashs. Elle en oublia même sa valise. Une seule chose lui importait en cet instant : être aux côtés d'Alain. Sourire ne lui était pas difficile. Romy rayonnait en permanence, comme un soleil. Aujourd'hui, elle ne jouait pas le bonheur pour les photographes, elle était heureuse. Alain passa devant elle et descendit le premier du train.

Personne ne le remarqua et sa présence sur le quai ne déclencha aucun crépitement de flashs. Il se retourna vers le train et tendit la main à Romy. Il l'aida à descendre. Elle prit sa main, radieuse. Au même moment, des cris tonnèrent sur le quai de la gare « Bienvenue ! Bienvenue ! », des cris de joie, presque hystériques. « Sissi !!! », « Romy !!! » hurlaient toutes ces voix à travers la gare. Les photographes bousculaient les fans afin de s'approcher au plus près de l'actrice. Alain Delon passait totalement inaperçu.

— Mon Dieu… murmura-t-il, c'est toujours comme ça quand tu arrives quelque part ?

— À mon arrivée à Paris, un jeune homme m'attendait avec un énorme bouquet, lui lança-t-elle, lui rappelant leur première rencontre. Heureusement, pas de roses aujourd'hui ! Je ne souhaiterais pas qu'il y en ait un autre aujourd'hui, dit-elle avec un clin d'œil.

— Les roses n'étaient pas mon idée !

— J'espère bien ! s'exclama-t-elle, moqueuse.

Elle continuait de poser pour les photographes.

— Romy !

Un chauffeur, sa casquette vissée sur la tête, écarta la foule afin de laisser passer Magda Schneider. Dans cette pluie de flashs, sa mère se trouva soudain devant elle.

— Je suis tellement heureuse de te retrouver !

Elle serra sa fille chaleureusement dans ses bras puis l'embrassa de manière très théâtrale et les photographes immortalisèrent la scène. Madga s'écarta et observa un long moment Romy avant de s'exclamer, sur un ton très infantilisant :

— Oh ! Oh ! Mais tes joues sont bien rouges ! Dis donc, tu ne serais pas tombée amoureuse, toi ?

— Arrête… Franchement, tu ne peux pas t'en empêcher…

Romy se tourna aussitôt et chercha Alain.

— Où est Alain ? demanda-t-elle.

La joie qui éclairait ses yeux venait de s'éteindre.

— Monsieur est allé rejoindre la voiture, répondit en allemand le chauffeur engagé par la production, Si vous êtes prête, nous pouvons aller à l'hôtel, continua-t-il en prenant la valise.

— Très volontiers, répondit-elle de manière courtoise.

Mais Madga n'avait pas l'intention de laisser tomber et continua :

— Je crois que tu as plein de choses à me raconter, ma fille !

Oh non, certainement pas. Je ne vais rien te raconter. Cette histoire avec Alain n'appartient qu'à moi.

Quelque chose en elle avait changé. Le temps de ce voyage, pendant ces trois cents kilomètres entre Paris et Bruxelles, Romy ne s'était plus sentie tout à fait la même. C'était un sentiment nouveau. Un sentiment de bonheur. D'aventure. Quelque chose de magique et d'incroyablement excitant. Et pour rien au monde, elle n'avait l'intention de le partager, ni avec sa mère, ni avec la presse, ni avec ses fans. Avec personne. Si, avec une seule personne : Alain.

Chapitre 14

Toute une équipe engagée par la production vint retrouver Romy dans sa suite à l'hôtel afin de la préparer pour le gala. La coiffeuse releva ses cheveux (teints en blond pour son rôle de Christine Weiring) en chignon et orna sa coiffure d'un petit diadème brillant. La maquilleuse opta pour un maquillage naturel et frais. La beauté de Romy se passait d'artifice. Enfin, on l'aida à mettre la robe envoyée de Berlin et cousue spécialement pour elle par Heinz Oestergaard. Le couturier allemand avait dans son atelier un mannequin aux mensurations de Romy (réalisé d'après des plâtres) ce qui lui permettait de coudre, même sans essayage, une robe parfaite pour son actrice préférée. La robe était magnifique : longue, en soie blanche ornée de pièces d'argent, avec un décolleté carré et de larges bretelles, elle épousait son corps et s'évasait ensuite sur le sol dans un mouvement fluide.

À son arrivée au gala, Romy sortit de la voiture entourée de sa mère et de son beau-père. C'était la star et surtout, la plus belle femme de la soirée. Romy irradiait de bonheur. Parce qu'elle savait qu'à quelques mètres, Alain l'attendait. Elle foula le tapis rouge avec grâce et légèreté, signa des autographes à tour de bras, et sourit constamment aux photographes, se tournant vers eux dès qu'ils l'appelaient à nouveau. Elle garda cependant le silence quand on lui posa des questions sur sa vie privée.

Malheureusement, l'euphorie retomba quand elle découvrit le plan de table prévu par les organisateurs. Les invités étaient regroupés par pays, formant une table allemande, une table anglaise, une table italienne, une table

belge, etc. Et comme si cela ne suffisait pas, la table française et la table allemande se trouvaient de l'autre côté de la salle. Romy passa tout le début du repas à jeter des coups d'œil en permanence à Alain, installé aux côtés de Pierre Gaspard-Huit et Michel Safra. Elle était assise avec ses parents, des producteurs et des distributeurs. Elle les trouvait tous ennuyeux comme la pluie et elle bouillonnait de ne pas être à la table française. Elle ne décrocha donc pas un mot du repas, regardant avec envie des couples danser sur la piste. Dès qu'un photographe s'approchait de la table, le professionnalisme revenait au galop. Alors qu'elle vivait cette soirée comme un véritable cauchemar, elle regarda pour la centième fois vers la table d'Alain et elle vit qu'il se levait. Il ajusta son smoking et traversa la salle sous le regard médusé des convives. Qui est cet homme ? se demandait-on. Mais quel bel homme ! murmuraient d'autres voix. Romy trouva elle aussi que le smoking lui allait comme un gant, *qu'il est beau*. Son cœur battait la chamade. Arrivé à la table allemande, Alain salua poliment les parents de Romy, avant de s'adresser à elle en français sur le ton du lieutenant Lobheimer.

— Bonsoir, Mademoiselle, m'accordez-vous cette danse ?

— Mais oui ! répondit immédiatement Romy en se levant.

— Est-ce vraiment nécessaire ? s'exclama son beau-père.

— Oui, c'est important pour la presse, expliqua Magda, Tu sais bien comment sont les journalistes…

Romy posa délicatement sa main sur celle qu'Alain lui tendait. Ils arrivèrent sur la piste suivis d'une dizaine de photographes. Sur la scène, le chanteur du groupe annonça le titre du morceau suivant, un hit en Belgique, « *Buona Sera, Signora* ». Un murmure parcourut le public et les premières notes retentirent dans la salle dans une version plus lente et romantique que l'originale. Romy posa ses bras autour du cou d'Alain. Le rythme, la salle, l'ambiance, tout semblait si différent des premières fois où ils avaient dansé ensemble. Un orage éclata dans le ciel. Avec un fort accent allemand, Alain souffla :

— *Ich liebe dich !*

— Redis-le encore une fois et je te marche sur les pieds ! répondit-elle dans un éclat de rire mélangeant l'anglais et le français.

Ils avaient pris l'habitude de se parler en mélangeant les langues étrangères, et dans cette langue qu'ils avaient inventée, ils se comprenaient tous les deux très bien.

— Sans toi, je m'ennuyais à mourir à ma table !

— Moi aussi.

— Pourquoi tu ne viens pas t'asseoir avec nous ? Tu fais partie de l'équipe !

Rien que d'imaginer bousculer le protocole, elle en perdit ses moyens et lui marcha sur les pieds. Pourtant, elle en rêvait : rester avec Alain, rire, s'amuser… La musique s'accéléra et il la fit tourner.

— Viens, *Puppelé*, viens à notre table, murmura-t-il à son oreille quand il la reprit contre lui.

Les dernières notes de la chanson planaient sur la piste, le batteur termina son solo. Alain s'écarta de Romy. Ils ne s'étaient pas embrassés, pourtant elle sentait encore son souffle glisser sur sa peau, l'empreinte de sa main sur sa taille, ses doigts effleurer les siens. Les musiciens rangèrent leurs instruments et sans la musique, on entendait les conversations et les rires de certains invités. La fin de soirée approchait. Il n'y avait plus de doute : son rêve était terminé.

— S'il te plaît, raccompagne-moi à ma table, demanda-t-elle, je dois retourner auprès de mes parents.

— Pourquoi ?

Elle ne s'attendait pas à ce qu'il pose la question. Elle haussa les épaules, un peu perdue :

— C'est comme ça…

— *Oh mon Dieu * !* souffla-t-il.

Il pesta, mais se montra galant : il la prit par le bras et la raccompagna jusqu'à sa table.

— *Merci, Mademoiselle* *, dit-il sobrement.

Il repartit sans se retourner.

Romy s'assit. Elle aurait donné tout l'or du monde pour être ailleurs. Elle ne décrocha plus un mot, gardant la tête baissée sur cette nappe blanche. Les convives à sa table s'étaient fait une raison de son mutisme, personne ne lui adressait plus la parole. Romy attrapa sa coupe de champagne et la vida d'une traite. Elle se demandait sincèrement si tout ça avait un sens. Est-ce que ces soirées n'étaient pas juste une mascarade ? Elle avait l'impression d'être à la table de ses parents, comme une vieille fille, ou un pot de fleurs. Il fallait qu'elle change quelque chose. Elle n'allait quand même pas rester toute sa vie ainsi. Tout d'un coup, elle se leva.

— Ah ! Ma fille ! Si tu vas te refaire une toilette, je t'accompagne !

— Non, je vais à la table française !

— Quoi ? Pas question, tu restes ici ! s'exclama son beau-père.

— Je veux aller avec Alain !

— Ma fille, c'est impossible…

Magda lui attrapa le bras et l'obligea à se rasseoir. Elle continua :

— Tu ne peux pas comme ça, aller t'asseoir à la table d'un homme…

— Mais nous travaillons ensemble…

— Ce n'est pas le comportement d'une jeune fille ! Qu'est-ce que les gens vont penser de toi ?

— Mais…

Romy ne trouva plus les mots. Son cœur était si lourd, si triste. Hans Herbert Blatzheim tapa du poing sur la table :

— Tu ne t'approches pas de ce Français ! Il n'a rien à faire dans ta vie privée ! D'après ce que j'ai pu entendre, il a de très mauvaises fréquentations. Ce n'est pas un milieu pour toi. Si Monsieur Delon revient à cette table, nous partirons aussitôt. C'est une question d'honneur !

Sa mère essaya de calmer un peu la situation et de convaincre son mari :

— Réfléchis un peu… Nous sommes au gala du film. C'est une soirée professionnelle, c'est bien si Romy est vue avec son partenaire de film. Tu ne comprends peut-être pas parce que tu n'es pas du milieu du cinéma, mais c'est important pour la production et la presse…

Romy fut envahie par un sentiment de honte et de culpabilité : ses parents se disputaient à présent à cause d'elle. *Le petit chien doit rester assis bien sagement*. Et elle ne quitta plus la table de la soirée.

Chapitre 15

Schönau
Pays-de-Berchtesgaden,
août 1958

D'habitude, lorsqu'elle était à Mariengrund, le chalet de ses parents, Romy se sentait bien, bercée par ce sentiment rassurant d'être dans un cocon. Elle aimait profondément cette maison, et ne se lassait jamais d'admirer les magnifiques paysages de montagnes, de forêt de pins, de lac. Allongée sur son lit dans sa chambre d'enfant située dans les combles, elle entendait par la fenêtre ouverte chanter les oiseaux sous ce soleil radieux, les teckels jouer dans le jardin. Au loin, elle devinait le bêlement des vaches et le tintement de leurs cloches quand elles descendaient les pâturages. Romy trouvait que Mariengrund constituait le décor idéal pour un film romantique, mais aujourd'hui, rien ne calmait son tourment et sa colère. Elle lisait dans un magazine l'interview accordée par son beau-père et sentait sa poitrine se comprimer.

Que pensez-vous de la rumeur de fiançailles entre Romy Schneider et Alain Delon ? demandait une journaliste dont le nom n'était pas mentionné.

— Mais ils ne m'ont pas posé directement la question ! lança Romy comme si quelqu'un était avec elle dans la chambre.

Ces rumeurs sont tout ce qu'il y a de plus faux, répondait son beau-père.

— C'est vrai ! commenta-t-elle.

Il expliquait :

Les photographes ont demandé à Romy de jouer la fille amoureuse et elle leur a fait plaisir. C'est tout. Après ce shooting à Paris, Romy et Alain Delon se sont revus au gala à Bruxelles, les deux soi-disant fiancés n'ont pas échangé un seul mot de la soirée. Ce n'est pas vraiment là l'attitude de jeunes fiancés, non ?

— Ah ! S'ils savaient ! s'exclama-t-elle.

Et pourtant, même si Romy avait souhaité tout autre chose, son beau-père avait raison. Les photos faites à Paris avaient pour but de laisser entendre que la relation entre Romy et Alain dépassait le cadre professionnel. Ils avaient flirté pendant le shooting. Mais hormis un baiser sur la joue et un effleurement sur la paume de la main, il ne s'était rien passé entre eux. Bien loin donc d'être fiancés, ils n'avaient même pas encore échangé un baiser de cinéma. D'après le scénario, ils s'embrassaient à Vienne. Donc vraiment rien. Les sentiments de Romy différaient bien de cette réalité. Elle avait des papillons dans le ventre quand elle repensait à leur voyage en train Paris-Bruxelles. Elle s'étonnait aussi de l'énergie nouvelle qu'elle avait : jamais auparavant elle n'avait osé tenir à tête à ses parents comme pendant le gala, lorsqu'elle voulut rejoindre la table d'Alain. Une révolution pour elle. Pour la première fois, elle avait exprimé un souhait qui contredisait les exigences de ses parents. Sa mère avait pourtant une fois de plus gagné et abouti à ses fins : Romy s'était comportée comme elle l'exigeait. Mais une flamme s'était allumée en Romy ce soir-là et elle avait bien l'intention de ne pas la laisser s'éteindre. Elle relut l'article. Depuis la publication des photos prises à Paris, les rumeurs d'une relation allaient bon train et une histoire d'amour semblait comme déjà écrite par la presse. Les attachés de presse de la production ne démentaient pas, bien au contraire, et cela mettait Romy hors

d’elle. Personne ne précisait que ces photos avaient été arrangées. Elle avait tout à fait conscience qu’une histoire d’amour était la meilleure publicité que pouvait avoir un film, mais elle n’avait aucune envie qu’on la mette en couple de cette manière. Déjà parce que ce n’était pas particulièrement agréable d’être appelée « *la pucelle de Geiselgasteig* » dans la presse et de savoir que des millions de fans en Allemagne de l’Ouest et en Autriche attendaient avec impatience quand aurait lieu sa « première fois ». Et voilà que maintenant la presse française s’en mêlait aussi et publiait régulièrement des scoops et de fausses informations sur Mademoiselle Romy Schneider et Monsieur Alain Delon. Comme si tout le monde se sentait obligé de regarder par le trou de la serrure de sa chambre !

On frappa de manière énergique à sa porte.

— Entrez !

Elle replia le journal et s’assit sur le lit.

— Bonjour, ma petite Romy ! lança Hans Herbert Blatzheim d’une voix joviale.

Il glissa la tête par la porte entrouverte, et essuya avec un mouchoir la sueur qui coulait dans son cou. Il était toujours essoufflé quand il grimpait les escaliers, particulièrement pentus et étroits comme dans toutes les maisons traditionnelles de la montagne bavaroise, pour arriver jusqu’à la chambre de Romy. Elle hésita un instant, le journal avec l’interview toujours à côté d’elle. Elle ferma un instant les yeux, prit une grande inspiration, comme si elle mettait le masque que son beau-père attendait d’elle, puis une fois prête, elle se leva, gaie et souriante :

— Salut, Daddy ! C’est super de te voir !

Elle sauta dans ses bras.

— Je reviens à l’instant de Munich et je voulais tout de suite venir te dire bonjour !

Il la serra contre lui. Elle remarqua qu’il avait toujours sa valise à la main. Curieuse, elle ne put s’empêcher de lui demander :

— Tu m’as rapporté quelque chose ?

— On peut dire ça comme ça… dit-il dans un sourire malicieux. J’ai eu une longue conversation avec Ernst Marischka et il te transmet son bonjour.

Lorsqu’elle entendit dans la bouche de son beau-père le nom du scénariste, réalisateur et producteur des Sissi, Romy se glaça sur place. Tout s’assombrit d’un seul coup dans sa chambre. Comme si la foudre avait frappé. Ernst Marischka avait été un mentor pour elle, sans aucun doute, une rencontre essentielle dans sa carrière d’actrice. Elle savait pertinemment ce qu’il souhaitait… Tourner un quatrième Sissi avec elle. Afin de gagner un peu de temps avant la bataille à mener, elle demanda :

— Est-ce que nous pouvons parler demain des rendez-vous que tu as organisés et prévus pour moi à Munich ? C’est ma seule journée de libre aujourd’hui, et j’aimerais bien ne pas parler de films ou de tournage.

Son beau-père ne prit pas en compte sa demande et, s’avançant dans sa chambre, il posa sa valise qui semblait si lourde et lui dit :

— Tu n’as pas besoin de parler, ma petite Romy, juste de jeter un coup d’œil là-dedans !

— Qu’est-ce que tu m’as rapporté ? demanda-t-elle, impatiente, les yeux rivés sur le fermoir de la valise qu’il était en train d’ouvrir.

Mais la joie se dissipa rapidement pour laisser place à la déception et surtout au désarroi. *Mais qu’est-ce que c’est ? Mais enfin pourquoi Daddy revient avec une valise pleine de billets qui ressemblent à des billets de 100 Deutsche Marks ? J’ai quand même passé l’âge de jouer à la marchande ?* pensa-t-elle, perplexe, puis elle finit par lui demander :

— Qu’est-ce que c’est exactement ?

— Un million de Deutsche Marks. En cash ! Que des petites coupures.

Romy mit du temps à comprendre qu’il s’agissait de vrais billets. Elle n’arrivait plus à détacher son regard de la valise ouverte sans pour autant bien comprendre encore tout ce que cette sérénade signifiait. Elle n’avait encore jamais vu autant d’argent. Même pas comme accessoire dans un film.

— Pour l’amour du ciel !

Ce fut le seul commentaire qui lui vint à l’esprit.

— C’est beau, non ? répondit-il en mettant son bras autour des épaules de sa belle-fille.

— Je ne sais pas…

Il retira son bras et prit une poignée de billets dans ses mains, puis il joua avec comme s’il s’agissait d’un éventail.

— Regarde bien, Romy ! Prends-les ! Sens cette odeur ! Ces billets sont neufs, ils ont une odeur bien particulière…

Il lui colla les billets sous le nez. Elle resta de marbre.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? répéta-t-elle, toujours sous le choc de voir son beau-père lui présenter ces billets comme si c’était une part de gâteau.

— N’aie pas honte ! Prends-les dans la main !

Elle recula. Sans voix, choquée, n’arrivant pourtant pas à détacher ses yeux de cette valise ouverte et de tous ces billets de banque sur son lit.

— C’est à toi ! lança-t-il.

— Pardon ?

— Regarde, Romy, reprit-il.

Il hésita un instant, cherchant visiblement comment lui présenter les choses. Il reposa le paquet de billets dans la valise et commença son explication de manière très formelle :

— Ernst Marischka te propose un million pour faire un quatrième Sissi. Tu as devant toi exactement cette somme !

Ah bien sûr, c’est reparti… Il remet ça avec Sissi… Romy n’avait pas imaginé que son beau-père essayerait de la convaincre par la force. Les beaux discours n’avaient pas réussi à lui faire accepter ce tournage, il prenait à présent une massue pour lui enfoncer l’idée dans le crâne. Ou bien une valise au contenu bien lourd…

L'argent ne jouait aucun rôle dans sa vie. Elle n'en avait jamais manqué. Même pendant les périodes les plus difficiles de la guerre, synonyme de faim et misère pour la population, elle n'avait, dans l'ambiance rassurante de Mariengrund auprès de ses grands-parents, jamais eu l'impression de manquer de quoi que ce soit. Plus tard seulement, elle comprit les raisons des longues absences de sa mère qui n'avait cessé de travailler afin de continuer à gagner suffisamment d'argent et de leur permettre de manger à leur faim, leur offrant les « tables colorées » comme ils les appelaient. Les cachets de Romy étaient élevés, elle en avait conscience, mais elle s'en fichait pas mal. Elle tournait des films parce qu'elle vibrait pour ça, elle était passionnée, et n'avait jamais pensé à devenir riche. Travaillant sans arrêt, elle n'avait de toute façon pas de temps libre pour dépenser tout cet argent, ni même mener une vie privée.

— Je n'en veux pas ! lança-t-elle.

Elle recula encore d'un pas et se cogna dans la chaise qui tomba à la renverse sur le sol. Son beau-père regarda tous les vêtements en boule, Romy n'étant pas particulièrement ordonnée, et secoua la tête, exténué. Finalement, il la regarda droit dans les yeux avec un grand sourire :

— N'importe quoi ! Personne sur terre ne refuse un million !

— Si, moi ! Je le fais !

Il contenait sa colère, mais la déception se lisait sur son visage.

— Bon, écoute, ma petite Romy…

Après une courte pause, il continua :

— Je voulais seulement te montrer ce que cette somme représentait afin que tu réalises bien ce que tu refuses si tu continues à t'entêter comme tu le fais. Prends le temps nécessaire, réfléchis. Aller à Vienne pour le tournage va te faire du bien. C'est là-bas que tu es le plus proche de Sissi.

Et de mon père biologique. Et de ma grand-mère maternelle. Elle est viennoise elle aussi.

— S’il te plaît, Daddy, reprends cette valise. Je n’en veux pas. Pas pour Sissi. Je ne veux plus la jouer. Le tournage de ces prochains jours à Vienne ne me fera pas changer d’avis.

— Nous allons nous laisser encore un peu de temps. Tu vas encore y réfléchir.

Il prit la valise et remarqua le magazine posé sur le lit.

— Bel article ! s’exclama-t-il, il serait peut-être temps que tu dises enfin la vérité.

— Oui, souffla-t-elle.

Elle ne prononça pas un mot de plus, comptant dans sa tête les secondes jusqu’à ce que son beau-père ait enfin quitté sa chambre, sa valise pleine de billets de banque à la main.

Chapitre 16

Vienne, août 1958

L'hôtel Sacher était un des plus prestigieux établissements de Vienne. Architecture noble, il ressemblait à un palais de la Renaissance et accueillait surtout des aristocrates ; en tout cas une clientèle habituée à porter une couronne dans la vie quotidienne, ou devant une caméra ! Par conséquent, lorsque toute l'équipe du film *Christine* s'installa à Vienne pour plusieurs jours, Romy n'envisagea pas un autre hôtel pour poser ses valises. Sa mère et elle avaient leurs habitudes dans deux grandes chambres qui communiquaient par une porte commune. Le reste de l'équipe prit ses quartiers dans un hôtel élégant et typique de la ville. Alain fut également logé au Sacher et Romy remercia le ciel de le savoir sous le même toit. Elle attendait beaucoup de ce séjour et souhaitait du fond du cœur faire découvrir à Alain sa ville natale. Elle rêvait bien sûr d'une promenade romantique en calèche, juste tous les deux, main dans la main, les imaginant pris par l'émotion de ces premières caresses et laissant défiler sous leurs yeux les paysages splendides de la ville sans vraiment les voir. Elle voulait monter avec lui à la tombée de la nuit dans la grande roue du Prater et admirer les lumières sur la ville. Elle rêvait aussi de sauter devant les jets de la fontaine du Palais Schwarzenberg, de frissonner devant les animaux sauvages du Musée de Sciences naturelles. Malheureusement, le planning prévu pour ce

tournage ne leur laissait aucun temps libre. Les températures étaient élevées pour la saison, approchant les trente degrés, ce qui rendait le travail pour toute l'équipe encore plus éprouvant. Une soirée romantique en tête à tête était exclue de son emploi du temps pour l'instant.

En arrivant sur le plateau, la première question de Romy fut : « Où est Alain ? » Même si, depuis leur arrivée à Vienne, la magie qui s'était opérée pendant leur voyage en train semblait s'être évaporée. Pas un jour sans une dispute. Il faut dire aussi qu'ils avaient tous deux beaucoup progressé dans leur apprentissage du français pour Romy et de l'anglais pour Alain. Sans compter l'épuisement et le rythme soutenu de ce tournage. Ils terminaient leur journée tellement exténués qu'ils ne trouvaient plus la force de se réconcilier. Romy avait l'impression qu'Alain ne s'intéressait plus du tout à elle et se demanda s'il avait une petite amie. Elle avait remarqué qu'il allait souvent dans une cabine téléphonique près de la réception de l'hôtel où il s'enfermait pour téléphoner des heures. Elle s'interrogeait sur cette mystérieuse personne, à l'autre bout du fil. Elle aurait aimé avoir une amie à qui se confier, à qui demander conseil à propos d'Alain et elle. Mais la jeune actrice était très seule, avec sa mère pour unique compagnie. Ce tournage à Vienne était loin de ce dont elle avait rêvé. Un soir, alors qu'elle se sentait triste, un peu déprimée par cette situation, elle se rendit au bar du Sacher pour se changer les idées. Confortablement installée dans un grand fauteuil de velours rouge et dans cette ambiance feutrée, elle commanda du champagne. Alors qu'elle terminait sa première coupe, elle sentit la présence d'Alain derrière elle. L'air devint soudain électrique. Toutes les personnes présentes dans le salon tournèrent la tête vers lui, et le serveur retint lui aussi son souffle. Romy finit par regarder dans sa direction et l'observa traverser d'un pas nonchalant le hall de l'hôtel, jetant des coups d'œil aux œuvres d'art de la salle, peintures, sculptures. Il ralentit et se dirigea vers le côté, s'arrêta devant la statue de la jeune impératrice Sissi flanquée de deux bouquets de fleurs. Romy ne le quittait plus du regard. Tous, dans le bar, le

fixaient : Alain détonnait, il ne s'accordait pas avec le décor pompeux, les murs aux teintures rouge et or, et les tenues des habitués de ce prestigieux hôtel. Il portait un jean, une chemise au col déboutonné, les cheveux en bataille. Il revenait du travail et, à la différence de Romy, n'était pas allé se changer. Elle admirait son audace. Son cœur battait à tout rompre à mesure qu'il s'approchait d'elle. *Il va me dire bonjour et ensuite il va s'en aller*. Il arriva devant elle et demanda :

— Je peux m'asseoir ?

— Oui, bien sûr. J'attends ma mère. Mais ça ne fait rien, non ?

— Mais pourquoi cela devrait être un problème ?

Il se laissa tomber dans un des fauteuils de style baroque recouverts de tissu rouge et étendit ses jambes. C'était la première fois depuis le début de leur séjour qu'ils se parlaient après avoir tourné toute la journée.

— Tu veux un verre de champagne ?

— Pas pour l'instant, merci.

Silence. Romy ne savait pas quoi dire, ne trouvant pas de sujet de conversation. Comme un déjà-vu. Elle se refusait à pourrir la soirée en se lançant dans une discussion sur le travail, les différentes prises, les choix du chef opérateur, les scènes à rejouer sans cesse. Après ce qui lui sembla une éternité, elle se décida à lui demander s'il avait des projets pour le dimanche suivant, pendant leur journée de pause.

— Qu'est-ce que tu fais… commença-t-elle.

— Pourquoi est-ce que… dit-il au même moment.

Ils s'arrêtèrent net tous les deux et explosèrent de rire. La glace était à nouveau rompue. Avec un geste du bras vers elle, il s'exclama :

— Mademoiselle d'abord ! Quelle est ta question ?

— Non, s'il te plaît, toi ! Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— Bon d'accord, je commence ! (Il lui sourit, courte pause.) Dis-moi, pourquoi est-ce que la direction de l'hôtel a une sculpture de toi en plâtre ?

— Pardon ?

Elle tourna sur elle-même, cherchant du regard ce dont Alain parlait, mais sans trouver.

— Ton visage. Là ! Sur la commode ! dit-il en pointant le meuble du doigt. Je vais te montrer.

Elle posa la main sur son avant-bras. Elle venait de comprendre. Il s'agissait de Sissi. Toujours et encore Sissi. Ce rôle allait la poursuivre toute sa vie. Mais ce jour-là, elle trouva la confusion drôle. Alors elle lui expliqua :

— Il s'agit d'un buste de l'impératrice Élisabeth ! Je ressemble beaucoup à la jeune Sissi. Et c'est la raison pour laquelle j'ai eu ce rôle. Ernst Marischka a pensé à moi en voyant cette statue. Pour tout te raconter, il était là dans ce hall et la ressemblance lui a sauté aux yeux, comme toi.

N'étant pas complètement à l'aise en français, elle ajouta :

— Tu m'as compris ?

— Oh oui, chaque mot !

Il la dévora des yeux et ajouta :

— Mais tu n'es pas qu'un sosie de l'impératrice, car en vrai tu es ma *Puppelé* et tu me plais comme tu es !

— Romy !

La voix de sa mère résonnant dans tout le salon interrompit leur discussion. Pendant ce bref échange, leurs mains s'étaient rapprochées l'une de l'autre. Romy se redressa et glissa ses mains sous ses cuisses, comme une enfant prise en flagrant délit de bêtise. Elle entendait sa mère, mais laissait glisser encore en elle les mots d'Alain, *tu me plais comme tu es*.

Magda venait d'appeler son mari resté en Allemagne. Une fois à leur table, elle dévisagea les deux jeunes acteurs :

— Bonsoir, Monsieur Delon.

— Bonsoir, Madame, répondit-il poliment.

Il se leva :

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois y aller. Jean-Claude Brialy et Sophie Grimaldi m'attendent. Ils veulent aller manger quelque part. Tu veux venir avec nous, Romy ?

Elle le souhaitait plus que tout au monde. Mais elle avait promis à sa mère de dîner avec elle au restaurant de l'hôtel et d'aller tôt au lit.

— Je ne peux malheureusement pas.

— Dommage. Peut-être une prochaine fois.

Il se tourna brusquement et partit. *Ou bien il est déçu que je ne vienne pas ou alors il n'est pas habitué à ce qu'une fille ne le suive pas et il est vexé*. Elle n'avait qu'une seule envie : se lever et courir le rejoindre.

— Alain ! cria-t-elle sans savoir encore ce qu'elle souhaitait lui dire.

Madga s'installa dans un fauteuil et haussa les sourcils, surprise.

— Oui ? répondit-il en se tournant vers elle.

— Si tu veux, je peux te faire visiter Vienne… commença Romy, mais elle sentit le regard insistant de sa mère posé sur elle et ajouta vite : Demande donc à Jean-Claude et Sophie s'ils ont envie d'une visite guidée privée !

— C'est une super-idée ! dit-il en souriant. On va le faire.

Et il repartit.

Soulagée, elle attrapa sa coupe de champagne qu'elle vida d'une traite.

— Il fait chaud ce soir, Maman, tu ne trouves pas ? Tu n'as pas soif aussi ? On devrait commander plus de champagne, non ?

Magda prit les mains de sa fille dans les siennes.

— Ma fille, Alain n'est pas un homme pour toi. Il est bien trop beau. Tu ne l'auras jamais que pour toi. Les femmes lui rendent d'ailleurs la vie bien trop simple. Mais bon, il n'y peut rien, c'est dans sa nature de Don Juan.

— Papa est aussi un bel homme…

— Justement ! Je sais de quoi je parle ! Ton père et moi nous avons divorcé parce qu'il voulait se marier avec une autre femme.

Romy baissa la tête et se tut. À chaque fois qu'elle parlait de Wolf Albach-Retty avec sa mère, la conversation devenait compliquée. Pourtant Romy aimait son père biologique plus que tout au monde. Son absence n'entachait en rien l'amour et l'admiration qu'elle lui portait. Elle en était convaincue : le travail et leurs engagements professionnels restaient l'unique raison pour laquelle ils ne se voyaient pas et ne pouvaient entretenir une relation père-fille. Romy avait l'intime conviction qu'un jour, cela changerait. Au fond, elle l'admirait, comme une fan admirerait le célèbre acteur. Persuadée que cet amour était profond et réel.

Elle retira sa main de celle de sa mère.

— Je ne veux pas épouser Alain, Maman. Je le trouve très sympa. Nous sommes des collègues. C'est tout.

Elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. *Tu me plais plus comme tu es toi,* elle se répétait encore ses mots.

— Ah, ma petite Romy, soupira sa mère tout en levant le bras pour commander deux verres de champagne.

Elle préféra changer de sujet de conversation :

— J'ai parlé avec Daddy. Il a besoin de moi pendant quelques jours. Tu vas t'en sortir toute seule, si je pars à Cologne ?

— Bien sûr, Maman. Nous sommes dans un hôtel très sûr. Tout le monde ici s'occupera bien de moi, et le reste, c'est la production qui s'en charge.

— Tu dois me promettre de bien faire attention à toi.

Romy se demanda ce que sa mère entendait exactement par là. Mais Magda ne précisa rien de plus. Elle hocha sagement la tête et promit à sa mère. En excellente comédienne, elle maîtrisait à la perfection le rôle de la gentille fille de bonne famille. Mais au fond d'elle, elle trouvait formidable de pouvoir passer quelques jours à Vienne sans sa mère. Seule avec Alain Delon.

Chapitre 17

— Quand mes parents tournaient dans les studios de Rosenhügel, j'étais souvent ici, à Vienne, chez ma grand-mère. Je l'aime beaucoup, elle compte particulièrement pour moi. Elle me racontait tout un tas d'histoires très drôles qu'elle inventait. Quand elle partait le soir au théâtre pour sa représentation, j'étais inconsolable et je pleurais, j'en voulais au Burgtheater de me la voler.

Alain, Jean-Claude et Romy étaient installés devant l'esplanade du célèbre théâtre de Vienne et Romy déroulait ses souvenirs, avec en permanence Jean-Claude comme interprète. Lorsqu'elle parla de sa grand-mère, son visage s'illumina.

— Mais elle faisait quoi exactement, ta mamie, dans cet immense théâtre ? questionna Alain.

— Quoi ? Tu ne la connais pas ? s'exclama-t-elle, surprise. Elle est comédienne ! Cet automne, elle fera ses adieux sur scène et jouera pour la dernière fois. À l'âge de 84 ans ! C'est incroyable, non ?

— Impressionnant !

— Ma grand-mère est très célèbre. Elle a été nommée comédienne de la Cour sous l'empereur Franz Joseph. Plus tard, elle est devenue membre d'honneur du Burgtheater. Ce sont des distinctions importantes.

— *Mon Dieu* *, ironisa Alain.

Romy, vexée de sa réaction, le fusilla du regard et affirma :

— J'aimerais savoir jouer au théâtre, comme elle !

Alain ne savait rien de la famille de Romy, il avait d'ailleurs pensé au début que sa grand-mère travaillait dans les coulisses du théâtre ou comme souffleuse. Il semblait avoir du mal à accepter la célébrité de toute cette famille. Pourquoi serait-ce un problème d'être la petite-fille d'une comédienne à l'impressionnante carrière dans un célèbre théâtre viennois ? Cela ne changeait rien au fait que Romy était unique, différente de toutes les autres femmes. Sa famille avait déjà été un problème pour Horst Buchholz, et elle ne voulait pas que cela se répète. Elle n'y pouvait rien. On ne choisit pas sa famille.

La réaction d'Alain l'avait blessée et un lourd silence pesait entre eux. Elle avait imaginé une tout autre ambiance pour leur visite. Le tournage s'était arrêté plus tôt que prévu et elle avait profité de cette occasion pour reparler à Alain de sa proposition de leur faire découvrir sa ville. Pour que personne ne se doute de rien, elle avait aussi proposé aux autres collègues. Jean-Claude Brialy avait accepté tout de suite tandis que Sophie Grimaldi, souffrant de maux de tête, avait préféré retourner à l'hôtel plutôt que d'aller marcher par cette chaleur accablante dans les ruelles de Vienne. La visite avait commencé dans la bonne humeur : devant la statue de Mozart, Jean-Claude Brialy avait essayé de chanter l'air de Papageno sous les applaudissements et les rires d'Alain et de Romy. Ils avaient traversé la célèbre Heldenplatz et un monument qui, comme l'Arc de Triomphe, avait été érigé en mémoire des soldats tombés pendant la guerre. Alain n'avait pas manqué de rappeler que l'Allemagne et la France étaient des pays ennemis et, malgré la vue imprenable qui s'offrait à eux, l'ambiance en fut un peu plombée. Romy les emmena ensuite à travers le Volskgarten, où ils flânèrent en admirant le coucher de soleil. À un moment, leurs mains se frôlèrent, et Romy espéra secrètement qu'il se passerait davantage. Mais rien. La magie entre eux semblait s'être évaporée. Jean-Claude rompit le silence :

— Tu fais donc partie d'une vraie dynastie d'acteurs ? Dans ma famille aussi, ils ont tous fait la même chose, mais c'était l'armée. D'ailleurs mon

père aurait voulu que je devienne officier, mais j'ai préféré prendre des cours de théâtre. Au début, je le faisais en cachette. Tu as vraiment eu de la chance, Romy, toi au moins, personne ne t'a interdit de devenir comédienne.

Jean-Claude la tutoyait aussi à présent. Elle lui sourit, appréciant sincèrement qu'il s'intéresse à elle.

— Mon grand-père Karl Albach était officier.

Elle s'arrêta là, n'osant pas préciser que le Oberleutnant de l'Empire austro-hongrois était en fait juriste. Si elle évoquait cette promotion académique, Alain se moquerait encore d'elle.

— Que faisait ton arrière-grand-père ? demanda-t-il, curieux.

— Le père de ma grand-mère, Rudolf Retty, était aussi comédien, tout comme son père Adolf. Et tous ont été très célèbres et ont marqué leur époque. Ce fut le cas aussi de mon père, très connu bien avant la guerre.

— Et ils ont tous joué là ? demanda Alain en montrant le Burgtheater.

— Non. Seulement ma grand-mère.

— Une famille avec des femmes fortes, dit-il en la regardant droit dans les yeux, puis il continua, changeant de sujet : Et est-ce qu'il y a quelque chose ici qui n'est pas en lien avec l'Histoire ?

— À Vienne ? Non.

— C'est comme à Paris, les existentialistes en moins ! lança Jean-Claude.

Alain rit, contaminant Romy, qui oublia sa vexation. Son regard lui parut aussi bleu que le ciel, étincelant, toute trace de froideur ayant totalement disparu. Elle ne pouvait plus bouger et resta comme lui, debout.

— Je fais l'interprète et c'est lui qui reçoit le baiser, c'est injuste ! dit Jean-Claude d'un ton théâtral.

— Quel baiser ? demanda Romy doucement en français, baissant la tête.

Alain lui caressa le bras, Romy portait ce jour-là une robe sans manches.

— Patience, *ma Puppelé*, murmura-t-il.

Au contact de ses doigts sur sa peau, un frisson lui parcourut tout le corps. Elle en rêvait… Qu'ils s'embrassent.

Elle se contenta de sourire et s'exclama :

— Venez ! On va prendre un fiacre pour rentrer à l'hôtel et on va passer devant tout ce qu'il faut voir à Vienne ! Je vais tout vous montrer. Ce sera comme une répétition pour la scène de demain !

La visite était loin de correspondre à ses attentes, mais elle ne le regrettait pas. Après tout, embrasser un garçon en public n'aurait pas été une bonne idée, elle était beaucoup trop connue ici. Mais elle gardait ses espoirs, ses rêves. Elle patienterait.

Comme si la vie voulait lui prouver qu'elle avait raison, un groupe d'adolescents accoururent vers eux, lui réclamant des autographes. Ils étaient en sortie scolaire et devaient normalement étudier l'architecture du Burgtheater. Mais la Sissi du cinéma était une attraction bien plus intéressante, surtout pour les filles.

Chapitre 18

La production avait prévu de tourner plusieurs scènes dans la campagne, à une heure de Vienne. Les techniciens installaient le décor en se réjouissant d'avoir quitté la chaleur des rues de la capitale. À l'ombre des collines, rafraîchis par l'herbe généreuse des prairies vertes, ils étaient loin de cette moiteur collante. L'air ici était plus respirable. Le paysage faisait penser à une magnifique peinture impressionniste, le décor idéal pour la scène du baiser entre Christine Weiring et le lieutenant Frantz Lobheimer.

Il était encore très tôt et la lumière du soleil ondulait dans le ciel comme un fleuve en or. Romy, pourtant, n'arrivait pas à savourer ce paysage de rêve. Elle étouffait. Sa robe rose pâle à volants, fermée jusqu'au col (son costume, qui lui allait très bien) n'était pas la seule coupable. Ni même la chaleur. Non, ce qui la mettait tant à l'épreuve, c'était la nervosité. Et surtout… ce baiser avec Alain. Ce baiser écrit noir sur blanc dans le scénario. Un vrai défi pour elle. Comment l'embrasser Alain ? Il n'était pas un partenaire comme les autres et il fallait surtout qu'elle finisse par se l'avouer : elle était amoureuse de lui. D'accord, il ne s'était pas toujours très bien comporté avec elle – ses manières étaient maladroites, ses remarques mesquines et moqueuses –, mais il avait un charme et une personnalité hors du commun, et il lui avait fait tourner la tête. À ce moment-là, personne ne pouvait encore imaginer l'histoire qu'ils vivraient ensemble.

Le stress grandissait. Elle se sentait très impressionnée et intimidée à l'idée de l'embrasser. Malgré tout, elle refusait défaillir et souhaitait jouer

cette scène avec professionnalisme.

Elle attendait dans la caravane qui lui servait de loge et, installée devant le miroir, observait son reflet. Comme toujours, son maquillage était léger et discret, laissant ressortir le bleu éclatant de son regard. Une frange coupée court appuyait la puissance de son regard, souligné par ses sourcils épais et arrondis. Ses cheveux avaient été légèrement ondulés, en partie relevés en arrière et attachés avec un ruban blanc. Le reste tombait en belles boucles sur ses épaules. Romy détestait se faire coiffer. Elle gardait de mauvais souvenirs de séances interminables de démêlage, car ses cheveux très fins et longs s'emmêlaient facilement. Une main un peu lourde et maladroite qui tirait trop les cheveux ne lui faisait pas seulement mal, mais lui assurait aussi un vrai mal de tête. Heureusement, la coiffeuse pour ce film était parfaite et lui permettait de profiter d'un moment de détente. Même si, la nervosité ne quittait plus Romy. Ce baiser… ce baiser… Comment faire ?

— *Merci * !*

La maquilleuse poudra une dernière fois l'actrice et, après un dernier coup d'œil au miroir, Romy se leva du fauteuil. La jeune femme de Vienne était prête.

— Mademoiselle Schneider, à votre place, s'il vous plaît !

Le mégaphone retentit à travers le paysage. Les différentes caravanes de la production, maquillage, costumes, cantine, formaient un cercle au milieu duquel toute l'équipe se déplaçait. Le chef opérateur avait rassemblé caméramans, techniciens, preneurs de son, il ne manquait plus que l'actrice principale du film. À quelques mètres, plusieurs décorateurs et leurs assistants suivaient les ordres du réalisateur pour construire un tas de bois entre des buissons et des arbres. Au milieu de ce tumulte, Romy remarqua son partenaire de jeu. Alain était assis dans un fauteuil de plateau. Concentré, mais détendu. Il portait le costume d'officier de l'armée austro-hongroise du lieutenant Lobheimer. Maquillé, il attendait en fumant une cigarette, le regard dans le vague, rêveur, fixé sur le fauteuil sur lequel elle

s’asseyait et attendait entre chaque prise. Sur le dos du fauteuil pliant était inscrit « Mademoiselle Schneider ». *À quoi pense-t-il ? Est-ce qu’il pense à moi ? Est-ce qu’il est nerveux lui aussi de cette scène du baiser ?* Elle repensa aussi à ses appels téléphoniques quotidiens. Quel visage avait-il à l’autre bout du fil ? Il sentit qu’il était observé et tourna la tête. Lorsqu’il la vit, il sourit et se leva sans laisser transparaître la moindre de nervosité. Il jeta son mégot de cigarette par terre et l’écrasa du pied. D’un pas décidé, il s’approcha d’elle.

— *Alors, Mademoiselle Schneider* *, dit-il gaiement en prenant sa main, on y va ?

— *Auf geht’s !* répéta-t-elle en allemand.

— Romy, Alain, en position s’il vous plaît ! cria Gaspard-Huit.

Les deux acteurs arrivèrent main dans la main, le réalisateur sembla surpris :

— Oh, je vois que vous avez répété encore une fois ! C’est parfait, vous savez ce que j’attends de vous. On peut y aller !

— Nous n’avons pas répété, murmura Alain à l’oreille de Romy, mais on ne va pas lui dire.

L’assistant du réalisateur leur montra leurs positions au début de la scène, signalées par une marque au sol située derrière un haut framboisier, près du tas de bois. Une fois les acteurs en place, il prit devant la caméra le clap sur lequel était inscrit le nom de la scène et cria :

— Silence ! On tourne !

Gaspard-Huit fit un signe à Romy et Alain. Main dans la main, les deux jeunes acteurs passèrent à côté de l’arbre et se dirigèrent vers le talus de bois. Là, ils s’arrêtèrent. Romy, concentrée à 100 %, était dans la peau de son personnage, Christine, qui faisait une excursion à la campagne avec son admirateur, et qui, après cette longue promenade, se sentait fatiguée. La scène débutait par un court monologue avant que le lieutenant Lobheimer propose de s’asseoir quelques instants sur le tas de bois, endroit assez étroit

et difficile à atteindre. Tel était le scénario. Alain prit Romy par la taille et la souleva, comme si elle était légère comme une plume, pour l'aider à s'installer sur le talus. Puis, il sauta à ses côtés.

— Et coupez ! cria Gaspard-Huit.

Il s'adressa ensuite aux deux acteurs :

— C'était déjà très bien. On le refait depuis le début, pour être sûr. On se replace tous, s'il vous plaît !

Alain prit à nouveau Romy par la taille et l'aida à redescendre.

— Encore mieux que le sport ! dit-il.

— Ce soir, tu vas avoir des courbatures aux bras !

Lorsque la maquilleuse arriva pour lui remettre de la poudre sur le visage, elle riait encore de sa remarque.

— Tout le monde en position !

Ils tournèrent la scène une seconde fois, mais un oiseau s'invita dans le cadre et le réalisateur demanda une troisième prise. Alain étira ses bras et la maquilleuse vint vérifier le visage de Romy.

— Silence ! Moteur ! On tourne !

Le clap claqua et quelques moineaux cachés derrière un buisson s'envolèrent dans les airs passant devant la caméra. Alain et Romy avancèrent de nouveau près du framboisier, elle fit son court monologue, il la souleva et vint ensuite d'un saut s'asseoir à côté d'elle.

— Romy, non, Christine, lui dit-il, sourire aux lèvres, le regard rêveur et malicieux.

Dans cette scène, Alain, en lieutenant Frantz Lobheimer devait parler, tandis que Romy, en Christine, devait surtout écouter et glisser de temps à autre, au bon moment, un « Comment ? » comme si bien sûr, elle venait d'y penser, avec toute la spontanéité attendue d'une actrice qui joue sa scène. Le lieutenant se confiait en toute honnêteté. Puis il s'approchait d'elle et la caméra de Romy.

Il déposa un baiser sur sa joue et resta tout près d'elle. Sans réfléchir, elle ferma ses yeux à la fois gênée et pleine d'attente. Était-elle Romy la comédienne, ou le personnage de Christine Weiring ? Elle n'arrivait plus à faire la différence. Elle était à cet instant une femme éprise de désir, qui attendait, ce qui, elle le savait, était inéluctable : le premier baiser. Alain se redressa et Romy releva les yeux vers lui. Ils se fixèrent longuement, intensément. Romy savait qu'elle était la seule à être dans le champ de la caméra, on ne discernait Alain que de côté. À cet instant, personne à part elle, ne voyait ses yeux et l'intensité avec laquelle il la regardait. Alain la dévorait des yeux. Ce regard et ce moment n'appartenaient qu'à elle. Ni à l'équipe du film ni aux spectateurs au cinéma Alain continua de suivre le scénario et les demandes du réalisateur. Il se pencha vers elle. Sa bouche se posa délicatement sur les lèvres de Romy. Alain l'embrassa, avec douceur et délicatesse. C'était leur premier baiser. Dans ce film. Dans la vie de Christine. Romy avait déjà embrassé d'autres garçons, mais elle avait l'impression qu'elle échangeait son premier baiser, avec un seul désir : que ce baiser soit éternel.

— Coupez !

La voix du réalisateur tonna sur le plateau comme un coup de fouet dans l'air.

Seuls Alain et Romy ne l'entendirent pas. Ils s'embrassaient toujours passionnément, sans remarquer que toute l'équipe les fixait. Le réalisateur les regarda avec un sourire amusé, et ordonna à l'équipe de les laisser. Romy et Alain ne bougèrent pas. Comme s'ils étaient seuls au monde.

Enfant, puis adolescente, lorsque Romy voyait sur grand écran deux acteurs s'embrasser, elle en ressentait une gêne et fermait systématiquement les yeux. Elle trouvait que tant d'intimité n'avait pas sa place dans une salle de cinéma, mais que cela devait rester entre les deux protagonistes qui partageaient ce baiser. En grandissant, elle n'avait pas changé d'avis et avait eu cette impression, lorsque dans les studios de

Geiselgasteig elle échangea son premier baiser de cinéma. C’était d’ailleurs son tout premier baiser, pas seulement au cinéma, mais aussi dans la vie. Elle ne fréquentait aucun garçon. À l’école primaire, elle avait commencé par aller dans une classe mixte avant d’entrer dans un pensionnat de filles. Elle quitta l’école au début de l’adolescence pour les plateaux de cinéma. Dès 13 ans, elle commença à tourner des films et arrêta l’école. Sa mère surveillait alors tous ses faits et gestes, si bien que, en dehors du monde professionnel, il lui était bien impensable de se lier d’amitié avec qui que ce soit.

Son métier !

C’était une telle adrénaline ! Une telle excitation, un tel bonheur d’appartenir à cette famille du cinéma qu’il n’était plus question d’envisager de rester à l’école, même dans le cadre d’une formation artistique. Romy joua dans Feu d’artifice, *une comédie musicale tout comme* Quand refleuriront les lilas blancs. *Le rôle principal était tenu par Lilli Palmer dont Romy admirait le talent. Elle jouait pour sa part un second rôle, celui d’une jeune fille de bonne famille, très proche de sa propre biographie. Se glisser dans la peau de ce personnage lui parut si simple que ça rendit encore plus facile de bouger et chanter avec naturel devant la caméra. Sauf pour ce baiser écrit dans le scénario. Son partenaire de jeu, Claus Biederstaedt, qui jouait un jeune jardinier qui, comme son personnage d’Anna, voulait se marier. Il interprétait une chanson un peu kitsch sur l’amour, pour la convaincre de son projet de vie – une maison, des enfants – et à la fin, il l’embrassait. Tout simplement. Sur le papier, il ne s’agissait pas de quelque chose de compliqué. C’est pourquoi Romy, sans trop réfléchir, suivit le mouvement et l’embrassa, l’embrassa, l’embrassa…*

— C’est dans la boîte ! s’exclama le réalisateur Kurt Hoffmann. C’est parfait, ça fonctionne à merveille !

Claus Biederstaedt lâcha Romy qui tangua, un peu désorientée, un peu perdue au milieu des lumières éblouissantes des projecteurs. Au même moment, des éclats de rire résonnèrent sur le plateau. Romy ne comprit pas tout de suite et chercha autour d'elle ce qui était drôle, ce qui faisait ainsi s'esclaffer toute l'équipe. Puis, elle comprit. Et partit en courant dans les loges. Des larmes de honte et de colère lui montèrent aux yeux, coulèrent sur son visage entraînant avec elles son maquillage. Mais comment arriverait-elle à regarder encore les gens de l'équipe dans les yeux ? Elle était persuadée que cette série de baisers compromettait sa carrière au point d'y mettre un terme avant même qu'elle ait vraiment décollé. Tout en pleurant à chaudes larmes seule dans sa loge, elle se disait que Claus Biederstaedt n'avait sûrement pas voulu mal faire. C'est la raison pour laquelle elle n'avait pas plus réfléchi que ça, et suivi. Peut-être aurait-elle dû être plus polie et ne pas partir comme elle l'avait fait en courant. Il avait été gentil et elle, impolie. À cette pensée, culpabilisant et persuadée d'avoir fait une erreur, elle pleura encore plus fort.

— *Pauvre diable * !* s'exclama Alain, après avoir entendu Romy lui raconter cette histoire. Qu'est-ce qu'il devient aujourd'hui ?

— Claus Biederstaedt a pas mal de succès en Allemagne de l'Ouest. Il fait du théâtre et du cinéma. Il a dix ans de plus que moi et il a sûrement vu cette scène de manière plus décontractée que moi, ou en tout cas il l'a prise moins au sérieux…

— Et maintenant, ma *Puppelé*, comment vois-tu les choses aujourd'hui ? Avec sérieux ?

Elle se tut, regardant par la fenêtre les lumières de la banlieue de Vienne s'allumer dans la nuit tombante. Ils étaient tous les deux assis dans la limousine qui les ramenait à leur hôtel. Ce soir, pause, leur journée de travail était terminée. Épuisée par le tournage et cette chaleur, elle avait pourtant bien du mal pour arriver à s'endormir. Sa mère était à Cologne auprès de son beau-père. Romy était seule avec ses sentiments, ses espoirs, et cette

émotion – la bouche d'Alain sur ses lèvres. Qui lui laissait l'impression que sa bouche était en feu. Cette première scène de baiser avait été au-delà de la scène. Le monde autour n'avait plus d'importance, pas plus que le regard de l'attachée de presse. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, Romy imagina avouer à Alain qu'elle prenait leurs baisers bien plus au sérieux que tous ses autres baisers de cinéma. Il n'y avait que l'acteur Horst Buchholz qu'elle avait aussi embrassé hors caméra. Pourtant, même avec lui, ce n'était pas pareil. Elle réfléchissait à ce qu'elle répondrait si Alain lui proposait de sortir tous les deux ce soir. Comme un vrai couple. Beaucoup d'histoires d'amour entre acteurs commençaient pendant un tournage. Mais elle savait : elle n'avait pas d'autre choix que de refuser. Elle prétexterait la fatigue, car sa mère serait tellement déçue si elle l'apprenait. Elle lui avait promis de ne pas faire de bêtises et de se comporter comme une jeune fille bien élevée. Si elle sortait en ville, Magda serait au courant : le succès et son statut de star lui avaient fait perdre son anonymat. Sa mère allait entendre les rumeurs de plateau et ce serait déjà bien suffisant à gérer. Elle avait tellement envie de rire et danser avec Alain.

Il caressa sa joue.

— Tu pleures ?

— Non ! Mon Dieu, non ! Pourquoi devrais-je pleurer ? C'était une si belle journée !

— J'ai trouvé aussi.

— J'étais juste en train de penser à ce que nous pourrions faire… (Elle s'interrompit brusquement, reprit sa respiration.) Je suis très fatiguée, je vais rester à l'hôtel.

— Moi aussi, je suis très fatigué et je veux rentrer, dit-il en bâillant de manière exagérée.

— Tu ne veux vraiment pas sortir ?

— Non.

Il pourrait quand même insister un peu. Il n'arrête pas de m'embrasser et puis finalement on se sépare comme ça… Il doit sûrement téléphoner en France et n'a pas de temps… Elle le revoyait accroché au combiné et, vexée, se tourna vers la fenêtre. Après un long silence, il lui demanda :

— Tu ne m'as pas encore répondu…

— Quoi ?

— Avec quel sérieux prends-tu maintenant les choses ?

Elle aurait pu faire comme si elle ne le comprenait pas à cause de son français. Elle aurait pu le regarder en ouvrant grands les yeux et ne pas se confronter à la vérité. Mais elle répondit sincèrement :

— Je ne sais pas.

— C'est pareil pour moi, dit-il en souriant. Tu ne veux pas qu'on trouve ensemble ce qui s'est passé entre toi et moi ?

On aurait dit une phrase tout droit sortie d'un scénario. Elle allait lui répondre spontanément, lui déclarer qu'elle était amoureuse de lui. Mais elle se tut et après une courte pause, elle dit tout simplement :

— Oui, c'est une bonne idée.

Elle accompagna ses mots d'un geste : elle effleura la main d'Alain. Une décharge électrique passa entre eux. Ils ne se quittèrent plus des yeux, la France et ses conversations téléphoniques quotidiennes semblèrent à ce moment-là très loin.

Chapitre 19

— Allô, le room service ? Je voudrais passer une commande ! Est-ce que vous pourriez monter dans ma chambre deux portions de Backhendel, surtout avec le poulet frit, vous n'oublierez pas la salade, s'il vous plaît ! Ensuite, en entrée, je voudrais deux soupes de champignon avec des boulettes de viande… Et en dessert, on va prendre… Heu non, (elle se corrigea), non, je vais prendre deux portions de Nockerln de Salzbourg. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme j'ai faim ! Une faim de loup ! Et j'ai surtout une incroyable envie de manger de la cuisine viennoise !

— Mais bien entendu, Mademoiselle Schneider, répondit le room service à l'autre bout du fil. Souhaitez-vous également boire quelque chose ?

— Oh oui, bien sûr ! Apportez-moi une bouteille de champagne et une bouteille de votre meilleur vin rouge !

— Comptez sur moi, Mademoiselle Schneider. Nous vous livrons votre commande dans les plus brefs délais.

— Merci beaucoup !

Romy étouffa un rire dans sa main et raccrocha le combiné du téléphone posé sur sa table de nuit. Se laissant tomber en arrière sur le lit, elle ne put retenir plus longtemps un fou rire et se mit à battre des jambes, ne pouvant contenir sa joie. Jamais elle n'aurait imaginé que l'amour pouvait provoquer un tel bien-être ! Alain s'allongea sur elle et lui attrapa les poignets pour la retenir sur le matelas.

— En quoi commander le dîner pour nous deux est si drôle ? demanda-t-il.

— Parce que j'ai dit que je désirais double portion de tout, juste pour moi, car j'avais très faim ! Je suis vraiment curieuse de voir ce qu'ils vont nous apporter !

— Moi aussi, je suis affamé !

— Je ne pouvais quand même pas leur dire que je ne dînais pas seule dans ma chambre. Ça ne se fait pas !

— *Mon Dieu*, *tu es tellement bourgeoise* *, souffla-t-il en roulant sur le dos sur le lit.

— Je ne suis pas bourgeoise ! protesta-t-elle, Ce n'est pas autorisé qu'une jeune femme reçoive un homme dans sa chambre d'hôtel. C'est tout.

— À Paris, ce n'est pas un problème.

Elle s'allongea sur le ventre et posa son menton dans le creux de ses mains :

— Eh bien, à Vienne, c'est comme ça ! dit-elle en le fusillant du regard.

— Je ne sais vraiment pas ce que je dois penser de tout ce milieu bourgeois…

Il l'imita, posant ses coudes également sur le lit. Il soutenait son regard et après un bref silence, il ajouta :

— Si tu n'es pas comme ça, alors, oui, je t'aime.

Elle n'arrivait pas à comprendre : était-il sérieux ? Était-ce de l'humour ? Elle voulait croire qu'il pouvait vraiment l'aimer. Elle ne doutait pas des sentiments qu'il avait pour elle. Depuis leur retour à l'hôtel, ils ne s'étaient plus quittés. Elle avait retiré la clé de sa chambre à la réception, puis ils s'étaient retrouvés tous les deux dans l'ascenseur et les regards complices qu'ils avaient échangés dans le dos du groom ne laissaient pas de place au doute. Elle avait compris, elle en était persuadée : Alain et elle étaient faits l'un pour l'autre. Pour le personnel de l'hôtel, les deux acteurs avaient chacun regagné leur chambre. Romy avait attendu dans la sienne, le

cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Enfin, elle avait entendu un léger bruit contre la porte. Elle avait ouvert. À Alain et au début d'un grand amour. Ce qu'elle vivait avec lui était différent et important dans sa vie.

— Quand est-ce que tu es tombé amoureux de moi ? lui demanda-t-elle entre deux baisers.

— Dans le train ! Et toi ?

Il ne la laissa pas répondre tout de suite, l'embrassant avec passion.

— Moi aussi ! répondit-elle en riant.

— Malgré toutes nos différences, nous nous sommes trouvés, et nous sommes tombés amoureux, dit-il.

Ce fut la plus belle chose qu'elle ait jamais entendue.

*
*   *

Le lendemain matin, mi-réveillés mi-conscients, les bruits glissaient jusqu'à elle. Une porte qui claque, quelques pas. Dans ce rêve agité, elle s'étira. La nuit avait été courte, passionnée, libre, sauvage, tout simplement magnifique. Alain et elle n'avaient quasi pas fermé l'œil, s'aimant toute la nuit. Mais au petit matin, ils avaient fini par s'endormir, tombant l'un et l'autre de fatigue. Depuis quelques heures ou quelques minutes ? Les pensées de Romy divaguaient entre le sommeil et le réveil.

Le téléphone sonna.

Romy glissa hors des bras d'Alain, il murmura quelques mots en français qu'elle ne comprit pas, mais devina un mécontentement. Elle se tourna et attrapa le téléphone.

— Allô, oui ?

— Bonjour, Mademoiselle Schneider. Il est sept heures et vous nous avez demandé de vous réveiller.

— Merci…

Après deux tentatives, elle réussit à reposer le combiné sur l'appareil. Elle avait un mal de tête atroce. Pas assez de sommeil. Trop d'alcool. Trop

de cigarettes. Pourtant, pour rien au monde elle n'aurait enlevé ne serait-ce qu'une seule seconde de cette nuit. Ses mains partirent à la recherche du corps d'Alain, elle lui caressa le dos, comme si elle voulait s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé : il était bien là. Son amoureux. Son amant. Elle se rapprocha et se colla contre lui et l'embrassa dans le dos.

Une porte claqua.

Et avant que Romy n'ait le temps de réaliser ce qui se produisait, la porte adjacente à la chambre voisine s'ouvrit et elle entendit la voix de sa mère :

— Bonjour, ma petite Romy ! Je suis rentrée un peu plus tôt…

À peine avait-elle terminé sa phrase que Magda se tenait déjà devant. Romy crut tout d'abord que son cœur s'était arrêté de battre, son sang se glaça, elle était tétanisée. Elle aurait souhaité être invisible et disparaître sous la couette. Encore endormi, Alain releva la tête et la découvrit, étonné.

— Bonjour, Madame, dit-il d'un ton très posé et poli tout en sortant du lit.

Romy n'en revint pas de la courtoisie avec laquelle il venait de saluer sa mère. Le plus surprenant cependant était que finalement cette rencontre inattendue avait presque quelque chose de normal.

— Hum… (Magda semblait chercher ses mots pour commenter cette situation.) Romy, tu viens me retrouver, s'il te plaît, dès que tu… heu… dès que tu es prête ?

Elle disparut aussi rapidement qu'elle était arrivée. Dans un film, on aurait pu croire à une illusion. Mais le claquement de la porte était bien réel.

— Oh non ! s'exclama Romy.

Alain se tourna vers elle et voulut la prendre dans ses bras. Mais elle sauta aussitôt du lit, tira la couverture et s'enroula dedans comme une toge de Romain. Elle allait et venait dans la chambre tout en ramassant leurs vêtements qui traînaient un peu partout par terre. Elle jeta un coup d'œil à la table roulante laissée par le room service, avec les restes dans les assiettes,

les verres sales, les bouteilles vides et le cendrier plein. Elle comprit que sa mère avait vu aussi ce chaos et ce sentiment d'effroi balaya d'un coup toute la joie et l'excitation de cette nuit.

— Que se passe-t-il ? demanda Alain qui semblait vraiment ne pas comprendre quel était le problème.

— Pardon ?!

Elle s'arrêta net, les bras chargés de leurs habits, les cheveux en bataille, visiblement énervée. Bien qu'elle ne sache pas ce qui, sur le moment, l'agaçait le plus : l'arrivée soudaine de sa mère ou l'incompréhension d'Alain. *C'est certainement trop bourgeois pour lui !*

— Ma mère nous a pris en flagrant… C'est comme ça qu'on dit en français ?

— Je ne sais pas trop ce que tu veux dire… Mais à mon avis, tu veux dire en flagrant délit, c'est quand on commet un crime et qu'on se fait prendre sur le fait. Mais là, notre amour n'est pas un crime, si ? Nous sommes adultes et majeurs !

Il avait raison d'une certaine façon, Romy le comprenait bien. Mais c'était si compliqué pour elle. Elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Elle posa les affaires d'Alain sur le lit.

— Je vais dans la salle de bains. S'il te plaît, rends-moi un service, quitte cette chambre ! Je dois parler à ma mère.

— Bien. De toute façon, on ne tourne pas aujourd'hui.

Il se leva, s'étira. Romy le dévorait des yeux, comme s'il était la représentation vivante du dieu Adonis. Il sentit son regard admiratif posé sur lui et eut un petit sourire aux lèvres. Il enfila sa chemise et demanda :

— J'ai le droit de revenir ce soir ?

*
*   *

— Ce n'est pas un homme pour toi ! affirma Magda.

La mère de Romy attrapa la cafetière en argent et versa le liquide brûlant dans la tasse en porcelaine blanche qu'elle avait fait monter. Elle continua :

— Je connais ce genre d'homme. Tu ne l'auras jamais rien que pour toi. Crois-moi, ma fille !

— Tu me l'as déjà dit.

— Daddy ne l'aime pas du tout. Il dit que c'est un goujat.

— Je sais.

— Romy, tu es une actrice célèbre, ta carrière est en train de décoller. Ne va pas tout gâcher avec ce Français !

Romy écouta ensuite le long monologue de sa mère d'une seule oreille. Elle s'enferma dans sa bulle et se sentit loin, hermétique aux mots. Elle hochait de temps en temps la tête, écoutant quand même un peu par éducation, obligation et devoir. Cependant, les accusations contre Alain la frappaient de plein fouet comme la pluie contre le carreau d'une vitre. Elle était encore remplie par la présence, la passion et la tendresse du jeune homme, ce qui lui donnait à présent des forces pour arriver à affronter sa mère et imposer ses propres choix. Elle n'avait cependant pas imaginé que cela puisse se passer si tôt. Elle n'avait même pas eu le temps de repenser à tout ce qu'elle avait partagé cette soirée avec Alain. Comment aurait-elle pu savoir que sa mère rentrerait plus tôt que prévu de Cologne, prendrait le train de nuit afin de lui faire une surprise ? Elle avait déçu sa mère, sans l'ombre d'un doute.

Romy termina son café et reposa la tasse sur la petite table basse sur laquelle le petit déjeuner avait été servi.

— Je dois aller travailler, Maman.

Pour la première fois, Magda resta indifférente aux devoirs professionnels de sa fille.

— Et tu ne pouvais pas plutôt tomber amoureuse de Jean-Claude Brialy ? insista-t-elle. Il est poli, et gentil. Ce n'est pas un vaurien, lui au moins !

— Alain n'est pas un vaurien ! protesta-t-elle d'une voix vive.

— Oui, enfin il aimerait bien en être un. Bon, bref.

La mère de Romy, visiblement exaspérée, continua :

— Le tournage est bientôt terminé. Heureusement, tout cela sera vite derrière nous…

— Arrête, s'il te plaît ! Je ne veux pas y penser ! rétorqua Romy paniquée.

L'idée de devoir se séparer d'Alain était insupportable. Elle savait qu'elle avait signé des contrats pour des productions à Paris qui devaient débuter l'an prochain. Ils se reverraient donc. Quoi qu'il arrive. Mais leur amour supporterait-il la distance ? Avec leurs vies trépidantes, n'y avait-il pas un danger pour qu'ils s'oublient ? Loin des yeux, loin du cœur.

Non, il m'aime. Il ne m'oubliera jamais.

Chapitre 20

Malgré son aversion pour les conventions bourgeoises, Alain suivait les recommandations de Romy. Dès qu'ils étaient en public, il restait discret et très charmant avec Magda Schneider. Jean-Claude Brialy confia à Romy que se tenir en retrait n'avait jamais fait partie des habitudes de son ami. Il ne suivait jamais les règles, n'écoutant personne à part lui-même, préférant être rebelle qu'aimable.

— C'est la première fois que je le vois s'adapter à une fille. Il est vraiment amoureux de toi ! lui avait dit Jean-Claude qui avait été témoin de leur histoire d'amour dès les premiers instants.

Les exigences du planning de tournage du film *Christine* avaient comme conséquence qu'ils ne se quittaient plus. Alain et Romy travaillaient constamment ensemble, leur relation n'échappant à personne. Les premiers à le comprendre furent le réalisateur et le chef opérateur. Ces regards entre eux chargés d'une telle intensité, ces caresses furtives de la main. Tous ces gestes qui ne devaient rien à leur personnage, mais tout à l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Il y avait des rumeurs, des on-dit, des il-paraît-que. Les ragots allaient bon train, lancés par l'équipe du film ou attisés par la curiosité des journalistes et d'une presse particulièrement friande de scandales. Ils ne pouvaient pas encore vivre leur amour librement. Ils attendaient la nuit pour se promener comme des amoureux dans les rues vides de Vienne. Loin du regard de tous, la ville leur appartenait. La presse

n'avait aucune preuve, mais elle ne se retenait pas pour publier des scoops et alimenter la rumeur. Leur liaison devint rapidement une affaire d'État.

— Cette canaille veut nous voler notre princesse.

Romy, tendrement installée dans les bras d'Alain, lui traduisait les titres de la presse. Les moments qu'ils passaient tous les deux dans sa chambre d'hôtel étaient rares. Elle avait menti à sa mère, lui racontant qu'elle allait faire du shopping avec Sophie Grimaldi, car sa collègue voulait acheter des souvenirs avant son retour à Paris. *L'Amour dans l'après-midi*, célébré sur grand écran par Audrey Hepburn et Gary Cooper, était devenu une réalité pour Romy Schneider et Alain Delon. Avant cet article, Romy n'avait jamais cherché le mot « canaille » dans le dictionnaire allemand-français qu'elle tenait entre les mains.

— Je ne suis pas une canaille ! s'énerva-t-il. Pour qui se prend-il, ce journaliste !

— Peu importe ce que tu es ou n'es pas. Pour la presse de mon pays, tu es la canaille, le voyou, le bandit qui leur enlève leur Sissi, souffla-t-elle. Comme je déteste ça… dit-elle le regard dans le vague.

— Viens avec moi à Paris, *Puppelé* !

— Quoi ?

Elle crut tout d'abord ne pas avoir bien entendu. Il répéta. Tout d'abord en français, puis en anglais (toujours avec son fort accent).

— J'ai compris ce que tu voulais dire, murmura-t-elle.

Viens avec moi à Paris * était une phrase magnifique. Dans sa bouche, cela sonnait encore plus beau que *Je t'aime* *. C'était une promesse d'amour et de liberté : cela signifiait vivre enfin une jeunesse libre et accomplir des choses un peu folles. Elle fêterait ses 20 ans le mois prochain et n'avait pas conscience de sa jeunesse. Toutes les habitudes des jeunes de son âge lui étaient étrangères. Sa vie n'était que discipline et contrôle. Elle aurait tout donné pour partir avec son amoureux à l'autre bout de la terre. Rattraper tout ce que lui avait volé le travail, être au bras de quelqu'un qui à ses yeux avait

tout d'un homme parfait : beau, fort, talentueux et qui savait exactement ce qu'il voulait.

— J'aimerais bien. Mais c'est impossible, murmura-t-elle en allemand, comme s'il paraissait impossible d'exprimer ce souhait en français et surtout cette impossibilité de le suivre, comme si elle ne voulait pas qu'il comprenne, ne voulait pas penser à la fin de leur histoire, ne voulait pas choisir entre une vie à ses côtés à Paris et son métier qu'elle aimait tant et sa famille, mais elle se contenta de répondre en français : On verra…

Elle jeta le journal par terre, se glissa dans les bras d'Alain et l'embrassa. Comme si ce baiser pouvait refermer la cicatrice ouverte en elle. Il le lui rendit de manière plus forte et passionnée. Ce fut un des instants les plus intenses de sa vie. Elle se dit qu'elle était bien arrogante de refuser sa proposition, ce cadeau d'amour et de liberté. Pourquoi ne pas l'accepter et partir à Paris ? Pourquoi fallait-il qu'elle fuie ce bonheur ?

Chapitre 21

Le jour de la séparation approchait à grands pas et Romy sentait un poids toujours plus lourd dans sa poitrine. Vingt-quatre heures avant le départ d'Alain pour Paris, elle n'arrivait plus à penser à autre chose. La tristesse la rendait irritable, amplifiée par le retour de son beau-père à Vienne, qui oscillait entre critiquer Alain et lui rappeler le quatrième volet de Sissi qu'elle devait impérativement tourner.

— Et comment tu vois les choses ? lui demanda-t-elle un soir pendant le dîner. Je dois tourner un film qu'on appellerait… comment ? *La Ménopause d'une impératrice* ?

— Oh ! la la ! Romy, mais ce n'est pas vrai ! s'exclama sa mère.

— Ne me parle pas sur ce ton ! rétorqua son beau-père.

Ce soir-là, Romy et ses parents étaient installés dans un espace réservé à une clientèle VIP, dans le très élégant restaurant de l'hôtel Sacher. Elle aurait donné tout l'or du monde pour être avec Alain plutôt qu'ici. L'équipe du film fêtait la fin du tournage et leur dernière soirée à Vienne dans un bar de la ville, mais Romy en raison « d'obligations familiales » ne pouvait y participer. Elle était donc là assise avec ses parents à planter sa fourchette dans son assiette, très énervée et frustrée. Sa gorge était tellement nouée qu'elle était incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Tu vas tout d'abord aller à Cologne et tu pourras te reposer dans notre maison, lui dit Magda tout en lui caressant la main. Du repos, c'est ce dont tu

as le plus besoin pour l'instant. Cela te fera le plus grand bien. Tu viens de vivre des semaines compliquées.

Je viens de vivre les plus belles semaines de ma vie. Ce que sa mère appelait du repos signifiait en réalité : faire sa correspondance, répondre à toutes les lettres de fans, signer des autographes, lire les nouveaux scénarios et se préparer pour les prochains tournages. *Est-ce que je vais vraiment pouvoir continuer de vivre cette existence-là ?* se demanda Romy en buvant son verre de vin. Sa mère faisait comme si de rien n'était. Comme si rien ne s'était passé sur le tournage de *Christine*. Romy ne toucha pas à son assiette et, une fois le repas terminé, repartit dans sa chambre. Avec le retour de son beau-père, la porte entre leurs deux chambres était de nouveau fermée. Ses parents s'efforçaient de parler à voix basse, mais elle entendait malgré tout leurs conversations :

— Je suis tellement contente que ce tournage soit enfin terminé ! Elle va pleurer quelques jours et après ce sera oublié.

— J'espère bien qu'elle va vite oublier ce vaurien !

— Mais bien sûr qu'elle va vite l'oublier ! J'ai prévu de quoi lui changer les idées une fois à Cologne. Et puis tu sais, quand un tournage se termine, on se sent toujours vidé et, dès qu'on entend à nouveau « Action ! », on passe à autre chose.

Mais que pensaient ses parents ? Qu'elle était une machine sur laquelle on pouvait appuyer sur un bouton « Marche/Arrêt » quand on voulait ? Visiblement sa mère n'avait pas compris combien Alain était important pour elle. Les lettres de ses fans ne lui feraient pas oublier son amoureux. Rien sur cette terre n'y parviendrait. Et rien ni personne ne pourrait lui offrir un tel sentiment de sécurité ni autant d'amour et d'aventures que cet homme. Des sentiments que ses parents ne lui avaient jamais donnés et ne lui donneraient jamais.

Romy se redressa sur son lit et éteignit la lampe. Elle retira ses chaussures à talons et se glissa hors de sa chambre. Une fois dans le couloir

de l'hôtel, elle prit grand soin de ne pas faire de bruit (l'épais tapis avalait tous les sons) pour ne croiser personne et se retournait souvent. Arrivée devant la porte d'Alain, elle frappa. Peut-être l'attendait-il avec impatience ? Lorsqu'il ouvrit, il la prit aussitôt dans ses bras et l'attira contre lui. Il la garda contre lui, pour un rêve à deux qui ne pouvait exister que quelques heures.

*
*   *

Pendant tout le trajet vers l'aéroport, Romy ne cessa de pleurer. Plus elle essayait de retenir ses larmes, plus elle était secouée de sanglots. Elle s'était blottie contre lui et, réalisant qu'il portait sa veste en cuir et qu'elle la lui abîmait avec ses larmes, elle finit par relever le visage.

— Ne pleure pas, lui murmura-t-il.

Il posa un baiser sur ses cheveux (Romy était toujours blonde comme l'exigeait son personnage dans le film). Il dit ensuite d'une voix hésitante, chevrotante :

— On se revoit bientôt, non ?

— Je viens à Paris pour la première du film, à Noël.

Elle se mélangea les pinceaux et parla dans les trois langues : allemand, anglais, français, incapable de réfléchir correctement. Elle ne contrôlait plus ses émotions.

— C'est bien trop long. Viens, *Puppelé*, viens vivre avec moi en France !

Cette dernière nuit, il n'avait cessé de lui répéter cette demande, de lui parler de leur avenir ensemble. Sans évoquer une demande en mariage.

— Je ne peux pas, dit-elle cette fois en français, ma famille…

Elle s'arrêta, à nouveau submergée par le désespoir de cette séparation avec Alain. Elle cacha son visage dans ses mains et il la prit la serra contre lui. La production avait réussi à obtenir une permission inhabituelle et Romy fut autorisée à accompagner Alain jusqu'à la porte d'embarquement. Ils

portaient tous les deux des lunettes de soleil, ce qui n'empêcha pas des fans de la reconnaître et de se précipiter vers elle tandis qu'ils traversaient le hall. Pendant qu'Alain s'enregistrait, elle signait des autographes. Ils marchèrent ensuite main dans la main jusqu'à la porte d'embarquement où une limousine les attendait pour les conduire jusqu'à l'appareil tandis que les autres passagers s'y rendraient à pied et s'installeraient à bord bien avant Alain. Le soleil envoyait une lumière éblouissante sur le tarmac et l'avion d'Air France brillait de reflets d'argent. La piste de décollage luisait sous la chaleur. Pour Romy, c'était un enfer.

— *Au revoir,* Puppelé *.

Romy se tenait à côté de l'escalier qui menait à l'avion, incapable d'arrêter ses sanglots. Incapable également de parler tellement ses lèvres tremblaient. Elle posa ses mains sur son visage, comme si elle avait voulu une empreinte, et sentit ses larmes qui coulaient également sur ses joues. Ils se regardèrent derrière les verres sombres de leurs lunettes de soleil, percevant pourtant, une dernière fois, leur regard amoureux et passionné. Puis, ils s'embrassèrent. Un baiser doux et fougueux, une promesse plus qu'une expression de leur amour caché. Alain s'éloigna d'elle un peu maladroitement, et monta rapidement les marches, sans se retourner une dernière fois. Une fois arrivé à la porte de l'avion, il fut salué par une hôtesse de l'air, avant de disparaître dans ce monstre d'acier qui l'emmènerait loin de Romy.

Elle ne le quitta pas des yeux et aurait voulu l'appeler, crier son nom. Elle gardait sur ses lèvres le goût de leur baiser mêlé au goût salé de leurs larmes. À travers les hublots, elle le devina, marchant de dos dans le couloir de l'avion. Il lui avait tant donné, tant montré de son monde, même si tout les séparait. Comment pouvait-elle refuser de vivre avec lui ? N'était-ce en opposition avec ce qu'elle rêvait pour sa vie ?

— Mademoiselle Schneider, s'il vous plaît, venez, l'avion doit partir.

Le chauffeur l'invita à monter dans la limousine. Elle le suivit, la tête baissée, rentrée dans les épaules. Elle entendit encore derrière elle les vrombissements de l'appareil qui s'élançait sur la piste. Elle se laissa tomber sur la banquette de la voiture et fondit en larmes.

*
*   *

— Ce n'est pas envisageable que tu sortes d'ici avec des yeux aussi gonflés, lui dit Magda tout en lui posant des sachets de thé sur les paupières.

Les yeux de Romy étaient toujours rougis et sa mère lui caressait les cheveux, cherchant à la consoler de son chagrin :

— Tu ne vas pas quand même ruiner ta peau à cause d'un homme ! Aucun n'en vaut la peine, crois-moi !

C'est ma vie. Je pleure pour ma vie. Je pleure parce que cette histoire n'a même pas pu vraiment commencer.

— Il me manque tellement, dit-elle, attrapant la main de sa mère.

S'imaginer devoir vivre sans lui devenait un véritable cauchemar. Elle n'avait aucune date à laquelle elle le reverrait et cette absence de perspective lui donnait l'impression qu'Alain était mort. À l'heure qu'il était, il se trouvait toujours dans le vol pour Paris et l'angoisse que son avion s'écrase redoublait en elle. Elle paniquait même à l'idée que son inquiétude fasse se crasher l'avion, comme si une pensée prémonitoire pouvait entraîner un malheur.

— Il m'a laissé une lettre pour toi. Il voulait attendre que tu sois calmée pour te la donner. Mais c'est peut-être mieux si tu la lis maintenant.

Romy retira précipitamment les sachets de thé et fusilla sa mère du regard. Comment sa mère avait-elle osé ne pas lui remettre tout de suite cette lettre ? Combien de temps voulait-elle attendre ? Ça ne changerait rien à son chagrin d'amour.

— Tiens, la voilà !

Magda lui remit la lettre d'un geste théâtral et ajouta :

— Enfin, si tu veux mon avis, tu risques d'être déçue en la lisant.

La mère de Romy s'attendait à une lettre de rupture, ce qui était le plus vraisemblable à ses yeux. Mais Romy était persuadée qu'un homme qui rejetait toutes les conventions bourgeoises ne pouvait pas quitter une femme en lui écrivant une simple missive. Remplie d'espoir, elle déchira l'enveloppe et, la main tremblante, sortit la lettre. L'écriture d'Alain était grande, pleine d'élan et de force. Quelque part, cette écriture lui ressemblait. Les mots doux et tendres qu'il lui écrivait contrastaient avec la puissance de sa graphie. Romy voulait la lire sans pleurer, en vain. Alain n'écrivait rien de plus que ce qu'il lui avait répété les jours précédents, et cette nuit encore. Mais quand il est question d'une passion, les mots couchés sur le papier peuvent avoir plus de puissance que la parole :

« *Ma* Puppelé *!*

Viens chez moi à Paris, je t'attendrai… * »

Les mots dansaient devant les yeux de Romy. Elle reposa la lettre afin que ses larmes ne tombent pas dessus.

— Ah, ma petite Romy… soupira sa mère en serrant sa fille contre elle.

Chapitre 22

Hans Herbert Blatzheim avait encore des rendez-vous professionnels à Vienne. Et avec son épouse ils avaient décidé de prolonger leur séjour à l'hôtel Sacher. Romy prendrait donc seule l'avion pour Cologne, ce qui l'arrangeait, car elle ne voulait pas rester un jour de plus dans cette ville où tout la renvoyait à ses souvenirs avec Alain. Pourtant elle redoutait la solitude, qui ne l'aiderait pas à surmonter son chagrin d'amour. Depuis leur séparation, chaque minute devenait de plus en plus douloureuse, comme si le manque se révélait de plus en plus brûlant. Installée dans la limousine qui la conduisait à l'aéroport, elle regardait par la fenêtre le paysage défiler, ses yeux rougis de larmes cachés derrière des lunettes de soleil. La voiture traversait un paysage industriel composé de grands bâtiments et de raffineries, qu'elle regrettait de ne pas avoir fait découvrir à Alain, lui qui en aurait sûrement apprécié l'ambiance, bien loin des quartiers bourgeois de Vienne. Il y avait tant de choses qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire. Mais pourquoi n'avaient-ils pas réalisé pendant le tournage à Paris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre ? Toutes ces disputes n'avaient vraiment eu aucun sens, et n'avaient finalement été qu'une perte de temps. *Je ne vais jamais m'en remettre. Ça doit être comme ça, quand on se noie.* Ils arrivèrent à l'aéroport international, interminable bâtiment gris au toit plat et ennuyeux. Romy descendit de la voiture, et attrapa son sac à main que le chauffeur lui tendait. Chacun de ses gestes était effectué comme par automatisme. Puis elle attendit patiemment que le chauffeur lui trouve un

employé qui viendrait pousser le chariot de ses valises. Les deux hommes l'escortèrent jusqu'au comptoir d'enregistrement, la protégeant également des éventuels fans. Sûrement une consigne donnée par son beau-père de surveiller avec attention tout mouvement de foule à l'aéroport. Romy s'en sentit un peu vexée, comme si elle était incapable de se débrouiller seule face aux journalistes et aux fans. Elle en avait pourtant l'habitude. Sa vie était vraiment bien différente de celle des filles de son âge. Une longue file d'attente se pressait à l'enregistrement. Romy se glissa parmi les voyageurs, son billet d'avion entre les mains. Le regard perdu dans le vague, elle observait les gens autour d'elle, sans vraiment prêter attention à eux. Lorsque son tour arriva enfin, elle glissa sur le comptoir son billet à une jeune femme vêtue d'un uniforme bleu foncé décoré de l'insigne de la compagnie autrichienne.

— Rosemarie Albach…

L'hôtesse lut d'une voix neutre, en vérifiant que le nom figurait bien sur la liste des passagers. Son visage se changea soudain d'expression et les yeux s'écarquillèrent, elle s'exclama :

— Mais !… Vous êtes Romy Schneider ?

Les lunettes de soleil ne la protégeaient pas de l'anonymat. Toujours très professionnelle, Romy sourit généreusement.

— Oui, vous avez raison…

Romy s'efforça de cacher les trémolos de chagrin dans sa voix.

— Avez-vous fait un agréable séjour à Vienne, Mademoiselle Schneider ?

— Oui…

Elle sentit sa gorge se nouer et les larmes lui monter à nouveau aux yeux. Elle murmura à nouveau :

— Oui…

Romy attrapa dans un mouvement un peu brusque la carte d'embarquement que lui tendait l'hôtesse et partit, silencieuse, les jambes

tremblantes. Elle marcha dans l'aéroport sans même prêter attention au numéro de son siège. Toutes les images de ces dernières semaines défilaient dans sa tête : son arrivée à Paris, sa toute première rencontre avec Alain, leurs adieux la veille sur le tarmac. Quatre mois et demi s'étaient écoulés entre ce premier et ce dernier jour. Quelques semaines pendant lesquelles son quotidien était resté le même, rythmé par le tournage et sa vie d'actrice, mais elle avait l'impression de ne plus être la même. Oubliée cette petite poupée parfaite qui avait reçu ce bouquet de roses somptueux des mains de ce bellâtre. Elle était devenue une femme. Une femme qui assumait d'aimer Alain, un homme issu d'une tout autre condition sociale que la sienne. Elle n'était plus Sissi, cette jeune ingénue jolie et naïve. Elle était devenue une femme qui souhaitait être prise au sérieux et acceptée comme elle était. Depuis longtemps déjà elle avait comme but de devenir une actrice accomplie et de laisser derrière elle la jeune adolescente de Vienne. Une fois encore, elle repoussait le moment de devenir adulte et d'assumer ses choix, restant dans ce rôle que son entourage proche attendait d'elle.

« *Viens me retrouver à Paris, je t'attendrai…* » Elle repensait à la lettre d'Alain.

— L'embarquement pour Cologne va commencer. Nous prions tous les passagers de se présenter à la porte d'embarquement.

L'appel résonna dans le hall de l'aéroport.

Je ne peux pas… Je ne veux pas, se dit-elle le cœur battant. Sans réfléchir davantage, elle fit demi-tour et se dirigea vers le comptoir de la compagnie autrichienne. Elle ne prêta pas attention aux commentaires de passagers entassés qu'elle bouscula. À chacun de ses pas, la tristesse s'évaporait. Elle pensa furtivement à ses bagages et se dit qu'elle les ferait suivre. Peu importe où. Mais idéalement où son avenir se trouverait. D'un pas décidé, elle arriva devant l'hôtesse qui la reconnut et, surprise de la voir, lui demanda :

— Mademoiselle Schneider, que puis-je faire pour vous ?

Romy prit une grande inspiration et prononça cette phrase qui, elle le savait, allait changer le cours de sa vie :

— J'aurais besoin d'un billet d'avion pour Paris. Pour le prochain vol. Le prix n'a aucune importance. Je ne prends pas l'avion pour Cologne.

Ça y est. Elle l'avait prononcée. La tête lui tourna légèrement, elle sentit ses jambes se dérober et s'appuya sur le comptoir. Mais son visage était éclairé d'un magnifique sourire. Pas celui de la star destinée aux photographes. Non, ce sourire-là venait du cœur.

— Pour le retour, quand le souhaitez-vous ?

Jamais. Mais sa conscience professionnelle était puissante et elle savait qu'elle avait prochainement, sans savoir quand exactement, un tournage à Vienne, celui d'*Eva ou les Carnets secrets d'une jeune fille* dont elle partageait l'affiche avec sa mère. Encore un rôle où elle devrait jouer la jeune et jolie jeune fille de Vienne. Le contrat avait été signé. Impensable de ne pas le respecter. Et puis, pour Romy, c'était aussi une question de principe, un contrat signé devait être honoré.

— Laissez la date du retour ouverte, affirma-t-elle.

Elle aurait pu prendre un aller-retour pour Paris, juste le temps d'un week-end prolongé. Histoire de revoir Alain, de parler avec lui. Mais il n'était pas question d'une escapade de touriste ni d'une promenade le long de la Seine. Non. Quelque chose de bien plus important se jouait.

Un tournant décisif dans sa vie. Romy en était convaincue.

Deux heures plus tard, Romy s'installa près du hublot dans un avion de la compagnie Air France. Avant d'embarquer pour Paris, elle avait rédigé une lettre à l'attention de ses parents dans laquelle elle expliquait qu'elle partait retrouver Alain et qu'il était le grand amour de sa vie. Elle avait remis l'enveloppe au chauffeur en lui précisant de la déposer à l'hôtel Sacher. Après l'avoir payé, elle s'était installée près de la porte d'embarquement et avait réalisé en jetant un coup d'œil à la grande horloge située sur le fronton du bâtiment que l'heure de son départ coïnciderait avec l'arrivée du

chauffeur si bien que son beau-père n'aurait pas le temps de venir la retrouver ici. Tout était bien calculé. Peu importe ce qu'il aurait pu entreprendre pour l'empêcher de partir, elle bénéficiait d'une émancipation et était donc considérée comme majeure, responsable et libre de ses choix. Elle ne mesura cependant la portée de sa décision, et sa radicalité, qu'à son arrivée à l'aéroport d'Orly. Elle se sentit tout d'abord un peu perdue, seule au milieu du hall des arrivées, de ce tumulte joyeux, entre les embrassades et les retrouvailles des voyageurs et leurs proches venus les chercher. Elle resta immobile, bousculée par ces gens, qui, une fois à nouveau unis, partaient avec hâte en direction du parking ou des transports en commun. Ils avaient tous un but. Elle non. Elle n'avait pas la moindre idée d'où elle devait aller. D'un pas hésitant, elle traversa le hall jusqu'à une cabine téléphonique. Elle réalisa alors qu'elle n'avait pas une pièce française, et se dirigea vers une banque, située juste à côté de la sortie, afin de changer toutes les pièces qu'elle avait sur elle, des schillings et des Deutsche Marks, en francs. Elle prenait peu à peu en conscience qu'elle devait à présent se débrouiller toute seule. Plus personne n'allait planifier sa vie, régler pour elle ses factures, prévoir un chauffeur ou organiser quoi que ce soit. Elle avait toutes les cartes en main, tout comme ces quelques pièces qu'elle venait de changer. Elle s'était libérée du cocon familial, de cette sécurité procurée par ce quotidien millimétré. Lancée dans la vie d'adulte. Elle retourna lentement vers la cabine téléphonique, occupée par une autre femme. Elle attendit cherchant dans son sac un paquet de cigarettes et un briquet. La nicotine eut un effet immédiat et calma un peu ses nerfs. Mais Alain allait-il se réjouir de sa venue ? Sa nervosité redoubla. Que se passerait-il s'il détestait les surprises ? Peut-être avait-il une autre petite amie, ici à Paris ? Cette personne à laquelle il téléphonait si souvent. Les mains tremblantes, elle chercha la lettre d'Alain dans son sac sur laquelle il avait écrit un numéro de téléphone où il était joignable. Depuis qu'il était séparé de la célèbre actrice française Brigitte Auber, il vivait chez son agent.

Dans la cabine téléphonique, la femme raccrocha enfin. Une cigarette dans une main, les pièces de monnaie dans l'autre, avec son sac à ses pieds, Romy fixait l'appareil. Elle prit une grande inspiration, glissa les pièces et composa DANTON 8848. Après deux sonneries, on décrocha et une voix d'homme dit :

— *Oui, allô * ?*

Romy ne reconnut pas cette voix et eut l'impression tout d'un coup que la terre s'ouvrait sous ses pieds. Elle était terrorisée à l'idée qu'Alain ne se réjouisse pas de sa venue. Sa gorge se noua et son cœur se mit à battre fort dans sa poitrine. Arrivant à peine à prononcer un mot, la voix faible, elle craignit que l'homme à l'autre bout du fil n'arrive à l'entendre ; elle finit par dire :

— C'est Romy. Est-ce que je peux parler à Alain ?

— *Oh, bonjour * !* Oui attendez un instant.

La voix sembla contente, ce qui la rassura un peu. Puis elle entendit : « Alain, viens vite ! Il y a ta Romy au téléphone ! »

Et puis enfin, sa voix :

— Romy ?

Il paraissait surpris comme s'il ne pouvait croire qu'il s'agissait d'elle.

Après une courte hésitation, elle se lança :

— Je suis à Orly. J'ai pris le premier avion et je suis ici sans même…

— Qu'est-ce que tu fais à Paris ?

— Je veux être avec toi.

Elle crut deviner son sourire à l'autre bout de l'appareil.

— Ne bouge pas ! Je viens te chercher !

Lorsqu'elle raccrocha, une sensation de chaleur et de bonheur intense l'envahit. Tout se passait comme elle le souhaitait au plus profond d'elle-même. Même dans ses rêves les plus secrets, elle n'avait pas osé se dire que ce serait possible. Elle venait de couper le cordon avec sa famille et à

présent elle attendait Alain. Le début d'une nouvelle vie à ses côtés. Une vraie scène de film.

Mais ce n'était pas un film. C'était bien sa vie. *Mon Dieu !* se dit-elle soudain prise de panique. *Mais qu'est-ce que j'ai fait !*

Chapitre 23

Paris, automne 1958

Romy avait lu dans un guide touristique de Paris que les promenades à l'automne le long de la Seine étaient synonymes de « détente » et de « bien-être ». Elle y aurait volontiers ajouté le mot « bonheur ». Et ce bonheur aurait pu être parfait si tous les jours la culpabilité ne venait pas la piquer et la perturber. Depuis son arrivée à Paris, sa famille œuvrait pour qu'elle revienne en Allemagne. Romy et Alain vivaient chez Georges Beaume dans le quartier le plus en vogue de Paris : Saint-Germain dans le 6e arrondissement. Georges était le mentor et l'agent d'Alain. Un homme proche de la quarantaine, un touche-à-tout, à la fois journaliste, agent, scénariste, traducteur de l'anglais. Il connaissait tout le monde à Paris, toujours là au bon endroit, dans la soirée, quand il le fallait. Georges avait ouvert beaucoup de portes dans le milieu du cinéma et il fut, dès le premier jour, un très bon ami du couple. L'appartement de Georges Beaume était situé dans un immeuble aux belles pierres blanches, au 3, quai Malaquais, juste devant la Seine. Il s'agissait d'un appartement ancien qui avait le charme du chic parisien : superbe parquet au sol, trois mètres de hauteur sous plafond, moulures. Depuis les fenêtres, la vue était imprenable et donnait sur le Louvre. On pouvait y admirer la Seine bordée d'arbres. Comme beaucoup d'appartements à Paris, celui de Georges n'était pas très grand et deux petits

canapés en velours rouge collés l'un contre l'autre servaient de lit à Alain et Romy. Le manque de place leur importait peu. Ils ne se quittaient pas, cherchant en permanence la proximité de l'autre. Romy savait que ce couchage de fortune faisait partie de la vie de bohème pour laquelle elle avait abandonné sa vie privilégiée de star. Le vrai problème, c'était le téléphone. Il sonnait toujours aux heures les plus improbables. Sa famille choisissait des horaires différents, mais avec à chaque fois l'intention de déranger, et de lui balancer toutes les horreurs que la presse à scandale en Allemagne répandait sur Alain Delon. Ça commença dès son arrivée à Paris. Elle avait à peine eu le temps de savourer le verre de vin que lui avait servi Georges, que le téléphone sonna. Il décrocha, et après un rapide « Bien sûr * » tendit le combiné à Romy :

— *Ta maman * !*

— Oh, mon Dieu ! souffla Magda après avoir entendu la voix de sa fille dire un court « Oui, allô ? ». Oh, mon Dieu, reprit-elle, je t'ai retrouvée ! Nous nous faisons tellement de soucis pour toi !

— Maman, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Je vais bien. Je suis chez Alain.

— Justement, c'est bien ce qui nous inquiète !

— C'est parfaitement inutile, répondit Romy calmement, tout va très bien.

Elle sourit à Alain qui était installé dans le canapé, son verre de vin à la main, discutant avec Georges. Son cœur s'emballa. Elle était vraiment folle amoureuse de lui.

— Romy, s'il te plaît, je ne vois pas en quoi cela peut aller bien. Tu as été enlevée !

Elle commença à comprendre le véritable sens de l'appel de sa mère, qui ne consistait pas à s'assurer que sa fille était bien arrivée. Romy en fut particulièrement blessée. Elle trouva aussi que le moment était très mal choisi pour se justifier auprès d'elle. Toute la nervosité du voyage retombait,

tout comme l'adrénaline et le courage qu'il lui avait fallu pour prendre cette décision. Romy se sentait lasse, épuisée, emportée par un mélange d'émotions, entre excitation, bonheur et fatigue. Sa mère était bien la dernière personne avec laquelle elle avait envie de parler. Un enlèvement ! C'était vraiment absurde. Ses parents la prenaient donc vraiment pour une cruche ? Romy décida d'être un peu lâche et de fuir la confrontation.

— Maman ? Maman ? Je ne t'entends pas bien… Tu es toujours là ? dit-elle en tapotant du bout du doigt le téléphone.

— Mais oui, bien sûr mon trésor ! Je…

— Allô ? Allô ? La communication est vraiment mauvaise…

Romy recouvrit l'écouteur de sa main afin de donner l'impression qu'elle était loin et d'étouffer le son de sa voix :

— Maman, on se rappelle un autre jour, d'accord ? Il doit y avoir un problème sur la ligne. Je pense à toi. Bisous.

Elle claqua un baiser près du téléphone et raccrocha espérant que sa mère la laisserait tranquille. Mais il était impensable que Magda accepte ça et dix minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau. Romy, lovée dans les bras d'Alain qui la réconfortait, se leva pour décrocher. Cette fois-ci, son beau-père était à l'autre bout du fil.

— Mais de quel droit te permets-tu de faire ça à ta mère !!! Elle est très inquiète et se fait beaucoup de soucis pour toi !

— Mais Daddy, je ne fais rien de mal ! Je vis comme des millions de filles de mon âge ! Je suis avec mon petit copain…

— Mais ce n'est pas possible ! Tu es tellement naïve ! Tu ne te rends donc compte de rien !!! (Il haussa encore davantage la voix.) Tu t'es mise dans un sacré pétrin !!! Je viens demain à Paris et te ramène à la maison.

— Non ! lança-t-elle.

— Et où as-tu l'intention de dormir cette nuit ?

— Ici ! Chez Georges Beaume, l'ami d'Alain.

— Tu vois ! dit-il d'un ton triomphant, tu le dis toi-même, il est son ami. Ce type t'embarque dans ses histoires malsaines et toi, tu es tellement naïve que tu ne t'en rends même pas compte ! Tu ne peux pas rester là, Romy ! Va au moins à l'hôtel ce soir et je viens te chercher demain…

— Non ! répéta-t-elle d'un ton décidé, se surprenant elle-même de cette énergie, de cette force qu'elle avait en elle de s'opposer à eux ; elle ajouta : Non, Pas question ! Reste avec Maman et laisse-moi tranquille ! Bonne nuit.

Sans ajouter un mot, elle raccrocha en se demandant ce qui avait été le plus douloureux : la rupture avec ses parents ou les accusations portées envers l'homme qu'elle aimait. Elle se tourna vers Alain et Georges, le regard toujours dans le vague. Les deux hommes attendaient nerveusement sa réaction. Elle releva la tête vers eux, les trouva tous les deux très beaux, habités l'un et l'autre par la volonté de percer dans le milieu du cinéma français, deux hommes tout sauf conservateurs, même plutôt un peu rebelles, deux hommes à l'opposé de son beau-père. *Mais entre eux deux et Daddy, qui est vraiment le type malsain ?* se demanda-t-elle avec amertume.

— *Puppelé*, viens…

Alain tendit la main pour l'inviter à venir le rejoindre sur le canapé. Malgré toute la tendresse de sa voix, Romy fut prise soudain d'une grande incertitude. Les mots de ses parents résonnaient encore dans sa tête, provoquant le doute : et s'ils avaient raison ? Elle refusa d'y croire. Elle avait raison, elle devait couper le cordon, prendre de la distance avec sa mère et son beau-père. Elle était assez grande pour suivre son propre chemin. Malgré tout, ce sentiment de culpabilité ne la quittait pas. La partie de son cœur qui n'appartenait pas à Alain se rebellait. Était-ce bien de partir sur un coup de tête ? N'aurait-elle pas dû discuter avec ses parents de son avenir ? Est-ce qu'elle blessait ses parents en venant s'installer ici à Paris ? N'avait-elle pas une responsabilité vis-à-vis d'eux ? Les enfants ne doivent-ils pas être reconnaissants de l'éducation qu'ils ont reçue ? Elle trouvait que, parfois, elle pensait comme l'aurait fait l'impératrice Sophie à propos du

code d'honneur du couple impérial. C'était comme si elle dialoguait avec Sissi. Romy était tiraillée entre sa famille et son amour pour Alain. Elle se sentait rongée par la culpabilité. Mais l'idée de perdre Alain lui était insupportable. Elle avait l'impression qu'elle mourrait si elle perdait son grand amour.

Les premières semaines passées à Paris auraient pu être magnifiques, si elle n'avait pas été en permanence rongée par cette culpabilité. Le jour, les deux amoureux roulaient à toute allure dans le cabriolet d'Alain, fonçant sur le boulevard Saint-Germain ou dans les ruelles du Quartier latin frôlant les fleuristes, les étals de fruits, ou bien longeant les bouquinistes au bord de la Seine. La nuit, ils allaient de bar en bar, dansaient dans les clubs de jazz ou bien au Matignon, une boîte de nuit fréquentée par les artistes en vogue, située sur les Champs-Élysées. Romy appréciait cette liberté, cet anonymat. Elle découvrait la joie de pouvoir faire ce qu'elle voulait sans être reconnue. À Paris, elle pouvait ne pas se soucier de son image, elle n'avait pas à craindre d'être reconnue par les paparazzis ou les fans. Elle était libre.

Pourtant, Romy se sentait toujours prisonnière.

Chaque journée était pour elle à la fois synonyme d'aventure et de désastre personnel. Son bonheur était en permanence fauché parce qu'un membre de sa famille la contactait. Au téléphone ou par lettre. Mais à l'inverse, quand elle ne recevait ni appel ni lettre, elle paniquait tout autant, imaginant alors une rupture définitive avec sa famille. Elle avait peur de perdre l'amour de sa mère, de son beau-père et de son frère. Il lui était très compliqué de savourer le bonheur. De couper le cordon avec sa famille, et devenir adulte.

— Tu es comme une enfant, murmura Alain une nuit, alors qu'ils étaient assis par terre sur le palier, portant encore sur leur corps la chaleur de leur passion.

Ils fumaient l'un à côté de l'autre. Devant eux, les deux grandes fenêtres de l'immeuble étaient ouvertes et une tiède brise de musc remplissait tout

l’espace et gonflait le drap dans lequel Romy s’était enroulée.

— Pure, naïve et sublime, ajouta-t-il le regard dans le vague.

Elle posa sa tête sur son épaule. Alain avait peut-être raison, elle était encore une enfant. Une petite fille qui n’avait pas eu d’adolescence et qui devait à présent se comporter comme une adulte. Pendant toutes ces années qu’elle avait passé en studio sur les plateaux de tournage, elle n’avait pas eu la possibilité de vivre une vie normale d’adolescente et n’avait pas pu devenir indépendante, comme la plupart des autres personnes. Ses parents ne l’avaient pas encouragée non plus à le devenir. Ce tout ou rien, ce tiraillement ne la lâchait pas.

— Tu aurais dû t’apercevoir depuis longtemps que je ne suis plus un enfant, mais une femme ! lui dit-elle en lui mettant un coup de poing dans les côtes.

Il la prit dans les bras et la serra avec douceur contre lui en murmurant :

— Je suis dépassé par mes sentiments pour toi. Je n’avais jamais connu ces émotions avant de te rencontrer.

Étrangement, cette phrase ne sonnait pas comme une déclaration d’amour, mais plutôt comme un poids qui l’étouffait.

Chapitre 24

Dix jours après l'arrivée de Romy, Alain dut recommencer à travailler. Il jouait le rôle principal dans le film français *Faibles femmes*, qui serait tourné dans les studios de Boulogne-Billancourt. L'histoire de trois femmes amoureuses du même homme qui, lorsqu'il annonce vouloir en épouser une quatrième, décident de l'empoisonner. Un rôle sur mesure. Il serait sûrement plus simple pour lui de le jouer que de se glisser dans le personnage du lieutenant Lobheimer. Un don Juan était plus proche de lui. Le scénario avait bien entendu était écrit longtemps avant leur rencontre, mais l'imaginer entouré de ces actrices la rendait jalouse. Elle était agacée de savoir que l'une d'entre elles était très riche. Le cachet d'Alain avait considérablement augmenté pour ce tournage, mais Romy possédait beaucoup plus d'argent que lui. Chaque mois, son beau-père lui envoyait 5 000 Deutsche Marks depuis son compte en Suisse sur lequel était déposé tout l'argent qu'elle avait elle-même gagné avec ses films. Chaque mois, elle dépensait toute cette somme. Elle pouvait enfin faire du shopping à Paris ! Mais Romy était aussi une femme très généreuse, qui couvrait de cadeaux son entourage. Elle n'avait aucune conscience de l'argent, ignorant que cette somme équivalait au salaire annuel moyen en Allemagne de l'Ouest.

Lorsqu'Alain tournait, Romy passait ses journées avec Georges Beaume. Ils se baladaient tous les deux, entre shopping et visites en touristes des lieux incontournables de la capitale. Ils passaient des heures aux terrasses des cafés, où Georges lui traduisait des articles en anglais. Il savait mieux

qu'Alain la conseiller sur ses plans de carrière, connaissant très bien l'industrie du film français et les scènes de théâtre parisiennes. La langue française restait encore une barrière pour Romy. Dans une librairie située à côté de l'appartement, elle acheta toute une pile de dictionnaires, livres de grammaire et d'exercices de diction. Elle se procura aussi plusieurs œuvres de la littérature classique qu'elle offrit à Alain, pas uniquement pour lui faire découvrir de grands textes, mais aussi pour lui donner davantage le goût de la lecture.

Cette nouvelle existence à Paris changea également la perception que Romy avait d'elle-même. La vie dans la métropole française avait un charme et une atmosphère qui n'avaient rien à voir avec ce qu'elle avait vécu jusqu'à aujourd'hui. Depuis la fin des tournages de Sissi, son apparence avait peu changé. Ici, elle croisait en permanence des femmes qui étaient complètement différentes d'elle. Pendant ses précédents séjours à Paris, cela ne lui avait pas sauté aux yeux. Elle avait été accueillie ici comme une star, sans se préoccuper des autres, mais la Romy du moment voyait les choses sous un autre œil. Ce qu'elle observait surtout, c'était les existentialistes assis aux terrasses des cafés du boulevard Saint-Germain, habillés tout de noir, maquillés de manière dramatique, avec un trait d'eye-liner épais, le teint poudré clair. Sur l'avenue Montaigne, là où se trouvait la galerie marchande la plus grande et la plus célèbre, elle croisait des mannequins à l'allure longiligne habillées dans des tenues dernier cri, aux coiffures très stylées, les lèvres recouvertes d'un rouge vif. Elles ressemblaient à Brigitte Bardot ou Jean Seberg. Mais Romy était également très impressionnée par les Parisiennes qui marchaient avec élégance avenue de Rivoli tout en faisant leurs achats dans les prestigieuses galeries marchandes. Elles démontraient tellement d'esprit dans leur tenue au quotidien. Romy voulait leur ressembler, être une des leurs, mais elle ne savait pas encore comme s'y prendre pour se défaire de l'attitude de la mignonne jeune fille de Vienne qui lui collait à la peau. Il lui manquait une amie à ses côtés qui aurait pu la

conseiller. Sa mère avait été sa seule confidente. Mais en ce moment, elles ne se parlaient pour ainsi dire plus du tout, sa mère hurlant comme une furie à l'autre bout du fil à chacun de ses appels. Elle continuait de répéter en boucle à sa fille que vivre avec Alain était le pire des choix. Après une énième dispute avec elle, qui la poussa une fois encore au bord de la folie, Romy décida de saisir un couteau, au sens propre. Elle n'était absolument pas prête à couper définitivement le lien avec sa famille, mais elle décida qu'elle pouvait au moins se couper les cheveux. Après avoir raccroché, elle composa aussitôt le numéro de téléphone du salon de coiffure Alexandre de Paris et prit un rendez-vous pour une dénommée Rose Albach afin de ne pas être reconnue. Elle fut surprise de constater que son nom de naissance lui ouvrait quand même les portes d'un coiffeur prestigieux.

Le salon se situait rive droite dans la rue commerçante huppée du faubourg Saint-Honoré, entre la rue Royale et la place Vendôme. Avec ses grandes vitrines entourées de bois foncé, le salon ressemblait de l'extérieur à une très élégante librairie. Le blason en avait été dessiné par Jean Cocteau, ami du célèbre coiffeur. Romy avait l'habitude de fréquenter les salons de coiffure, à Paris et ailleurs, mais celui-ci était un temple de la beauté incomparable. Il y régnait une atmosphère toute particulière. Alexandre de Paris était essentiellement fréquenté par une clientèle internationale. Dans les miroirs de ce somptueux salon se reflétaient les visages de femmes parées de magnifiques bijoux. Installées sous des casques chauffants, elles bavardaient entre elles, essentiellement en anglais, mais parfois aussi dans d'autres langues étrangères qui venaient se mêler aux conversations. Malgré ce brouhaha joyeux, les rires et les bruits des sèche-cheveux, le maître des lieux restait d'une concentration implacable. Le salon affichait complet presque en permanence. Alexandre et toute son équipe de coiffeurs (composés uniquement d'hommes) s'occupaient avec professionnalisme des cheveux de leur clientèle. Des esthéticiennes étaient dédiées à la manucure et à la pédicure. Habillées en jaune, elles glissaient sur leur tabouret d'une

cliente à l'autre, tirant avec elle une armoire sur roulettes remplie de tous leurs accessoires et de vernis à ongles.

Mademoiselle Albach fut reçue avec délicatesse. On lui proposa un café et elle essaya de profiter de ce moment pour se détendre. En vain. Passant sa main dans ses cheveux, elle se demanda s'il ne serait pas plus sage de partir et de retrouver Georges à l'appartement. À moins qu'elle ne demande qu'une couleur, quelques mèches peut-être, un soin aussi bien sûr, mais surtout sans rien couper.

Pourtant, lorsqu'on lui demanda ce qu'elle souhaitait, les mots sortirent comme par eux-mêmes :

— *Coupez, s'il vous plaît * !*

Cette nouvelle coiffure allait être un nouveau scandale.

Elle pensa à ses prochains films et laissa défiler dans sa tête tous les scénarios, les personnages… Elle avait signé un contrat pour *Eva ou Les Carnets secrets d'une jeune fille* et Romy estima que les cheveux courts iraient très bien à ce personnage. Dans une production franco-allemande, elle jouerait ensuite une hôtesse de l'air dans le film *Mademoiselle Ange*. Là aussi, une coupe courte et moderne serait appropriée. Ça se compliquerait pour le film *La Belle et l'Empereur* qui se déroulait pendant le Congrès de Vienne de 1815. La jeune actrice s'avoua que ça ne conviendrait peut-être pas à Fanny, son personnage. Et elle tira la même conclusion concernant son rôle dans le film *Katia*, dont le personnage était dans le prolongement de Sissi. Elle avait déjà porté une perruque pour incarner l'impératrice, et en ferait de même. Elle fut soulagée. Mais elle ne trouvait rien contre la colère de ses parents. Pour sûr, ils détesteraient. Elle se mit à trembler, rien que de les imaginer, de les entendre la critiquer, et ne put retenir un cri ! Le coiffeur s'arrêta surpris. Elle s'excusa et prétexta le peigne, qui lui avait fait mal, son cuir chevelu était si sensible. Le coiffeur reprit et elle ferma les yeux, essayant d'oublier sa colère et son angoisse.

Deux heures passèrent.

— *Voilà* * *!* s'exclama Alexandre d'un ton triomphant.

Lorsque Romy ouvrit les yeux, elle découvrit une tout autre femme dans le miroir. Une étrangère. Peut-être pas complètement. Mais le reflet renvoyait l'image d'une femme plus mûre, moins enfant. Ce carré court légèrement ondulé, agrémenté d'une frange longue tombant jusqu'au-dessus de ses sourcils, lui donnait un air légèrement effronté. La nouvelle couleur dans des tons de miel lui allait bien mieux que le blond foncé qu'elle portait depuis le rôle de Christine Weiring. Ce miel doré se rapprochait de sa couleur naturelle, son châtain foncé, tout en éclairant son visage. Cette coiffure la changeait et surtout s'accordait avec cette transformation qu'elle ressentait en elle, dans son corps et dans son âme. Romy n'était plus une jeune fille. Elle était devenue une femme.

— Vous êtes satisfaite, Mademoiselle ?

Après s'être observée longuement dans la glace, elle releva les yeux vers le coiffeur, et lui dit, souriante :

— Oh oui, beaucoup !

Elle quitta le salon de coiffure, le cœur léger. Elle marchait heureuse dans les rues de Paris, avec une sensation de flotter. Pour la première fois, elle eut le sentiment de devenir une Parisienne. Absorbée par ses pensées, elle ne vit pas le scooter qui zigzaguait comme un fou sur le trottoir entre les passants. Afin d'éviter Romy, il braqua son volant et tomba sur le bord de la route. Il s'ensuivit une dispute générale, tout le monde s'en mêla, les passants, les voitures, sans oublier les aboiements de chiens et les klaxons. Pourtant, tous ces bruits atteignirent Romy comme étouffés dans du coton. Elle ne quittait pas des yeux le conducteur du scooter, toujours à terre avec son engin. Elle en était persuadée, elle avait déjà croisé cet homme, la veille, sur le quai Malaquais. Elle l'avait vue tourner autour de la statue de la République, comme s'il s'agissait d'un manège. Elle n'avait pas imaginé un instant qu'elle avait pu être suivie. Elle savourait même, jusqu'à aujourd'hui, cette magnifique sensation de liberté qu'elle avait à Paris,

seulement gâchée par les appels quotidiens, et les reproches de sa famille. Mais elle commença à visualiser différentes scènes et elle se souvint d'un homme qui disparaissait au coin d'une rue, semblait attendre ou la suivre à la sortie d'une boutique. Il ne pouvait pas s'agir d'un simple hasard. Son beau-père avait-il engagé un détective privé pour la faire surveiller ?

Elle hésita à demander au propriétaire du scooter de s'expliquer sur-le-champ. Mais elle préféra ne pas se lancer dans une explication au milieu de cette rue fréquentée, de peur que la discussion tourne au vinaigre et devienne du pain bénit pour la presse à scandale. Devant une telle situation, elle aurait habituellement fait marche arrière, serait retournée dans le salon et aurait exigé qu'on lui commande un taxi. Mais la nouvelle Romy fouilla dans son sac à la recherche d'un foulard qu'elle posa sur sa tête. Elle fit un nœud sous le menton, mit ses lunettes de soleil noires et s'élança dans les rues de Paris. Le cœur léger et à nouveau envahie par une incroyable sensation de bonheur.

Romy, qui avait grandi dans les Alpes et connaissait bien les montagnes, compara sa situation à une descente en luge dans une neige poudreuse. Quand la planche glisse à toute allure, que l'on en perd le contrôle et qu'on arrive dans la vallée sans pouvoir s'arrêter. En arrivant à Paris, elle n'aurait jamais pu imaginer à quel point la presse deviendrait une menace.

Dans les premiers clichés publiés dans les tabloïds, on la voyait déambuler dans les rues, sortant d'une boutique les bras chargés de sacs. Les photos suivantes furent prises, toujours à son insu, la nuit. Romy dans les bras d'Alain. Romy avec une cigarette. Romy avec un verre de vin. Romy et Alain dans le cabriolet. Avec Georges. Les photos la mettaient rarement en valeur. Bien au contraire. À ce moment-là, les articles publiés avec les clichés n'étaient pas encore trop à charge. Mais quand même, l'intention était sans équivoque : l'icône de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Autriche avait quitté le pays et, par amour, s'était installée à Paris. La presse allemande la désignait alors clairement comme une traîtresse et son image de jeune fille innocente en prenait un sacré coup. On ne lui pardonnait pas sa relation avec

Alain Delon, présenté dans les journaux comme un criminel français. Un kidnappeur. Un usurpateur. Un voleur. Encore, si l'actrice de Sissi avait offert son cœur et perdu la tête dans les bras d'un prince, son public l'aurait compris, et accepté, mais le choix d'un jeune acteur totalement inconnu déclencha cette traînée de boue. Si au moins elle avait choisi Horst Buchholz… Mais Horst venait de se marier – avec une Française !

Son beau-père avait-il lancé cette meute à ses trousses ? Sa famille ne lâchait rien et ne semblait pas avoir l'intention de la laisser vivre en paix. Blatzheim rejeta toutes ses accusations et Romy finit par le croire lorsque certains journaux accusèrent sa mère de l'avoir enfermée, de l'avoir forcé à travailler comme une esclave. Jamais il n'aurait laissé dire de telles infamies sur sa femme.

Lorsqu'Alain était à ses côtés, Romy s'efforçait de donner le change, de s'en amuser, comme si cela ne l'atteignait pas. Elle se procurait les magazines dans un kiosque à journaux qui vendait la presse internationale. Un jour, alors qu'ils étaient tous les trois installés à la table d'un café sur les Champs-Élysées, Romy lança le journal sur la table et dit à Alain et Georges :

— Regardez donc ! La rédaction a organisé un sondage sur moi ! La majorité est contre mon choix de petit ami.

— Je demande si, moi, je veux à la majorité cette fille !

Romy explosa de rire. Elle se pencha vers lui et posa un baiser sur sa joue. Dans son dos, elle entendit le bruit de déclencheur d'un appareil photo. Sa joie s'effondra.

— Et ma nouvelle coiffure aussi, ils ne l'aiment pas… murmura-t-elle, puis elle ajouta, le regard baissé : Pourtant ça fait des années que tout le monde veut me ressembler.

Elle réalisa alors que ses fans ne voulaient pas ressembler à Romy Schneider. Et encore moins à Rosemarie Albach. Mais à Sissi. Un personnage fictif.

Le scandale lancé par la presse allemande finit aussi par s'étendre aux journaux français, enlevant alors à Romy toute sa liberté.

— J'ai peur de sortir de l'appartement, de franchir le pas de la porte… confia-t-elle une nuit à Alain alors qu'ils étaient tous les deux allongés sur les canapés-lits et que l'angoisse l'empêchait de fermer les yeux.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, *Puppelé*. On s'en fout, de ce que ces journalistes écrivent. Ils sont de toute façon persuadés que je suis un coq gaulois qui a enlevé la princesse d'Autriche !

Il arrivait toujours à voir le verre à moitié plein, quand elle le voyait à moitié vide.

— Tu parles avec beaucoup de sagesse, *mon coq gaulois* *.

— Ah non, ne m'appelle pas comme ça ! Et puis la sagesse… J'ai l'impression d'être un grand-père !

— Comment on dit *Opa* en français ?

— Pépé.

— Alors, à partir de maintenant, je vais t'appeler Pépé !

Elle l'interrompit avant qu'il n'ait le temps de dire un mot et, posant un doigt sur sa bouche pour l'empêcher de parler, elle murmura :

— *Pépé* et *Puppelé,* ça sonne bien…

— *Mon Dieu * !* lança-t-il d'un ton narquois, mordillant le doigt qu'elle avait posé sur ses lèvres.

Ils s'enlacèrent dans un vertige amoureux, une étreinte passionnée qui fit oublier à Romy toutes ses pensées douloureuses.

Chapitre 25

La première apparition officielle de Romy aux côtés d'Alain se déroula lors de la première d'un film au Cirque d'Hiver, une somptueuse salle de spectacle, mais également bâtiment de cirque, construit au XIXe siècle et situé dans le 11e arrondissement de Paris. Cette manifestation répondait à tous les critères d'une soirée de cinéma : tapis rouge, projecteurs, journalistes, foule de fans en attente d'autographes. Les femmes portaient des robes de soirée et les hommes des smokings. Comme d'habitude. Avec une différence de taille : Romy n'était pas la star de la soirée. Elle était une actrice célèbre au bras d'un acteur un peu moins célèbre, mais dont l'allure, le bagou et le charisme donnaient à voir l'inverse. Alain Delon était l'acteur en devenir. Elle marcha sur le tapis avec une grande élégance, sûre d'elle-même, souriante, mais pour la première fois, elle ne se sentait pas à sa place.

Tout le monde semblait se connaître. On se prenait dans les bras, on se faisait la bise (une pratique totalement nouvelle pour la jeune Allemande), et surtout on parlait vite, très vite, en français. Romy ne connaissait personne, ne comprenait pas un mot des conversations, mais le plus gênant pour elle était qu'elle se sentit soudain comme une petite provinciale, une gentille fille des Alpes, complètement à côté de la plaque. Rien à voir avec l'élégante Parisienne. En dehors de sa nouvelle coiffure, qui lui ôtait un brin de naïveté, trouvait-elle, elle se sentait comme une Allemande ennuyeuse. Elle n'avait pas cet « esprit français », ce goût pour la mode. Sa robe de soirée était très classique, rien à voir avec les coupes modernes de celles des autres femmes.

Elle n'avait pas cette allure élégante, ce pas si assuré des Parisiennes. Ce soir-là, elle en fut convaincue, Alain avait raison : elle avait vraiment l'attitude d'une petite fille. C'était clair comme de l'eau de roche.

La soirée était pourtant très importante pour Romy. C'était la toute première au bras de son amoureux. Et personne n'était là pour lui interdire quoi que ce soit ! Surtout pas d'aller à sa table, encore moins de s'asseoir à ses côtés. Elle but du champagne et se laissa entraîner par la musique. Elle observa d'un regard envieux les couples danser sur la piste, espérant qu'Alain l'inviterait. Pour la première fois, elle pouvait se comporter en public comme elle le souhaitait. Sans devoir se cacher, elle pouvait vivre son amour pour Alain au grand jour, et s'amuser autant qu'elle le souhaitait.

Soudain, Alain se leva de sa chaise ; elle le regarda les yeux pétillants, espérant qu'il l'entraîne sur la piste, mais il lui déposa un baiser rapide sur la joue et dit :

— Je reviens tout de suite, je dois aller saluer quelqu'un.

Elle comprenait, oui, bien entendu, Alain devait penser à sa carrière et il fallait entretenir les contacts professionnels, il n'était pas là que pour passer la soirée avec elle. Même si elle s'ennuyait.

Elle le suivit du regard. Impossible de faire autrement, Alain était de loin le plus bel homme de la soirée. Et c'était le sien, son amoureux. Le regarder dans cette salle et se dire que cet homme était le sien la comblait de bonheur.

— Romy !

Georges s'assit sur la chaise d'Alain.

— Tu es toute seule, tu ne t'ennuies pas au moins ?

— Tu es à la place d'Alain. Il revient !

— Oui, bien sûr… répondit-il, fixant un point au loin dans la salle.

Romy suivit son regard. L'arrivée de Georges lui avait fait perdre Alain des yeux. Mais là, à nouveau, elle le voyait. Il discutait avec une femme qui dégageait à la fois une distance froide et quelque chose d'incroyablement attirant. Elle avait la trentaine et portait une longue robe noire droite, avec un

décolleté plongeant. Ses cheveux longs et ondulés étaient noirs également et dans son visage au teint très pâle ressortaient ses yeux foncés et très maquillés. Cette femme était fascinante. Mais Romy comprit aussi très vite qu'elle n'était ni réalisatrice ni productrice et se demanda alors pour quelle raison Alain souhaitait absolument s'entretenir avec elle.

— C'est qui ?

— Oh, elle… répondit Georges sur un ton un peu évasif, tu veux dire la femme avec laquelle Alain parle ?

Après une courte pause, il poursuivit :

— C'est Juliette Gréco. Elle est chanteuse et ce soir elle est l'invitée star. Elle va d'ailleurs interpréter quelques titres tout à l'heure.

Romy fronça les sourcils.

— Ils se connaissent depuis longtemps ?

— Non… Pas trop…

Elle ne savait pas que son *Pépé* aimait les chanteuses. Elle n'avait pas non plus imaginé qu'Alain souhaitait devenir chanteur.

— Pourquoi Alain veut lui parler ? Qu'est-ce qu'il lui veut ?

— Eh bien, ils doivent parler des existentialistes, rétorqua Georges sur un ton léger, il paraît qu'elle est la muse de Sartre…

— Oh ça va ! Ne me raconte pas d'histoires ! lança-t-elle énervée.

Au même moment, Alain s'approcha de Juliette Gréco, glissant sa main dans les boucles de sa chevelure. Il flirtait. Par réflexe, Romy porta elle-même sa main dans ses cheveux.

— Alain admire Juliette Gréco ! En tant que chanteuse, mais aussi actrice, affirma Georges. Il lui demande sûrement un conseil. Elle a beaucoup de succès, elle est même célèbre à Hollywood ! Elle a tourné entre autres avec Mel Ferrer, Errol Flynn et David Niven. C'est vraiment un super contact pour Alain.

— Et moi ? Je suis qui moi ? dit-elle avec colère.

— *Ma petite* *…

Georges lui prit la main et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Elle a onze ans de plus que toi, et elle est française. Tout le monde en France connaît Juliette Gréco. La vie ici est… différente…

Et c'était vrai. La vie à Paris était bien différente de celle de Vienne. Mais ce n'était pas une raison pour accepter de voir son petit ami flirter avec une autre femme ! Romy se souvenait en effet avoir vu au début de l'année Juliette Gréco dans un second rôle dans *Bonjour tristesse*, adapté du livre éponyme. Malgré le scandale provoqué par le thème, le film avait été encensé par les critiques et Romy avait été reconnaissante d'être en âge de pouvoir le voir au cinéma.

Bon, d'accord. Cette femme était une star. Mais Romy aussi, bien que, ce soir et pour la première fois, elle ne soit pas le centre d'intérêt de la réception. Elle était simplement une actrice allemande, qui certes avait une renommée internationale, mais n'était pas encore célèbre en France. Elle était terriblement vexée par l'attitude d'Alain. Comment pouvait-il la laisser en retrait et préférer être avec Juliette Gréco ?

Romy se sentit perdue sans savoir comment se comporter. Devait-elle partir ? Faire un scandale ? Accepter cette humiliation ? Elle n'avait encore aucune expérience. Avant ce soir, elle n'était encore jamais sortie sans ses parents, qui étaient toujours là pour la protéger et la conseiller. Elle ne s'était jamais rendue à une soirée professionnelle avec un homme. Et là, elle était seule. Complètement seule. Sans Alain à cet instant.

Juliette Gréco attirait toujours plus d'admirateurs et Alain n'était plus le seul à lui tourner autour. Pourquoi ne revenait-il pas s'asseoir à ses côtés ? Elle n'allait quand même pas aller le chercher.

Elle serra les dents et attendit.

Quelques minutes plus tard, Alain revint à leur table. L'objet de son désir semblait apparemment attiré par d'autres hommes que lui. Elle dansait d'ailleurs avec l'un d'entre eux sur la piste. Romy observa le regard noir

qu'Alain porta sur le couple dansant ensemble. Visiblement vexé, il contenait sa colère.

— Viens, on danse ! proposa-t-il et sans ajouter un autre mot, il se leva et entraîna Romy sur la piste.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je veux danser avec ma *Puppelé*. On est là pour ça, non ? dit-il d'un ton acerbe.

Elle ne répondit pas. Sa mauvaise humeur passerait bien. Elle savourait cette valse, ils tournaient tous les deux, en rythme. Elle se rapprocha un peu plus de lui, suivant complètement les mouvements de son corps. Cette danse laissait s'envoler sa jalousie. Un arrière-goût cependant restait présent, comme une douleur lancinante. Elle essayait de l'ignorer, de ne plus avoir mal. C'était elle, finalement, la femme qui était à ses côtés, celle qu'il tenait à présent dans ses bras. Elle essaya de profiter à nouveau de la soirée, mais elle dut toutefois se forcer un peu.

Après deux autres danses, Alain la raccompagna à leur table, mais il ne s'assit pas.

— Je reviens, dit-il et il disparut aussitôt dans la foule des gens du cinéma.

Mais pourquoi il me fait ça ? Elle chercha un visage connu, quelqu'un avec qui elle aurait pu discuter. Mais elle ne connaissait personne pour la sortir de cette pénible solitude. Elle comptait pourtant deux productions franco-allemandes à son actif et avait même signé de nouveaux contrats, alors pour l'amour du ciel, pourquoi ne croisait-elle personne qu'elle connaissait ? Comme une âme en peine, elle était assise à sa table, seule, sans que personne ne lui prête la moindre attention. La bouteille de champagne devint sa seule compagnie, qu'elle but à grandes gorgées, sans pour autant réussir à assécher sa soif.

Et là, elle le vit.

Dans son champ de mire. Ce n'était sûrement pas intentionnel. Il se contrefichait très certainement de savoir si Romy l'observait ou pas. Elle le remarqua sûrement, car le couple qui dansait devant lui (ou plutôt devant eux) venait de quitter la piste. Alain dansait avec une femme menue, délicate, aux cheveux blond vénitien et qui portait une robe à la fois d'une grande simplicité et d'une incroyable élégance. Ils dansaient d'un pas très lent. Alain tenait cette femme serrée contre lui. Comme si rien n'existait autour d'eux. Cette danse aurait pu constituer les prémices d'une nuit d'amour. La femme releva la tête, rit à gorge déployée, puis se lova à nouveau contre l'épaule d'Alain.

Ces quelques instants avaient suffi à Romy pour reconnaître ce visage. Elle l'avait vu récemment sur grand écran au cinéma avec Alain et Georges. Cette femme s'appelait Jeanne Moreau, une des plus grandes comédiennes de théâtre, célèbre et aimée dans tout le pays. Les critiques l'avaient encensée dans *Les Amants* de Louis Malle, qui avait d'ailleurs remporté un prix spécial du jury lors du festival du film à Venise. Sans aucun doute, Jeanne Moreau était une actrice exceptionnelle. Son jeu devant la caméra, mais également sa remarquable carrière au théâtre forçaient l'admiration. Mais de quel droit cette femme se pendait-elle de cette manière au cou de son amoureux ?

Devant la beauté magnétique et l'élégance sensuelle de Jeanne Moreau, dont Alain paraissait si attiré, Romy se sentit plus encore que jamais petite et grosse. Nulle et inintéressante. L'idée que sa mère puisse avoir raison lui traversa même l'esprit : Romy n'avait rien à faire à Paris. Elle ne faisait pas partie de ce monde-là.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Malgré toute sa technique de comédienne, elle ne parvint à les retenir. Elle prit sur elle pour ne pas se lever et partir sur-le-champ. Et penser à son père n'arrangea guère les choses. Wolf Albach-Retty était aussi un homme à femmes. Il n'avait en tout cas pas eu la réputation de rester fidèle pendant son mariage avec Magda

Schneider. Mais c’était une image lointaine que Romy adorait. Et si le caractère d’Alain ressemblait un petit peu à son père, lui serait-il possible de lui pardonner ?

Chapitre 26

Schönau
Pays-de-Berchtesgaden octobre 1958

— Maman, je n'ai pas cessé de pensé à toi, j'étais toujours auprès de toi, dit Romy entre deux sanglots, bien plus souvent que tu ne l'imagines. S'il te plaît, crois-moi…

— Mais bien sûr, ma fille. Je serai toujours là pour toi. (Magda la serra fort contre elle et lui caressa les cheveux.) C'est bien que tu sois revenue à la maison.

Romy n'en était pourtant pas si sûre. Elle doutait des sentiments d'Alain et toutes ses interrogations sur sa fidélité (ou son infidélité) la rongeaient. Pendant la soirée au Cirque d'Hiver, elle avait fait bonne figure, mais sur le chemin du retour, elle lui avait reproché de l'avoir laissée de côté. La réaction d'Alain fut un nouveau choc pour elle : non seulement il ne la comprenait pas, mais en plus, il s'emporta contre elle. À peine arrivée à l'appartement, Romy fit sa valise et décida de monter dans le premier vol pour Munich, persuadée de prendre la bonne décision. Mais à présent, elle en doutait.

Dès l'aéroport, elle se revit atterrir à Paris deux mois auparavant, folle amoureuse d'Alain. Et à présent, déjà, le retour. Un retour que chacun commenterait : prévisible, on l'avait bien dit, depuis le début, son histoire

d'amour avec Alain ne tenait pas la route. Elle avait perdu toute confiance en lui. Soudain, elle se sentait étrangère à Paris, une ville que pourtant elle aimait tant. Le miroir de son histoire d'amour. Elle fuyait les deux, l'homme et la ville. Dès son arrivée en Allemagne, sa mère se montra compréhensive et tempéra ses accusations. Comme si elle avait dégainé toutes ses munitions pendant les appels téléphoniques et dans ses lettres.

Mère et fille étaient assises l'une à côté de l'autre dans la salle de chasse de la Mariengrund. Romy pleurait dans les bras de sa mère comme une petite fille. Ce qu'elle n'avait jamais pu faire auparavant, sa mère étant constamment prise par son travail et ses déplacements professionnels. Lorsqu'elle était pensionnaire, et que ses amies rentraient chez elles une fois par mois, Romy devait rester seule à l'internat. Elle avait souffert de ce manque d'attention de la part de ses parents. Mais aujourd'hui, sa mère était là pour sécher ses larmes et la consoler. Leurs disputes, et tous ces moments affreux qu'elles avaient échangés, semblaient s'être envolés. Les yeux gonflés de larmes et la voix étranglée par les sanglots, Romy lui raconta toute la soirée au Cirque d'Hiver.

— Hum… fit sa mère sans paraître énervée contre Alain ; son regard s'assombrit pourtant et elle demanda : As-tu exigé une explication ?

— Oui, bien sûr… assura-t-elle en reniflant, il a dit que les hommes sont comme ça…

— Ah oui, j'ai déjà entendu ça… interrompit Magda d'une voix énervée, ton père parlait de la faiblesse des hommes. Pour lui, ils seraient « faibles ».

— Alain dit aussi qu'un homme aujourd'hui peut vivre libre et aimer qui il veut. Il dit que c'est la révolution sexuelle !

Romy n'osa pas confier à sa mère la phrase favorite d'Alain. Celle qu'il lui avait encore répétée ce soir-là, traduite une nouvelle fois par le pauvre Georges Beaume qui avait servi d'interprète lors de la dispute : « Tu ne peux pas comprendre, tu es beaucoup trop bourgeoise ! » Et effectivement, elle ne le comprenait pas. Pourquoi avait-il besoin d'autres femmes alors qu'il

l’avait, elle, à ses côtés ? Était-ce vraiment si bourgeois, faisait-elle preuve d’étroitesse d’esprit en exigeant la fidélité de l’homme qu’elle aimait ?

Magda eut un rire cynique.

— Eh bien, la révolution d’Alain me semble vieille comme le monde ! Ton père courait déjà après les jupons des femmes, et c’était il y a plus de vingt ans. Personne à l’époque ne parlait d’une « révolution sexuelle », et il trouvait quand même ça génial. Oui, tu sais, pour les hommes, le succès favorise la virilité…

— Maman, s’il te plaît ! rétorqua Romy qui se sentait prise entre deux feux : d’un côté, l’admiration qu’elle portait à son père et de l’autre, la peur que sa mère puisse avoir raison. Ne parle pas comme ça de Papa…

— Je peux juste te dire, souffla sa mère, que les cinq dernières années de notre mariage ont été les pires de ma vie et du fond du cœur, Romy, je te souhaite de ne pas vivre la même chose. C’est bien que tu sois partie et que tu ne sois pas restée une seconde de plus avec Alain.

Romy entendait et comprenait bien sa mère, pourtant le doute persistait en elle. Oui, la jalousie était un sentiment horrible et en aucun cas elle n’accepterait de partager l’homme qu’elle aimait avec une autre femme. Mais Alain lui avait tant donné. Il lui avait ouvert les yeux sur un autre monde. Une vie libre, une vie aussi festive dans les nuits parisiennes, sans parler de l’expérience érotique qu’elle n’avait encore jamais connue avec un autre homme. Voulait-elle vraiment renoncer à tout ça ?

— Tu sais, reprit Magda, c’est agréable d’être avec quelqu’un sur qui tu puisses compter. C’est ce que j’apprécie plus que tout avec Daddy.

— Oui, répondit simplement Romy qui avait l’habitude d’entendre cette phrase.

Sa mère soulignait souvent que son beau-père était un homme de confiance.

Romy ne comprenait pas vraiment la relation de sa mère et de son beau-père, car Hans Herbert Blatzheim était un homme bien différent de Wolf

Albach-Retty, à commencer par sa beauté bien moins éclatante. Dans sa tête, tout s'emmêlait, mais une chose lui apparut tout d'un coup clairement : une relation avec un autre homme lui semblait si ennuyeuse qu'elle se dit finalement qu'il valait peut-être mieux vivre une passion, qui pouvait certes la rendre malheureuse, plutôt qu'une histoire plate et sans relief. Bref, ennuyeuse.

— Repose-toi ma chérie, suggéra Magda. Demain est un autre jour.

— Oui, Maman, dit-elle en essuyant ses larmes.

— Au fait… (Magda lui passa la main dans les cheveux.) Ta nouvelle coupe te va très bien, tu es très belle. Tu fais plus femme. Mais je ne suis pas sûre que cela plaise à tes fans…

Cette phrase lui fit l'effet d'un coup de poing. Elle réalisa combien elle avait, jusqu'à son départ pour Paris, vécu sous la coupe de sa mère. Magda pensait bien faire, Romy en était persuadée. Mais elle en avait marre de toujours tout exécuter selon les goûts et les souhaits de sa mère. À l'internat, elle s'était pliée aux règles imposées par les Sœurs et ne les avait jamais remises en question, mais aujourd'hui, tandis que ses anciennes camarades de lycées volaient de leurs propres ailes et s'épanouissaient en tant que mère au foyer ou dans leur vie professionnelle, Romy devait toujours se plier aux choix de sa mère : Maman choisissait les rôles et films dans lesquels elle jouait, Maman conseillait. Tout était passé à la loupe et au contrôle de sa mère, y compris les vêtements, la coiffure et son corps. Romy était gourmande, mais il n'était pas question de manger des gâteaux ou des sucreries, car Maman l'interdisait afin de vérifier son poids, même si elle n'était pas maigre pour autant. Ces règles resteraient toute sa vie gravées en elle comme dans du marbre. Et parfois, la pression était telle qu'elle en devenait intenable, si insoutenable que Romy ne rêvait que d'une chose, fuir le plus loin possible…

Hildegard Knef possédait tout ce dont Romy rêvait : elle avait treize ans de plus qu'elle, était très attirante. Sortie diplômée à quinze ans de la

célèbre école de formation d'acteurs du studio de l'UFA à Babelsberg, elle joua des rôles puissants qui furent récompensés par de nombreux prix. Elle tourna à Hollywood, monta sur scène à Broadway. Mais plus que tout, Hildegard possédait ce que Romy n'avait pas : la liberté.

Avant la première d'un film, à Hambourg, Romy eut la sensation d'étouffer, de ne plus arriver à respirer. Son manque de souffle ne venait pas de son corsage (très serré sous sa magnifique robe de soirée à fleurs), mais des conseils que sa mère lui assenait en boucle depuis qu'elles avaient commencé à se préparer pour cette soirée à laquelle assisteraient de nombreuses personnes du milieu du cinéma. Il s'agissait de sa toute première soirée de ce type. Sa mère continuait de la sermonner à propos de l'acteur Horst Buchholz : pas question de passer trop de temps avec lui, interdiction de danser. À un moment, Romy eut l'impression qu'elle allait se mettre à crier. Mais aucun son ne sortit d'elle. Alors elle partit. Elle trouva sa seule échappatoire dans la fuite. Habillée de sa robe de soirée, pieds nus, elle courut dans le couloir de l'hôtel Atlantic sans savoir où elle allait. Juste prendre l'air. Respirer ! Reprendre ses idées. Ne sachant pas où se diriger dans cette tenue (impensable de sortir de l'hôtel), elle décida de frapper à la porte de l'actrice Hildegard Knef, elle aussi logée dans cet hôtel et que Romy admirait tant.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-elle surprise.

— Je n'en peux plus ! répondit Romy dans un souffle tout en entrant dans la chambre.

Elle aperçut une autre femme, mais ses yeux trop encombrés de larmes ne lui permirent pas de la distinguer vraiment.

— Je n'en peux plus ! répéta-t-elle en se jetant sur le lit. Ils ne me laissent pas une seconde de libre. Pas un instant. Je ne suis jamais seule. Je dois en permanence leur rendre des comptes. Je ne suis pourtant plus une enfant… raconta-t-elle la voix prise dans les sanglots.

— Mais qui êtes-vous ? questionna Hildegard Knef d'un ton calme.

— Mon beau-père. Ma mère. L'attachée de presse.

Romy pleurait à chaudes larmes et cria :

— Tous ! Vraiment tous !

L'autre femme présente dans la chambre s'approcha d'elle. Elle lui tendit un verre et lui dit avec un fort accent néerlandais :

— Je suis Ilse, je suis habilleuse. Tenez, buvez ça ! C'est du whisky, ça va vous calmer les nerfs !

Romy attrapa le verre, sentit, et surprise, faillit le lâcher.

— Je n'ai pas le droit ! murmura-t-elle ; en ce moment, je n'ai pas le droit de boire quoi que ce soit d'autre que du jus d'orange. Manger aussi, je n'ai pas le droit. Sinon, je vais être trop grosse, dit Maman.

— Buvez ! C'est comme un médicament, affirma Hildegard Knef.

— Peut-être une autre fois. Merci !

Romy refusa le verre de whisky et le redonna à Ilse.

Pendant quelques minutes, elle avait réussi à s'enfuir. Il lui manquait encore le courage de déroger aux règles imposées par sa mère et de faire quelque chose de ces bribes de liberté volée.

Romy fixait songeuse le plafond de sa chambre d'enfant. Elle observait les ombres que le soleil couchant dessinait par la fenêtre. Quand elle était enfant, elle y voyait des silhouettes d'animaux, aujourd'hui elle imaginait davantage des bouteilles et des verres. C'était étrange que cette scène à l'hôtel Atlantic lui revienne maintenant à l'esprit au lieu des soirées joyeuses avec sa mère à boire du champagne pendant la tournée aux États-Unis au début de l'année. Ce dont elle se souvenait le plus, c'était ce sentiment de servitude, cette absence de liberté qui accompagnait cette permanente tutelle.

Elle perçut la sonnerie du téléphone, mais ne bougea pas du lit. Son état encore vaporeux l'empêchait de se lever. Et puis si c'était pour elle, sa mère la préviendrait. De toute façon, qui aurait bien pu vouloir la joindre ? De quoi aurait-elle pu discuter sans l'aval de sa mère ? Sur cette dernière pensée, Romy s'endormit.

Chapitre 27

Romy pensait qu'un chagrin d'amour était source d'insomnie. Sa surprise fut grande, lorsque ce matin-là, elle se réveilla après une nuit de quatorze heures de sommeil. Son corps était tellement épuisé, vidé, qu'il n'avait exigé qu'une seule chose : dormir. Son cœur, lui, était toujours brisé. Petite consolation, ses yeux étaient moins gonflés, moins rougis, et elle arrivait même à retenir ses larmes, qu'elle sentit monter dès qu'elle repensa à sa rupture. Il fallait juste essayer de ne pas y penser.

Elle enfila sa robe de chambre, se glissa dans ses chaussons et descendit les marches du chalet. À chaque pas, elle ressentait un peu plus la chaleur du lieu et les bruits familiers la réconfortaient. Elle arriva dans le salon et le chien sauta sur elle, tout content de la retrouver. Depuis la cuisine, elle entendait le tintamarre des casseroles manipulées par la bonne, et la voix de sa mère, qui vraisemblablement téléphonait, résonnait depuis la véranda. Romy s'installa dans le salon, heureuse d'être là. C'était bon et rassurant de retrouver la chaleur du foyer familial.

— Bonjour, ma fille ! lui dit sa mère qui venait de raccrocher le combiné. Je dois te saluer de la part de Ernst Marischka. J'étais au téléphone avec lui !

— Merci, répondit Romy poliment, comment va-t-il ?

— Il se fait beaucoup de soucis pour le quatrième volet de Sissi.

— Maman, s'il te plaît, s'exclama Romy, tu ne vas pas recommencer. On a déjà eu cette conversation suffisamment de fois !

— Oui, mais… Étant donné que… Comme ta situation a disons un peu changé, peut-être vois-tu les choses différemment.

— Non ! s'exclama Romy d'un ton ferme.

Elle se dirigea vers la fenêtre, entourée de jolis rideaux, et laissa son regard divaguer sur la terrasse, le cheval, les prairies. La pluie tombait dru et formait de grosses flaques. Les nuages étaient lourds et recouvraient les sommets des montagnes et la cime des sapins du jardin. Sur la vitre, les gouttes de pluie coulaient comme des perles. *Ces traînées de pluie ressemblent à des larmes qui coulent le long des joues.* Elle répéta fermement, sans se retourner vers sa mère :

— Non ! Je n'ai pas changé d'avis.

— S'il te plaît, est-ce que tu pourrais y réfléchir ? Ernst ne veut pas te forcer, bien sûr, si vraiment tu ne veux plus jouer Sissi…

— Il n'en a aucun droit, lança-t-elle d'un ton glacial.

— Mais il dit aussi… ajouta Magda, que dans ta vie tu joueras encore une multitude d'autres rôles, mais qu'aucun autre ne te portera comme Sissi.

Romy garda le silence. Elle apprécia l'éloignement de sa mère, qui ne vint pas la serrer contre elle afin de l'influencer et la faire changer d'avis. Romy était rentrée depuis à peine vingt-quatre heures, et déjà, on la harcelait avec des propositions de films qu'elle avait déjà refusées. Elle ne savait même plus combien de fois elles avaient déjà eu cette conversation. Était-ce là son avenir ? Ses perspectives ? Sa vie ? Une guerre sans fin avec sa mère et son beau-père afin de faire ses propres choix ? Le projet d'un quatrième Sissi était le symbole sans fin d'une tutelle, d'une exigence, de consignes qui apparemment l'attendaient. Cela ne s'arrêterait jamais ? Et recommencerait dès qu'elle poserait un pied à la maison ? Romy eut l'impression que ses parents n'attendaient qu'une seule chose, que sa capacité de résistance craque et qu'elle cède, enfin. Ils voulaient l'avoir à l'usure. Ou bien pensaient-ils vraiment qu'elle était si naïve et qu'elle resterait pour toujours leur petite marionnette dont ils tireraient les fils à leur guise ? Comme dans

le passé. Mais aujourd'hui, Romy était une femme et souhaitait être considérée comme telle.

Elle allait prendre la parole pour expliquer à sa mère qu'elle n'était pas revenue pour entendre les mêmes rengaines, lorsque le téléphone sonna à nouveau. Magda décrocha et resta longtemps sans parler. Ce long silence semblait inhabituel. Une ambiance étrange flottait dans la pièce. Romy le percevait. Elle avait l'intuition que quelque chose n'allait pas, qu'une mauvaise nouvelle se préparait. Elle sentit son regard la transpercer. Elle se retourna.

Magda la fixait d'un regard noir. Elle finit par dire en anglais :

— *One moment, please…*

Elle écarta l'écouteur de son oreille comme s'il pouvait être contaminé par un virus et le tendit vers sa fille :

— C'est pour toi. Paris.

Alain !

Son cœur se mit à battre à tout rompre, tellement elle était heureuse d'imaginer lui parler. Elle allait se précipiter, mais sa fierté la fit se retenir. Elle repensa à leur dispute, à sa jalousie et se dit qu'elle devait garder un peu de distance. Elle se concentra pour garder une voix neutre lorsqu'elle prit le combiné pour prononcer en français « Allô ».

— Salut, Romy, c'est Georges.

Ce n'était pas Alain. De déception, Romy sentit à nouveau les larmes lui monter aux yeux. Elle se tourna afin que sa mère ne la voit pas.

— Oui ? demanda-t-elle.

— Je suis tellement content de pouvoir te parler ! Comment tu vas ?

— Ça va…

— Alain n'a pas arrêté d'essayer de te joindre. Il a appelé des dizaines de fois.

— Ah bon ? répondit-elle à la fois surprise et agacée.

Avait-il réellement essayé de lui parler ? Elle dormait à poings fermés et n'aurait donc pas entendu la sonnerie ?

— Il a peur que tu ne veuilles plus jamais lui parler. Ou plutôt que ta mère refuse. C'est pour ça que c'est moi qui t'appelle.

— Ça n'a pas de sens ! protesta-t-elle.

Elle se souvenait que le téléphone avait sonné plusieurs fois la veille au soir alors qu'elle n'était pas encore couchée. Sa mère lui avait dit qu'il s'agissait d'une erreur. Était-ce lui ? Peut-être. Sûrement.

— Je suis désolée, j'ai beaucoup dormi, affirma-t-elle. Mais maintenant tu peux me parler. Que se passe-t-il ?

— Alain est malheureux comme les pierres. Il n'arrête pas de pleurer. Il était déjà dans cet état à son retour de Vienne et il ne savait pas encore que tu viendrais le rejoindre à Paris. S'il te plaît, Romy, reviens ! Je t'assure que je ne vais pas pouvoir le supporter encore longtemps !

Elle se mit à rire. Georges et elle étaient devenus amis. Il tolérait qu'elle l'appelle *Georgette,* un clin d'œil à sa préférence pour les hommes. Il aimait toujours exagérer. Qu'Alain soit triste ne prouvait pas son amour pour elle. Elle ne savait plus quoi penser, elle aussi était tellement triste de cette situation. Le savoir dans cet état lui plaisait d'une certaine manière. Elle reprit un peu confiance.

— J'aimerais qu'il puisse…

Elle s'interrompit, réalisant que sa mère était toujours derrière elle à ne pas perdre une miette de la conversation. Elle dit simplement :

— Dis à Alain que…

À nouveau, elle s'arrêta. Il y avait pourtant tant de choses qu'elle voulait lui dire, mais impossible avec sa mère collée à elle.

— Romy, ma chérie, essaye de le comprendre… répondit Georges. Avant toi, Alain n'a eu des relations qu'avec des femmes beaucoup plus âgées que lui et très libres. Forcément, ça l'a influencé. Mais avec toi, c'est vraiment

différent. Alain aime ton innocence, ta sensibilité. Mais ce n'est pas facile, il ne sait pas non plus toujours comment s'y prendre avec toi.

Comme si elle ne l'avait pas compris !

— Je souhaiterais, répéta-t-elle avec une voix plus ferme, qu'il me dise tout ça lui-même. Georges s'il te plaît, est-ce que tu peux lui transmettre ce message ?

— Bien sûr ! Est-ce qu'il a le droit de t'appeler ?

— Je n'ai rien contre.

— Bien. C'est bien. J'espère que l'on va bientôt se revoir ! Nous n'avons pas replié ton lit, tu sais.

— *Au revoir, Georges * !*

En raccrochant, elle s'étonna elle-même de son si bon accent français. Elle avait beaucoup progressé ces dernières semaines. Et si Paris était finalement sa nouvelle maison ?

— Oh ma pauvre ! Ma petite Romy !

Magda prit sa fille par les épaules, la fit se retourner vers elle. Elle poursuivit :

— Je suis tellement désolée pour toi. J'aurais vraiment préféré que tu ne sois pas obligée d'avoir cette conversation. Mais comme tu étais juste à côté de moi, je ne pouvais pas faire autrement, j'étais obligé de te le passer.

— Est-ce qu'Alain a téléphoné ? demanda-t-elle d'un ton froid.

— Oui, plusieurs fois et il était vraiment désagréable. Cet homme n'a vraiment aucune éducation. Sois contente de t'en être débarrassée ! Bon, il ne faut plus parler de lui. On l'oublie.

D'un geste brusque, Romy se dégagea de l'étreinte de sa mère.

— Pourquoi je ne peux pas décider moi-même si je veux lui parler ?

— Mais parce que je suis ta mère et que je sais donc mieux que quiconque ce qui est bien pour toi. Tu es encore une enfant.

— Je ne suis plus une enfant ! cria Romy. Et je veux parler avec Alain, Maman ! Donc la prochaine fois qu'il appelle, tu me le passes !!!

— Mais enfin, reprends-toi ! s'exclama sa mère. Regarde dans quel état il te met ! Non, vraiment, ce serait beaucoup mieux pour toi si…

Romy n'écoutait plus. C'était comme si elle coupait le son pour ne plus entendre les vociférations de sa mère. *Ce serait vraiment beaucoup mieux pour moi si je repartais le plus vite possible à Paris*. Elle en était convaincue. Si Alain était prêt à leur redonner une chance. Retourner vivre à Paris, la clé de sa liberté. Le seul moyen de se libérer de la prison que représentait la maison de ses parents. Elle n'avait pas d'autre choix si elle ne voulait plus vivre sous leur emprise.

— Oublie Paris ! lança sa mère comme si elle lisait dans les pensées.

— Non, Maman. Non. Je ne veux pas me disputer avec toi et tu sais bien combien je t'aime !

Romy avait réussi à garder son calme, mais haussa ensuite le ton :

— Je ne veux plus que tu me traites comme ton esclave !

Romy n'en pouvait plus. Elle était à bout. De ses parents et de leur emprise sur sa vie et sa carrière. Et à présent sur Alain, le grand amour de sa vie.

Je suis une femme et je voudrais juste pouvoir vivre ma vie.

Chapitre 28

Vienne, novembre 1958

Quelques jours après son retour à Paris, Romy dut déjà repartir à Vienne. Laisser Alain, qui venait de terminer son dernier film et avait du temps à lui consacrer, lui brisa à nouveau le cœur. Mais l'actrice avait un tournage et il n'était pas question pour elle de ne pas honorer ses engagements professionnels. Elle aurait pourtant tant voulu rester à ses côtés. Depuis leur réconciliation, elle voulait vivre chaque seconde de sa vie avec lui. Elle l'accompagnait même jusqu'au bout de la nuit, lors de ses virées dans la boîte de nuit du Club Élysées Matignon où ils sortaient avec des réalisateurs français, sans que personne ne s'intéresse vraiment à elle. Alain et Romy avaient tous les deux grandi dans des univers totalement différents, mais ils avaient en commun l'ambition et le souhait de faire carrière dans le cinéma.

Ils étaient réconciliés. Romy accepta son libertinage, plus par contrainte que par conviction. Il lui expliqua sa soif de liberté comme un rempart dans la vie contre la peur, l'angoisse, l'ennui et que le lui laisser sa liberté ne ferait que rendre leur amour encore plus grand. Il se justifia également en rabâchant son discours sur la bourgeoisie et ses valeurs qui n'étaient que mensonges, et finalement aussi une forme d'infidélité. La liberté, c'est bien ce qu'elle était venue chercher à Paris. Cet amour libre dans leur couple, il lui laisserait aussi le vivre. Elle resta sans voix, ne trouvant tout d'abord

rien à répondre à cette conception du couple qui était à l'opposé de celle qu'elle s'en faisait. Ensuite, elle comprit qu'Alain suivait en réalité les théories et préceptes des existentialistes. Jean-Paul Sartre et Albert Camus étaient à ce moment-là les mentors de la jeunesse parisienne et finalement, il n'était pas surprenant qu'il approuve leurs idées.

— Partout dans le monde, les maris trompent leurs femmes et les femmes trompent leurs maris ! affirma Georges, et il insista pour être encore plus précis :

— Personne n'en parle, mais tout le monde le sait et continue de fermer les yeux sur la vérité. Les jeunes de notre génération veulent appeler les choses par leur nom : l'amour libre. Personne ne s'impose des contraintes ou s'obstine dans le mensonge. Au final, nous sommes tous ouverts à quelque chose de nouveau.

Au moins, l'explication était claire.

Le problème pour Romy était qu'elle n'avait absolument aucune envie d'un autre homme. D'avoir d'autres relations sexuelles. Alain était le seul homme qu'elle voulait aimer.

Le sujet de son nouveau film, une comédie romantique, traitait de l'amour libre. Dans *Eva ou Les Carnets secrets d'une jeune fille*, elle campait pour le première fois un personnage léger, un peu frivole, en désaccord avec sa mère sévère et moralisatrice. Elle jouait aux côtés de sa propre mère, qui une fois encore tenait ce rôle dans le film. Après son départ de Mariengrund et leur dispute, qui était la plus forte qu'elles aient jamais eue, elle redoutait le tournage. Allaient-elles réussir à jouer ensemble ? Sa famille se comportait comme les personnages d'une pièce de Shakesperare : sur la scène, ils se disputaient à mort, mais pendant la pause, quand ils reposaient les armes, ils se tombaient dans les bras. Leurs échanges houleux appartenaient à la scène et le reste en était éloigné. Tout allait donc dans le meilleur des mondes et lorsqu'elles se retrouvèrent à l'hôtel Sacher, elles s'enlacèrent dans les bras en se répétant combien elles s'aimaient.

Magda ne pouvait s'empêcher de la fusiller du regard pendant qu'elle téléphonait à Paris. Alain et elle s'appelaient des heures, tous les jours, ça coûtait une fortune. Pendant le tournage de *Christine*, Romy commençait toujours la journée en demandant : « Où est Alain ? » Sur le plateau de *Eva ou Les Carnets secrets d'une jeune fille* elle ne la débutait pas sans avoir dit *Je t'aime* * à son amoureux ou l'avoir entendu lui dire. Le plus souvent, elle arrivait à le joindre au téléphone au petit matin, après une nuit de fête. Nerveuse, elle contenait sa jalousie, ne voulant pas trop montrer qu'elle contrôlait ainsi s'il dormait bien chez Georges, déjà heureuse qu'il décroche. Il ne semblait pas dérangé de ses appels matinaux, au contraire.

Mais son absence devint insupportable. Elle lui proposa de venir la voir, ce qu'il accepta immédiatement. Elle en était folle de joie, sautait, dansait et se précipita dans la chambre de sa mère pour partager avec elle cette nouvelle.

— Alain vient à Vienne !!! s'exclama-t-elle heureuse.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de le laisser dormir dans ta chambre.

— Mais non bien sûr, répondit-elle avec un sourire narquois, il va prendre une chambre…

— Oui, il n'en est pas question autrement. Que vont penser les gens sinon ? N'oublie pas, Romy, que tes faits et gestes sont très observés dans cette ville. Tu es une star, et lui…

Magda s'interrompit et, après une courte hésitation, conclut d'un haussement d'épaules.

Romy décrocha le téléphone sur sa table de nuit et lança :

— Je vais demander à la réception de réserver une chambre pour Monsieur Delon ! Voilà, tu es contente ?

— Ah… Ma petite Romy…

Magda soupira et retourna d'un pas lourd dans sa chambre.

Chapitre 29

À son arrivée, Alain s'installa dans la chambre que lui avait réservée Romy. Comment aurait-il pu accepter de dormir dans la même suite que sa mère, même avec cette porte communicante maintenue fermée. Sa mère avait raison sur un point : un couple non marié n'avait pas à partager la même chambre dans un hôtel comme le Sacher. Peut-être qu'à Paris, tous vantaient les mérites de la révolution sexuelle et de l'amour libre, mais à Vienne, la tradition primait. D'ailleurs, dans *Eva ou Les Carnets secrets d'une jeune fille* qu'elle tournait actuellement, cette morale prévalait à la fin : l'héroïne épousait son amant avant qu'ils ne couchent ensemble. Toutes les grivoiseries finissaient par rentrer dans le droit chemin. Romy suivait certaines règles, mais passait tout de même ses nuits dans les bras d'Alain.

Ils profitèrent pleinement de la ville, juste tous les deux, ne vivant plus cachés comme l'été précédent pendant le tournage de *Christine*. Elle l'emmenait écouter du jazz dans le club de Fatty Georges, ou encore au Playboy-Bar et même à l'Eden-Bar, une des boîtes les plus chics de Vienne. Même si tout n'était pas complètement au goût et dans les habitudes d'Alain, à commencer par le dress code exigé à l'entrée.

— Ça fait vraiment bourgeois ! Tu peux m'expliquer pourquoi une cravate ferait de moi un homme présentable ?

Ils avaient profité de l'absence de Magda pour rester tous les deux dans la suite et se préparer.

— Ça, tu peux le demander une fois que tu seras une star, *Pépé*, répondit Romy d'un ton léger.

Elle lui déposa un baiser sur la joue.

— Je le serai. Tu peux compter sur moi ! rétorqua-t-il.

— Je sais ! Mais en attendant, tu portes celle-ci !

Elle glissa la cravate autour de son cou. Elle l'avait achetée cet après-midi dans le magasin pour hommes Malowan situé en centre-ville, près de l'opéra. La boutique était déjà une référence à l'époque de l'empereur Franz Joseph.

— Fais un effort s'il te plaît ! Tu sais bien que Vienne est une ville bourgeoise, tout comme moi !

Il rit et la serra contre lui.

— Je vais réussir à changer ça ! dit-il en l'embrassant avec passion.

Alain la laissa lui nouer cette cravate et elle fut surprise qu'il capitule si rapidement. Il semblait aussi tolérer les paparazzis qui les suivaient, bien plus nombreux qu'à Paris à s'intéresser aux sorties du couple. La presse allemande n'en revenait toujours pas et ne voulait pas en démordre : comment leur star adorée, leur icône, cette incarnation d'une jeune fille innocente, pouvait-elle tout quitter pour se lier avec un jeune Français beau et intrigant ? Le chancelier de l'Allemagne de l'Ouest Konrad Adenauer et le président français Charles de Gaulle œuvraient certes pour la réconciliation franco-allemande, mais dans les mentalités, la France était encore l'ennemi juré. Sans vraiment le vouloir, avec son rôle dans les trois films de Sissi, Romy possédait une image dont la dimension politique dépassait celle d'une simple actrice. Les articles sur elle étaient acerbes, le ton des journalistes grinçant et les critiques vives, tout comme les dernières lettres de ses fans. Mais Romy s'en fichait. Le plus important à ses yeux était Alain, l'amour, l'attention et la tendresse qu'il lui portait. Leur bonheur. Leur équilibre. Elle ne prêtait donc guère attention aux gros titres des journaux. Il était là à ses

côtés, et c'était tout ce qui comptait pour elle. Elle n'avait pas besoin de l'accord de journalistes pour vivre son histoire d'amour.

— Tu vois, dit-elle alors qu'ils rentraient à l'hôtel après la soirée à l'Eden-Bar, toi aussi, tu peux être bourgeois !

Il était tard et la nuit enveloppait les ruelles du premier arrondissement, le centre historique de Vienne. L'air était tiède, doux pour la saison. Ils marchaient lentement, collés l'un contre l'autre, semblant ne faire qu'un. On entendait simplement les talons hauts de Romy qui claquaient sur les pavés et l'écho résonnait contre les murs du Palais impérial. Les lumières des lampadaires tremblaient sur le sol de la vieille ville. Pas une voiture. Pas un passant. Pas un fiacre. Les amoureux étaient comme seuls au monde dans ce décor majestueux. Dans cette nuit sublime, les étoiles se cachaient derrière les nuages, que la lune parfois, telle une amie malicieuse, venait transpercer. Romy vivait l'un des plus beaux jours de sa vie. Elle était envahie par un sentiment de bonheur si intense, si nouveau, qu'elle en avait presque le tournis. Le champagne qu'ils avaient bu ce soir l'enivrait aussi.

— Mais pourquoi est-ce si important pour toi de suivre ces règles ?

Tout en lui posant cette question, il tira sur le nœud de sa cravate et déboutonna les boutons du haut de sa chemise. Il continua :

— Sois donc toi-même, je veux dire, la vraie Romy, libre !

Je suis avant tout la fille de ma mère. Même si Romy commençait à faire bouger les choses pour se libérer de son emprise.

— Je vais te montrer comme je suis libre !

Elle s'éloigna de lui et se mit à sauter, danser. Elle tournait sur elle-même, les bras grands ouverts. Les pans de sa robe de cocktail s'ouvrirent sous l'élan comme une ombrelle, le bouton de son manteau de fourrure céda également. Elle faillit tomber et riait aux éclats.

— Regarde-moi ! Je danse la valse au milieu de la place Albertina. Ça, c'est la liberté !

Sa voix, deux fois plus forte que d'habitude, résonna entre les murs du palais.

— La *Liberté* * ! Tu vas voir, c'est autre chose !

Romy s'arrêta de danser, le corps toujours en déséquilibre.

— Je peux aussi danser, figure-toi ! lui lança-t-il.

Il explosa de rire.

— Regarde un peu ! Je vais te montrer, ma *Puppelé,* ce que c'est d'être libre !

Il commença à retirer lentement sa cravate, conscient qu'elle ne le quittait pas des yeux, puis il ôta son manteau et sa veste. Il lui donna tous ses vêtements tandis qu'elle s'asseyait sur le rebord de la fontaine Albrecht, comme si elle s'installait aux premières loges d'un théâtre. Alain prit un peu d'élan, tendit le bras droit devant lui, leva le gauche, puis la jambe droite, et…

Romy retint son souffle. Il fit une roue. Puis une autre. Et encore une autre.

Oh, mon Dieu ! Mais il va avoir un accident et se casser quelque chose !

Le spectacle qu'il lui offrait était incroyable. Alain était un vrai acrobate. Courageux. Impétueux. Attachant. Tout en lui vivait. Il enchaîna les roues et les sauts sur toute la place, puis s'arrêta. Il la rejoignit, le visage illuminé par un sourire satisfait et heureux, bien conscient qu'à cette heure tardive de la nuit, une patrouille de police aurait pu passer et le surprendre.

— Tu vois*, Puppelé,* ça c'est la liberté !

Elle ressentait de la joie qu'il ne lui soit rien arrivé, mais aussi de l'admiration pour sa force et son agilité.

— Oui, ça, je ne sais pas le faire !

— Je te l'apprendrai, Romy !

Il l'attira contre lui.

— Je vais t'apprendre tout ce que je sais. *Je t'aime* *.

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-elle.

Chapitre 30

Paris, début de l’année 1959

Lorsque Romy sortit de la voiture, elle était plongée dans le noir complet. Alain lui avait bandé les yeux. Il la tenait par les épaules et la guidait. Elle était bien incapable de savoir où ils étaient, elle avait perdu tout sens de l’orientation et, marchant prudemment, elle se cogna quelquefois. Mais qu’avait-il en tête ? La contraindre à éprouver une confiance aveugle en lui ?

— Voilà ! À trois, tu peux retirer le bandeau. Un, deux…

Il s’affaira avec le nœud qui s’était pris dans les cheveux de Romy. Elle serra les dents pour ne pas crier quand il lui tira sur le cuir chevelu.

— Et trois ! dit-il triomphant, on y est !

La lumière du jour l’aveugla. Elle cligna plusieurs fois les yeux pour ne plus voir cette multitude de petites étoiles danser devant elle. À sa grande surprise ils se trouvaient dans un quartier calme avec devant eux une rue bordée de grands platanes. Aucun magasin. Aucun café. Même pas un tabac dans lequel les Parisiens aimaient boire au comptoir leur café le matin ou acheter leurs tickets de métro. À droite et à gauche de la rue s’alignaient de beaux immeubles haussmanniens en pierre de taille, construits au milieu du XIXe siècle et devenus le symbole de la capitale, tout en changeant radicalement l’aspect de la ville. Respectant un cahier des charges strict, les

immeubles du baron Hausmann ne dépassaient pas les six étages, le rez-de-chaussée était en général réservé au commerce, la porte d'entrée, haute et large, permettait au fiacre de rentrer dans l'immeuble et d'avoir accès à la cour et aux remises.

Alain et Romy avaient roulé longtemps à travers toute la ville et la jeune femme n'avait pas la moindre idée d'où ils se trouvaient. Mais une chose était certaine : l'ambiance agitée de Saint Germain était bien loin… Elle se tourna vers lui. Il semblait heureux, même fier.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? questionna-t-elle.

— Je t'ai dit que je voulais te montrer quelque chose d'important. Eh bien, nous y sommes.

Pas un chat. Juste une dame au loin qui promenait son caniche en laisse. On était dimanche, mais elle imaginait bien que c'était la même ambiance tous les autres jours de la semaine.

— Je ne vois rien ! répliqua-t-elle un peu agacée de ne pas pouvoir partager sa joie d'être là.

— C'est devant toi ! Au 22, avenue de Messine.

L'immeuble se trouvait au coin de la rue, très bien situé, et donnait directement sur une petite place. Un peu plus étroit que ses voisins, il possédait cependant le même charme, avec des encadrements aux fenêtres et un balcon en pierre qui, pour Romy, ressemblait à celui de la maison de Juliette à Vérone, où Roméo venait lui déclarer sa flamme.

— C'est une belle maison ! dit-elle. Qui habite ici ?

— Moi, bientôt. Avec toi, ma *Puppelé* ! C'est ma maison.

— Moi ?

Elle le regarda les yeux écarquillés et continua :

— Toi… ? Tu as… ? Mais, enfin, pourquoi ? Ce n'est pas du tout ton genre ?

Il eut un petit sourire en coin, ses yeux aussi bleus que ce ciel d'hiver.

— Georges m'a conseillé de placer mon argent. Mes cachets augmentent, j'ai aussi de plus en plus de propositions de films. J'ai eu la possibilité d'acheter cette maison à de bonnes conditions. Et puis on a besoin d'un endroit pour nous deux, on ne va quand même pas rester vivre chez Georges pour toujours !

— Haha ! C'est sûrement pour ça qu'il t'a conseillé d'acheter ! Il veut qu'on parte !

Elle blaguait, mais au fond d'elle, elle n'en revenait pas. Elle regardait autour d'elle, encore et encore, pour bien s'assurer de l'ambiance de ce quartier.

—, Mais, heu… enfin, c'est très bourgeois ici quand même *Pépé,* non ?

— Oui, je sais. Mais quand on veut devenir une star, il faut savoir faire des compromis. C'est en tout cas ce que dit Georges. Et Jean-Claude est d'accord aussi.

Romy passa sa main sur la joue de son amoureux. Une star. Oui, Alain allait devenir une star. Les mauvaises critiques parues après la première du film *Christine* n'y changeraient rien. C'était sa route. La presse allemande était encore plus rude avec lui. On le décrivait comme un garçon d'ascenseur qui jouait un lieutenant. Romy fut quant à elle davantage épargnée, les journalistes soulignant son professionnalisme. Mais, à l'un comme à l'autre, il fut reproché de n'avoir montré aucune émotion devant la caméra. *Mon Dieu, mais s'ils savaient l'état dans lequel on était pendant ce tournage*. Aucun autre film auparavant ne l'avait autant transportée émotionnellement que *Christine*. Peu importait. Tout ça ne l'aiderait pas forcément à accéder à des rôles plus tragiques ou sérieux, comme elle le souhaitait pour sa carrière. La diffamation publique sur sa vie privée jouait une part importance dans ces critiques, pour la première fois aussi nombreuses. Pour Alain, il s'agissait de son premier rôle principal et il suscita l'intérêt de plusieurs réalisateurs et producteurs qui lui envoyèrent de nombreux scénarios à lire. Mais il affirmait qu'il préférerait travailler comme livreur de journaux plutôt

que comme acteur, si les critiques concernant son prochain film restaient aussi négatives.

Il lui prit la main.

— Tu es contente ? On va emménager dans le plus bel appartement, celui avec le balcon !

— Oh, *Pépé*, c'est magnifique…

Elle se jeta à son cou, réalisant peu à peu ce qui se jouait : il leur construisait leur nid à tous les deux. Fini les nuits sur le canapé dans le salon du meilleur ami ! Ils auraient à présent leur propre chambre à coucher, chez eux. Elle se le répétait : Alain avait acheté une maison et elle était la femme avec qui il souhaitait y emménager. Aucune autre. Il l'a choisie. Ses espoirs de ces derniers mois étaient largement dépassés. Se trouverait-elle dans un film ? Ce serait alors le moment où le héros se mettrait à genoux et ferait sa demande en mariage. Mais Alain avait prévu un tout autre scénario, sans aucun doute. Lui proposer un cadre de vie rangé et bourgeois dépassait déjà tellement ses convictions anticonformistes. *Je n'ai pas besoin d'alliance pour être heureuse. Il est mon homme. Je suis sa femme*.

— Viens, je vais te faire visiter ! Il va te plaire, j'en suis sûr ! Il faut qu'on réfléchisse aussi à la déco !

Main dans la main, ils passèrent la porte d'entrée.

Notre nid, notre nid d'amour à nous deux et personne ne pourra venir nous déranger.

Chapitre 31

— Au fait, Romy, que fais-tu de ton argent ? Je vais dire, tu le places comment ? lui demanda Georges.

Ils étaient installés tous les quatre (Romy, Alain, Georges et Jean-Claude) à la brasserie Lipp. Tout en reposant son verre de vin, Georges poursuivit :

— Tu devrais investir dans l'immobilier à Paris.

Elle manqua de s'étouffer. Nerveuse, elle regarda Alain dont le visage, caché derrière un épais écran de fumée, ne broncha pas.

— Mais je n'ai pas besoin d'un appartement !

— Non, bien sûr, tu vas emménager avec Alain, mais je veux dire, tu pourrais investir. Il se raconte que tu es l'actrice allemande la mieux payée et que ton beau-père et agent est dur en négociation. Bravo à lui. Mais je me demandais ce que tu faisais avec tout cet argent ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! dit-elle spontanément.

Elle s'en voulut de paraître une fois encore si naïve. Elle se racla un peu la gorge et d'une voix plus posée, expliqua :

— Je ne me suis jamais occupée de mes cachets parce que je laisse Daddy s'en occuper.

En réalité, elle se fichait de l'argent. Elle avait cru au début qu'il n'était plus question qu'ils emménagent ensemble, mais elle fut soulagée de comprendre que ce n'était pas le cas. La confiance était la clé de toute relation. Étrange d'ailleurs, pensa-t-elle, qu'elle ait une confiance aveugle

dans son beau-père pour son argent, mais doute en permanence de l'amour d'Alain pour elle. Même s'il se comportait ces derniers temps de manière irréprochable.

La brasserie Lipp (où ils savouraient un excellent dîner) n'avait pas l'ambiance habituelle des cafés fréquentés par les existentialistes. Il décernait pourtant chaque année, comme de nombreux autres cafés, un prix littéraire. Le restaurant, situé sur le boulevard Saint-Germain tout près de l'appartement de Georges, était un imposant bâtiment, avec une grande salle aux murs recouverts de miroirs, de grandes tables en bois, des lampes rondes, une atmosphère des années 20, qui servait depuis des dizaines d'années de la cuisine alsacienne. Touristes et intellectuels de la rive gauche se côtoyaient et y savouraient les excellentes bières proposées à la carte. Mais en cette période de l'année, les touristes restaient rares à Paris. Et les quatre amis passaient la soirée sans crainte d'être dérangés. Ils fêtaient l'emménagement de Romy et d'Alain avenue de Messine. Les meilleurs amis d'Alain étaient devenus également les meilleurs amis de Romy. Le vouvoiement était oublié depuis longtemps et les conversations portaient sur des sujets beaucoup plus personnels. Après un long silence, Romy se justifia :

— Daddy s'y connaît beaucoup mieux en affaires que moi ! Il sait comment ça fonctionne et tous les mois, je reçois un chèque…

Elle s'interrompit en milieu de phrase. Elle s'apprêtait à dire : « Je reçois tous les mois un chèque sur mon compte », mais elle se demanda soudain pourquoi le versement venait du compte de son beau-père et pourquoi tout son argent n'était pas sur le sien. Elle ne s'était encore jamais posé la question. Tout lui paraissait normal, jusqu'à aujourd'hui. Son anniversaire était le 23 septembre, elle aurait bientôt 21 ans et serait adulte, bien que déjà émancipée sur le plan juridique. Bousculée par toutes les questions, elle commença à jouer, pensive, avec les coquilles vides des huîtres dans son assiette. Jean-Claude brisa ce silence :

— Tu sais, Romy, à part Georges, personne n'y connaît rien en affaires ! Alain et moi aussi, on confie ça à des comptables. Mais on jette quand même des coups d'œil à nos relevés bancaires. Tu devrais demander à les consulter aussi. Ce n'est pas si difficile à comprendre, il y a une ligne pour l'argent qui rentre, puis une pour les retraits.

— Tu ne sais vraiment pas où passe ton argent ? s'inquiéta Alain.

— Romy, tu tournes trois films par an, depuis cinq ans, renchérit Georges, donc même après impôts, tu dois avoir une fortune. Pourquoi tu n'en sais rien ? Ce n'est pas normal.

Romy était très attachée à sa famille, leurs liens étaient étroits. Elle se sentait proche d'elle, même à des milliers de kilomètres. Les questions de ses amis, pourtant légitimes, la mettaient mal à l'aise. Elle ne voulait pas entendre de critiques à l'encontre de son beau-père. Nerveuse, elle empila dans son assiette ses coquilles d'huîtres et commença à le défendre.

— Mon beau-père a une procuration sur mon compte et il a mis mon argent en sécurité dans une banque en Suisse.

Elle s'interrompit et, car elle ne savait plus si son compte était en Suisse ou au Liechtenstein. Elle continua :

— Au début de l'année, Daddy a fait en sorte que je sois domiciliée à Tessin afin de faire des économies, car les impôts y sont moins élevés qu'en Allemagne. Je suis sûre que c'est effectivement bien mieux d'avoir son argent dans le même pays que là où on est administrativement enregistré.

— Faire des économies en ne payant pas d'impôts, n'est-ce pas là l'attitude du parfait petit-bourgeois ? murmura Alain qui, pensif, faisait tourner le reste de son vin dans son verre avant de le vider d'une traite.

George posa sa main sur celle de Romy.

— Arrête de jouer avec ces huîtres, tu vas finir par te couper ! D'ailleurs que fait le serveur ? Pourquoi ne vient-il pas débarrasser nos assiettes ?

— Quand revois-tu tes parents ? questionna Jean-Claude.

— Il est prévu que j'aille en mars à Lugano parce que je tourne *Mademoiselle Ange* sur la Côte d'Azur. De là, j'irai à Tessin, c'est plus facile de s'y rendre par la route tant qu'il n'y a pas trop de neige.

— Tu auras l'occasion de parler avec ton beau-père de ton argent. Tu pourrais par exemple, proposa Georges, lui demander qu'il te montre tes relevés bancaires. Il n'y a pas de raison qu'il refuse. Jette un coup d'œil, tu en sauras quand même davantage.

Elle acquiesça. Georges avait sûrement raison. Pourtant, elle doutait. Est-ce que Daddy la laisserait regarder dans ses classeurs ? Est-ce qu'elle arriverait vraiment à comprendre ce qui relevait de ses cachets ou de sa part sur les entrées dans les salles ? Georges devait être un excellent agent. Après le bac, Jean-Claude n'avait pas fait d'études et Alain avait l'attitude de l'homme qui devait s'assumer financièrement depuis l'âge de 14 ans. Romy avait grandi dans un environnement privilégié, sans aucun souci financier. Elle ne s'était jamais posé la question de savoir d'où venait l'argent pour vivre ni où allait celui qu'elle gagnait. Elle n'y connaissait rien en comptabilité, et n'y comprenait rien. Mais pour la première fois, cette conversation toucha un point sensible. Un sixième sens qui lui soufflait de ne plus avoir une confiance aveugle en Hans Herbert Blatzheim.

Chapitre 32

Lugano, mars 1959

La nouvelle maison de ses parents se trouvait dans le petit village de montagne de Vico Morcote, adossé au Monte San Salvatore. Son beau-père avait fait construire une villa dans un style pompeux, caractéristique des nouveaux riches qui depuis quelques années venaient du nord s'installer à Tessin. La maison avait de grandes fenêtres, une véranda qui offrait une vue splendide sur le lac de Lugano et un jardin fleuri de palmiers, de cyprès, d'hibiscus et autres glycines. La villa était spacieuse, comptait de nombreuses chambres d'amis décorées afin de donner un cadre confortable et élégant plus proche du goût allemand-autrichien que du style habituel de la région. Comme presque toutes les maisons de cette région, la villa portait aussi un nom dont les lettres majuscules étaient collées sur la porte. La villa était baptisée *Maro* d'après les deux premières syllabes de Magda et Romy.

Lorsque Romy entra dans le bureau de son beau-père, elle trouva que cela ressemblait un peu à la décoration d'un autel, dans une église. Sur son bureau en chêne massif était posée une photo de sa femme et de sa belle-fille dans un cadre en argent, à côté d'un vase avec un énorme bouquet de roses. Elle sentit un frisson lui parcourir le dos, cette ambiance était peut-être adaptée pour parler de son argent avec son beau-père. Cela lui donna un peu

courage. Elle s'assit dans un fauteuil, en face de lui et prenant une grande inspiration, elle dit :

— Je voudrais savoir où est mon argent ! Est-ce que tu peux me montrer les relevés bancaires, s'il te plaît ?

Elle essaya de parler du ton le plus posé possible, pensant à Georges (et le remerciant) de lui avoir donné quelques explications avant le départ afin qu'elle utilise le vocabulaire approprié. Elle sentit pourtant la nervosité monter et refusait de laisser paraître son manque de confiance.

— Tu viens juste d'arriver, Romy. Profite de tes vacances pour te reposer. On pourra voir ça plus tard, répondit-il, affichant un sourire poli.

— Non ! affirma-t-elle.

Ses mains tremblaient, mais elle continua, essayant de garder son calme :

— Non, Daddy. On ne va pas reporter. Je veux les voir maintenant.

Il la regarda surpris et répondit d'un ton très détaché.

— Je ne sais pas si je les ai ici…

— Et où sont-ils alors ?

— Haha, maintenant, je sais ! C'est ce Français qui t'a mis ça dans la tête ! lança-t-il d'un ton triomphant.

— Je ne vois pas de qui tu parles !

Elle le savait très bien, mais continuait à donner le change.

— Ne te fais pas d'illusion, Romy. Delon est avec toi uniquement pour ton argent. Pourquoi un type comme lui serait sinon avec une fille comme toi ?

Elle se le prit en pleine figure. Ça fit mal et s'ensuivit un long silence pendant lequel Romy cherchait une réponse. Elle aurait pu lui rétorquer que c'était faux. Qu'il y avait tant de raisons pour lesquelles Alain l'aimait. Elle était jeune, belle, célèbre, plutôt sympa. Et l'argent ne jouait aucun rôle là-dedans. De toute façon, il gagnait sa vie, moins bien qu'elle, certes, mais suffisamment pour vivre confortablement. Il dépensait son argent comme il le souhaitait et avait acheté son propre logement. Elle aussi, elle aurait bien

voulu son appartement pour choisir toute la décoration. La Maison à Ibiza, Daddy l'avait achetée en son nom, et avec son argent, sans lui demander son avis. Mais c'était avant. Maintenant, elle était adulte et prenait sa vie en mains. Avec Alain.

— Tu n'as pas à parler comme ça de mon mari ! finit-elle par dire.

— Ton mari ? Vous n'êtes même pas fiancés ! Et je ne crois pas que tu aies raconté à ta mère qu'il t'avait demandée en mariage.

Elle baissa les yeux et se tut.

— Vois-tu, Romy, expliqua-t-il d'un ton paternel, les temps ont changé. La télévision prend une place de plus en plus importante, les spectateurs sont moins nombreux dans les salles de cinéma et les boîtes de productions font des économies. Les négociations sont compliquées. Mais tu peux me faire confiance, je m'occupe de tes contrats et je gère ton argent.

Il voulait la mener en bateau en changeant de conversation afin qu'elle n'explose pas de colère. Elle comprenait sa tactique. Romy bouillonnait de rage.

— J'ai tout à fait le droit de savoir ce que tu fais avec mon argent. Et ça depuis mon premier film. Je veux juste comprendre ce qui se passe, où il est. Je ne vois pas ce qui est si compliqué !

— Parce que si je te le dis, ensuite tu vas le raconter à Alain et…

— Si tu ne me montres pas les relevés bancaires, je t'enlève ta procuration !

Elle parla spontanément sans réfléchir aux conséquences d'une telle menace. Elle paniqua, voyant le sang battre dans les tempes de son beau-père. Il la fusillait du regard.

— Je suis désolée… souffla-t-elle.

— Je vais t'envoyer tous les documents, dit-il d'un ton froid. Je n'ai aucun secret.

Elle acquiesça en silence. Il se racla la gorge.

— Et tu ferais bien mieux de te soucier de ton image plutôt que de ton compte en banque ! Si les scandales continuent de s'étaler dans la presse, les producteurs vont finir par t'oublier complètement. Même Ernst Marischka ne me parle plus du tournage du quatrième Sissi.

— Dieu merci ! lança-t-elle.

Il fit comme s'il n'avait pas entendu sa remarque, et continua :

— Nous devons vraiment réfléchir à une solution pour que les journalistes arrêtent de parler de toi comme d'une traître qui a quitté l'Allemagne pour vivre une vie de débauche à Paris avec un voyou français.

— Daddy, arrête ! Ne parle pas comme ça d'Alain !

— Mais ma chérie, ce n'est pas moi qui le dis, c'est dans tous les journaux !

— Peu importe ce qu'ils écrivent. Je m'en fiche ! hurla-t-elle en se levant d'un bond.

Elle s'appuya sur le bureau et affirma, les yeux remplis de colère :

— Je m'en fous de ce que les journalistes allemands et autrichiens écrivent dans leurs torchons ! Chez moi aujourd'hui, c'est à Paris !

Elle sortit du bureau, les mains tremblantes, regrettant d'avoir perdu le contrôle et d'avoir crié. Daddy l'avait provoquée et son plan avait fonctionné. Mais pourquoi n'aimait-il pas Alain ? Que lui reprochait-il ? Alain était le grand amour de sa vie, l'homme avec qui elle déambulait aux puces, l'homme avec qui elle emménageait dans un appartement qu'elle décorait pour la première fois. Elle se souvint de ce dîner au Lipp où elle avait défendu son beau-père. Et maintenant, il se passait l'inverse à Lugano. Elle avait l'impression de vivre entre deux mondes, incompatibles.

Chapitre 33

Sur la table du petit-déjeuner, Romy trouva une grande enveloppe marron format A4. Elle l'ouvrit, et commença à sortir tous les documents, interloquée.

Il s'agissait de documents relatifs à une holding qui portait le nom de Thyrsos et dont le siège se trouvait à Vaduz au Liechtenstein. Romy n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une holding et elle n'avait jamais entendu non plus le nom de Thyrsos. Tout en lisant ces papiers, elle glana quelques informations : son beau-père avait créé cette entreprise dont le but principal était de gérer le capital d'une ou plusieurs autres entreprises, tout l'argent investi provenant de ses cachets. Les lignes de chiffres et de calculs s'alignaient, s'enchaînaient autour d'un jargon très technique, si bien que Romy avait l'impression de lire un document dans une langue étrangère. C'était finalement bien plus compliqué que ce que lui avait affirmé Jean-Claude. Elle finit par remettre tous les documents dans l'enveloppe, énervée de ne rien avoir compris. Elle petit-déjeuna seule. Ses parents étaient peut-être sortis se promener ou bien en rendez-vous professionnel. Elle s'en fichait. Lors de ses journées de relâche, elle dormait en général beaucoup et il arrivait donc très souvent qu'elle soit seule à son réveil. Ce matin, elle apprécia tout particulièrement de ne pas croiser son beau-père, car elle lui en voulait toujours de ses critiques acerbes sur Alain. Elle redoutait un peu le moment où ils allaient se revoir.

Elle regarda par la fenêtre les balbutiements du printemps. Dans le jardin, tout semblait si calme. Au loin, entre les montagnes, on apercevait un lac, les rayons du soleil transperçaient le ciel bas et se reflétaient dans l'eau argentée. La saison touristique n'avait pas encore débuté, mais dans les semaines à venir, et surtout à Pâques, ils seraient nombreux à profiter de Tessin. Pour l'instant, la région appartenait encore aux locaux. Pas de bateau pour perturber le calme du lac, pas de cohue dans les magasins de souvenirs sous les arcades de la Promenade von Morcote. Les riches chefs d'entreprise et les célébrités venus s'installer ici étaient également tranquilles. Tout en buvant son café, Romy projeta d'aller en ville pour acheter un cadeau pour Alain. Qu'allait-elle lui ramener ? Pas de cravate, ça c'était sûr ! Peut-être un pull ? La mode italienne était différente de la mode française. Elle pourrait sûrement faire du shopping sans être dérangée par des fans qui lui demanderaient de signer des autographes.

Les aboiements du chien la sortirent de ses pensées et annoncèrent le retour de ses parents. Une étrange atmosphère flottait dans l'air.

— Bonjour, ma petite Romy, lança d'un ton joyeux sa mère en entrant dans le salon. Daddy et moi nous sommes allés faire des courses pour le déjeuner et nous avons discuté de choses très importantes.

Magda embrassa sa fille.

— Vous allez au supermarché pour parler ? Pourquoi pas ici ?

— Ha ! C'est comme ça !

— Et de quoi s'agit-il exactement ?

— Oh, Daddy va tout t'expliquer !

Madga rayonnait de bonheur :

— Il passe un coup de fil et il vient nous retrouver !

Romy jeta un coup d'œil sur la table sur cette grande enveloppe marron dont elle ne discuterait certainement pas aujourd'hui. Après tout, peut-être fallait-il la laisser de côté et ne pas chercher à comprendre. Au mieux, son beau-père se moquerait de son ignorance. Au pire, il s'énerverait. Elle

n'arriverait émotionnellement à gérer ni l'un ni l'autre. Elle avait besoin de calme avant de repartir pour plusieurs jours de tournage sur la Côte d'Azur. Elle se décida donc à lui rendre l'enveloppe en le remerciant sobrement, avec un sourire aux lèvres. Grâce à ses talents de comédienne, elle arrivait toujours à arborer un beau sourire en présence de ses parents.

— La vue est aujourd'hui dégagée ! lança Magda en regardant par la fenêtre. Tu ne trouves pas que ce paysage est comme d'une limpidité extraordinaire ?

— C'est sûrement le vent, c'est pour ça qu'il fait si lourd.

— On ne pouvait pas espérer avoir un temps aussi magnifique !

— Un temps aussi magnifique, pour quoi ? demanda Romy.

Hans Herbert Blatzheim entra à ce moment-là dans le salon, se frottant les mains, visiblement très heureux.

— Tout est parfait ! Je viens de passer tous les coups de fil, expliqua-t-il, puis prenant Romy par les épaules, il dit d'un ton triomphant :

— J'ai une grande nouvelle pour toi, Romy !

— S'il te plaît, pas Sissi, pas un quatrième film…

— Non, non, ma petite Romy, ne t'inquiète pas, s'empressa de dire sa mère.

Son beau-père prit une grande inspiration et commença :

— Ta mère et moi, nous avons beaucoup réfléchi à ton image, toutes ces rumeurs, et nous nous sommes demandé ce que l'on pourrait faire afin que la presse arrête d'étaler tout ça dans leurs journaux. Comme tu sais, une simple explication, une interview, ça ne suffit pas.

— Je ne lis plus ces torchons, répondit-elle agacée, et puis à Paris, je suis épargnée et je n'en entends pas parler. Je ne veux pas savoir quels nouveaux mensonges sont répandus sur moi dans les journaux allemands.

Elle n'osait pas avouer à ses parents sa douleur, que son bonheur avec Alain ne soit pas accepté par la presse. L'actrice Maria Schell, de douze ans son aînée, était partie à Hollywood, et personne, ni la presse ni le public, ne

lui en voulait. Pourquoi n'était-ce pas pareil avec elle ? Pourquoi fallait-il absolument se justifier ? Sissi, l'image d'une jeune fille prude autrichienne, voilà tout ce qu'elle devait être. Il était vain et inutile de tenter de comprendre. Alain avait raison : elle devait être libre, vivre, et ne plus laisser ses parents contrôler sa vie.

— Donc, reprit son beau-père, comme apparemment tu n'as pas l'intention de quitter ce garçon, nous avons décidé, ta mère et moi, que vous alliez vous fiancer ! Comme ça, les journalistes ne pourront plus te traîner dans la boue.

— Quoi ? s'écria Romy.

Elle regarda ses parents, sans être bien sûre d'avoir bien entendu.

Hans Herbert Blaztheim poursuivit son explication sur les fiançailles de Romy et d'Alain avec le même ton d'homme d'affaires évoquant un contrat en cours :

— Nous allons annoncer officiellement tes fiançailles avec Alain et organiser une fête. Les journalistes feront plusieurs clichés de vous deux, écriront des articles, et tu retrouveras enfin une image positive dans les journaux.

— Mais… Mais… Nous ne voulons pas nous fiancer… bégaya-t-elle, complètement désemparée.

Elle repoussa les mains de son beau-père toujours sur ses épaules et recula d'un pas.

— Alain et moi, nous n'avons pas besoin d'un papier pour nous prouver notre amour. Nous sommes très heureux comme ça !

— Ah, ma fille… Nous ne parlons pas de mariage, reprit sa mère, vous n'allez pas vous marier, vous allez vous fiancer et…

— Mais Alain n'acceptera jamais !

— Détrompe-toi ma chérie ! Je viens de l'avoir au téléphone. Il arrive demain, et nous fêterons vos fiançailles dès ce moment.

— Pardon ? Ce n'est pas possible… Et puis, des fiançailles, ce n'est pas son style… ça m'étonnerait qu'il t'ait dit oui. Et moi ? J'aimerais quand même bien qu'on me demande mon avis avant de décider quoi que ce soit. Il ne va pas venir de toute façon !!!

Ses mains tremblaient.

— Si ! Il sera là demain, crois-moi. Et les médias sont déjà informés. Mon bureau à Cologne est en train de rédiger le communiqué de presse pour la télévision. Dans quelques jours, ce jardin va être rempli de journalistes, tu peux compter sur moi.

— Alain… On ne peut pas le forcer…

Romy restait sous le choc. Comment ses parents pouvaient-il organiser ses fiançailles sans son accord ? Elle craignait tellement qu'Alain soit ridiculisé et montré comme « le petit copain français » dans les journaux. Tout ce cinéma se révélait en outre une super publicité pour son film actuel dont l'histoire parlait d'un coureur automobile qui, le jour de son mariage, se dérobait juste avant d'arriver à l'autel, mais qui le regrettait. Alain devait prendre ses bourgeois de parents pour des fous.

— Mais pourquoi Alain devrait-il céder sur ses principes et accepter cette farce ?

— Peut-être parce que finalement, tu avais raison Romy, il t'aime ! lança Magda.

— Pff, tu parles, ce garçon ne pense qu'à sa carrière et c'est une magnifique occasion pour lui de se montrer à la presse internationale. Poser à côté d'une star comme Romy, c'est une chance unique. Ça lui permettra sûrement de décrocher un rôle principal.

— Non ! Il n'a pas besoin de ça ! cria Romy.

— Bon, peu importe ! Buvons un verre pour fêter ces fiançailles ! Chéri, tu vas nous chercher une bouteille de champagne ?

Romy tremblait de tout son corps. La machine était lancée, elle ne pouvait rien arrêter. Elle n'osa pas demander à son beau-père ce qu'il

écrirait dans le communiqué de presse, si jamais, au dernier moment, Alain ne venait plus, la laissant seule. Que se passerait-il aussi si on apprenait qu'Alain n'avait jamais eu l'intention de se fiancer ? Tout était si confus dans sa tête. Son beau-père n'avait-il pas créé cette histoire de toute pièce uniquement dans le but de lui prouver à quel point Alain était un menteur ? Sil ne venait pas à leurs fiançailles, elle n'aurait pas d'autre choix que de le quitter. Mieux que du Shakespeare.

Je vais avoir besoin d'un peu plus que d'un verre de champagne pour supporter tout ça. Demain, mon avenir est en jeu.

Le stress lui donna envie de vomir.

Chapitre 34

Le soleil brilla toute la journée et les températures restèrent inhabituellement élevées pour la saison. Blatzheim avait organisé la venue d'Alain par jet privé depuis Paris. Tandis qu'elle attendait à l'aéroport de Lugano, Romy ne pouvait toujours pas imaginer que dans quelques minutes, elle verrait un avion traverser le ciel entre les montagnes et atterrir sur cette piste. Son amoureux sortirait ensuite de l'appareil et marcherait jusqu'à elle sur le tarmac. Lorsqu'il se posa, son cœur battait à cent à l'heure. Elle était installée dans sa voiture, une Mercedes cabriolet 190 SL, et le doute était intact. Allait-elle voir dans quelques instants le visage de son amour ou bien allait-elle vivre la plus grosse honte de toute sa vie ?

Une petite porte s'ouvrit. Elle vit une casquette blanche avec un galon jaune et comprit qu'il s'agissait du pilote. Puis, elle aperçut une silhouette, un homme élancé en jean et blouson de cuir. Alain Delon sauta sur la piste. Il remit ses lunettes de soleil et attrapa son sac de voyage. Il chercha ensuite du regard autour de lui. Romy fut à la fois soulagée et envahie d'un bonheur intense. Elle n'en revenait pas : il était là. À quelques mètres encore d'elle. Elle klaxonna tout en ouvrant la portière, « *Pépé !* » cria-t-elle, et se mit à courir dans sa direction.

Il lâcha son sac et ouvrit les bras en grand. Le cœur de Romy accéléra. Ils se serrèrent fort dans les bras l'un de l'autre. À cet instant, elle avait l'impression que la terre pouvait bien s'écrouler, peu importait, tout se passerait bien.

— Rien que pour le vol, ça valait le coup de venir ici ! commença à lui expliquer Alain une fois dans la voiture. La vue était incroyable ! On a survolé des sommets, on est passé au-dessus des vallées, on a longé les montagnes. C'était génial !

Voulant également l'impressionner, Romy appuya un peu plus sur la pédale d'accélérateur. Mais n'étant pas habituée à la vitesse, dès le premier virage, juste avant le lac de Lugano, elle faillit perdre le contrôle du véhicule.

— Attention, *Puppelé* !

Il rit. Il avait le goût du risque, aimait l'adrénaline. Romy se concentra sur la route afin d'assurer tous les virages dans la montagne et garda le silence. Alain posa son bras autour de ses épaules et releva la tête vers le ciel pour profiter du soleil. Lorsqu'ils roulèrent sur une route moins dangereuse, Romy relança la conversation.

— Je ne pouvais pas croire que tu allais venir !

— *Pourquoi pas * ?* demanda-t-il surpris

— Des fiançailles, Alain ! Ce n'est pas un peu trop bourgeois pour nous ? rétorqua-t-elle alors que le cabriolet s'aventurait dans les virages au pied du San Salvatore.

Elle appréhendait la réponse, mais elle ne put s'empêcher de poser la question :

— Pourquoi tu es venu ?

— *Ich liebe dich*, répondit-il en allemand avec son accent français.

Pourquoi en allemand, dans sa langue maternelle ? Elle l'aurait peut-être trouvé plus sincère en entendant un « Je t'aime » français, plutôt que ce « *Ich liebe dich* » que lui avait appris Jean-Claude d'un ton grivois. Il lui déclarait sa flamme et elle devait en accepter les formes. Il acceptait de suivre la mise en scène de son beau-père. Pour elle. C'était la seule chose qui comptait. Peu importaient les autres raisons qui l'avaient poussé à venir aujourd'hui. La plus importante était l'amour, il venait de le dire. Pourtant, Romy sentait

une douleur lancinante dans son cœur. Elle se sentait rabaissée par ses parents, sans parler de la bonne humeur d'Alain qu'elle trouvait très surprenante. Le doute persistait en elle.

La première soirée fut un fiasco. Alain refusa catégoriquement de mettre un costume et une cravate pour le dîner. Il se présenta habillé avec un vieux pull. Sans chemise. Ni veste, c'était hors de question. Romy savait bien qu'il refuserait les conventions, les traditions, et au fond, elle l'admirait pour ça. Il acceptait les fiançailles, mais il ne fallait pas compter sur lui pour jouer davantage la comédie.

Comme Romy l'avait prévu, il lui fut interdit de partager sa chambre. On lui prépara une chambre d'ami. Mais il n'y avait aucun doute, elle ne dormirait pas sans lui cette nuit. Ses parents n'étaient pas dupes et devaient s'en douter.

Très occupés, ils devaient organiser en un temps record une conférence avec le plus de journalistes possible, et un cocktail. Romy n'avait pas la moindre envie de les aider dans les préparatifs de ce qui pour elle n'était qu'un show et elle proposa à Alain de lui montrer les environs en cabriolet. Il resta silencieux, regardant la vue imprenable depuis les fenêtres du salon. Il finit par demander :

— Vous avez un bateau à moteur ?

— *Mais oui* * *!* Pourquoi je n'y ai pas pensé ! Tu veux faire un tour ?

— *Natürlich !* dit-il en allemand d'un ton moqueur. Quoi ? Tu voulais faire un tour, non ? Le paysage est sûrement très beau depuis le lac.

— Oui, tu as raison !

Une heure après, ils montèrent tous les deux dans le bateau de son beau-père. Alain poussa un cri d'admiration ! Quand il parlait de bateau à moteur, il ne s'attendait pas à trouver une telle embarcation. Le bateau avait une ligne élégante et élancée, la coque brillait comme de la pierre précieuse. Les manettes étaient en chrome, elles étincelaient comme si elles venaient tout juste d'être nettoyées. Le volant et les fauteuils étaient en cuir blanc, et

donnaient l'impression qu'ils n'avaient encore jamais été utilisés. Sur le pare-brise, aucune marque ou goutte d'eau. Alain alluma le moteur et le bruit remplit tout l'espace. Romy sentit une tension en lui, comme si le courant électrique le traversait. Concentré et habile, il pilota le bateau, le sortit du garage puis l'élança sur toute l'étendue du lac qui s'offrait à eux. Il était tellement absorbé qu'il ne prêtait plus attention à Romy, comme s'il était seul à bord. Il conduisait ce yacht de luxe comme s'il était au volant de son cabriolet dans les rues de Paris. Rapide, impétueux, racé. La saison touristique n'ayant pas encore commencé, il n'y avait heureusement pas de risque de collision.

Alain accéléra toujours plus, et Romy commença à paniquer. La peur montait. Elle s'enfonça dans son siège, s'accrocha aux accoudoirs. Mais quand elle comprit le bonheur d'Alain qui se lisait sur son visage, le sourire aux lèvres, les cheveux au vent, les yeux qui brillent, son cœur se remplit à nouveau de joie et la peur disparut. Elle se laissa embarquer par l'adrénaline, le plaisir de la vitesse. L'écume volait sur le côté, le vent venait s'engouffrer dans le foulard qu'elle avait noué autour de sa tête. Romy ne quittait plus Alain des yeux. Elle comprit qu'il ne bravait pas seulement la nature, mais aussi la technique et qu'il se sentait à ce moment si fort et puissant. Excellent pilote, il rit, d'un rire qui venait du fond du cœur, lorsque la proue se cabra dans ce ciel bleu sans nuages. Ce fut une expérience unique.

Ils allaient si vite qu'il était impossible d'apprécier le paysage. Ils passaient comme un éclair le long des montagnes, et les villages semblaient des points perdus dans la forêt. Alain ne voulait plus s'arrêter, ne faisant qu'un avec le vent et l'eau. Son sang battait à ses tempes et l'adrénaline coulait si fort dans ses veines que Romy restait impassible au vent froid qui la fouettait. Elle avait perdu toute notion du temps. Impossible de dire combien de minutes ou d'heures s'étaient écoulées lorsqu'il fit demi-tour pour repartir à vive allure vers Morcote. Alain garda le moteur poussé au

maximum sur le chemin du retour et ne commença à ralentir que tardivement, à quelques mètres du ponton. Alain fut incapable de manœuvrer et perdit le contrôle du bateau. Le bois de la coque se déchira sous le choc. Alain essaya de redresser la barre, mais avec la vitesse trop grande, il ne put empêcher l'embarcation de s'écraser contre un mur, avant de rebondir et de s'encastrer dans le mur d'en face. Sous le choc, Romy cria. Elle fut projetée à l'arrière du bateau. La proue se brisa complètement contre le garage à bateau et le moteur s'arrêta, cassé lui aussi.

Un interminable silence suivit l'accident. On entendait juste le cliquetis des vagues venant mourir contre l'épave. Alain reprenait son souffle. Soudain un bruit effroyable retentit comme si la coque se fendait sous eux. Depuis la rive, des voix leur hurlaient de descendre.

— Oh mon Dieu ! Tu as tout cassé ! lança Romy.

— Ça va, ma *Puppelé*, ce n'est pas une raison pour jurer sur le tout puissant ! plaisanta-t-il d'un ton léger. Ton beau-père a assez d'argent pour le faire réparer !

— Mais tu sais combien un bateau comme celui-ci coûte ?

— Non ! Et j'en ai rien à faire ! Tu le sais, toi ?

Elle hocha la tête. Elle n'en avait pas la moindre idée non plus. Mais son beau-père lui avait dit un jour que le Riva était la Rolls-Royce des bateaux à moteur. Alain n'avait pas seulement mis en ruine le ponton et le garage à bateaux, mais également cassé le jouet de luxe d'un autre homme. Alain se leva et lui tendit la main.

— Viens ! On ferait mieux de sortir d'ici avant qu'il ne coule.

Son ton était presque joyeux, la situation semblait l'amuser. Malgré la peur, Romy se laissa convaincre par son rire et son insolence. Elle prit sa main et ils escaladèrent le désastre : le magnifique intérieur en bois d'acajou était en morceaux. Romy ferma les yeux sur cette épave. Elle oscillait entre le souhait de plaire à son petit ami anticonformiste (et de vivre cette fameuse vie libre dont il parlait) et de garder une relation harmonieuse avec sa

famille. Elle se décida à tout raconter à ses parents. Alain avait raison, son beau-père était riche et pouvait bien payer les réparations. Et dans le pire des cas, elle aussi avait beaucoup d'argent. Suffisamment pour payer les folies d'Alain.

Chapitre 35

— Si ce garçon ne se tient pas correctement pendant la conférence de presse, ça va être un fiasco total ! Et je te préviens, Romy, je ne vais pas le laisser détruire tout ce que j'ai construit depuis des années !

Hans Herbert Blatzheim s'adressa à Romy d'un ton menaçant. Mais Romy lui tint tête.

— N'exagère pas, ce n'est pas si grave ! Inutile de te mettre dans tous tes états. Regarde, je vais très bien (elle tourna sur elle-même), rien de cassé, même pas le bout du nez. Le Riva a juste un trou dans la coque. Ce n'est qu'un bateau, ça va, tu peux le faire réparer.

— Tu sais quoi, j'ai vraiment envie d'annuler ces fiançailles. C'est vraiment insupportable de te voir collée à un garçon pareil.

— Je reste avec lui ! Quoi que tu fasses ! On n'a pas besoin d'une bague de fiançailles ou d'un document pour nous prouver notre amour ! Nous sommes un couple moderne, c'est comme ça ! (Ce n'était pas tout à fait ce que Romy pensait. Elle rêvait d'un mariage et d'avoir des enfants, et elle se disait qu'Alain changerait d'avis, un jour.) On n'a pas besoin de ta conférence de presse !

— Tu racontes n'importe quoi ! S'il y a bien quelqu'un qui a besoin de presse et de bonnes critiques de journalistes en ce moment, c'est toi !

Romy en avait vraiment marre que les discussions avec son beau-père tournent en permanence autour de deux sujets : sa carrière et son amoureux. Franchement, personne ne pouvait affirmer que ces fiançailles arrangées

auraient un effet positif sur la presse. Une chose était certaine, cette conférence de presse ne les séparerait pas. Et si Blatzheim espérait une telle issue, il se trompait complètement. L'accident avec le bateau n'avait pas remis en cause leur relation, même si elle ne l'excusait pas. Son beau-père n'avait pas voulu entendre la moindre explication, focalisé sur le résultat. Romy avait dû prendre la défense d'Alain face à la colère de son beau-père.

Elle prit une grande inspiration, son courage à deux mains, et poursuivit :

— Mais si tu préfères, on peut aussi en profiter pour parler de mes cachets aux journalistes. Je suis sûre qu'ils seront très intéressés par cette holding située au Liechtenstein pour payer moins d'impôts en Allemagne.

C'était du bluff. Romy ne l'aurait jamais fait. Mais elle le trouvait si injuste envers elle et Alain que dégainer le scandale financier était la meilleure arme qu'elle avait trouvée contre son beau-père.

Il lui jeta un regard noir. Elle l'avait déstabilisé. Il se tut pendant quelques minutes cherchant visiblement sa réponse. Puis, reprenant le contrôle, il se racla la gorge et d'un ton froid, avec tout le sérieux d'une conversation d'un homme d'affaires, il dit :

— Fais en sorte qu'il se comporte correctement demain.

Il se leva de son fauteuil et se dirigea vers le bar pour se servir un verre. Sans mot dire. Ou lui proposer un verre. Sans prêter la moindre attention à sa belle-fille. Elle resta assise dans son fauteuil, la tête haute, à se dire qu'elle n'exigerait rien d'Alain. Mais qu'elle lui ferait comprendre qu'il serait mieux pour lui, pour elle et pour tous, qu'il accepte de jouer cette comédie jusqu'au bout. Inutile de faire des vagues et que les journalistes s'en donnent à cœur joie en le présentant comme un *enfant terrible* *. Romy et Blatzheim n'avaient plus rien à partager. La messe était dite.

— Je vais voir ce que fait Maman, dit-elle en se levant.

Elle quitta la pièce dans l'indifférence de son beau-père.

*

*   *

La journée de fiançailles se déroula à la perfection. Les parents de Romy excellèrent dans leur rôle des parents et beaux-parents parfaits. Alain resta doux et docile comme un agneau, à commencer par le dress-code, qu'il accepta sans rechigner : costume gris clair, chemise blanche et cravate de couleur sombre que Romy vint lui nouer avec tendresse. Elle était venue le retrouver dans sa chambre. Une fois prêts, ils regardèrent leur reflet dans le grand miroir de l'armoire.

— Nous sommes un très beau couple, dit-elle d'une voix douce en lui prenant la main.

Sa tenue était sobre et élégante : une robe droite de couleur champagne, aux manches trois-quarts, resserrée à la taille par un nœud qui donnait un aspect conte de fée un peu naïf à son allure. La couleur claire de sa robe faisait ressortir le bleu de ses yeux qui, d'ailleurs, dès qu'elle regardait Alain, brillaient davantage encore.

— Bien sûr uniquement en apparence ! ajouta-t-elle en riant.

— *Absolument * !*

Alain prit sa main et y déposa un baiser. Le gendre idéal. Ce n'était vraiment pas son rôle préféré, et son sang bouillait, mais il tint parfaitement ce rôle tout au long de la journée. Romy quant à elle n'avait pas besoin de se forcer pour être la fiancée heureuse. La raison de son bonheur n'était ni sa très belle robe ni sa bague de fiançailles. Il s'agissait de la Trinity de Cartier : trois anneaux en or (or gris, or jaune, or rose) entrecroisés. Elle ne savait d'ailleurs pas qui de son beau-père ou de son fiancé l'avait achetée. Mais elle s'en fichait royalement. Pour elle, cela n'avait aucune importance. Elle la porterait désormais en signe de son engagement pour Alain. Elle resplendissait. Comblée du bonheur d'être avec l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde. Et peu importe de quelle manière elle devait partager sa vie, conventionnelle, anticonformiste, elle s'en fichait ! Secrètement, elle rêvait d'avoir avec lui plein d'enfants. Elle en était convaincue, ils fonderaient un jour une famille.

Main dans la main, les fiancés arrivèrent dans le jardin sous un soleil radieux. Des dizaines de photographes les attendaient et les suivirent comme une nuée d'abeilles dans le parc qui longeait le lac de Lugano. Sur leurs demandes, le couple se prenait dans les bras, gardait la pose, s'embrassait. Ils burent également du champagne dans une grande coupe en cristal et posèrent avec Magda qui pour l'occasion portait une étole en fourrure. Ces clichés seraient imprimés dans les journaux et feraient le tour du monde. À sa grande surprise, Alain posa, accepta toutes les demandes sans se plaindre une seule fois. Elle se souvint des critiques de son beau-père qui ne jugeait Alain que par le prisme de la carrière, et pensait que la seule ambition l'avait poussé à accepter les fiançailles. Pourquoi ne devait-il pas profiter de sa célébrité ? Lui aussi prenait un risque aujourd'hui, et si la journée se déroulait mal, cela aurait également des conséquences sur ses prochains films.

Entre deux clichés, les journalistes les bombardaient de questions. Celle qui revenait le plus souvent était la date du mariage. Romy leur servait son plus beau sourire d'actrice pendant qu'elle cherchait une réponse. Elle essaya tout d'abord d'ignorer la demande. Mais la question revenait sans cesse. Magda finit par prendre la parole. Tout en resserrant sur ses épaules son étole de fourrure, elle expliqua :

— La date du mariage n'est pas encore arrêtée. Les enfants doivent encore apprendre à bien se connaître.

Romy fronça les sourcils. Comme s'ils ne se connaissaient pas assez bien ! Plus de six mois qu'ils vivaient ensemble !

— Depuis que je suis avec Alain, ma vie a complètement changé. Il a donné un autre sens à ma vie, expliqua-t-elle aux journalistes. Avant lui, je ne savais rien. Je l'aime. Je suis tellement reconnaissante et heureuse que nous soyons ensemble. Peu importe demain !

Elle le regarda, souriante. Il lui jeta en retour un regard interrogatif, n'ayant rien compris de ce que sa mère et elle venaient de raconter en

allemand. S'approchant d'elle, il lui murmura à l'oreille (mélangeant le français et l'anglais) :

— Tout cela n'est vraiment rien d'autre que de la comédie pour satisfaire la curiosité des médias ! Mais qu'il y ait autant de journalistes, c'est incroyable !

Elle posa sa tête sur son épaule. Elle se sentait toujours en sécurité à ses côtés, mieux que nulle part ailleurs. Avec lui, elle avait l'impression qu'ils étaient seuls au monde, sur une île déserte, et elle en oubliait la présence des journalistes. Tous les deux. Ensemble. Pour toujours.

Romy aimait être au centre. Avoir toute l'attention pour elle. Elle aimait, et avait besoin, de sentir l'amour du public. En cela, la mise en scène d'aujourd'hui répondait à tous les critères. Sans parler du comportement irréprochable d'Alain qui ramenait une entente harmonieuse dans la famille.

— Ton beau-père s'intéresse uniquement au montant de tes cachets, murmura Alain. Comment tu vas, il s'en fiche !

— Je vais bien, affirma-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil à Blatzheim qui était sur la terrasse du haut. Debout, un sourire satisfait aux lèvres, arrogant, un verre à la main. Présent, mais sans jamais apparaître sur une seule des photos. L'homme de l'ombre qui tirait les fils des marionnettes. Une aura de toute puissance se dégageait de lui. Pourtant Romy en était convaincue, il avait aujourd'hui perdu toute influence sur elle.

*
*   *

Le laps de temps entre le shooting avec les photographes et la soirée était assez court. Romy et Alain en profitèrent pour se reposer. Elle ôta ses chaussures et s'allongea sur le canapé, se lovant contre son fiancé, une coupe de champagne à la main. Elle contemplait le paysage montagneux dans le crépuscule. De l'autre côté du lac, les lumières des maisons clignotaient, petits points tremblotants dans la nuit comme des vers luisants. Quand la nuit

fut tombée, les étoiles brillaient comme des diamants dans le ciel sombre. Dans ce noir, les montagnes prenaient un aspect mystérieux, un grand mur mystique…

— Quand commence votre prochain tournage ?

Magda s'adressa à Alain en anglais, d'un ton posé et convenu. Il retira son bras autour des épaules de Romy, s'étira puis posant les bras derrière sa nuque :

— Cet été ! Je tourne *Plein soleil* en Italie. Le réalisateur est René Clément, il s'agit de l'adaptation d'un roman, *Le Talentueux Monsieur Ripley*, de Patricia Highsmith. Une super histoire.

— Alain devait jouer le rôle du millionnaire qui est assassiné par Tom Ripley, expliqua Romy qui semblait être complètement réveillée.

Elle était très fière de son homme. Elle poursuivit :

— Mais Alain est allé chez René Clément et il l'a convaincu de lui confier le rôle principal. Il ne l'a pas lâché jusqu'à ce qu'il accepte. À présent c'est Maurice Ronet qui joue l'autre rôle. Alain, dans le rôle de Monsieur Ripley, prend l'identité de sa victime et il arrive ainsi à accéder à son entourage, à son argent, à sa petite amie. Il y a beaucoup de suspens !

— Hum, je vois… Un gentil meurtrier, alors ? commenta Magda.

— Très intéressant, ajouta Blatzheim qui, assis dans son fauteuil en cuir, ne quittait pas Alain des yeux ; il tira sur sa cigarette et, dans un nuage de fumée, répéta : Vraiment, très intéressant…

— Je trouve aussi ! lança Alain après que Romy a traduit les commentaires de ses parents. L'histoire me touche personnellement. Si je n'avais pas été acteur, je serais devenu un gangster !

Il parla avec conviction. Magda le regardait les yeux grands ouverts. Romy ne put s'empêcher de rire, trouvant son culot et sa façon d'envoyer balader toutes les conventions absolument uniques.

— Vous savez quoi ? demanda Hans Herbert Blatzheim tout en se levant et écrasant sa cigarette dans le cendrier, vous commencez sérieusement à me

gonfler…

Au même moment, la sonnerie de la porte retentit. L'arrivée des premiers invités coupa court à cette discussion et empêcha Alain de répondre à ce commentaire acerbe. Romy chercha sa main et la serra fort. Elle se leva, se redressa, les épaules droites, le menton haut. Comme un petit chien dressé. La grande différence est qu'elle n'était plus la seule à présent. Il y avait un second chien qui, certes, aboyait et mordait de temps en temps, mais qui faisait partie de la meute, attaché à la même corde qu'elle. Le bonheur parfait.

DEUXIÈME PARTIE

LUCHINO VISCONTI

Chapitre 36

Ischia, automne 1959

Cette journée de tournage était vraiment très spéciale. À commencer par le *caméo* dont elle n'avait encore jamais entendu parler. René Clément lui avait assuré qu'Alfred Hitchcock était le maître du genre et qu'il aimait apparaître de façon furtive dans ses films. Le *caméo* consistait en un passage rapide, le plus souvent du réalisateur, ou d'un acteur ou actrice connue, dans le champ. Romy avait quitté un tournage à Vienne et rentrait à Paris pour retrouver le plateau de *Katia*, qu'elle jouait aux côtés de Curd Jürgens. Elle n'avait pas vu Alain depuis deux semaines. Il lui manquait tellement qu'elle avait décidé de venir le retrouver le temps d'un week-end sur son tournage sur l'île d'Ischia, en Italie. Malheureusement, ce week-end qu'elle avait rêvé comme une escapade en amoureux prit une tout autre tournure. René Clément avait décidé de profiter de la présence de Romy pour lui demander d'apparaître dans son film.

Elle était là, installée sur cette chaise de bar bancale, à regarder par la fenêtre les bateaux de retour dans le port de l'île, à s'agacer de ne pas avoir eu un peu de temps seule avec son amoureux. À peine arrivée, René Clément l'avait engagée pour cette scène. Elle était en réalité ni plus ni moins qu'une figurante, sans dialogues. Autrement dit, elle trouvait qu'elle faisait juste la plante verte dans une scène, certes clé du film : elle accompagnait l'arrivée

d'un personnage secondaire, joué par Billy Kearns. Une apparition fugace, trente secondes de l'ex-Sissi à l'écran, et son nom ne serait même pas mentionné dans le générique, elle en était sûre. Finalement, ce n'était pas là le plus important. Elle s'était déplacée pour Alain et elle l'attendait. Installée à ce bar, avec une bouteille de vin rouge qu'elle aurait souhaité déguster avec lui.

Elle était déjà venue ici, mais à l'époque, elle n'avait pas eu une minute à elle, pas un instant pour admirer la vue époustouflante de la baie. Elle y avait tourné *Mademoiselle Scampolo*, poursuivie en permanence par une nuée de fans. Plus personne ne semblait la reconnaître aujourd'hui.

Quelques touristes parfois s'arrêtaient, gardant poliment leurs distances, échangeant des coups d'œil rapides de loin, la montrant discrètement du doigt. Voilà ce qui se passait quand, sur l'échelle de l'actrice préférée des Allemands, on passait de la place de numéro 1 à la dernière. Son film *Mademoiselle Ange*, actuellement à l'affiche en Allemagne de l'Ouest, était boudé par le public. Elle avait même entendu que dans certains cinémas les spectateurs avaient demandé à la caisse d'être remboursés de leur ticket. Elle avait fini par s'habituer aux mauvaises critiques, aux articles à charge contre elle, mais une telle attitude du public la blessait.

Romy mit ses lunettes de soleil. Elle regarda les touristes se perdre dans les ruelles blanches de la vieille ville. Lors de son dernier séjour ici, elle se trouvait au point culminant de sa carrière. Les critiques l'avaient encensée dans *Mademoiselle Scampolo*. Mais elle n'était plus une jeune fille. Même si elle jouerait encore prochainement, dans *La Belle et l'Empereur*, une jeune ingénue de Vienne au XIXe siècle. Elle était devenue une femme moderne et indépendante. Qui n'intéressait plus les réalisateurs. Elle ne recevait plus de propositions de films. Allait-elle devoir faire uniquement des *caméo* dans les films de son amoureux ?

— Que se passe-t-il ? Tu sembles triste.

Alain lui cacha soudainement le soleil et lui fit de l'ombre. Il se pencha vers elle, déposa un baiser sur sa joue. Il s'installa ensuite sur une chaise à côté d'elle.

— Il n'y a vraiment aucune raison de faire cette tête, continua-t-il tout en faisant un geste au barman pour avoir un verre, tout va très bien.

— Ah oui ? demanda-t-elle d'un ton las.

Elle resta absorbée par ses pensées. Après le tournage de *Katia*, elle n'avait encore aucune perspective. Son dernier contrat s'arrêtait à la mi-octobre. Ensuite, plus rien. Sur ce point, son beau-père avait raison : son image battant de l'aile, les producteurs ne la voudraient plus. Alain se servit un verre de vin et raconta :

— Luchino Visconti a regardé les rushs de *Plein soleil* et il aime beaucoup. Il me veut pour son prochain film ! J'ai demandé à Georges de s'occuper de négocier mon contrat. Je t'ai déjà parlé de Visconti, non ? Ce réalisateur est vraiment génial !

C'était une question rhétorique. Alain parlait sans cesse du réalisateur italien. Elle souffla :

— Oui, *Pépé,* tu m'en as déjà parlé. Tu ne parles plus que de Visconti. Même au téléphone l'autre jour, tu ne m'as même pas demandé comment j'allais parce que tu n'as fait que causer de cet homme !

— Ce n'est pas seulement un homme, protesta Alain, c'est un noble, un comte, un véritable grand seigneur…

— Depuis quand les titres de noblesse t'intéressent-ils ? lança-t-elle d'un ton acerbe.

Alain explosa de rire. Il leva le verre de vin rouge et déclama :

— Visconti est communiste ! Et je l'aime ! Et pour ses mises en scène exubérantes, je l'aime aussi ! Il met en scène des opéras au théâtre, et pour ce qui est du cinéma, ses films sont juste fantastiques ! C'est du très grand cinéma !

Il leva son verre et avant de le vider, dit en italien :

— *Salute !* À Visconti et à son génie !

— Ne sois pas idiot. *Salute*, c'est le seul mot que tu sais dire en italien !

Il lui arrivait parfois de rester indifférente à l'humour d'Alain (c'était assez rare), en général elle riait de ses exubérances. Mais là, elle avait marre de l'entendre depuis quelque temps encenser en permanence le réalisateur italien.

Le comte Visconti avait été l'élève du réalisateur français Jean Renoir. Il avait la réputation d'être un excellent directeur d'acteurs, aussi bien au théâtre qu'au cinéma. Pour Alain, ce serait la grande rencontre de sa carrière, influençant son jeu. Décrocher le rôle principal dans la production franco-italienne *Rocco et ses frères* serait un tournant décisif.

Romy était tiraillée entre la joie et la jalousie. Un an plus tôt, elle était la star et lui le jeune premier. Aujourd'hui, on proposait à Alain, à commencer par René Clément, des rôles intéressants, des personnages complexes, tout ce dont Romy rêvait depuis son emménagement à Paris. Elle se sentait aujourd'hui spectatrice de son succès, sans savoir comment faire tourner le vent, comment espérer de nouvelles perspectives artistiques.

Alain ne semblait pas remarquer tous les doutes qui habitaient sa fiancée.

— Visconti a vraiment des idées géniales ! raconta-t-il, enthousiaste, après avoir reposé son verre. C'est un homme sincère qui voit en moi ce qu'aucun autre réalisateur n'a jamais vu jusqu'à présent…

— Est-ce que tu pourrais arrêter s'il te plaît ?

— Excuse-moi, mais il est vraiment…

— Je m'en fiche ! De savoir, quoi, ou qui il est ! Je n'en peux plus d'entendre Visconti par ici, Visconti par là ! cria-t-elle.

— Mais Romy…

Alain pressa ses mains dans les siennes. Il pensait la réconforter, mais ce fut pire.

— Laisse-moi ! On se parlera quand tu seras prêt à ne plus m'embêter tout le temps avec Visconti !

— Il faut que tu fasses sa connaissance. Je vais organiser une rencontre entre vous deux et tu verras les choses différemment…

— Non !

Elle se retint de ne pas taper du poing sur la table. De peur de se blesser. Et de peur surtout de renverser du vin rouge sur le pantalon blanc d'Alain. Elle répéta :

— Non ! Je ne veux pas faire sa connaissance !!!

Il hocha la tête, la mine décomposée.

À ce moment-là, pour Romy, tout s'écroulait. Rien n'allait comme elle l'espérait. Ses rêves et ses espoirs s'envolaient. Même son week-end romantique en amoureux à Ischia explosait en plein vol. Elle avait l'impression que le réalisateur était devenu l'homme le plus important de sa vie. Qu'Alain ne la considérait plus comme avant. Et elle voulait être – elle – la personne la plus importante de sa vie.

— Si ce Visconti est si important, tu n'as plus besoin de moi. Je prends le prochain bateau, et je rentre.

Elle se leva de sa chaise et quitta la table en retenant ses larmes. Ses talents de comédienne l'aidèrent dans le combat qui se jouait en elle : rester une jeune femme digne. Ne pas pleurer devant lui. Elle traversa le bar en réalisant qu'elle venait pour la première fois de se disputer avec Alain dans sa langue maternelle. Elle n'apprenait pas le français pour se quereller.

Chapitre 37

Rome, février 1960

Alain n'aimait pas particulièrement le chalet de la mère de Romy à Berchtesgaden ou la villa sur les bords du lac de Lugano, beaucoup trop bourgeoise à ses yeux, mais ce n'était pourtant rien à côté du luxe du Palazzo, l'imposante demeure de Luchino Visconti dans la via Salaria. Romy regardait émerveillée les hauts murs d'abricotiers qui parcouraient l'enceinte, les vignes qui entouraient la demeure composée de tours et de différentes bâtisses de trois étages.

Dès son arrivée, Romy avait été mal à l'aise devant toute cette opulence, mais ce qui l'irritait surtout c'était le comportement d'Alain. Pourquoi se montrait-il si enthousiaste devant le luxe de Visconti alors qu'il jugeait si sévèrement le style de son beau-père, pourtant moins précieux ? Les deux hommes avaient beaucoup travaillé. Mais son beau-père était un autodidacte qui avait construit son empire lui-même, tandis que Visconti avait hérité de tous les privilèges et avantages d'une naissance noble. Il n'était pas un fils d'ouvrier, pas plus que Blatzheim un fils de restaurateur. L'orientation politique avait-elle donc plus d'importance que le style de vie ? La résidence du comte Don Luchino Visconti di Modrone ne répondait pourtant pas aux codes d'une construction communiste. Tandis qu'Alain s'extasiait en permanence, Romy le suivait en silence, tiraillée par des sentiments

contradictoires. Elle s'était laissé convaincre de venir rencontrer le réalisateur, mais elle avait surtout accepté pour passer du temps avec son fiancé. À Paris, ni les sorties avec leurs amis ni les cours de français ne l'avaient détachée de son ennui (Alain lui manquait tellement) ou oublier son angoisse face à l'absence de nouveaux contrats. Or, depuis son arrivée à Rome, elle restait une grande partie de son temps seule, Alain étant accaparé par les préparatifs de *Rocco et ses frères* qui exigeaient de nombreux déplacements : le lac de Côme, Milan, Civitavecchia et enfin Rome. Le Palazzo de Visconti lui changeait certes les idées, mais elle avait l'impression de jouer le rôle de la potiche, de la jolie plante verte, et cela ne lui plaisait pas.

À peine eut-elle franchi le seuil de la demeure de Visconti, que tout l'exaspéra, à commencer par l'accueil : un domestique habillé d'un élégant costume noir trois-pièces se courba devant eux. Elle eut aussitôt le sentiment d'être dans le décor d'un film italien de cape et d'épée : antiquités, tableaux, gigantesques bouquets en abondance. Toute la décoration transpirait le luxe, tape-à-l'œil et clinquant. Cependant, elle dut reconnaître le goût raffiné de l'ensemble. Dans ce décor réel, elle se sentit toute petite, et très impressionnée. Elle n'était plus Sissi l'impératrice, mais une actrice un peu oubliée par le milieu, Romy Schneider, née Rosemarie Albach. Une jeune femme qui tout d'un coup devenait timide.

— *Permesso* *, dit le serveur en lui ouvrant une porte sur le côté au fond d'un hall.

Romy regarda à l'intérieur de cette pièce immense aux meubles baroques recouverts de tissus jaunes et de dorures. Le sol était recouvert de tapis épais dans les tons ocre. Des tableaux de peintres célèbres étaient accrochés aux murs.

— *Signor Delon e signorina Schneider,* lança le domestique.

En face d'une grande fenêtre qui donnait sur le parc plongé dans la brume, un homme se leva de son fauteuil. Romy sut dès le premier instant

qu'elle n'avait jamais vu avant ce jour un homme aussi beau. Luchino Visconti avait la cinquantaine, il était très grand, le corps svelte et dynamique. Il portait un pantalon de flanelle gris, un blazer, une chemise et un foulard de soie noué autour du cou. Quand il traversa la pièce pour accueillir ses invités, et que sa silhouette s'imposa dans l'espace, Romy se sentit encore plus intimidée. Il avait des mâchoires saillantes, anguleuses, des rides dessinaient son front et les contours de sa bouche. Le plus frappant était son regard perçant sous des sourcils épais. Il ressemblait à une statue vivante de héros antique, avec un charisme époustouflant. Romy n'osait plus parler. Il s'adressa à elle simplement, en français :

— *Bonsoir Mademoiselle, enchanté* *.

Mais elle fut incapable de savoir s'il se réjouissait vraiment de sa présence. Rien pour l'aider à reprendre un peu confiance en elle. Il l'invita à prendre place dans un fauteuil, et quand elle s'y enfonça, elle eut l'impression de disparaître totalement. Ou bien de devenir une figurante. L'attention que Visconti lui porta s'arrêta là. Pendant l'heure qui suivit, ils n'échangèrent pas un mot. Consignée au silence, elle fuma cigarette après cigarette, vida son verre de vin, attendant sagement que les deux hommes terminent leur conversation. Visconti et Alain parlèrent en français de théâtre, définitivement pas un sujet que Romy connaissait suffisamment pour oser se mêler à leur conversation. Et même si elle avait eu une brillante idée, elle n'aurait sûrement jamais eu le courage de prendre la parole, d'autant plus dans une langue étrangère qu'elle ne maîtrisait pas encore parfaitement. Les deux hommes, le maître et l'élève, ne formaient qu'un. Il n'y avait pas de place pour elle. Comme s'ils avaient construit un mur autour d'eux qu'elle ne pourrait en aucun cas percer.

— Tu es fait pour la scène ! affirma Visconti tout en regardant Alain comme s'ils étaient seuls dans la pièce. Je suis en train de préparer '*Tis Pity She's a Whore* de John Ford au théâtre à Paris. C'est un contemporain de Shakespeare et cette histoire parle d'un amour entre un frère et une sœur, un

inceste. Alain, le rôle du jeune Giovanni est pour toi ! C'est le rôle principal ! C'est comme s'il avait été écrit pour toi.

Ha, ha ! Alain est fait pour la scène et moi je ne suis qu'une petite Sissi avec qui ce monsieur si important ne veut même pas parler. Ses mains tremblaient. Elle sentait se mêler en elle colère, déception, nervosité. Elle s'alluma une nouvelle cigarette.

— C'est un honneur et je ferai tout pour ne pas te décevoir, affirma Alain, visiblement touché par le compliment.

— Je n'en attends pas moins.

Romy aurait bien aimé que Visconti soit un type ennuyeux et insignifiant. Mais même ce commentaire qui, chez d'autres, passerait pour de l'arrogance avait chez lui quelque chose d'exceptionnel. C'était étrange : bien que tout la repousse chez cet homme, elle ne pouvait résister à son charisme. Il l'attirait. Ce fut l'unique raison d'ailleurs pour laquelle elle accepta quelques jours plus tard d'accompagner Alain à un nouveau dîner au Palazzo. Elle craignait de faire à nouveau la potiche et de ne pas décrocher un mot, mais il y avait pourtant quelque chose qui l'attirait et titillait son orgueil. C'était la première fois de toute sa vie qu'on l'ignorait de la sorte, et elle n'avait jamais autant souhaité être reconnue.

Chapitre 38

— Tu savais que Luchino était un ami proche de Maria Callas ?

Mon Dieu, mais qu'est-ce que Visconti lui a fait ? Elle garda sa remarque pour elle et lui répondit :

— Je ne savais pas que tu t'intéressais à l'opéra.

Ils étaient installés dans le taxi qui les conduisait de leur hôtel à un dîner au Palazzo Visconti. Le troisième. Et Romy se demandait si les efforts qu'elle accomplissait étaient vraiment utiles. Pendant les deux premières soirées, Visconti ne le lui avait pas prêté davantage attention que lors de leur rencontre. Il parlait avec Alain du tournage, mais également de la pièce de John Ford. La pièce se déroulait à Londres au début du XVII[e] siècle et il l'adapterait à Paris aujourd'hui. Visconti adorait cette histoire qui se déroulait à Parme au temps de la Renaissance italienne. Alain écoutait avec attention, buvant les mots du réalisateur, répondant, riant. Et Romy se taisait. Des heures entières réduites à être la jolie compagne attentive de l'acteur préféré du réalisateur. Elle tenait son rôle, sans montrer son ennui, tiraillée entre son amour pour Alain, sa curiosité du théâtre et sa volonté effrénée d'attirer l'attention de Visconti. En vain. Alain ne réagissait même pas à ses remarques, bien plus occupé à lui raconter des anecdotes :

— Tu sais ce que Visconti a fait avec la Callas pour une mise en scène à la Scala de Milan ? Elle est myope et refusait de porter des lentilles. Eh bien, il a fait installer et répartir sur scène des livres parfumés afin qu'elle arrive à se repérer. C'est génial, non ?

— Je n'ai aucun doute quant à ses capacités à diriger des acteurs ou des chanteurs, répondit-elle froidement.

— Les Italiens conduisent vraiment comme des fous, dit-il sans prêter attention à sa réponse.

— Oui, murmura-t-elle, moi aussi je t'aime…

Ils étaient bloqués dans un embouteillage sur la Via Veneto. Pare-chocs contre pare-chocs. Malgré les températures encore fraîches, les terrasses des cafés étaient pleines. Les lumières des boutiques et les lampadaires vacillaient sur les trottoirs. Cette foule et ce bal de klaxons donnaient à la capitale italienne une ambiance chaotique et vivante. Ils devraient plutôt aller boire un verre tous les deux au Harry's Bar plutôt qu'elle joue encore la plante verte chez Visconti.

Ils s'installèrent dans une salle à manger luxuriante du Palazzo Visconti, à une longue table recouverte de chandeliers, d'une nappe en lin, de couverts en argent massif, de verres en cristal et de porcelaine fine. Ils furent accueillis et servis par une horde de serveurs tous plus élégants, beaux et polis les uns que les autres. Comme à leur habitude, Alain et Visconti discutèrent tous les deux. Ils évoquaient le casting de la pièce de théâtre, les rôles secondaires, et également le rôle principale féminin, Annabella, la sœur de Giovanni. Ils discutaient, commentaient, en français et en anglais, tout en citant des noms, agrémentés d'anecdotes dignes de la presse people. Des histoires dont Romy ne savait rien et dont elle se fichait complètement.

Et puis soudain :

— Romina !

La voix de Visconti claqua dans la pièce. Romy sursauta et lâcha sa fourchette, ne sachant pas comment réagir : c'était la première fois que Visconti l'appelait par ce surnom, et surtout, c'était la première fois qu'il lui adressait la parole.

— Et si tu jouais ce rôle ? Qu'en dis-tu ? Tu pourrais être la partenaire d'Alain dans cette pièce de théâtre.

Elle releva les yeux vers Alain qui souriait, satisfait. Elle ne savait pas comment réagir : rire ou pleurer ? Partir ou rester ? Elle en était persuadée : les deux hommes se moquaient d'elle. Au moins, il lui avait parlé. Il n'était pas question qu'ils pensent qu'elle n'avait pas d'humour.

— Mon Dieu ! lança-t-elle dans un éclat de rire comme elle l'aurait fait dans une comédie. C'est impossible. Je n'ai jamais fait de théâtre !

— Moi non plus ! rétorqua Alain.

— Romina, tu serais la comédienne idéale pour ce rôle, dit Visconti d'un ton très sérieux.

Ce n'était donc pas une blague ? Romy fronça les sourcils et expliqua d'une voix ferme :

— Ce n'est pas une bonne idée. *Quelle absurdité * !*

Car c'était complètement fou : engager une actrice allemande qui n'avait aucune expérience de la scène, pour une pièce d'un auteur anglais joué en français et mis en scène par un metteur en scène italien. Si Visconti ne se moquait pas d'elle, alors il la connaissait mal, ou du moins il avait surestimé son talent. C'était pourtant exactement le genre de projet dont elle rêvait, mais elle ne s'en sentait pas encore prête. Sous la table, Alain lui mit un coup de pied afin de la faire réagir et de lui rappeler que l'on ne contredisait pas Visconti. Comment pouvait-elle refuser ?

— Tes cheveux sont parfaits pour le rôle !

À ces mots, elle porta sa main dans ses cheveux qui n'étaient plus blonds, mais avaient retrouvé leur couleur naturelle (châtain foncé). Ils tombaient, légèrement ondulés, sur les épaules. Se pouvait-il que le grand Luchino Visconti lui propose un rôle uniquement en raison de sa chevelure ?

— Romina, est-ce que cela serait adapté à ton planning si nous montions la pièce pour la prochaine saison ?

Son planning était quasi vide. Elle n'avait aucun tournage de prévu. En tout cas, rien qui puisse empêcher ce projet. Le temps n'était pas le problème, elle en avait suffisamment. Elle chercha du soutien auprès d'Alain

qui resta la tête penchée sur son assiette, s'amusant avec sa fourchette dans son assiette. Romy pensa à sa grand-mère qui avait joué au Burgtheater de Vienne, mais aussi à sa mère Magda Schneider qui, dans sa jeunesse, avait suivi une formation de chant au conservatoire Leopold-Mozart d'Augsbourg et qui avait débuté sa carrière par des rôles de soubrette au Théâtre National d'Augsbourg, avant de continuer dans un théâtre renommé, le Gärtnerplatz à Munich, puis à Vienne. Elle imagina sa réponse, si elle lui parlait de la proposition de Visconti : être la petite fille de Rosa Albach-Retty et la fille de Magda Schneider ne suffisait pas pour jouer au théâtre. Il était impensable d'y prétendre sans la moindre formation. La demande de Visconti n'était pas une proposition d'engagement, c'était une condamnation à mort. Elle devait la refuser. Pas seulement à cause de son public, qui semblait de tout façon ne plus s'intéresser à elle, mais également à cause de sa famille.

— Je ne peux pas, affirma-t-elle, je ne parle pas assez bien français et je ne sais même pas comment on se déplace sur une scène de théâtre. Je ne sais pas comment on joue sans caméra. C'est un suicide artistique, si j'accepte.

Il la fixa de son regard hypnotisant.

— Tu n'as donc aucun courage, lui dit-il d'une voix ferme.

Pendant ces dîners, elle n'avait placé que quelques mots insignifiants par-ci par-là, glissant de temps en temps quelques commentaires complètement sans intérêt. À présent Visconti s'intéressait à elle, lui donnant l'impression de lire en elle. Elle paniqua. Il toucha avec sa remarque un point sensible : elle s'était retrouvée bien trop jeune dans le monde des adultes pour avoir peur. Ce n'était pas là le problème.

— Je ne manque pas de courage, mais d'expérience de la scène.

— Bien, répondit le réalisateur en reposant sa serviette en lin sur la table.

Sa voix était celle d'un homme d'affaires qui vient de conclure un marché. Il ajouta :

— Eh bien, c'est bon, on va le faire.

Alain souffla.

— Mais… protesta Romy

C'était comme si Visconti ne voulait pas entendre son hésitation, son refus.

— Tu vas commencer par prendre des cours de phonétique. Tu dois t'y mettre dès ton retour à Paris, Romina. Quand tu arriveras à dire correctement un texte de théâtre, nous commencerons les répétitions. Et si au bout de deux semaines, il devait s'avérer que tu n'étais pas faite pour la scène, on arrêtera. Tu sortiras sans problème du contrat, je te le promets, et je confierai ton rôle à une autre actrice.

Romy n'en revenait pas. Ses jambes tremblaient tellement que ses genoux se cognaient l'un contre l'autre. Elle serra ses mâchoires afin que personne n'entende ses dents claquer. La proposition de Visconti était un mélange de magie et de rêve. Elle était au pied d'une montagne à gravir et sentit une vague de peur s'abattre sur elle. Au lieu d'imaginer le plus grand succès de toute sa vie, elle pensa au plus grand désastre, persuadée qu'elle n'y arriverait pas. Elle savait qu'elle devait lui être reconnaissante. Que cette proposition était une chance unique. Romy était chamboulée, traversée par des émotions intenses et contradictoires. Elle se sentait attirée par la force magnétique et le charisme du réalisateur. Elle n'avait pas le choix.

Elle accepta.

Lorsque après de longues et intenses heures de conversation, ils sortirent dans le jardin du Palazzo Visconti, Romy eut l'impression de se réveiller d'un long sommeil, étonnant retour à la réalité. Le jour se levait et le soleil comme une grosse médaille jaune grimpait dans le ciel bleu-gris, parsemé de nuages violets. Les oiseaux chantaient dans le jardin de cyprès, inhabituellement fort. Ils passèrent sous le porche et se dirigèrent vers un taxi qui les attendait moteur allumé.

— C'était ton idée ? demanda-t-elle.

— De quoi ? répondit-il.

— C’est toi qui m’as proposé pour le rôle d’Annabella ?

Alain lui ouvrit la portière du taxi sans répondre. Une fois installés, il s’adressa en italien au chauffeur :

— Buon giorno, Albergo Excelsio, Via Veneto, prego.

Sa connaissance de l’italien s’arrêtait aux formules de politesse et aux noms des rues. Le chauffeur démarra. La via Salaria était quasi déserte, simplement encombrée par un vélo taxi à trois roues typique de Rome qui obligea la voiture à freiner brusquement. Romy fut propulsée contre Alain. Le chauffeur cria, les insultes fusèrent, puis il mit un brusque coup de volant pour doubler et accéléra. Romy, qui s’était habituée à la conduite nerveuse des Italiens, sembla ne pas être perturbée et murmura :

— Bien sûr que c’est toi… Question idiote de ma part. Qui d’autre ?

— C’est lui qui m’a parlé de toi, rétorqua-t-il.

— Mais, avant aujourd’hui, il ne m’avait jamais adressé la parole !

— Un réalisateur comme Visconti ne se laisse influencer par personne dans le choix de ses comédiens. Il me demande parfois mon avis, ou à ses assistants, mais à la fin, c’est lui et lui seul qui décide. Nous n’avons jamais parlé de toi, et tu peux me croire, je suis tout aussi surpris que toi.

Ils longèrent l’allée de pins du parc de la Villa Borghese. Romy regarda par la fenêtre et se sentit à nouveau absorbée par une étrange réalité : le théâtre, ce rôle, le travail à venir avec le plus grand réalisateur de son temps. Mais là, dans le taxi, sans la magie et l’aura de Visconti, elle avait l’impression que tout cela n’existait pas. Elle était redevenue une actrice de cinéma qui n’avait jamais fait de théâtre et qui devrait faire honneur à la tradition familiale de théâtre.

— Je ne peux pas.

— Bien sûr que tu peux, répondit-il en lui prenant la main. Je crois en toi, et Luca aussi croit en toi. On ne lui propose rien et on ne le contredit pas non plus. Si tu suis ses conseils et que tu te tiens à ses règles, ce sera une

formidable expérience en tant qu'actrice, *Puppelé*, crois-moi. Il est incroyable. Tu verras.

Chapitre 39

Romy était tellement nerveuse qu'elle ne tenait pas en place. Le combiné du téléphone dans la main, elle avançait et revenait sur ses pas, attendant le moment où la communication serait établie avec Berchtesgaden. Lorsque enfin l'opératrice lui confirma la liaison, elle sentit son ventre se nouer davantage.

— Maman ? dit-elle la voix tremblante.

— Oh, ma petite Romy ! Qu'est-ce que tu fais à Rome ?

Entendre la voix de sa mère accentua tous les doutes qui l'habitaient et qu'elle avait plus ou moins réussi à enfouir en elle. Elle sentit la panique monter. Elle redoutait les conséquences que son choix artistique – ou le choix de Visconti – pourrait avoir sur sa famille. Il n'était pas envisageable que la petite fille de Rosa Albach-Retty échoue sur une scène de théâtre.

Elle prit une grande inspiration et expliqua à sa mère :

— Je suis venue retrouver Alain et j'ai fait la connaissance de Luchino Visconti.

Elle regretta déjà son coup de téléphone, persuadée que sa mère allait lui dire :

Oh, ma petite Romy, oh ! Avant de monter sur scène, tu dois impérativement prendre des cours de théâtre. Ensuite, tu joueras d'abord sur des théâtres en province afin d'acquérir de l'expérience.

Dans un second temps viendrait un moment de tendresse entre la mère et la fille. La mère prenant la fille dans les bras, lui caressant la joue. Elle

lui dirait ensuite : Ah, ma fille, oublie cette idée. Tu ne feras pas de théâtre. Continue le cinéma, c'est mieux pour toi.

— Quelle chance ! C'est super ! lança Magda à l'autre bout du fil, c'était sûrement très intéressant de le rencontrer !

— Oui, dit-elle dans un souffle, c'est un homme formidable et un très grand réalisateur.

— Bon, mais tu ne m'as pas appelée pour ça. Que se passe-t-il ma fille, tu t'es disputée avec Alain, c'est ça ?

Romy eut un petit rire nerveux. Bien sûr, qu'est-ce que sa mère aurait pu imaginer d'autre ? Un an qu'ils étaient fiancés, et même si Alain était venu passer Noël à Lugano, acceptant le réveillon en costume et les photos de famille devant le sapin, Romy n'oubliait pas les mots si durs et méchants de ses parents à son encontre et savait bien qu'ils n'attendaient qu'une seule chose, leur rupture.

Romy n'arrivait pas à se détacher de l'avis de sa mère. Elle ne parvenait pas à prendre de la distance, cherchant encore sa reconnaissance, son consentement. Sa mère restait la seule personne avec laquelle elle voulait partager cette incroyable nouvelle : Visconti lui proposait un engagement. Mais une fois de plus, son ironie et les vieilles rengaines allaient tout gâcher.

— Entre Alain et moi, tout va très bien, dit-elle calmement. Mais je voulais te raconter que Visconti m'a fait une proposition. Il me veut pour le rôle principal de sa prochaine production au théâtre à Paris.

— Sa… Quoi ?

— Visconti est convaincu que je peux réussir et que je suis faite pour le rôle.

Pause. Sa mère garda le silence. On entendait les bruits sur la ligne. Après de longues minutes, Magda reprit :

— Si j'ai bien compris, tu veux faire tes débuts au théâtre sur une scène parisienne dirigée par un des plus grands metteurs en scène ?

Pourquoi, dans la bouche de sa mère, ça sonnait si impossible ? Les doutes pouvaient se comprendre, mais enfin, ne pouvait-on pas faire confiance à l'expérience de Visconti ? Sa dernière question l'acheva :

— C'était sûrement l'idée d'Alain, non ?

— C'est une idée de Visconti et je trouve que c'est génial. Sans compter que ce serait vraiment un affront de refuser.

— Mais Romy, c'est n'importe quoi, c'est complètement fou !

Romy nota que sa mère ne l'avait pas appelé « ma petite Romy ».

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle se laissa tomber sur le bord du lit, déçue et énervée, serrant le combiné du téléphone comme s'il s'agissait de la main de sa mère. Romy comprenait ses réticences, elle avait eu les mêmes avant d'accepter. Mais les entendre de sa part était autre chose. Elle appelait pour partager, et recevoir de la joie, de la fierté, de la confiance, et même du soutien. Mais certainement pas pour entendre qu'elle était folle.

— J'ai dit oui et je ne vais pas revenir sur mon engagement, affirma-t-elle. C'est bien toi qui m'as appris que l'on devait toujours respecter ses contrats ?

— Mais ça n'a rien à voir ! répondit-elle énervée. La priorité est que tu sortes au plus vite de ce contrat, tu dois au contraire te désengager de Visconti. Ma fille, tu vas ruiner ta carrière !

— Hors de question !

— Très bien, Daddy et moi, nous allons prendre le premier avion pour Rome et discuter avec lui. Je ne vais pas te laisser prendre les deux pires décisions de ta vie en si peu de temps.

— Vous n'allez rien faire du tout, affirma-t-elle.

Il était temps que le contrôle de sa mère cesse. Elle continua :

— Je suis majeure, j'assume mes propres choix. Je fais ce que je veux et je peux ruiner ma carrière quand je veux et avec qui je veux !

— Écoute, ma fille, Visconti a la réputation de détruire les personnes qui travaillent avec lui.

Romy prit une grande inspiration et raccrocha de manière abrupte. Elle resta quelques instants sans bouger, la main encore sur le combiné. Puis, elle explosa en larmes et se laissa tomber sur le lit, et enfouit son visage plein de larmes dans l’oreiller.

Chapitre 40

Hambourg, août 1960

Les planètes semblaient s'aligner. Tout se passait comme dans un rêve. Elle venait à peine d'être engagée par Luchino Visconti que Fritz Kortner, un des grands metteurs en scène du paysage théâtral allemand, lui proposa un rôle.

Romy fit sa connaissance lors d'un rendez-vous à l'hôtel Atlantic de Hambourg, avec le producteur Gyula Trebitsch. Elle avait fait le déplacement à Hambourg dans l'espoir de décrocher le rôle principal dans un nouveau film et de repartir avec un contrat pour une participation dans le téléfilm *Lysistrata*, adapté de la pièce de théâtre. Quelques semaines plus tard, les répétitions commencèrent. Ses partenaires étaient Barbara Rütting, dans le rôle de Lysistrata, Ruth Maria Kubitschek interprétait Lampito et Romy jouait Myrrhinè, un rôle bien éloigné de la jeune ingénue autrichienne.

Aucun plateau n'était disponible dans le studio pour les répétitions et ça obligea les actrices à s'installer avec toute l'équipe dans le gymnase de Hambourg. Tandis qu'une partie de l'équipe établissait leurs quartiers sur les terrains de volley, d'autres occupèrent les salles de boxe. Romy, toujours aussi professionnelle et engagée dans son travail, apprécia tout particulièrement de faire ses exercices d'échauffement corporel et de voix aux côtés de sportifs de haut niveau, avec lesquels les acteurs partageaient la

discipline et la répétition. Cela l'aida aussi à surmonter sa nervosité à l'idée de jouer avec des « vraies » comédiennes de théâtre, expérimentées.

Pour son film, Kortner s'était inspiré d'une pièce grecque antique, qu'il avait adaptée au monde moderne : trois couples se retrouvaient pour la soirée et regardaient ensemble à la télévision l'adaptation de la comédie d'Aristophane. Les mêmes acteurs et actrices jouaient les deux parties, celle dans le salon et celle du film visualisé ce soir-là. Dans la pièce, les femmes s'opposaient à la guerre entre Athènes et Sparte, refusant d'obéir à leurs maris afin qu'ils arrêtent le conflit. Dans la version télévisée de Kortner, le mari d'une trois amies est un célèbre physicien et elles tentent d'empêcher que sa dernière découverte soit révélée et développée aux États-Unis. Le ton du film, les dialogues, certaines répliques (tirées du texte original) aux allusions érotiques en faisaient indéniablement une comédie, pourtant la critique sociale et politique du film était indéniable. Romy, qui vivait à Paris et lisait la presse française, n'était pas au fait des débats autour des projets du chancelier de l'Allemagne de l'Ouest, Adenauer, de réarmer la RFA avec l'arme nucléaire. Jouer une scène légèrement dénudée (pendant laquelle on verrait sa poitrine) était ce qui la préoccupait le plus.

Pendant les premières répétitions, les actrices et acteurs étaient habillés normalement, préférant souvent une tenue de sport, plutôt confortable. Seul le réalisateur arrivait toujours sur son 31, et toute l'équipe s'amusait à deviner son humeur en fonction de la couleur choisie pour son costume !

— Oh là là ! lança Barbara Rütting tout en rejoignant sa position pour le début de la répétition, aujourd'hui il est gris… Tu as remarqué, il porte toujours du gris quand il est d'une humeur assassine…

— Quand tu vois les dialogues que l'on doit travailler, je ne suis pas étonnée qu'il soit de mauvaise humeur. Ils sont tellement… tellement…

Romy ne trouvait pas le mot adéquat.

— Sexistes, misogynes, rétorqua sa partenaire de onze ans son aînée.

— J'allais dire embarrassants.

Barbara Rütting explosa de rire :

— Oui, tu as raison, c'est aussi très gênant !

Ils s'assirent sur des tabourets qu'ils installèrent en demi-cercle. Les actrices récitaient leur texte comme dans une « répétition à table » au théâtre. Romy était la seule à n'avoir aucune expérience de la scène et elle trouva difficile de trouver le bon ton, la bonne intonation. Quand elle jouait devant la caméra, elle connaissait son texte par cœur, mais elle avait pour habitude de tout resynchroniser en postproduction. Elle n'avait donc pas besoin que sa diction ou prononciation soit parfaite. Mais Kortner était sur ce point très exigeant et attendait de ses actrices une diction et une intonation parfaites, bien que lui-même parlât le plus souvent du nez. Il pouvait entrer dans des colères noires lorsqu'un comédien, ou une comédienne, n'articulaient pas correctement.

Barbara commença à réciter :

— « Le sang me bout dans les veines, et je souffre, pour notre sexe, de voir les hommes nous regarder toutes comme des êtres malfaisants. »

Si le début était bien prononcé, la fin était une catastrophe. À croire que l'actrice se laissait influencer par le contenu même de la phrase. Romy jeta un coup d'œil à Ruth Maria Kubitschek, qui avait fondu en larmes pendant les répétitions la veille lorsqu'elle s'entraînait à dire :

« Par les déesses, il est bien difficile pour des femmes de dormir toutes seules. Il faut pourtant s'y résoudre ; car la paix doit passer avant tout. »

Pour le réalisateur, sa déclamation manquait de conviction. Les vers d'Aristophane écrits aux environs de 411 av. J.-C. sonnaient, dans la diction souhaitée par le réalisateur, encore plus faux que dans la bouche d'une femme d'aujourd'hui. L'actrice récitait son texte avec un visage crispé. Pourtant Ruth Maria Kubitschek, proche de la trentaine, avait une formation professionnelle de comédienne de théâtre et une solide expérience. Mariée au metteur en scène de l'Opéra-Comique à Berlin-Est, elle n'était pas assez douée pour Kortner qui la poussait dans ses retranchements.

À peine Barbara Rütting eut-elle terminée sa phrase que la réaction fut immédiate, et sans surprise :

— Ce n'est pas fini de parler dans ta barbe ! Tu ne peux pas articuler ? Chaque mot est important ! Chaque syllabe compte, chaque lettre ! On reprend, du début !

Mais mon Dieu, comment je vais faire si Luchino Visconti veut aussi un ton parfait, en français ?

Elle se promit de commencer, dès son retour à Paris, les cours de langue et de diction exigés par le réalisateur italien. Redoutant ne pas répondre aux demandes de Kortner dans sa langue maternelle, elle se demandait comment elle y parviendrait dans une langue étrangère. *C'est comme une montagne que je dois gravir. Elle est certes très pentue, mais elle n'est pas impossible à franchir. Je vais y arriver.*

Après plusieurs tentatives, il sembla enfin satisfait des propositions de Barbara pour cette phrase. Il enchaîna :

— Bon, le passage où Myrrhinè dit : « Je ne m'accroupirai pas comme la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteau » ; on supprime, c'est peut-être un peu trop pour le public.

Il ne fut pas nécessaire de préciser que ces allusions sexuelles n'étaient pas adaptées à l'actrice de Sissi. Elle apprécia sa discrétion. Pour la première fois, Romy accepta avec plaisir qu'on ne dissocie pas l'actrice du rôle. Elle éprouvait effectivement de réelles difficultés à prononcer ce passage, et malgré tout son professionnalisme, sa discipline à respecter les demandes des réalisateurs, Romy avait aussi ses limites, et sa mère n'était jamais très loin, même si elles étaient à nouveau en froid. Son jugement comptait tellement pour elle, elle voulait lui plaire, la rendre fière. Et si elle n'y arrivait pas dans la vie de tous les jours, elle se disait que peut-être en la regardant au cinéma ou au théâtre, sa mère éprouverait ce sentiment.

Ce jour-là, la répétition dura quatorze heures. Les acteurs et les actrices répétèrent encore et encore leur texte, jouèrent les scènes, les déplacements,

les mouvements, suivant à la lettre les indications du réalisateur. Alors que Romy, épuisée, allait quittait la salle pour rejoindre son hôtel, avec pour seule pensée en tête de s'écrouler de fatigue sur son lit, Kortner l'interpella :

— Schneider, j'ai un encore un mot à vous dire !

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se retourna inquiète. Il s'approcha d'elle et la prit par les épaules.

— Je voulais te dire encore une chose…

Après une courte pause un peu théâtrale, il reprit :

— Que vous brûliez en enfer, si vous ne faites pas quelque chose de votre talent !

— Merci beaucoup, répondit-elle s'en voulant au même moment d'avoir mangé un peu ses mots, intimidée. Je suis déjà très honorée que vous m'ayez engagée pour ce film. D'entendre à présent ce compliment de votre part, j'en suis vraiment très touchée.

— J'ai connu votre grand-mère, nous avons travaillé ensemble au Burgtheater et je peux vous assurer que personne n'aurait accepté une réplique dont ne serait-ce qu'une syllabe n'aurait pas été prononcée correctement. N'oubliez jamais ça, Schneider, la clé, c'est l'articulation. Votre voix est magnifique, c'est votre plus beau capital.

Chapitre 41

Paris, automne 1960

Lorsque Romy commença à Paris les préparatifs pour son rôle au théâtre, elle était persuadée d'avoir déjà un très bon niveau en français. En effet, depuis son arrivée dans la capitale française, elle avait comblé l'ennui avec des heures de cours, et appris également le français dans sa vie à deux avec Alain, ou bien avec leurs amis. Pourtant, dès sa première rencontre avec Mademoiselle Guyot, elle comprit qu'il n'en était rien et qu'il lui faudrait encore beaucoup de temps et de travail avant de prononcer correctement une phrase en français.

Visconti lui-même lui avait conseillé cette professeure de phonétique. Elle vivait près des Tuileries, dans un appartement sous les toits. Mademoiselle Guyot avait une cinquantaine d'années et était une femme discrète (chignon classique, tenue sobre de couleur sombre). Tout à l'inverse de sa voix qui, peu importait qu'elle récite le vers d'un poème, appelle un de ses nombreux chats, reprenne ou félicite un élève, avait toujours une impressionnante et inoubliable mélodie.

— Avec vous, il va falloir tout reprendre, lui expliqua-t-elle.

Elles étaient assises l'une en face de l'autre autour du petit bureau sur lequel grimpait toujours un chat. La professeure continua :

— Il y a ce qu'on appelle la langue spontanée, et la langue du cœur ; pour les deux, il s'agit d'exprimer des émotions. Et chez vous, les deux sont en allemand…

— Mais pas du tout ! Ma langue de cœur est le français, l'interrompit Romy.

Mademoiselle Guyot hocha la tête.

— Non, certainement pas. Rien qu'à vos « r », on l'entend très bien. On ne prononce pas les « r » de cette manière en français. Vous les roulez. Et on ne fait pas ça en français et encore moins sur une scène de théâtre parisien.

Les règles de phonétique entre les deux pays étaient très différentes. Son travail avec Fritz Kortner lui avait permis d'apprendre et de maîtriser les codes pour le théâtre en Allemagne. Elle se demandait si ce « r » dont parlait Mademoiselle Guyot venait plutôt de ses origines autrichiennes. Elle avait joué Sissi avec un mélange de bavarois et d'autrichien, parfait pour le personnage de la jeune impératrice. Mais tout cela n'était d'aucune aide pour le théâtre français.

— Les nasales jouent un rôle capital en français, continua Mademoiselle Guyot. Et il est très important de bien différencier les lettres « m », « n » et « ng », même si les nuances sont ici difficiles à entendre pour une personne parlant allemand. Pour cela, le travail du voile du palais va être primordial. Nous allons commencer par là, et vous allez vous entraîner avec les occlusives bilabiales. Bâillez, s'il vous plaît, en ouvrant le plus grand possible la bouche. Ce sont des exercices pour votre palais.

— Pas de « r » roulé et des nasales, répéta Romy d'une voix angoissée.

L'inverse de ce qu'elle avait travaillé jusqu'à aujourd'hui.

— Les *Fables* de La Fontaine sont un excellent support pour apprendre le français et travailler la diction. Les fables sont courtes, les phrases percutantes. Nous allons commencer par « Le Loup et l'Agneau ». Écoutez bien les premiers vers, puis répétez :

« Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage… »

Les difficultés commencèrent dès le mot agneau. Romy se mélangea les pinceaux entre les nasales et les syllabes où se portait l'intonation et avala la moitié du mot.

— L'écoute est tout aussi importante que la voix, affirma Mademoiselle Guyot. C'est pourquoi nous allons nous entraîner ainsi qu'à la compréhension orale. Je vais répéter le début de la fable et vous ferez de même. Cela va peut-être vous aider à entendre toutes les nuances.

À la fin de l'heure, Romy quitta l'appartement, pleine de désillusion et d'épuisement. Elle bâilla, cette fois-ci de fatigue, tout le retour. Une fois arrivée rue de Messine, elle s'installa dans sa chambre et reprit le travail des occlusives bilabiales, s'assurant avant que la femme de ménage qu'Alain venait d'engager ne viendrait pas la déranger. Son homme était à Milan avec Visconti, effondré de n'avoir reçu pour *Rocco et ses frères* que le Lion d'Argent au festival du film de Venise. Luchino voulait le Lion d'Or. Alain le consolait en se projetant sur leur prochain projet, la pièce de théâtre à Paris, dans lequel l'acteur investirait également beaucoup d'argent.

Romy voyait régulièrement Georges Beaume : elle lui avait demandé d'être son agent et de s'occuper de son contrat avec Visconti. La clause promise par le réalisateur lors de leur dîner y figurait bel et bien : Romy pouvait se désengager si elle éprouvait trop de difficultés avec le français. Mais plus elle répétait et s'entraînait avec Mademoiselle Guyot et plus elle souhaitait plus que tout réussir à faire sauter cette barrière de la langue étrangère. Elle voulait y arriver et s'en donnait tous les moyens. Romy était une acharnée du travail. Georges l'avait mise également en relation avec le comédien et metteur en scène Raymond Jérôme, qui avait traduit de l'anglais

la pièce de John Ford et connaissait donc très bien le texte que Romy aurait à jouer. Elle s'entraîna avec lui, tout en continuant d'apprendre par cœur les Fables de La Fontaine.

— Vous devez impérativement muscler votre mâchoire, exigea Guyot. Resserrez les lèvres vers l'avant comme si vous donniez un baiser, puis écartez les lèvres en sourire, aussi grand que vous pouvez, avant de les laisser claquer les unes contre les autres, ça va vous aider à parler de l'avant de la bouche.

Un jour, la professeure donna à Romy un micro puis installa un magnétophone devant elle, vantant la qualité du matériel allemand. Elle enregistra Romy pendant ses exercices ; celle-ci n'en revenait pas : elle pensait entendre une autre personne. Son échec la frappa. Peu importe qu'elle parle avec ou sans bouchon de liège ou bien encore avec cette sonde en métal que Mademoiselle Guyot plaçait dans sa bouche afin que sa langue se place correctement, tout était mauvais, incroyablement mauvais. Elle s'entendait répéter les vers que certes elle connaissait par cœur, mais ne réussissait pas pour autant à prononcer correctement. Romy commençait à avoir l'impression d'être dans un laboratoire d'essai, dans un mauvais film.

Pourtant, elle ne lâcha pas. Elle s'accrocha. Pour Alain. Pour prouver à sa mère qu'elle avait tort. Pour prouver à ses parents qu'elle était suffisamment adulte et autonome pour faire ses propres choix. Et aussi un peu pour elle, pour réaliser son rêve : jouer au théâtre.

Chapitre 42

Depuis le festival du film de Venise, un nom courait sur toutes les lèvres : Delon. Romy rêvait d'une soirée romantique en amoureux pour fêter son retour, mais elle dut se résigner à le partager avec une foule d'admirateurs. Ils passèrent leur première soirée au Matignon sur les Champs-Élysées, au milieu d'une musique assourdissante, d'une décoration imposante (murs en soie rouge, lustres en or) et d'un épais nuage de fumée de cigarettes. Tous se bousculaient pour venir le saluer, l'embrasser, lui taper sur l'épaule comme un vieux copain. Alain Delon était devenu une star. *Mon petit ami est l'acteur français de sa génération qui a la plus de succès*. Elle avait fini par s'habituer, non sans mal, à être la jolie fille à ses côtés. Par amour pour Alain, elle acceptait de vivre dans son ombre. À eux deux, ils symbolisaient aussi la nuit parisienne. Le plus beau couple.

Alain l'entraîna à travers la foule. Ils traversèrent la boîte de nuit et s'installèrent à une table aux côtés de Georges Beaume en pleine conversation avec le réalisateur René Clément dont Romy avait fait la connaissance lors du tournage de *Plein soleil* à Ischia. Un jeune homme, assis également à leur table, participait avec enthousiasme aux échanges. Son visage ne disait rien à Romy. Gringalet, avec une chevelure hirsute, les traits du visage anguleux et un nez imposant. La femme qui l'accompagnait, d'une beauté magnifique, ne devait pas avoir plus de 20 ans. Elle gardait les yeux grands ouverts, semblant découvrir le monde de la nuit. On présenta le couple à Romy. Il s'appelait Roman Polanski, un réalisateur d'origine

polonaise qui venait de tourner ses courts métrages, et sa petite amie, Barbara Lass.

— Quel bonheur qu'Alain soit enfin rentré à Paris ! s'exclama René Clément essayant que sa voix couvre les cris et la musique ; il leva son verre : Buvons à ton retour et à notre prochaine production !

Romy fusilla Alain du regard. Elle s'approcha de lui et murmura :

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu recommençais tout de suite à tourner ?

— C'est mon travail. Est-ce que tu connais un homme qui tous les jours dit explicitement à sa femme qu'il part au bureau ? Je vais répéter dans les studios. Ça ne fait pas de différence.

— Oui, mais…

Désemparée, Romy n'arriva pas à terminer sa phrase.

En écoutant la conversation autour de la table, Romy en apprit davantage sur le planning de son fiancé. Le nouveau film de Clément dans lequel jouait Alain était une coproduction franco-italienne qui avait pour titre *Che gioia vivere* et la jeune femme polonaise (assise à côté d'Alain) tiendrait le rôle principal. Dans son pays, Barbara Lass était surnommée la « Sophia Loren polonaise ». Ce film marquait ses débuts en France. *Bon heureusement, elle est mariée*. Le tournage se déroulerait à Rome. Alain serait donc à nouveau absent pendant des semaines…

— Et tes répétitions pour le théâtre ? lui demanda-t-elle agacée.

Alain glissa une cigarette entre les lèvres et marmonna :

— C'est un pas de côté dans une autre discipline. Rien de plus.

Elle sentit la colère lui monter au nez. Mais pourquoi ne pouvait-il pas prendre au sérieux ce qui comptait pour elle ? Que se passerait-il si finalement Alain sortait du projet ? Est-ce Visconti monterait la pièce sans lui ? Avait-il le budget suffisant pour se passer de l'investissement d'Alain ? La perspective que le projet tombe à l'eau et que tous ses efforts, ces heures d'entraînement de diction et de prononciation ne servent à rien lui gâcha

cette soirée. Elle qui s'était tant réjouie de leurs retrouvailles. Alain remarqua son changement d'humeur et s'approcha d'elle :

— Écoute, *Puppelé,* je veux une grande carrière et je ne peux la faire qu'au cinéma et pas au théâtre. Et puis, au cinéma, on gagne beaucoup plus d'argent. Tu le sais bien.

Alain ne réalisait pas que les derniers cachets de Romy étaient ceux d'une figurante et qu'elle espérait avoir enfin d'autres propositions. Pourtant, elle était prête à s'en contenter afin de poursuivre les répétitions pour la pièce de théâtre.

— Mais avec tous ces tournages, comment veux-tu être disponible pour les répétitions avec Visconti… insista-t-elle.

Elle ne termina pas sa phrase et les mains tremblantes se versa une nouvelle coupe de champagne qu'elle vida d'un trait.

— Je ne vais pas laisser tomber Luca ! Pour qui tu me prends ? lança-t-il vexé.

Ils étaient à présent tous les deux en colère.

— Mais tu ne vas jamais être concentré pour les répétitions, si tu es pris par autant de tournages !

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois faire ou comment je dois travailler !

Ils se disputèrent. Ils se crièrent dessus. Bien incapables, comme souvent, de se parler normalement. À peine Alain rentrait à Paris que la discussion dérapait. Leurs disputes faisaient partie de leur quotidien. *On se comporte comme un vieux couple*. Tout comme les réconciliations. Cela ne dérangeait même plus Romy que leurs disputes aient lieu en présence de leurs amis. Alain voulait toujours être entouré de sa bande. Leurs relations devenaient les témoins des fracas de leur couple.

Elle n'aimait pas le reconnaître, mais, au fond d'elle, elle savait que sa jalousie était une des grandes causes de sa colère. Elle n'était pas jalouse de la Sophia Loren polonaise, non, mais de toute l'attention de Luchino Visconti

ou de René Clément pour Alain. Peut-être que les nouvelles rumeurs publiées dans la presse people étaient vraies ? Visconti l'aurait engagée uniquement parce qu'Alain participait à la production et indirectement payait le salaire de l'actrice. Les attaques lui avaient fait l'effet d'un coup de poing, ne blessant pas seulement sa vanité et sa raison. Son cœur n'avait jamais été aussi lourd. C'était comme une flèche qui avait atteint son âme.

Chapitre 43

Une nouvelle tomba, pire que le planning surchargé d'Alain : sa mère tournait un film sans elle. Et si toutes les rumeurs avaient raison ? Et si Magda Schneider s'était servie d'elle – et de son succès – pour relancer sa carrière, à l'arrêt depuis la fin de la guerre ? *Eva ou Les Carnets secrets d'une jeune fille* était le dernier film dans lequel elles avaient joué ensemble et depuis elles suivaient chacune des plans de carrière différents. Tandis que Romy attendait de nouvelles propositions, sa mère tournait à présent à Vienne sous la direction de Hermann Leitner, un rêve pour Romy. Sa fille dans le film serait jouée par l'actrice Corny Collins et Romy n'avait même pas eu besoin de refuser le rôle, car on ne le lui avait même pas proposé. Après son fiancé, sa mère : la jalousie vint à nouveau la ronger.

Installée devant son miroir, Romy récitait la fable des « Deux Mulets » de Jean de La Fontaine :

— « Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,

Et faisait sonner sa sonnette… »

Romy s'exerçait sans relâche, répétant tous les exercices exigés par Mademoiselle Guyot, travaillant les consonnes, les nasales, mais

malheureusement, la jeune actrice constatait avec peine qu'elle ne progressait pas. On entendait beaucoup trop son accent allemand quand elle parlait français. Elle portait l'accent tonique sur les mots et les phrases comme dans sa langue maternelle. Il était impensable de prétendre vouloir monter sur une scène de théâtre à Paris. Son engagement en dépendait et les propositions de films étaient toujours aux abonnés absents. Elle était prise de panique et de doute. Mais quel était donc son destin ? Pourquoi Dieu lui imposait ça ? Que lui réservait-il ?

Énervée, épuisée par les exercices, elle attrapa le verre de vin rouge posé sur la commande et le vida d'une traite. La colère monta et elle lança le verre contre le mur, en hurlant tous les jurons qu'elle connaissait avec un accent viennois. Il explosa contre le mur et les éclats se répandirent partout dans la pièce. Romy n'y prêta aucune attention, pas plus qu'aux taches de vin rouge sur le mur. Elle se sentait même mieux, comme libérée d'avoir laissé sa colère sortir dans ce geste hystérique.

— Si je ne travaille pas la phonétique, je suis bonne à postuler pour être ouvreuse au théâtre !

Elle parla fort, pour elle-même. Et après une grande inspiration, elle se positionna devant le miroir et reprit :

— « Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé… »

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Elle traîna des pieds jusqu'au combiné et décrocha :

— *Oui * ?*

Elle espérait entendre la voix d'Alain ou bien de Georges qui lui parlerait d'une proposition de film.

— Ma petite Romy ! Oh, je suis tellement contente de t'entendre !

— Il s'est passé quelque chose de grave ? demanda-t-elle, ne s'attendant pas à entendre la voix maternelle.

— Mais pourquoi donc ?

— Tu appelles rarement ces derniers temps, répondit-elle en se concentrant à présent sur la conversation.

— Tout va bien. Nous allons tous en pleine forme ! Ton frère t'embrasse, Daddy aussi bien sûr, les chiens également…

Sa mère commença à énumérer tous les prénoms de leurs animaux à quatre pattes. *Quand on parle du loup, on en voit la queue…* Elle venait de jurer en jargon autrichien et voilà que quelques minutes après sa mère appelait ! Elle s'assit sur l'accoudoir du fauteuil et attendit patiemment que sa mère ait terminé. Elle finit enfin par en venir à la raison de son appel :

— Daddy va bientôt t'appeler, mais je voulais déjà t'en parler. Il a reçu une lettre de notre ami, l'auteur Curt Riess qui te passe le bonjour…

— Ah, lui aussi ! plaisanta Romy.

Magda ignora la blague de sa fille et continua :

— Curt Riess s'est entretenu longtemps avec Gustaf Gründgens. Gründgens s'intéresserait à toi, tu te rends compte ! Je ne sais pas si c'est Kortner qui lui a parlé de toi ou s'il s'agit de l'adaptation au cinéma de son Faust, mais que Gründgens s'intéresse à toi est un véritable honneur ! Curt Riess aimerait vous mettre en contact et te le présenter.

Romy arrêta aussitôt de balancer ses jambes et se laissa tomber à la renverse dans le fauteuil. Sa mère avait raison. Que le directeur de la scène nationale de Hambourg souhaite la rencontrer était une chance incroyable. Cette longue pause devant la caméra pouvait-elle se transformer en un tournant ? Les portes du théâtre s'ouvriraient enfin à elle ? Les directeurs et metteurs en scène de théâtre resteraient-ils plus froids et indifférents que les producteurs de cinéma face aux mauvaises critiques parues dans les magazines ces derniers temps ? C'était irréel ! Son cœur se mit à battre à tout rompre dans sa cage thoracique.

— Avant, tu devrais déjà réfléchir à tes disponibilités pour venir à Hambourg.

La voix de sa mère raviva en elle les doutes de ne pas réussir à marcher dans les pas de sa grand-mère.

— Je ne peux pas, dit-elle calmement.

Prononcer cette phrase avait été plus simple qu'elle ne l'avait pensé. Elle ne ressentait aucun regret. Elle était à Paris maintenant, chez elle. Et non à Hambourg, Munich, ou Vienne. Et c'est à Paris qu'elle souhaitait jouer au théâtre.

— Je ne peux pas me déplacer pour l'instant. Les répétitions avec Visconti commencent bientôt et d'ici là mes journées sont bien remplies.

— Mais ma petite Romy, tu peux quand même te libérer une journée pour venir à Hambourg. Il faut absolument que nous sachions ce qu'il te propose. Tu ne peux pas refuser !

— Je suis vraiment très honorée et reconnaissante de cette proposition. Mais Daddy et toi, vous m'avez appris et toujours répété qu'on doit tenir ses engagements et respecter un contrat. Et j'ai signé un contrat avec Visconti.

— Et Dieu sait qui t'a poussée à le faire ! Au fait, j'ai entendu dire que Visconti a été visionner les rushs de *Lysistrata*. Tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas mise en garde…

Romy ne s'y attendait pas. Pourquoi Visconti aurait-il fait le voyage à Hambourg pour regarder ces prises de films ? Avait-il des doutes sur elle ? Était-il simplement curieux de la voir jouer devant la caméra dans un registre dramatique ? Mademoiselle Guyot lui avait-elle dit qu'elle ne progressait pas assez vite ? Visconti avait-il l'intention de rompre son contrat ? Les questions tournaient à toute allure dans sa tête. Finalement, l'avait-il engagée sur les demandes d'Alain ? Elle respira et essaya de se rassurer en se rappelant que pour l'instant personne n'avait rompu le contrat et qu'elle allait réussir. Elle allait prouver son talent à Visconti.

— Je dois beaucoup à Monsieur Kortner, murmura-t-elle.

— Oui, bien sûr, ma fille, rétorqua sa mère. Fritz Kortner souhaite également retravailler avec toi. En tout cas, il y réfléchit. Tu es sur un très

bon chemin. Ne gâche pas tout à cause de ton entêtement. Je ne sais pas si Visconti est le bon metteur en scène pour te faire faire tes premiers pas au théâtre. En plus dans une langue étrangère ! Réfléchis-y, s'il te plaît !

— Ma décision est prise, répondit-elle d'un ton franc.

Sans surprise, sa mère ne réagit pas à l'affirmation de sa fille et poursuivit :

— Nous pouvons en discuter calmement tous ensemble à Mariengrund. Qu'en penses-tu ? Noël est encore assez loin, mais tu pourrais…

— Je ne viendrai pas à Noël.

Romy ne la laissa pas terminer sa phrase et parla d'une voix distincte et assurée, consciente du choc pour sa mère. Ce serait la toute première fois qu'elle ne passerait pas Noël avec sa famille. Mais les répétitions avec Visconti ne lui laissaient pas la possibilité de partir pendant les fêtes de fin d'année. Pour la première fois, Romy se sentait adulte. Avec Alain à ses côtés. De le savoir avec elle lui donnait des forces.

— Excuse-moi, Maman, mais je dois raccrocher. J'ai du travail. On s'appelle bientôt. Embrasse tout le monde de ma part.

— Mais, Romy… souffla Magda.

Alors qu'elle allait raccrocher, Romy ajouta :

— Je suis avec toi, tu sais, par la pensée. Toujours. Je ne veux pas me disputer. Mais je ne veux plus que vous contrôliez ma vie.

— Ce ne sont que des mises en garde, Romy, rien de plus. Nous nous faisons du souci pour toi. Je pense aussi beaucoup à toi. Prends soin de toi.

Fin de la conversation.

Le combiné du téléphone toujours à la main, Romy entendait encore les bips qui signalaient que sa mère avait raccroché. Alors elle commença à réciter à voix basse :

— « Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N’eût voulu pour beaucoup en être soulagé… »

Chapitre 44

— Écoutez ! lui dit Mademoiselle Guyot en allumant le magnétophone, écoutez avec beaucoup d'attention.

On entendit une voix de femme baragouiner La Fontaine.

— Ce n'est pas un exemple pour moi, répondit Romy d'un ton moqueur et agacé, vexée également, car elle avait l'impression que tous ses efforts n'étaient pas reconnus.

Or il lui restait que très peu de temps avant le début des répétitions.

— Vous ne reconnaissez pas cette femme ?

— Non. (Romy haussa les épaules.) Je ne l'ai jamais entendue.

Mademoiselle Guyot s'affaira avec les boutons du magnétophone et rembobina. Romy s'impatientait, passant le temps en regardant les chats sauter sur le bureau. Puis à nouveau, une voix sortit du magnétophone. Romy se reconnut. Sa professeure avait pour habitude de l'enregistrer à chaque séance. Romy pensa qu'il s'agissait de la prise de la veille, ne se trouvant pas si mauvaise, même si elle était encore loin de ce qu'elle souhaitait.

— Mais ça, nous l'avons déjà écouté hier, dit-elle d'un ton las, on devrait plutôt reprendre et continuer, apporter des corrections où c'est nécessaire.

La bande dans le magnétophone s'arrêta. Mademoiselle Guyot se tourna vers son élève.

— Les deux enregistrements sont de vous. Le premier nous l'avons recueilli au tout début de vos leçons. L'autre, comme vous l'avez reconnu,

c'était hier.

Romy n'y croyait pas. Elle fixa les chats sans rien dire, repensant à ce qu'elle venait d'entendre. Elle n'avait pas reconnu sa propre voix. Comme si elle avait écouté une personne étrangère. C'était une expérience très étrange. Et quelle différence énorme entre les deux prises !

— Comme vous l'avez vous-même entendu, vous avez fait des progrès remarquables, Mademoiselle Schneider. Je n'ai plus grand-chose à vous apprendre après ces six dernières semaines. Il est temps à présent de commencer les répétitions au théâtre. Nous pourrons, à partir de là, voir comment vous faire encore progresser. Mais je ne pense pas que vous aurez besoin de mes cours.

Pour la première fois, Romy vit sa professeure lui sourire. Mademoiselle Guyot était fière d'elle. Qui l'aurait cru ?

*
*   *

Alain Delon était devenu une star de cinéma. Il ne roulait plus en Roadster MG, mais fonçait à présent dans les rues de Paris au volant de son cabriolet laqué noir : une Ferrari 250 GT California Spyder. Les 280 chevaux sous le capot de la voiture représentaient un statut pour le propriétaire, tout comme la vitesse promise. Cette voiture de sport exceptionnelle ne l'autorisait pas pour autant à ne pas respecter le code de la route. Le jour de leur première répétition, tous les feux de signalisation semblaient s'être passé le mot pour passer au rouge dès l'approche de la Ferrari, si bien qu'ils arrivèrent en retard.

— Visconti va être furieux !!! lança Romy en courant derrière Alain à travers le hall silencieux du théâtre.

— Mais absolument pas ! rétorqua Alain, bien que le ton de sa voix trahisse son incertitude.

Le théâtre de Paris avait été construit au XVIIIe siècle sur l'impulsion du duc de Richelieu. Au début du XIXe, le théâtre fut transformé en patinoire (pour patins à roulettes), et l'extérieur du bâtiment de quatre étages avait gardé cette architecture. On devinait les pistes tournantes. L'intérieur avait été reconstruit à plusieurs reprises, il comptait aujourd'hui 1300 places assises et possédait un équipement technique et scénographique d'une grande modernité.

Lorsque Romy et Alain passèrent les portes de la salle, celle-ci était à moitié plongée dans l'obscurité. Les éclairages de secours et quelques projecteurs envoyaient une lumière froide sur un tableau situé au centre de la scène. Onze comédiens étaient assis autour d'une table vide, parmi eux des acteurs renommés que Romy reconnut même sans maquillage ou costume. Luchino Visconti était installé de l'autre côté. Assis sur une chaise, les jambes croisées, un bras posé sur un genou, le menton dans la main. Un silence de plomb régnait. À leur arrivée, personne ne dit mot, mais ils fusillèrent du regard les deux retardataires.

— Excuse-nous ! lança Alain d'un ton théâtral, la circulation était lente à mourir…

— C'est une phrase de ton texte ?

— Non, pardon.

Romy découvrit pour la première fois Alain avec l'attitude d'un écolier. Il s'assit sans broncher sur une chaise vide à côté de la célèbre comédienne de théâtre Valentine Tessier. Romy s'installa à l'opposé, sur l'autre siège disponible, près de la star de la scène française Pierre Asso. Cet homme avait l'âge de son beau-père. Un long nez, des yeux perçants, quelque chose d'étrange, si bien qu'elle se sentit mal à l'aise et regretta déjà la présence rassurante d'Alain à ses côtés. Elle avait l'impression qu'un glacier se tenait entre Pierre et elle, et commença à trembler de froid. Voulant se montrer courtoise, et pour essayer de calmer sa nervosité, elle le salua poliment. Pierre Asso garda le silence.

— Nous allons commencer par une première lecture – la voix de ténor de Visconti résonna sur toute la scène –, premier acte, première scène : Pater Bonaventura et Giovanni arrivent. Pierre, Alain, quand vous voulez…

Romy écouta le dialogue avec une attention toute particulière. Elle avait encore un peu de temps avant ses premières répliques. Le personnage d'Annabella arrivait tardivement, pendant la seconde scène, après une dispute avec son fiancé qui manquait de dégénérer en bagarre. Sa gouvernante Putana donna les premières répliques avant qu'Annabella évoque sa situation. « Que dites-vous de cela, mon enfant ? En voilà des menaces, des défis, des querelles et des bagarres de tous côtés, et cela pour vous.[1] » Subjuguée par la voix de Valentine Tessier, Romy ne perdit pas une miette de son monologue. Lorsque la comédienne eut terminé, Romy se sentait réellement enveloppée par les mots, les phrases, la mélodie de la langue si belle. Comment était-ce possible ? Comment pouvait-on s'exprimer de cette manière en français ? Romy était tellement sous le charme qu'elle en oublia son propre texte. Après un long moment, Romy remarqua enfin le silence autour de la table.

— Encore en retard, Romina ? demanda Visconti, irrité. Mais cette fois-ci ce n'est pas à cause de la circulation !

Personne ne rit.

Était-ce un technicien qui venait d'allumer la climatisation ou bien le vent de décembre qui s'était engouffré par les portes ouvertes du théâtre qui attira l'attention de toute la troupe ? Le regard froid de ses collègues fut en tout cas encore plus douloureux que les réprimandes de Visconti. Elle grelottait. Tout son corps tremblait et, comme si elle venait d'attraper la grippe, sa gorge semblait enfler. Elle commença à lire son texte, « Mais, nourrice, cette vie-là ne me donne aucun plaisir, mes pensées sont fixées sur d'autres sujets ; je vous en prie, laissez-moi[2] », mais sa voix l'abandonna. Malgré tout ce qu'elle avait travaillé et répété avec Mademoiselle Guyot, les intonations de la langue française avaient soudain disparu. Romy se sentait

comme une enfant qui n'a pas appris son poème et doit le réciter devant toute la famille. Elle fit une courte pause, prit une grande inspiration et reprit : « Je t'en prie, moins de bavardage.[3] »

Elle parlait avec un accent à couper au couteau, comme une touriste novice en français récitant quelques phrases de bienvenue dans un guide touristique. Mais en rien on ne pouvait identifier une comédienne disant son texte. Valentine Tessier, imperturbable, reprit quand ce fut son tour. Elle ignora les erreurs de Romy. Comme tous les autres. Ce fut encore pire. Elle avait tellement honte. C'était la première fois qu'elle n'arrivait pas à lire son texte correctement. Ni pendant des cours d'allemand ni lors des représentations de théâtre à l'internat, et encore moins au cinéma, elle n'avait failli à ce point. Et il fallait que ça se passe aujourd'hui. C'était horrible.

Le monologue de la gouvernante était bien plus long que celui d'Annabella, et Valentine Tessier lut son texte avec un professionnalisme qui ravit le metteur en scène. Plus son intonation était parfaite, plus Romy s'enfonçait dans une eau gelée. Même des phrases courtes comme « Quelle commère tu fais ![4] » sortaient avec une intonation désastreuse. Lorsqu'elle ne cafouillait pas, elle accentuait la mauvaise syllabe.

Personne ne lui fit remarquer cet échec criant. Personne ne lui apporta la moindre aide. Et comme ils étaient tous assis en ligne, il lui était impossible de jeter un coup d'œil à Alain. Elle chercha du regard Visconti afin d'obtenir un soutien de sa part. En vain. Il ne lui adressa pas le moindre signe, pas la moindre attention. Elle avait l'impression que plus personne ne s'intéressait à elle, ne voulait travailler avec elle, cette Allemande qui n'avait jamais fait de théâtre et prétendait pouvoir tenir le rôle principal – en français – dans un des théâtres les plus renommés de Paris.

Fritz Kortner pense que j'ai du talent, Gustav Gründgens s'intéresse à moi. De grands noms du théâtre, Visconti ne leur arrivait pas à la cheville. À la grande différence près que Kortner et Gründgens travaillaient dans sa

langue maternelle. Le problème était-il vraiment le français ? En pleine incompréhension, elle retournait les questions dans tous les sens. *Peut-être que Maman a raison et que j'ai tort…* Elle n'aurait pas dû vouloir attraper les étoiles avant de tout maîtriser, elle aurait dû suivre une véritable formation lui permettant de maîtriser les spécificités du jeu de théâtre. Mais elle n'avait plus le choix. Elle devait y arriver.

Une fois la lecture terminée, elle resta longtemps sur sa chaise. Elle referma son livret, le garda sur les genoux, attendant que tous les comédiens et toutes les comédiennes de la troupe soient partis. Alain discutait avec un des assistants de Visconti. Mais son attention ne se portait pas sur son fiancé, mais sur le metteur en scène. Lorsqu'il fut seul, que plus personne ne lui parlait, Romy s'adressa à lui :

— Luca ! Je te présente toutes mes excuses pour le retard aujourd'hui.

Elle parla avec servilité et sympathie, avec le ton qu'aurait eu Sissi face à l'empereur Franz Joseph.

Visconti la fusilla du regard et garda le silence. Elle redouta qu'il n'ait la même réaction que ses collègues et l'ignore. Elle serra la mâchoire, nerveuse, réfléchissant à la meilleure attitude à adopter quand elle l'entendit dire :

— Bien. C'est fait. Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus. Mais une chose doit être claire, Romina, et pour toi aussi Alain…

Elle tourna la tête vers son fiancé qui s'était approché d'elle sans qu'elle s'en aperçoive. Il reprit :

— Que les choses soient bien claires, c'est la première et la dernière fois que vous êtes en retard. Cela ne se reproduira plus jamais.

Elle ne s'était pas fait sermonner ainsi depuis le collège. Elle jeta un coup d'œil à Alain, qui regardait lui aussi le bout de ses chaussures. Un gamin qui acceptait la punition.

— Demain, vous arriverez une heure avant le début de la répétition, affirma Visconti d'une voix ferme, et nous travaillerons tous les trois !

Sur ces mots, il s'entoura de son étole de cachemire noire et quitta la scène.

Quelque chose en Romy lui disait de lui courir après, de lui parler, lui expliquer, peu importe quoi, pourquoi… Mais elle resta sur sa chaise, avec ce lourd sentiment de culpabilité et de mauvaise conscience.

Alain, qui visiblement avait lu dans ses pensées, lui prit la main :

— Laisse-le. Tu ne peux rien changer à ce qui s'est passé aujourd'hui. On fera mieux demain.

Elle le remercia du fond du cœur d'avoir utilisé le « nous » alors qu'elle était la seule à blâmer.

*

*   *

Les deux semaines suivantes furent un ascenseur émotionnel. Romy, installée à la table de lecture avec les autres comédiens et comédiennes, lisait son texte et ne prouvait chaque jour qu'une seule chose : son incompétence à faire ce que l'on attendait d'elle. Elle avait le sentiment jour après jour qu'elle avait accepté un contrat impossible à honorer. Elle possédait le talent pour jouer devant une caméra, mais pas sur scène. Même les répliques courtes, elle n'arrivait pas à les prononcer correctement. Comment ferait-elle lorsque les scènes sur le plateau commenceraient vraiment, avec les déplacements, les gestes ? L'antipathie que lui renvoyait la troupe était pour elle encore pire que la sévérité de Visconti. Romy était habituée à être chouchoutée pendant les tournages. Pour son équilibre elle avait besoin de sécurité et d'harmonie et elle le recherchait donc en permanence. Et maintenant, alors qu'elle en aurait eu le plus besoin, afin de réussir ce qu'elle devait accomplir, elle ne recevait que du rejet.

Lorsqu'elle rentrait chez elle, après les douze heures de répétition, elle continuait de s'exercer, lisant à voix haute son texte, répétant chaque mot, puis chaque phrase comme Mademoiselle Guyot le lui avait appris. Elle ne supportait pas d'être dérangée, poussant un grand soupir à chaque fois qu'on

venait frapper à la porte. Elle finissait par ouvrir, trouvant le plus souvent Alain, une fois avec une bouteille de champagne et deux coupes dans les mains.

— Tu dois boire quelque chose, sinon tu n'arriveras pas à parler correctement, dit-il en entrant dans la chambre.

Romy était sur la défensive, fatiguée de ses heures de travail, mais ce soir-là elle baissa la garde auprès d'Alain, comprenant qu'il avait raison. Il voulait la soutenir, et non la déranger. Ils trinquèrent, discutèrent de la pièce, lirent ensemble certaines scènes. Alain était à la fois son homme, son amant, son ami, son collègue.

Le soir suivant, elle quitta le fauteuil de sa chambre et s'installa sur le canapé du salon. Elle s'allongea, la tête sur les genoux d'Alain, et commença à lire son texte. Il la reprenait quand la prononciation ou l'intonation n'étaient pas justes. Comme elle, Alain n'avait pas suivi de cours dans une école de théâtre, et n'était encore jamais monté sur une scène devant le public. Pourtant, il arrivait à l'aider avec des remarques pertinentes. Il connaissait bien Visconti, pour avoir déjà tourné avec lui, et savait ce qu'il attendait de ses comédiens et comédiennes. À sa grande surprise, il fut en réalité son plus grand soutien pendant toutes les répétitions, son sauveur même. Quand elle vacillait, quand elle perdait le moral et confiance en elle, il la faisait rire. Il l'aida à faire sauter un à un ses blocages pour qu'elle chemine vers la réussite. Ils travaillèrent main dans la main, transpirèrent ensemble, s'épaulèrent, rirent, et descendirent quelques bouteilles de champagne… Ils eurent pendant ces semaines de répétitions une complicité qu'ils n'avaient jamais connue auparavant.

Le soutien d'Alain lui permit de ne plus prêter attention à l'attitude du reste de la troupe. Même si pendant les répétitions, ils n'étaient pas assis l'un à côté de l'autre, elle travaillait en le sachant à ses côtés. C'est ainsi qu'elle prononça le texte d'Annabella : « Par notre amour à tous deux,

j'aurai ce courage ; car si tu savais, mon Giovanni, comme tous les soupirants semblent haïssables à mes yeux, alors tu me croirais.[5] »

Elle termina son monologue dans lequel elle révélait son amour incestueux pour son frère avec beaucoup d'intensité, se souvenant de la chaleur des mains d'Alain sur son corps comme si elles étaient à présent celles de Giovanni, tout comme de sa douceur et de sa tendresse. Lorsqu'elle eut terminé et repris son souffle, elle découvrit en fermant son script, près de son cahier de brouillon, un petit morceau de papier, sur lequel était écrit :

« *C'était bien.* »

Elle releva la tête, surprise, et cherchant autour d'elle, elle découvrit un grand sourire sur le visage fin de Pierre Assos. Il opina de la tête, pour confirmer ce qu'il avait écrit.

Elle fut incroyablement touchée par ce geste du comédien, de l'attention qu'il lui témoignait. Obtenir la reconnaissance d'un acteur si expérimenté signifiait beaucoup pour elle. Portée par ce petit mot, ce grand soutien, elle reprit son texte avec encore plus d'énergie et d'assurance. Elle lut encore mieux.

Sans arriver à faire disparaître ce petit diable qui venait sans cesse s'asseoir sur son épaule et murmurer à son oreille : « Tu n'en es pas capable ! Tu n'y arriveras jamais ! »

1. Les appels de notes chiffrés au sein du texte renvoient à : *Dommage que ce soit une putain*, John Ford, nouvelle traduction Jean-Michel Déprats, Gallimard, Folio Théâtre, 1998. *(N.d.T.)*

Chapitre 45

Romy était tellement happée par les répétitions qu'elle ne réalisa pas tout de suite le vent d'indignation que *Lysistrata* avait provoqué en Allemagne de l'Ouest. La plupart des chaînes de télévision refusaient de passer le film à l'antenne, si bien qu'il fut projeté en avant-première au Universum Filmtheater de Munich. Dans la plupart des articles (que le monteur lui envoyait par la poste), le film de Kortner était présenté comme une œuvre contre la morale et totalement orientée sur le plan politique. D'autres critiques en revanche analysaient la réalisation comme l'événement artistique de l'année. Certains se concentrèrent sur ce qu'ils appelaient la liberté de l'ancienne Sissi et le journal le *Bild* titra un article sur Romy Schneider avec la formule « La fin d'une star de cinéma ». Elle s'en fichait. Il y aurait toujours des commentaires négatifs et méchants. Elle jeta le torchon dans la poubelle, oubliant sans rancune Myrrhinè pour se concentrer sur Annabella.

Son travail acharné sur le texte lui permit de prendre un peu confiance en elle. À chaque phrase bien prononcée, et chaque petit mot de Pierre Asso, elle arrivait à se détendre. Lorsque, après quatre semaines de lecture à la table, les répétitions commencèrent, Romy se sentait prête. Elle se donna du courage en pensant à sa grand-mère et à son père, qui tous deux avaient débuté leur carrière au théâtre à l'âge de 20 ans. C'est à elle qu'il appartenait, à présent, de poursuivre l'héritage des Retty. Elle devait réussir ! Pourtant, le petit diable venait encore se poser sur son épaule…

Elle décida de lui rire au nez ! Visconti eut une brillante idée : dès la première répétition, alors que les acteurs ne devaient pas encore jouer en costume, il lui proposa d'enfiler une robe d'époque. Romy se sentit immédiatement dans son personnage, trouva les mouvements, les déplacements avec un grand naturel. Pour la première fois, elle se sentit réellement à l'aise.

Visconti n'était plus assis sur la scène, mais dans le public, au cinquième rang de cette salle gigantesque plongée en grande partie dans le noir. Éblouie par la rampe de projecteurs, Romy apercevait à peine le réalisateur (qui lui semblait être une ombre). Lorsqu'elle entra sur le plateau, au début de la deuxième scène, et commença son dialogue, elle sentit immédiatement les pensées de Visconti, bien que silencieux. Il savait exprimer sa colère, sa satisfaction sans prononcer un mot. À la différence des autres réalisateurs, son silence exprimait bien plus que des cris.

Après la scène de la dispute entre Vasques et Grimaldi, entrèrent Florio, Donado et Soranzo, puis Annabella et Putana.

Romy fit quelques pas sur la scène et elle avait pourtant toujours l'impression d'être dans les coulisses. Elle regarda loin devant elle et se sentit comme une marathonienne au départ d'une course. Comment n'avait-elle pas pris conscience auparavant de la taille de la scène ? Le studio où elle répétait avait une dimension humaine, bien plus inférieure à celle de cette scène. Elle se sentit à nouveau au pied d'une montagne infranchissable.

Elle connaissait son texte. Et savait même le déclamer. Mais elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle devait se déplacer. Que devait-elle faire de ses bras ? Où était la caméra qui capturait les mimiques ? Ses mains l'importunaient. Elle se sentit très maladroite.

Comme prévu, Valentine Tissier brillait dans son rôle de gouvernante. L'assurance de cette comédienne expérimentée lui fit monter les larmes aux yeux. Puis, arriva le moment où Annabella devait tourner sur la scène en quelques pas de danse. Romy s'en réjouissait. Enfin, pensait-elle, quelque

chose qu'elle maîtrisait. Elle allait pouvoir leur montrer de quoi elle était capable. Elle ne comptait plus le nombre d'heures qu'elle avait passées à danser dans une robe d'époque. De nombreuses scènes mythiques en témoignaient, à commencer par la valse dans Sissi.

Elle portait des chaussures à talons, ce qui favorisait les mouvements gracieux. Mais, alors qu'elle s'élançait pour tourner, la scène lui parut soudainement si immense que Romy eut l'impression de faire du sur-place. De peur de se déplacer dans tout cet espace, elle piétina sur place, et tournait comme un pantin désarticulé. *Je suis un vrai éléphant…* Loin, très loin de l'élégante et gracieuse impératrice Élisabeth qui dansait la valse, semblant voler sur le parquet de danse. Plus elle essayait d''imiter Sissi et plus le carnage était grand. Comment pouvait-elle tout d'un coup ne plus maîtriser une technique qu'elle connaissait pourtant par cœur ? C'était comme si le rôle avait disparu de son corps, de sa tête.

Un silence de plomb régnait dans la salle, et Romy entendait le mépris, la déception, la colère. C'était la honte qu'elle avait crainte pendant des semaines.

*

*   *

Le téléphone sonna et une main de femme gracile décrocha. « Allô ? dit une voix en français. Mademoiselle Schneider, venez au théâtre, s'il vous plaît ». C'était Luchino Visconti. « Venez vite. Comme prévu, Romy Schneider a échoué. »

Les images tournaient dans sa tête comme un kaléidoscope avec des voix tonitruantes, comme si le volume était à fond. Tout se mélangeait. Elle avait à peine fermé l'œil et ne savait plus si elle avait rêvé. Était-elle témoin de sa propre chute artistique ? Elle ouvrit les yeux et fixa un point dans l'obscurité. Incapable de savoir où elle se trouvait : sa chambre ou bien la suite de Visconti à l'hôtel Berkeley ? Impossible de le dire. Elle entendit des pas. Comprit qu'il y avait une autre personne dans la pièce, mais fut incapable de

la reconnaître. De toute façon, il était inutile d'affronter la colère de Visconti les yeux dans les yeux. Elle savait bien qu'elle avait échoué. Elle avait entendu qu'il avait prévenu l'autre actrice. Il venait pour la renvoyer du théâtre.

Elle explosa en larmes. Refermant les bras autour d'elle.

Ce serait violent de la retirer de la mise en scène. Mais qu'avait-elle donc espéré ? Elle pleura violemment, poussant des cris de douleur.

— *Puppulé*, arrête ! (Alain la souleva, la prit dans ses bras.) Tout va bien. C'est moi. Ton *Pépé*.

La lampe sur la table de nuit était allumée. Par la fenêtre fermée, on entendait les cris des sirènes d'une ambulance. Les bruits habituels de la nuit à Paris. Les yeux mi-clos, elle reconnut Alain qui se tenait sur le bord du lit, torse nu. Sa gorge était tellement nouée qu'elle n'arrivait plus à parler. Elle pleurnichait comme une petite fille.

— Tu as crié dans ton sommeil, lui expliqua Alain.

Il était désemparé. Comment la libérer de ses cauchemars ?

Romy s'essuya le nez. Elle n'en revenait pas d'être dans sa propre chambre. Avant d'avouer :

— J'ai rêvé que Luca avait appelé l'autre actrice pour jouer Annabella et qu'il m'avait renvoyée. Et j'ai cru que c'était vrai.

— Mais pourquoi le ferait-il ?

— Parce que je suis nulle ! Je rate tout ! Alain, je me suis engagée dans quelque chose que je suis incapable d'assumer. Je ne suis pas assez douée. Tu vois bien à quel point je suis mauvaise ! Ils avaient tous raison : Maman, Daddy, les journalistes et les autres comédiens. Je ne suis pas une actrice capable de jouer au théâtre.

— N'importe quoi ! Tu es géniale !

Alain la serra contre lui et essuya ses larmes qui coulaient sur ses joues. Il la rassura encore :

— C’est difficile, mais les tournages aussi le sont. Tu vas y arriver. Nous allons y arriver. Ne te fais pas de souci.

À nouveau ce « nous », comme lors de la lecture. Pour lui aussi, se déplacer sur une scène de théâtre était un nouveau défi. Pour Romy ce « nous » prenait également une tout autre signification. Cela signifiait ne former qu’un. Fini l’amour libre, la vie de fête. « Nous » signifiait mariage, enfant, peut-être un fils qui serait aussi beau qu’Alain. Avoir sa propre famille. Ce pronom personnel ne représentait pas uniquement ce projet de théâtre commun, mais il était pour Romy porteur d’un message bien plus grand : un avenir commun. Une vie de famille.

Elle tourna la tête et l’embrassa dans le cou. Elle le savait, l’amour qu’il lui portait allait l’aider à oublier pour quelques heures, la pression qu’elle ressentait. Il fallait qu’elle arrive à dormir, sans cauchemar, afin de tenir le rythme des répétitions.

Nous allons y arriver. Nous…

Chapitre 46

Paris, début 1961

Il prit son élan pour la frapper.

Elle aurait dû le voir venir et essayer de se protéger de ses coups.

Elle réussit à esquiver, mais il l'attrapa par les cheveux. Il la tenait avec hargne, la tirait vers lui, la secouait violemment.

Romy s'écroula sur le sol.

Elle serra les mâchoires pour ne pas crier. De douleur. De frustration.

Elle n'était pas en état de tourner sur elle-même et de voler à travers cette élégante scène. Après l'attaque mimée de Jean-François Calvés, Romy n'arrivait pas à se redresser correctement et perdait l'équilibre. Ils avaient tant de fois répété cette scène que tout son corps lui faisait mal. Elle en était épuisée, comme si elle avait été réellement battue. Elle ne comptait plus ses bleus aux épaules, sur les bras, les hanches.

À chaque fois, elle se retrouvait au mauvais endroit, incapable de rejoindre sa position sur la scène, et de faire entendre le rire hystérique prévu à ce moment. Elle entendait depuis les fauteuils de spectateurs, sortir du noir jusqu'à elle, la voix de Visconti :

— Je ne t'entends pas ! On reprend depuis le début !

Romy attrapa la main que Calvés lui tendait. Il l'aida à se relever. Ses jambes tremblaient. Une des scènes clés mettait aux prises Annabella et

Soranzo, qu'elle venait d'épouser. Elle était enceinte de son frère et avait accepté le mariage afin de cacher cette grossesse incestueuse. Lorsque Soranzo découvrit la vérité, il la frappa. Pour Jean-François Calvés, un des plus grands comédiens du cinéma et théâtre français, cette scène n'avait rien de difficile et cela ne lui posait aucun problème de faire comme s'il traînait sa partenaire d'un bout à l'autre de la scène. Pour Romy, c'était l'enfer. La taille de la scène exigeait qu'elle se tourne et prenne de l'élan afin d'atteindre la bonne position. Puis, elle devait rire de cette brutalité, en théorie.

— Je peux y arriver, affirma-t-elle à Jean-François, cherchant surtout à se donner du courage lorsqu'elle retournait à la position du départ

— Certains essais étaient bien meilleurs, rétorqua-t-il en souriant.

Comme si un masque se posait sur son visage, la colère habita soudain ses traits et il attrapa Romy par le bras avant de commencer son monologue « Tu ris ? Allons, putain, dis-moi qui est ton amant, ou, en vérité, je hacherai ta chair en charpie ; qui est-ce ?[6] »

Ce ne serait pas la dernière fois.

Romy ne comptait plus le nombre de tentatives. Ni les bleus qui maltraitaient son corps, de plus en plus nombreux, elle qui était pourtant sportive. Tout son corps était groggy. Elle découvrait des muscles dont elle n'avait pas la moindre idée. Mais elle ne lâchait rien. Encore obsédée par son cauchemar : non, il était impensable de laisser ce rôle à une autre. Romy faisait de l'équitation, et comme toute cavalière, elle était tombée de nombreuses fois, remontant sur son cheval après chaque chute. Mais aujourd'hui, ce que Visconti attendait d'elle était bien plus difficile que de tomber de sa selle. Elle avait mal au cœur et envie de vomir, à force de tourner. Elle continua, dans une sorte de transe, cessant de réfléchir – et enfin les mots sortirent d'elle comme dans un délire. Elle était à quatre pattes sur la scène, incapable de se relever et se mit à pousser un rire complètement hystérique, jusqu'à en perdre la voix.

Puis elle s’arrêta.

Silence dans la salle.

On n’entendait que la respiration haletante de Romy. Le silence de Visconti flottait jusqu’à elle. Toute la troupe retenait son souffle. Personne à cet instant n’avait le cœur aussi lourd que Romy. Un bruissement flou dans ses oreilles, puis des pas jusqu’à elle. Elle garda la tête baissée.

— C’est pal mal, Romina, dit Visconti alors qu’il s’approchait d’elle.

Un tonnerre d’applaudissements retentit dans tout le théâtre. Toute la troupe frappait dans ses mains.

C’est donc comme ça d’être une vraie comédienne.

*
*   *

— Tiens, pose ça sur tes épaules, ça va te soulager…

Alain lui tendit un sachet de glace.

Elle avait mal partout, avec l’impression que chaque endroit de son corps était douloureux. Mais le pire, c’étaient effectivement ses épaules. Pas uniquement en raison des dizaines de chutes, mais également à cause de son costume : un peignoir en velours épais et côtelé qui frottait contre sa peau. Comme si les bleus et les courbatures ne suffisaient pas, Romy avait aussi des écorchures qui la brûlaient. Alain la soigna, s’occupa d’elle, il était aux petits soins comme jamais encore auparavant. Il traversait pourtant une période assez stressante, très occupé entre les répétitions au théâtre et le tournage d’un nouveau film, *Quelle joie de vivre* avec René Clément. Elle était d’autant plus touchée du temps qu’il prenait pour elle.

Allongée sur le canapé du salon, Romy regardait, rêveuse, par la fenêtre les lumières des lampadaires qui brillaient dans la nuit. Comme revenue d’une grande aventure, le corps blessé et épuisé, mais incroyablement heureuse. Elle avait accompli un chemin incroyable.

— Je n’aurais jamais imaginé avoir une voix si grave, murmura-t-elle.

— Moi non plus !

Le bouchon de liège du champagne sortit dans un plop. Alain leur servit deux coupes.

— Maintenant, quand on se disputera, je vais enfin vraiment pouvoir te crier dessus !

— Je pense que je n'ai pas encore fini de me moquer de toi !

Il lui tendit son verre. Elle sentit la douleur dans ses épaules quand elle se redressa pour boire, mais essaya de ne pas y penser.

— Tu te moques de toute façon toujours de moi quand j'élève le ton !

— *Mais oui,* parce que tu dois aussi travailler ton sens de l'humour…

— Afin de ne pas te prendre trop au sérieux, dit-elle en terminant sa phrase.

Il se pencha et l'embrassa tendrement.

— Eh oui ! C'est la preuve que j'ai toujours raison, *Puppelé* ! Et maintenant, je te dis que tu dois garder la glace sur les épaules et boire beaucoup de champagne afin de te remettre au plus vite de tes blessures !

*
*   *

Elle pouvait ignorer la douleur. Mais c'était toujours compliqué d'admettre qu'elle n'avait pas encore le niveau qu'elle pensait, la pilule était dure à avaler. Portée par le succès de la scène de dispute entre Annabella et Soranzo, Romy réussit bien mieux toutes les autres répétitions, au point de déclamer comme jamais son texte. Mais elle craignait encore un passage qu'ils n'avaient encore jamais répété : la chanson. D'après ses calculs, elle arriverait au 62e jour de répétition. Il restait encore trois semaines avant la première, le 9 mars. Huit jours seraient réservés pour des répétitions, trois étaient prévues devant un public choisi, puis la générale, juste avant la première. Son ventre se tordait rien que d'y penser. Ils n'avaient pas encore joué la scène du début à la fin. Le temps défilait. Il ne parut donc pas insensé que Visconti décide de reprendre directement après le dernier passage d'Annabella et exige :

— On continue !

Romy s'approcha du bord de la scène. Les lumières sur la rampe l'obligèrent à cligner des yeux. À la table de régie, la lampe était éteinte, si bien que Visconti était complètement plongé dans l'obscurité. Romy se lança :

— Tu n'as pas dit hier que nous reprendrions à ce passage du texte.

— J'ai dit, on continue.

De sa voix ne transpirait aucune émotion.

Romy hésita. Bien entendu, elle avait appris cette chanson. Mais elle ne se faisait pas encore suffisamment confiance pour la chanter aujourd'hui. Elle prit donc une grande inspiration et demanda :

— On ne peut pas sauter ce passage et le faire demain ? Je ne connais pas encore très bien la chanson.

Un silence de plomb tomba sur la scène et dans la salle. Comment pouvait-elle tenir tête à Visconti ? Mais Romy était persuadée de ne pas être insolente, portée par le désir de bien faire et de progresser.

— Si tu ne connais pas la chanson, tu peux partir tout de suite ! cria Visconti. Tu n'as pas besoin de la chanter. Et tu ne chanteras jamais de ta vie. Tu comprends ?

Non, elle ne comprenait pas.

— Mais… dit-elle, la voix tremblotante

— Tu peux rentrer chez toi !

Il ne le pensait pas vraiment. Ils étaient bien trop près de la première pour la remplacer. À moins que l'autre jeune actrice n'ait répété le rôle discrètement pour le reprendre au pied levé ? Romy paniqua. Elle ne bougea pas, les bras ballants, sous les lumières des projecteurs, cherchant du regard le metteur en scène qu'elle ne pouvait distinguer, éblouie par la lumière. La salle devant elle lui semblait un gouffre sans fond. Elle était paralysée par la peur. Sa gorge était si nouée qu'aucun son ne sortait. La sueur froide coulait dans son dos et elle avait la chair de poule.

— Rentre chez toi et ne reviens plus jamais ! hurla Visconti. *Au revoir * !*

Elle rassembla toutes ses forces et sortit un son, presque inaudible. Elle commença à chanter, quasi à voix basse, la chanson italienne que Visconti avait ajoutée à cette scène. Mais c'était la catastrophe. Et la seule indication qu'elle reçut fut invariablement la même :

— On reprend du début !

Romy fut incapable de dire si elle avait repris la chanson, dix, vingt, ou trente fois. Visconti demandait sans cesse qu'elle recommence. Elle se sentait comme une enfant devant un plat qu'elle détestait et à qui, par punition, on avait servi le double. Elle ne fut pas autorisée à s'arrêter pour le déjeuner. Le reste de la troupe put partir, et Alain devait aller faire des essayages chez la costumière. Elle se retrouva seule avec Visconti, son assistant et son collègue Daniel Sorano avec qui elle jouait cette scène. Et c'était inlassablement la même rengaine : un dialogue, une chanson. Elle maîtrisait le texte, mais la chanson restait une vraie catastrophe. Romy, qui avait pourtant chanté devant la caméra pour plusieurs films, était incapable de le faire sur scène.

— On reprend du début ! exigea Visconti.

Et dès que Romy butait sur un mot, aussitôt, il hurlait :

— Continue !!! Continue !!!

Les larmes coulaient sur ses joues. Sa tête allait exploser. Elle aurait préféré répéter la scène de la bagarre, au moins elle avait quelques secondes de répit. Elle se tenait debout sous les projecteurs et obéissait, c'était de pire en pire. Visconti n'avait aucune pitié pour elle. Il était comme un berger avec un mouton non docile. Romy ne montrait aucune résistance, elle n'y arrivait pas, tout simplement. En tout cas, pour l'instant. Elle priait tous les saints de lui venir en aide. Elle aurait voulu implorer Visconti d'arrêter, de lui accorder le soutien dont elle avait besoin. Impensable. Elle ne pouvait compter que sur elle. Elle essayait, hésitante, perdue, rongée par un sentiment d'infériorité. Et elle recommença à nouveau du début. Alors

qu’elle déclamait son texte, maîtrisant à présent parfaitement les intonations du français, quelque chose se produisit en elle. La douleur lancinante qui frappait ses tempes se dissipa. Comme si tout d’un coup une barrière s’ouvrait, le poids qui comprimait sa poitrine cessa. Ses poumons se remplirent d’air, elle se sentit transportée au sommet des Alpes, qu’elle connaissait si bien ; elle sentait l’odeur du bois, des fleurs et non la sueur et la poussière qui flottait en permanence sur la scène du théâtre. Soudain, elle eut cette étrange sensation de sortir de son corps et de se regarder jouer Annabella. Romy ne pensait plus à paraître. Elle était Annabella. Elle incarnait avec ardeur son amour passionné et incestueux.

Elle ne récita plus, les mots sortaient d’elle comme si son personnage venait de les penser, et la chanson vint ensuite, couronnement du texte, avec le même naturel. Elle chanta parfaitement bien, sa voix remplissant tout le théâtre jusqu’au dernier rang. Elle se déplaçait sur la scène avec le même naturel, elle habitait à présent tout l’espace. Une fois la chanson terminée, elle ne s’arrêta pas, comme toutes les fois précédentes, mais continua à jouer. En immersion totale dans son monde imaginaire, dans la vie d’Annabella. Et la partie d’elle-même consciente qu’elle était toujours Romy imaginait un théâtre rempli de spectateurs, happés, les yeux braqués sur elle à partager et ressentir chaque mot, chaque mouvement, chaque émotion.

La scène se termina.

Romy eut besoin de quelques instants pour se retrouver, le temps d’absorber le choc de ce qui venait de se produire. Où avait-elle trouvé la force et le courage de faire exploser tous les blocages ? Ses jambes ne la portèrent plus et elle s’écroula sur la scène. Les larmes qu’elle avait retenues jaillirent de ses yeux. Elle cacha son visage dans ses mains. Ses nerfs la lâchèrent.

— On arrête pour aujourd’hui. (La voix de Visconti tonna depuis la salle.) C’est bien, Romina.

Tout d’un coup, elle comprit qu’elle avait réussi. Elle se trouvait enfin à sa place, appartenant à la pièce, à la mise en scène. Une comédienne récompensée par son travail acharné, et plus cette adolescente de Vienne qu’elle rejouait devant la caméra, emmurée dans la discipline. Elle venait de prouver son talent artistique. *Au revoir, Sissi, longue vie à toi…* Elle se releva et décida de se rendre dans un bar. Elle avait envie d’alcool et d’ivresse. Elle décida d’attendre Alain dans le bistro situé à côté du théâtre et de boire autant de champagne que le serveur lui apporterait. Elle ne devait pas seulement calmer ses nerfs, mais également fêter un succès et un tout nouveau départ dans sa vie.

*
* *

Alors que la nuit était déjà tombée, Romy voulut retourner au théâtre, et répéter encore pour ressentir à nouveau ce sentiment d’avoir trouvé sa place, ce qu’elle avait depuis si longtemps attendu. Répéter encore. Seule. Ressentir encore qu’elle était devenue une vraie comédienne. Mais le gardien de nuit avait fermé les portes du théâtre. Par les fenêtres, on voyait que toutes les lumières dans le hall étaient éteintes. Seules les ampoules autour des affiches annonçant la pièce brillaient. Romy laissa glisser sa main sur le reflet de son nom. L’autre actrice pouvait toujours attendre, elle resterait le premier choix de Visconti.

Chapitre 47

Magda arriva à l'heure pour la répétition générale. Romy n'avait pas eu la possibilité d'aller chercher sa mère à l'aéroport, occupée par les derniers essayages avec la costumière. Elle se retrouvèrent bien plus tard dans l'élégant décor doré et turquoise du restaurant Le Prunier, situé avenue Victor-Hugo. Comme si de rien n'était, riant ensemble, heureuses de se voir, dégustant un plateau de fruits de mer et du champagne. Après ces semaines sans se voir, ces retrouvailles lui mirent du baume au cœur, et elle n'en voulut même pas à Alain de ne pas les avoir accompagnées.

Magda lui parla de Daddy, qui lui avait demandé de lever un peu le pied afin d'avoir plus de temps pour lui, mais également pour son frère Wolf-Dieter, étudiant en médecine. Elle lui parla aussi des chiens, et lui raconta toutes les dernières nouveautés de Berchtesgaden. Les paroles de sa mère entrèrent par une oreille pour sortir de l'autre, et la bercèrent dans un univers calme, presque un conte.

Romy, quant à elle, expliqua à sa mère son travail avec Visconti, les répétitions, mais sans lui dire qu'elle avait souffert corps et âme. Elle parla beaucoup d'Alain, vantant ses qualités d'acteur, son jeu sur scène :

— Tu vas voir, Maman, il ressemble de plus en plus à Papa !

— Tu as revu ton père ? demanda sa mère d'un ton irrité.

— Papa ? répéta Romy.

Puis, après une courte pause, elle dit d'une voix terne :

— Non…

— Ah, ma petite Romy… souffla sa mère.

— Mais j'ai vu beaucoup de photos de lui ! reprit immédiatement Romy comme pour prendre la défense de son père, et vraiment la ressemblance avec Alain est frappante !

— Oui, oui, bien sûr…

— Papa n'a pas cherché à me joindre, mais c'est normal ! Il tourne deux films par an.

Magda vida en silence sa coupe de champagne. Reposant son verre, elle s'exclama, d'un ton joyeux :

— Tu ne veux pas que l'on commande une autre bouteille ?

— Non, merci, Maman, pas pour moi, rétorqua Romy.

— Tu n'es pas fâchée parce que…

— Non, non ! l'interrompit Romy. Absolument pas.

Romy était sincère. Elle portait les souvenirs de son père dans son cœur et elle savait qu'elle ne serait pas plus proche de lui en parlant avec sa mère, ou bien même en discutant avec elle à son sujet. Il était normal que sa mère ait une autre image de son ex-mari, remarié depuis longtemps. *Alain et moi, ça ne nous arrivera jamais, on s'aimera toujours.* Lorsqu'elle croisa le regard sceptique de sa mère, étonnée que sa fille ne la suive pas sur une autre bouteille de champagne, elle ajouta :

— Je ne sais pas ce que j'ai, Maman, je ne me sens pas bien. J'ai le ventre complètement retourné…

— Oh ! la la ! ma petite Romy, ça y est, ça t'a touchée…

Sa mère s'interrompit, un voile assombrit son visage et dans un souffle, elle lui demanda :

— Mais, dis-moi… Mais… Tu n'es pas…

Magda avait le mot au bord des lèvres, mais n'arriva pas à le dire : « enceinte » !

— Je ne crois pas non, assura Romy tout en portant, sous la table, ses mains sur son ventre. Non, Maman, ce n'est pas ce que tu crois. Je pense que

c’est le trac.

Elle fixa sa mère droit dans les yeux, espérant la convaincre. Magda fut visiblement soulagée.

— Oh ! tu m’as fait peur ! Bon, j’ai vraiment besoin d’un autre verre de champagne pour me remettre de mes émotions ! Tu es sûre que tu ne veux pas m’accompagner, je commande une bouteille ?

*

*   *

Visconti avait planifié trois filages avant la répétition générale. Il prenait place sur le côté de la scène et Romy sentait, autant que les spectateurs du premier rang, sa présence. Et l’énergie qu’il lui transmettait. Juste avant la répétition générale, ce trac que sa mère avait pris pour une grossesse vint la saisir et ne plus la quitter à chaque scène, lui faisant perdre sa concentration. Lorsqu’elle était dans les loges, elle avait envie de vomir. Elle n’avait jamais connu ça pendant les tournages. C’était nouveau. Comme tout depuis le début dans son rôle d’Annabella.

À la cinquième scène de l’acte V (soit après trois heures de jeu), Romy fit sa dernière entrée. Le point culminant du drame entre Annabella et Giovanni, après l’aveu de la crise de jalousie pour les époux, et qui rêvaient d’un autre monde dans lequel ils pourraient s’aimer. Finalement, il la poignardait afin de la sauver de son mariage, selon le texte et les indications du metteur en scène. Le dialogue entre le frère et la sœur était violent. Au début de la scène, ils étaient tous les deux sur un lit, Romy à moitié allongée, à moitié assise.

« Pourquoi rire de mon malheur, sans rien voir des dangers proches qui vous encerclent ?[7] »

Elle articula, parla fort, comme on le lui avait appris.

Alain commença son monologue :

« Quel danger est moitié aussi grand que ton revirement ? Tu es une sœur déloyale, sinon tu saurais que toute méchanceté ou toute traîtrise

s'inclineraient devant un froncement de mes sourcils ; ah, je tiens le destin serré dans mon poing.[8] »

Il avait une très belle voix de scène qui l'impressionnait à chaque fois. Son texte sur la trahison et l'amour la bousculait inlassablement. Un poignard dans la main, il se laissait tomber sur le lit près d'elle. Elle remarqua quelques instants après qu'il s'était assis sur ses cheveux. Elle portait une perruque de style Renaissance, assez similaire à celle qu'elle avait pour Sissi. Elle garda la tête droite, n'osant plus bouger, afin que les épingles à cheveux tiennent, espérant qu'Alain s'en rende compte de lui-même et se décale. La scène continua. Alain déclamait son texte avec passion et fougue. Elle répondait, oubliant ce problème de perruque, à nouveau complètement dans son rôle d'Annabella. Soudain, il se pencha vers elle pour un dernier baiser, resserrant dans sa main le poignard, prêt à accomplir son crime. Romy était concentrée sur sa scène finale, la mort d'Annabella. Elle déclama son texte. Puis, elle sauta du lit pour s'agenouiller et implorer Dieu de lui accorder la grâce et le pardon pour Giovanni. Un vent froid souffla sur elle. Elle sentit son sang se glacer. La perruque était toujours sur le lit. Romy était debout, à quelques centimètres. Elle hésita quelques instants. Que devait-elle faire ? Attendre que tout le public explose de rire ? Pour elle, la situation était grotesque : elle était debout sans perruque avec sur la tête à présent le filet pour retenir ses propres cheveux. *Tu es Annabella. Et peu importe ce qui se passe. Elle doit mourir.*

« Ciel, pardonnez-lui… Et à moi mes péchés ; adieu. Frère cruel, cruel !… Pitié, ciel magnanime…[9] »

Elle s'écroula sur la scène. À sa plus grande surprise, un silence de plomb régna dans la salle. Personne ne riait. Pas un son. Comme si les spectateurs avaient arrêté de respirer, retenant leur souffle. *Mon Dieu, ils sont tellement pris dans la pièce qu'ils n'ont pas remarqué que je n'avais plus ma perruque. On a réussi, on les a emmenés avec nous.* Entre-temps,

Alain avait compris ce qu'il se passait. Après une brève hésitation, il reprit le monologue de Giovanni. Trois lignes après, ce fut terminé.

Le rideau tomba. Et un tonnerre d'applaudissements explosa dans la salle.

Oscillant entre l'incroyable réaction du public et son énervement à propos de ce problème à la fin de la pièce, Romy rejoignit la loge et posa la perruque sur la coiffeuse. Au même moment, une douleur aiguë la lança dans tout le corps. Elle dut s'accrocher à la table pour ne pas tomber par terre. Elle réussit ensuite à s'asseoir sur la chaise, tout son corps tremblait. *Respire, calme-toi, respire, inspire, expire*. La maquilleuse entra dans la loge pour lui remettre la perruque. Romy lui demanda une aspirine qu'elle but avec une grande gorgée de champagne. Elle avait ouvert une bouteille avant le début de la pièce et bu un verre pour arriver à se détendre. L'alcool et le médicament lui firent du bien. Elle se sentit prête pour retourner sur scène et les salutations face au public. Visconti arriva dans les coulisses. Il prit dans les bras et félicita chaque comédienne et chaque comédien. La répétition générale était un succès, aucun des habituels problèmes n'était survenu. À une exception près. Le metteur en scène toucha la perruque de Romy.

— Ce n'est pas grave, Romina, ne te fais pas de souci, dit-il en l'embrassant sur la joue.

Mais pour l'instant, c'était la douleur lancinante qui l'inquiétait bien plus. Il était courant que le trac provoque des maux de ventre, mais aussi forts ? Et surtout une fois que la représentation était terminée ? Ne devrait-on pas ressentir un sentiment de soulagement et de satisfaction ? Romy avait toujours cette peur d'être remplacée. Elle ressentait cette pression en permanence. Elle fut incapable de dire si c'était grâce à l'aspirine ou aux applaudissements du public, mais la douleur se dissipa. Quand elle retourna dans la loge pour se changer et se démaquiller, elle n'y pensait plus. Mais lorsqu'elle se pencha pour attraper le démaquillant, elle sentit à nouveau

comme un coup dans son bas-ventre. *Respire, respire*. Elle eut l'impression qu'on lui enfonçait des aiguilles dans le ventre. Elle ferma les yeux, tant la douleur était horrible.

On cogna à la porte. Romy était incapable de répondre. La porte s'entrouvrit.

— Ma petite Romy, je… Oh, ma fille !

Sa mère se précipita près d'elle. Romy était complètement recroquevillée.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai mal au ventre…

— Viens, lève-toi !

Magda passa son bras autour de ses épaules pour la soulever.

— Essaie de faire quelques pas. Et si ce n'est pas possible, si c'est ce que j'ai imaginé, alors…

— Mais non, murmura Romy.

Elle était devenue trop faible pour arriver à parler. Elle n'avait plus assez de force pour se lever. Elle s'adossa à la chaise. La douleur courait dans tout son corps. Elle avait envie de hurler de douleur.

— J'espère que ce n'est pas l'appendicite, souffla sa mère.

Romy secoua la tête.

— C'est le stress…

Ses dents claquaient. Des sueurs froides l'enveloppaient. À chaque mot qu'elle essayait de prononcer, l'envie de vomir se faisait de plus en plus sentir. Le reste de la troupe arriva dans sa loge au fur et à mesure. Romy apercevait une masse uniforme devant elle. La tête lui tournait affreusement. Elle se sentait très mal. Elle ne voulait pas que toutes ces mains qui cherchaient à l'aider la touchent. L'unique présence d'Alain lui faisait du bien. La seule personne en qui elle avait vraiment confiance. Elle se laissa tomber dans ses bras. Et s'évanouit.

*
*   *

Lorsque Romy reprit ses esprits, elle était allongée sur un brancard porté par deux ambulanciers. Elle sentit une aiguille plantée dans son bras, mais elle essaya de se redresser, pensant à nouveau à l'autre actrice qui pourrait jouer son rôle. C'était un coup monté afin de le lui piquer. Un cauchemar.

Elle cria :

— Arrêtez ! Je ne suis pas malade !

Mais les douleurs reprirent de plus belle. Elle replia ses genoux, voulant se tourner sur le côté pour se lever, mais les infirmiers la forcèrent à se rallonger :

— Tout va bien se passer, Mademoiselle.

— *Puppelé*…

Alain se tenait à ses côtés, lui caressant la tête, et il expliqua :

— On t'emmène à l'hôpital. Ne te fais pas de souci, je reste avec toi.

— Non, ce n'est pas possible ! Je dois travailler ! Je ne peux pas tomber malade. Tu sais bien que je ne peux pas être malade…

Elle avait rassemblé toutes ses forces pour protester, mais la douleur la torturait et sa voix devint de plus en plus basse. Elle pleurait. Elle entendit la voix de sa mère :

— Ma petite Romy ! Tu dois aller à l'hôpital. C'est sûrement l'appendicite.

Ce n'était donc pas un complot, ou alors celui de son corps contre elle, mais pas de cette autre actrice sans foi ni loi. Rien qui puisse la calmer.

— *Pépé* ! Je dois demain monter sur scène. Ça va être la première la plus chère que Paris n'ait jamais connue. Qu'est-ce que tu veux que je fasse à l'hôpital ? Je…

Mais à nouveau sa voix s'éteignit sous la douleur. Alain ne répondit pas. Et personne ne broncha. Peut-être aussi que personne ne l'avait entendue.

Un vent de panique semblait occuper les coulisses. Toute la troupe, techniciens et comédiens, formait une haie dans ce minuscule et insignifiant couloir aux murs vides, autour de Romy portée sur le brancard par les infirmiers. Allongée, tordue de douleur, les yeux rougis de larmes. Elle avait perdu la superbe de la comédienne qui venait d'exceller pendant la répétition générale. Elle n'était plus qu'une petite chose, souffrant la mort. Autour d'elle, tout devenait de plus en plus confus, de moins en moins audible. À l'entrée du théâtre, elle distingua encore quelques silhouettes éclairées par les lumières des gyrophares.

Chapitre 48

Alors qu'elle était au bloc opératoire, l'annulation de la première de *Dommage qu'elle soit une putain* fut annoncée à la radio et à la télévision.

Lorsque l'anesthésiste l'endormit, puis pendant la phase de réveil, encore sous l'effet de l'antidouleur, Romy fit le rêve étrange d'une catastrophe dans le milieu artistique : une pièce de théâtre dont les coûts de production s'élevaient jusqu'à 60 millions de francs devait être annulée, car l'actrice principale était tombée malade. Lorsque Romy se réveilla le lendemain, elle sut que son rêve était devenu réalité. Elle pensait à tous les participants de la pièce, sur la scène et en coulisses, sur l'emploi desquels cet arrêt pouvait avoir clairement des conséquences.

— Est-ce qu'ils me détestent tous ? demanda-t-elle à Alain qui venait d'arriver avec un énorme bouquet de roses rouges.

— Non, *Puppelé,* non. Jamais. Ils t'aiment tous, lui assura-t-il.

Malgré ces mots réconfortants, elle n'osa pas lui demander si l'autre était en train de répéter. Elle répondit de manière assurée :

— Je serai bientôt guérie. Je te le promets. Ça va aller très vite. Tu peux le dire aussi à Luca, s'il te plaît ?

Alain lui déposa un baiser sur le front.

— Tu pourras le lui dire toi-même, il vient te voir demain.

Lorsque Luchino Visconti entra dans la chambre, il découvrit une pièce remplie de fleurs. Depuis son réveil, il ne se passait pas une heure sans qu'une infirmière vienne lui apporter un bouquet envoyé par ses amis

proches, Georges Beaume ou Jean-Claude Brialy, mais également par de nombreux collègues et connaissances comme Simone Signoret, Yves Montand ou Jean Marais qui lui souhaitaient un bon rétablissement. Des comédiens de la troupe se cotisèrent également, Pierre Asso préférant envoyer son bouquet seul. Jean Cocteau, quant à lui, lui fit parvenir un dessin accompagné d'un mot :

« *Chère Romy,*
Dépêche-toi de guérir,
Pour notre joie à tous.
La France t'ordonne de rester en bonne santé.
Je t'embrasse »

Il avait donc fallu une banale opération de l'appendicite pour que Romy réalise enfin qu'elle était chez elle en France. Tout le pays lui apportait son soutien et lui témoignait son amour à un point qu'elle n'aurait jamais osé rêver. Elle faisait à présent partie du milieu artistique français. Ces fleurs, ces messages, et tout particulièrement celui de Cocteau, la touchèrent énormément. Elle en fut émue. C'était autant une consolation qu'une force pour l'encourager à guérir et à se remettre le plus vite possible. Pourtant, elle redoutait la colère de Visconti. Il essaya de la dissimuler. Il ne s'assit pas sur la chaise qu'on lui avait préparée dans la chambre, mais resta debout près du lit. Un signe clair qu'il n'avait pas prévu de rester très longtemps.

— Mon opération entraîne des coûts énormes, n'est-ce pas ? demanda Romy d'une voix hésitante.

Pour la première fois depuis son réveil, elle avait réussi à se redresser et à s'asseoir dans son lit. Mais elle se sentait toujours très faible.

— Oui, répondit-il calmement, je pense que les coûts supplémentaires vont s'élever à 12 millions de francs.

— Oh !

Visconti haussa les épaules.

— C’est comme ça, Romina. Plus vite tu seras rétablie et mieux cela sera pour tous.

Le grand moment était venu pour elle, celui où elle allait enfin le lui demander. La responsabilité que porte l’actrice principale d’une production ne lui était encore jamais apparue de manière aussi forte et, rassemblant tout son courage, elle parla de la manière la plus posée et distincte pour lui demander :

— Est-ce que l’autre actrice peut me remplacer ?

— Qui ?

Visconti la regarda, surpris, semblant tout d’abord ne pas comprendre. Puis après un court silence, il dit :

— Il n’y a pas de remplaçante ou d’autre actrice.

Romy écarquilla les yeux :

— Pardon ? s’exclama-t-elle.

— Il n’y a personne d’autre que toi. Qui pourrait jouer Annabella à part toi, Romina ? Tu ressembles à Alain. Tu es la seule.

Visconti était réputé pour son talent d’observateur ; elle n’aurait pourtant jamais imaginé qu’il la regardait avec autant d’attention. Elle n’avait jamais eu conscience de cette ressemblance entre Alain et elle, qui lui parut soudain évidente. Elle avait lu un jour que les couples qui sont très heureux ensemble finissent un jour par se ressembler. Elle avait la sensation que Luca pouvait lire en elle comme dans un livre. Elle baissa la tête, ne sachant que dire.

— Ah ! le voilà ! cria Visconti sur un ton triomphant. Sur ton front, quand tu fronces les sourcils, il se forme un V comme chez Alain !

Elle se cacha le visage dans les mains.

— Ce n’est pas seulement ça… murmura-t-elle.

— Non. Je t’ai fait confiance dès le début.

Sa ressemblance avec Alain n’était donc pas la seule raison qui avait poussé le réalisateur à lui donner le rôle. Quand elle réalisa qu’elle s’était rendu malade des semaines pour rien, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Il n'y a que toi, répéta-t-il d'un ton calme, et c'est pourquoi tu dois vite guérir. Est-ce que tu penses que trois semaines te suffiront ?

Elle sentit ses joues rougir sous l'émotion.

— Je crois bien… oui… bredouilla-t-elle.

Elle aurait de toute façon accepté tout ce qu'il lui aurait demandé.

— Très bien, donc on fixe la première au 29 mars. Qu'en penses-tu ?

— Oui, répéta-t-elle.

Elle n'avait en réalité pas la moindre idée de son temps de convalescence, n'ayant encore parlé ni avec son médecin, ni avec sa mère, ni avec Alain. Elle ne savait pas quand elle serait autorisée à sortir de l'hôpital…

Visconti prit sa main amaigrie, qu'elle avait resserrée en poing sur le lit et y posa un baiser.

— Je t'attends à l'heure au théâtre, Romina.

*
*   *

Trois jours après la visite de Visconti, Romy quitta l'hôpital. Ce délai, très court, était inhabituel pour une patiente ayant subi une opération de l'appendicite avec une anesthésie générale. Mais ce fut sa volonté. Romy signa une décharge. On lui conseilla d'attendre deux semaines avant de reprendre le travail. Elle réduisit ce délai à dix jours. Et au lieu d'aller à Mariengrund comme le souhaitait sa mère, elle resta à Paris avec Alain. Elle avait tout ce dont elle avait besoin dans l'appartement de la rue Messine. Alain était aux petits soins avec elle, lui apportant dès le matin son petit déjeuner au lit. Il l'aidait à se déplacer dans l'appartement, à marcher pour reprendre des forces, monter les escaliers, faire une courte promenade dans le quartier pour respirer un peu d'air frais. Elle se sentit infiniment choyée et aimée.

— Je n'aurais jamais cru que tu pouvais être si attentionné, lui confia-t-elle un jour alors qu'ils marchaient dans les allées du parc Monceau.

Ils cheminaient au milieu des rosiers aux boutons encore fermés. Sur les pelouses, les crocus en fleur se tournaient vers le soleil. Il l'enveloppa un peu plus avec son bras et la serra contre lui :

— Je ne suis pas l'homme d'une seule femme, mais je suis le meilleur des amis quand un être que j'aime a besoin de moi.

C'était plus que ce qu'elle avait imaginé de lui. *Nous sommes vraiment comme un vieux couple*, pensa-t-elle tout en posant sa tête dans le creux de son épaule. Elle trouva alors que le cuir de son blouson était de bien meilleure qualité que celui d'avant. Alain avait gardé le même style vestimentaire, mais s'achetait à présent des vêtements plus chers. Devenu une star, il aimait profiter du luxe que son succès lui permettait. Était-il conscient de ce changement ? Se doutait-il de tout ce qui l'attendait ? Quelles seraient les conséquences de la célébrité ? Romy vivait cette vie depuis qu'elle avait 14 ans, et en tant que fille de deux stars du cinéma, c'était pour elle un quotidien normal. Mais pour un homme comme Alain, qui avait grandi dans une tout autre sphère sociale, ce changement pouvait être beaucoup plus complexe à appréhender, car tout ce qu'il avait cru jusqu'à présent allait voler tout d'un coup en éclats.

— Je t'aime, *Pépé*.

— Plus que les arbres, les pelouses, la nature ?

Leurs pas ralentirent et, surprise de sa réaction, Romy dit d'une voix hésitante :

— Je ne comprends pas…

— Tu aimes la vie à la campagne, non ? insista-t-il.

— Oui… enfin, j'ai grandi dans la montagne au milieu des vaches, tu le sais bien. Mais pourquoi me poses-tu cette question ?

Elle s'arrêta et le fixa. Il avait un petit sourire aux lèvres.

— Ça te plairait d'aller dans une maison à la campagne ? On pourrait avoir des chiens, et toi, ton cheval ! Et nos amis viendraient nous voir quand on s'ennuie.

— Tu veux dire une résidence secondaire ?

Imaginer décorer une maison à la campagne lui remplit aussitôt le cœur de joie.

— Oui, bien sûr ! Quoi d'autre ?

Il se mordit la lèvre, semblant hésiter, puis il continua :

— On m'a proposé un vieux presbytère à Trancou !

Romy ne savait pas ce qui la surprenait le plus : qu'Alain, qui avait toujours critiqué les bourgeois, finisse par adopter leur style de vie ou bien qu'il réfléchisse à acheter l'ancienne demeure d'un religieux. Elle préféra rester prudente et ne pas s'aventurer sur ces discussions :

— Où est Trancou ?

— C'est un tout petit village à cinquante-cinq kilomètres de Paris, le long de la Marne. Il y a à peine trois cents habitants, on sera tranquilles là-bas.

Elle l'enlaça. La cicatrice tirait encore un peu quand elle se mettait sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Dès que ce sera possible, on ira visiter cette maison.

Romy savait qu'Alain avait de toute façon déjà pris sa décision. Quand il voulait quelque chose, il le prenait. Un point c'est tout.

La maison de campagne ne serait plus à Berchtesgaden, mais en Île-de-France. Dans le cœur et la tête de Romy, c'était un excellent projet. Et elle se sentit vraiment heureuse.

Chapitre 49

Pendant la convalescence de Romy, Alain et elle répétèrent leur texte. Lui, assis sur le canapé et elle, allongée la tête sur ses genoux, ils récitaient les dialogues de Giovanni et Annabella. Quand Romy se sentait trop fatiguée, Alain lui lisait le journal. L'annulation de la première avait fait la une de toute la presse. *On pourrait presque penser que j'ai fait exprès de tomber malade pour faire plus de pub,* estima Romy en écoutant la lecture d'un article qui expliquait l'opération de l'actrice. Entre appendicite et péritonite, les écrits ne s'éloignaient finalement pas trop de la vérité.

Il en fut tout autrement de la presse allemande.

Les papiers avaient une tonalité scandaleuse. L'appendicite de Romy était mise en avant comme une marque de lâcheté, surnommée de manière élégante comme « l'appendicite diplomatique ». La plupart des médias spéculaient cependant sur une fausse couche. Le journaliste le moins scrupuleux affirma même que cette intervention ne pouvait être que fausse, l'actrice ayant été opérée de l'appendicite il y a huit ans. Il y voyait donc une preuve certaine d'un problème survenu pendant une grossesse. Romy se souvint que sa mère avait également cru qu'elle attendait un enfant, et essaya donc de prendre ces mensonges avec le plus de distance possible. Mais elle ressentait une colère noire envers eux. Heureusement elle pensait ainsi moins à la première qui approchait à grands pas. Sa nervosité augmentait. Elle ne trouvait plus cette force qu'elle avait ressentie à la fin des répétitions. Le soir de la première, son ventre fut couvert d'un coussin afin de le protéger

lors de la scène de bagarre et d'éviter, entre autres, que sa cicatrice ne se rouvre. Pour limiter le trac, elle demanda à Alain et à Visconti de ne pas lui donner les noms des personnes connues qui seraient assises dans le public.

La venue de sa mère et de son frère la stressait également. Magda restait la personne qu'elle souhaitait le plus impressionner, il était hors de question de la décevoir. Son père aussi. Mais il avait décliné l'invitation : il était occupé par les préparatifs de son prochain film et il lui était impossible de quitter Vienne le temps d'une soirée. Il ne viendrait pas voir sa fille jouer au théâtre de Paris. Elle comprenait parfaitement, ce n'était pas grave…

29 mars, le soir de la première.

Pendant la première scène, Romy faisait les cent pas dans les coulisses. Elle se récitait les premières phrases de son texte tout en écoutant les dialogues entre Pater Bonaventura et Giovanni, puis ceux du début de l'acte II : Vasques, Grimaldi, Florio, Soranzo et Donado. Valentine Tessier, prête dans son costume de Putana, la rejoignit, toujours derrière le rideau. Elle chuchotait avec la maquilleuse et le responsable des accessoires. Romy, concentrée sur son personnage, entendait tout de même des bribes de leur conversation : « Tu as vu ! Ingrid Bergman est dans la salle ! », « Anna Magnani est là ! », « Jean Marais est assis à côté de Jean Cocteau et d'Édith Piaf », « Michèle Morgan est là aussi ! », « J'ai vu Curd Jürgens avec sa femme, elle est magnifique, c'est Simone Bicheron », etc.

Les genoux de Romy tremblèrent. Comment pouvait-elle réussir à jouer devant ces célébrités ? Le trac devint si fort qu'elle pensa un instant en devenir folle. Elle aurait voulu leur crier dessus, leur dire d'arrêter de parler, mais elle ne pouvait pas et se contenta d'un « Chut ! ». Sa partenaire lui jeta un regard surpris.

Elle posa ses mains sur ses oreilles, pour se plonger dans son monde, son monde imaginaire, oubliant tout le reste. Elle va réussir. Elle doit réussir. Pour Maman. Pour Papa. Pour Adolf et Rudolf Retty, ses grand-père et arrière-grand-père, les pionniers de cette dynastie de comédiens. Pour

Alain. Pour Luchino Visconti. Qui croyait en elle et qui lui avait donné plus que quiconque, alors que toute la famille du cinéma avait oublié Sissi.

Et le moment qu'elle redoutait autant qu'elle attendait arriva. Florio, Donado, Soranzo et Vasques quittèrent la scène. Annabella et Putana avancèrent sur les planches, éblouies par les lumières des projecteurs.

« Que dites-vous de cela, mon enfant ?[10] »

Valentine Tessier commença son monologue.

Cela me plaît, cela me plaît beaucoup. Il ne s'agissait pas de la bague de son fiancé dont Putana lui parlait. Mais de l'ambiance sur la scène. Cette force magique qui s'en dégageait et se déversait sur elle. La lumière, le noir dans le public, l'odeur de maquillage, de transpiration, de bois. Un souffle d'une puissance incroyable. Être sur une scène de théâtre dégageait un sentiment unique. Romy avait oublié Romy. Le tiraillement autour de sa cicatrice n'existait plus. Sur scène, n'existait qu'Annabella…

*

*   *

Le théâtre trembla sous les applaudissements. Après les trois heures trente de représentation, les spectateurs récompensèrent la troupe avec un tonnerre d'acclamations. Une ovation. Romy ne comptait plus le nombre de fois où elle salua le public. Soulagée, réellement transportée par les émotions vécues sur la scène et avec les spectateurs. À chaque salutation, elle réalisait le chemin parcouru depuis des semaines, le travail, les difficultés, le doute, qu'elle avait réussi à surmonter et à vaincre. Elle était heureuse. Du fond du cœur. Dieu avait réalisé son rêve.

Comblée de bonheur, elle rejoignit sa loge avec une impression de ne plus toucher le sol. Enfin, elle allait pouvoir lâcher prise et pleurer, rire, danser et envoyer des prières silencieuses dans le ciel de Paris afin de remercier la terre entière. Elle enfouit son visage dans ses mains, se souvenant des premières au cinéma de Sissi, des ovations également dans la salle, lorsque la police retenait la foule, afin que Karlheinz et elle puissent

atteindre l’entrée du cinéma. Mais ce soir, une nouvelle Romy était née. *Ce n’est plus Sissi*.

On frappa à la porte. Persuadée qu’il s’agissait de sa mère et de son frère qui venaient la féliciter, Romy lança en allemand :

— *Kommt herein !*

La porte s’ouvrit.

— Bonsoir.

Elle la reconnut immédiatement. Ce n’était pas sa mère, mais une femme très grande, mince, une allure androgyne, élégante, des cheveux blond foncé, avec un visage d’une beauté inoubliable. Sur le pas de porte, se tenait l’actrice suédoise oscarisée Ingrid Bergman.

— Bonsoir, répéta Romy, surprise, qui, persuadée qu’elle allait recevoir sa famille, se passait un coton imbibé de démaquillant sur le visage.

Ingrid Bergman comprit la gêne de Romy et enchaîna aussitôt :

— Ne vous en faites pas, je sais ce que c’est avec le maquillage !

La star hollywoodienne s’exprimait dans un allemand quasi sans accent. Elle poursuivit :

— Vous étiez magnifique. Je sais ce que vous avez dû traverser avant ce soir. Quand j’étais jeune, j’ai joué au théâtre en Suède et quelques années après, j’ai recommencé ici, sur cette scène. Je connais cette peur…

Puis elle se tut et regarda Romy avec un sourire plein de compréhension.

— Merci beaucoup.

Romy n’arriva pas à prononcer d’autres paroles.

— Il faut beaucoup de courage pour arriver à jouer devant le public parisien qui est si critique, et en plus de le faire en français.

À ces mots, Romy s’élança sur elle, et se jeta dans ses bras. Elle était dans un état indescriptible, explosant en larmes, pleurant contre l’épaule de la star de vingt-trois ans son aînée et de treize centimètres plus grande qu’elle.

Sa mère la découvrit ainsi, pleurant dans les bras d'Ingrid Bergman. De joie, d'émotion, de soulagement. Romy se précipita dans les bras de sa mère qui ne cessait de la féliciter. Puis arriva Alain. Il portait toujours son costume de scène. On le sentait également épuisé, la sueur dégoulinait de son visage, ses cheveux mouillés collaient sur ses tempes. À la grande surprise de Romy, il les enlaça toutes les deux, la mère et la fille, les serrant contre son torse. Sa voix remplit toute la loge et il déclara avec une immense fierté :

— Ce soir, Romy est la reine de Paris ! Ma reine !

Pour Romy, ce fut le plus beau jour de sa vie.

TROISIÈME PARTIE

COCO CHANEL

Chapitre 50

Paris, printemps 1961

Le télégramme était posé avec le reste du courrier, sur la table. Romy n'y prêta aucune attention. Elle était encore trop endormie, et trop occupée à lutter contre ce mal de crâne, conséquence des excès de la nuit précédente. Il était pourtant déjà midi et le soleil brillait dans le salon à travers les grandes fenêtres. Aveuglée par la lumière, elle plissa les yeux. Le mal de tête redoubla. Midi ! Encore beaucoup trop tôt pour elle ! Avec les représentations au théâtre, son quotidien avec totalement changé de rythme. Alors que les tournages se déroulaient en général la journée, le travail au théâtre débutait le soir. Elle avait prévu de tenir ce rythme uniquement pendant les quatre semaines de représentations, puis de retrouver une vie normale. Mais avec le succès de la pièce, les représentations de *Dommage qu'elle soit une putain* avaient été prolongées. *Tout Paris* * voulait voir Annabella aimer et mourir sur scène. Le monde du spectacle célébrait la plus belle recette de tous les théâtres de la ville.

Sans surprise après les premières critiques. Tous les journalistes s'accordaient sur deux points : l'histoire ne les emballait pas, décrite souvent comme ennuyeuse, mais tous, à l'unanimité, louaient le jeu de l'actrice principale. Des mots comme « talent » et « comédienne exceptionnelle » se répétaient dans les articles. Romy en connaissait même

un passage par cœur, à force de le lire : « Elle était l'impudeur déchaînée incarnant à la fois la pureté, la jeunesse, la beauté, la sensibilité la plus touchante… »

Les critiques à l'encontre d'Alain étaient bien différentes, tout comme celles sur le reste de la troupe. Romy était tiraillée entre la joie qu'elle éprouvait compte tenu de toutes les louanges sur son jeu et la déception des mauvaises critiques concernant son amoureux, qu'elle trouvait injustifiées. Elle se souvint d'une remarque de son ancien partenaire Curd Jürgens : « Les journalistes peuvent écrire ce qu'ils veulent, du moment qu'ils n'écorchent pas mon nom ! » Elle le répéta à Alain qui resta insensible à cet humour.

— Je m'en fiche complètement si la pièce plaît ou non, balança-t-il, ce qui m'intéresse c'est le cinéma. Et pour être honnête, je préférerais d'ailleurs qu'il n'y ait pas trop de prolongations. Georges n'arrête pas de recevoir des nouvelles propositions pour moi !

— Mais *Pépé,* si la pièce est un succès, tu dois être là pour le théâtre et tu ne peux accepter en même temps des propositions de tournage !

— Je vais m'en sortir.

Après une courte pause, il poursuivit :

— Qu'est-ce que tu en penses, est-ce que je dois accepter de jouer le shérif Ali dans *Lawrence d'Arabie* ? C'est David Lean le réalisateur. Et Montgomery Clift, Marlon Brando ou Albert Finney sont pressentis pour le rôle principal. C'est un super projet !

Il parla avec enthousiasme comme s'il n'avait pas entendu ce qu'elle venait de lui dire. Qu'il ne partage pas sa passion pour le théâtre lui fit mal.

— Et quelles sont les autres propositions ? dit-elle d'un ton distant, cachant sa déception.

— *L'Éclipse* de Michelangelo Antonioni ! C'est aussi super intéressant. Le tournage a lieu cet été à Rome.

— Si on a encore des représentations, tu ne pourras pas aller à Rome !

— N’y pense pas ! (Il la fusilla du regard.) À Paris, les théâtres ferment l’été !

Tout en repensant à cette conversation (qu’ils avaient eue quelques jours auparavant), Romy s’habitua à la lumière du jour. Alain était sorti retrouver Georges pour un petit déjeuner tardif, ou un déjeuner précoce, Romy ne savait plus très bien, il lui avait glissé ça rapidement entre deux phrases la veille au soir. Pour Alain, le cinéma était le moyen le plus intense de s’exprimer artistiquement, alors que Romy ne cessait de découvrir de nouvelles sensations sur scène. *Je suis une Retty. Mais que va-t-il se passer pour nous deux si Alain veut toujours prendre un autre chemin ?* Bien sûr, elle ne pouvait pas s’attendre à ce qu’ils soient en permanence engagés ensemble sur la même production. C’était le sort des couples d’acteurs. Ç’avait été le cas pour sa mère et son père, et ils avaient divorcé. Ces semaines à jouer au théâtre avec Alain étaient pour Romy synonyme de bonheur, une des périodes les plus heureuses de sa vie. Elle aurait souhaité que cela ne s’arrête jamais.

Elle traînait pieds nus dans l’appartement en pyjama et dans une robe de chambre beaucoup trop grande, qu’elle portait de manière décontractée, les épaules tombantes. Sandra, la femme de chambre, lui apporta une tasse de café. Elle la tenait serrée entre ses mains et cherchait du regard son étui à cigarettes et son briquet, quand une enveloppe attira son attention. Elle posa la tasse, l’attrapa et la décacheta. Elle en prit connaissance :

« Veux-tu jouer pour moi le rôle dans Boccaccio *? Luchino ».*

Elle n’en revenait pas. Elle lut, encore et encore, n’arrivant pas à comprendre. Elle n’en croyait pas ses yeux. Mais le texte ne changea pas. Quelques jours après la première, Visconti était parti à Rome pour avancer sur un projet du nom de *Boccaccio 70* et dont il réalisait un épisode. Il s’agissait d’une romance/comédie avec quatre réalisateurs et comportant quatre histoires. Visconti avait choisi d’adapter la nouvelle de Guy de Maupassant *Au bord du lit*. Lors de leur dernier dîner ensemble, il lui avait

expliqué clairement qu'il ne la voyait pas dans ce rôle. Il imaginait un personnage froid, dominant et pas aussi jeune que Romy. Elle avait été un peu déçue qu'avec toutes ces excellentes critiques, il ne pense pas à elle pour un autre rôle.

Elle avait toutefois acheté le texte de Maupassant, car elle voulait savoir sur quoi son mentor travaillait, et quel était ce rôle qui ne lui convenait pas. Il s'agissait de l'histoire d'une femme aisée qui, s'apercevant que son mari la trompait avec des prostituées, exigeait également de sa part de l'argent pour leurs rapports sexuels. Le sujet lui plut, mais elle ne trouva aucune occasion pour en parler avec lui. Pourquoi finalement ? Elle n'était de toute façon pas l'actrice pour ce rôle.

Mais ce télégramme !

Si c'est une blague, elle est vraiment de mauvais goût. Ou c'était une erreur. Une erreur de son assistante. Son nom ne figurait pas sur l'enveloppe, seulement l'adresse rue de Messine. Elle la reposa et se concentra sur le reste du courrier : factures, lettres de fans, un mot de son beau-père avec une proposition de tourner dans un de ces fameux Heimatfilme allemands. Mais elle n'arrivait pas à se concentrer, troublée par ce télégramme et surtout énervée par cette erreur du bureau de Visconti. Déçue, elle prit sa tasse et voulut boire, mais le café était devenu froid. Il était temps de manger un petit déjeuner autrichien, quelque chose de consistant et bien plus copieux que le petit déjeuner français.

Romy appela Sandra. Et elle remarqua que le ton qu'elle avait utilisé était celui qu'elle aurait aimé avoir avec Visconti : la colère.

*
*   *

Deux jours plus tard, le téléphone sonna. Romy était installée à son bureau et rédigeait son courrier personnel. Elle décrocha, toujours absorbée par la lettre qu'elle était en train d'écrire à son frère.

— *Oui * ?*

— Tu pourrais au moins répondre quand je t'envoie un télégramme, Romina !

Sa voix tonna comme l'aboiement d'un chien enragé.

— Luca ? s'étonna-t-elle, troublée.

Elle posa le stylo, et enroula nerveusement le fil du téléphone autour de son doigt. Elle n'était pas sûre de l'avoir reconnu.

— C'est toi ?

— Qui d'autre ?

— Je suis désolée… Je…

Elle s'interrompit, désemparée. Que devait-elle lui dire ? Elle n'avait pas la moindre idée de la raison de son énervement.

— Je t'ai envoyé un télégramme !!!

— Oui… répondit-elle lentement.

— Pourquoi tu ne m'as pas répondu ?

Sa voix était si crispée que Romy eut l'impression que le téléphone tremblait.

— Hum… Oui… bredouilla-t-elle, cherchant une réponse acceptable à lui donner.

Ses mains commencèrent à trembler, elle prit une grande inspiration avant de lâcher :

— J'ai cru que le télégramme était une blague. Ou une erreur. En tout cas, j'étais sûre que ce n'était pas une demande sérieuse qui m'était adressée…

— Tu devrais arrêter de réfléchir tout le temps ! lança-t-il.

Puis après quelques instants, il continua d'une voix plus aimable :

— J'ai réfléchi au scénario et je me suis dit que ce serait beaucoup plus intéressant si le rôle était tenu par une jeune femme.

— Quoi ?

— Romina, ce n'est pas une blague et ce n'est pas non plus une erreur.

Elle se redressa d'un coup sur sa chaise. Droite comme une écolière devant le directeur de l'école qui lui proposerait un rôle pour le spectacle de

fin d'année.

Elle avait fait ses premiers pas sur les planches à l'internat et en avait été très heureuse. La transformation en un autre personnage lui avait procuré beaucoup de bonheur, un sentiment de liberté qu'elle n'arrivait pas à trouver autrement dans sa jeunesse, loin de ses parents. Ses débuts au théâtre avaient été précurseurs de son chemin vers le statut de star mondiale qu'elle avait atteint avec son rôle de Sissi. Et puis Visconti était entré dans sa vie. Il lui avait ouvert les portes du Théâtre de Paris. À présent, il lui donnait la chance de montrer son talent au cinéma. C'était juste incroyable. Elle n'avait pas besoin de réfléchir bien longtemps. La réponse était toute trouvée.

— Dis-moi où et quand ?

— Le tournage aura lieu ici à Rome, à la Cinecittà, pendant la fermeture estivale des théâtres.

— Je serai là !

Après avoir accepté, elle réalisa qu'Alain serait lui aussi à Rome cet été, et qu'il tournerait normalement dans les mêmes studios. Il avait fait une allusion au fait qu'il devrait certainement refuser le rôle dans *Lawrence d'Arabie* pour des raisons de planning, les dates du tournage se chevauchant avec celles du film de Michelangelo Antonioni. Quel heureux hasard !

— Tu auras besoin d'un nouveau look, dit Visconti, pensif.

— Bien sûr, souffla-t-elle, pensant à son couturier préféré Heinz Oestergaard à Berlin.

Mais elle connaissait suffisamment bien Visconti pour savoir qu'il serait vain de lui proposer quelqu'un. Le réalisateur savait ce qu'il voulait et arrivait toujours à ses fins. Lui proposer tout de suite un nom pourrait être pris pour un affront. La diplomatie lui permettrait de mieux négocier ensuite. Il continua :

— Je t'ai arrangé un rendez-vous avec Coco Chanel. Gabrielle est une amie de longue date et c'est elle qui va faire les costumes du film. Elle t'attend mercredi prochain à quinze heures dans sa boutique rue Cambon.

Sois à l'heure, s'il te plaît. Mademoiselle Chanel est très sensible au style. Dans tous les sens du terme.

Elle fait surtout des vêtements pour vieilles dames. Elle garda le silence. Il était bien inutile de le contredire. Elle repensa à sa description du personnage : « En aucun cas trop jeune… » Et si le « nouveau look » faisait trop vieux, il serait toujours temps de lui parler de Heinz Oestergaard.

Chapitre 51

Parler du 31, rue Cambon en employant le mot « *boutique* » * n'était pas approprié. Le mot « empire » serait plus adapté pour évoquer l'établissement Chanel ; un somptueux bâtiment de cinq étages, aux murs et moquettes beige clair, avec des meubles et des tables noirs. Des vendeuses, vêtues de la célèbre et élégante *petite robe noire* qui, créée par Gabrielle Chanel trente-cinq ans auparavant, restait un incontournable de la mode. Elles accueillaient et conseillaient des clientes du monde entier, particulièrement des touristes américaines. En plus de cette sobre élégance, l'odeur sensuelle et poivrée du N° 5 flottait dans tout l'espace ; comme si la célèbre eau de toilette était régulièrement diffusée dans les murs. Romy, qui, comme sa mère, portait Mitsouko de Guerlain, fragrance chyprée et fruitée, fut surprise en franchissant la porte de sentir une odeur de rose et de jasmin qui lui était familière.

Elle savait sur Coco Chanel ce que tout un chacun pouvait lire dans les journaux : Gabrielle Chanel avait débuté comme fabricante de chapeaux et avait ouvert son premier magasin à Deauville avant la guerre. Elle ne s'était jamais mariée. Elle vivait à l'hôtel Ritz et, après une très longue pause, recommençait depuis quelques années à créer de nouvelles collections qui, en France, étaient accueillies avec scepticisme, mais avec enthousiasme aux États-Unis. Parmi ses clientes, on comptait Marlene Dietrich. La chanteuse et actrice avait huit ans de plus que Magda Schneider, ce qui pour Romy, était bien la preuve que la costumière de Visconti n'était pas pour elle. Mais,

professionnelle et avec un intérêt poli, elle se présenta au rendez-vous à l'heure dite.

Une vendeuse l'invita à la suivre dans ce grand escalier tournant jusqu'au premier étage. Romy arriva dans une vaste pièce décorée dans le même style et les mêmes couleurs que le rez-de-chaussée, mais ornée d'un gigantesque miroir et d'un lustre de cristal. Des jalousies modernes aux fenêtres tamisaient la lumière. Un paravent de style asiatique œuvrait pour donner une ambiance feutrée à la pièce qui, à en croire les nombreuses portes fermées, donnait sur des cabines d'essayage. Romy fut invitée à s'asseoir. On lui servit une coupe de champagne et on lui proposa une cigarette, en la priant d'attendre quelques instants ; cinq minutes, le temps de la cigarette.

Alors qu'elle était installée dans ce grand canapé couleur ivoire, et qu'elle écrasait son mégot dans un cendrier en porcelaine aux motifs chinois, une porte s'ouvrit. Une femme entra dans la pièce : apparition sublime et renversante. Gabrielle Chanel était à l'aube de ses 78 ans (qu'elle fêterait cet été), pourtant rien ne laissait paraître son âge. Elle semblait fragile, mince, voire maigre, et avait une élégance naturelle qui animait chacun de ses pas, de ses gestes. Sa peau était poudrée, ses cheveux teints en noir. Des rides parcouraient son front, le tour de sa bouche, des pattes-d'oie entouraient ses yeux aux paupières tombantes. Quelque chose d'hypnotique se dégageait de son visage. Gabrielle Chanel portait son célèbre tailleur en tweed de laine blanc cassé dont les poches étaient soulignées d'une bande noire, une chemise en soie noire, un collier de perles autour du cou. Elle portait également un chapeau, même à l'intérieur, dont le bord rencontrait la fumée de la cigarette qu'elle tenait entre ses lèvres maquillées de rouge.

— Bonjour.

Coco Chanel salua Romy sobrement, mais d'un ton sûr, puis retirant sa cigarette, elle ajouta :

— Enchantée !

Après une courte hésitation, Romy se leva :

— Je suis ravie de faire votre connaissance, répondit-elle poliment.

Elle était incapable de dire si elle trouvait cette femme sympathique ou non. Mais une chose était sûre, elle la trouvait fascinante. Rien que ce regard qu'elle n'arrivait pas à soutenir.

Coco Chanel la scruta de la tête aux pieds.

— Vous faites très allemande.

— Je pense en français ! rétorqua Romy, se demandant elle-même pourquoi tout d'un coup elle avait tant envie de plaire à cette femme.

Elle continua :

— Mon cœur bat à Paris, mais j'ai toujours la nationalité allemande.

Ignorant ce qu'elle venait de dire, la créatrice de mode lança :

— Ça ne va pas être simple de faire de vous la femme élégante que souhaite Visconti.

Elle continua de dévisager l'actrice d'un regard sceptique :

— Déshabillez-vous ! Gardez seulement vos sous-vêtements. Vous pouvez vous installer dans cette cabine. Mon assistante va venir prendre vos mensurations, nous verrons ensuite.

Gabrielle Chanel se pencha, écrasa son mégot dans le cendrier et prit une nouvelle cigarette dans l'étui. Elle fit glisser la molette du briquet entre ses mains, puis son visage disparut dans les volutes de fumée.

Tandis qu'elle retirait sa robe, Romy se rassura en se disant qu'elle avait réussi le début de l'entretien. Elle avait l'habitude, qu'il s'agisse des nombreuses costumières de films qu'elle avait rencontrées, ou bien récemment au théâtre, ou encore dans l'atelier de Heinz Oestergaard, qu'on mesure son tour de poitrine, de taille, de hanches… Ses longueurs d'épaule, de bras, de jambes. Elle savait rester parfaitement tranquille, sans bouger. Elle attendait à présent patiemment devant le miroir à côté de la fenêtre dont les jalousies étaient légèrement remontées. Elle se tenait droite, la tête haute, les épaules redressées.

— Oh ! s'écria Mademoiselle Chanel. Mais vos jambes !

— Je ne sais pas… mes jambes… mais qu'est-ce qu'elles ont ? demanda Romy, paniquée.

— Elles sont trop grosses, Mademoiselle Schneider, beaucoup trop trapues ! Très allemandes.

Romy se mordit les lèvres et garda le silence.

— D'une manière générale, vous me semblez bien trop charpentée, affirma Coco Chanel.

— Je ne suis pas grosse ! s'exclama Romy

— Mon enfant, ça, c'est moi qui en décide !

Romy faillit partir. Elle n'avait jamais été à l'aise avec son poids, espérant toujours perdre ses petites rondeurs d'enfant. Mais sans succès. Si Coco Chanel attendait de Romy qu'elle ait la même silhouette qu'elle pour les costumes du film, elle n'était pas la bonne personne. Mais, il fallait bien le reconnaître, le tailleur qu'elle portait était d'une incroyable élégance et Visconti ne tarissait pas d'éloges sur le goût de sa vieille amie. Romy ne voulait pas décevoir Visconti. Il lui faisait confiance, elle devait lui rendre la pareille. Elle s'obligea à sourire :

— *Oui, Mademoiselle* *.

L'assistante, une dame de l'âge de sa mère, également petite et mince, vêtue de noir, continuait de manière très concentrée à mesurer Romy. Sans faire un seul commentaire, elle tendit le papier à sa chef. Coco baissa la tête pour lire, la fumée de sa cigarette débordant à nouveau de son chapeau.

— Vous devez dans un premier temps changer votre silhouette, murmura-t-elle, on va commencer par un régime. Une fois que vous aurez perdu quelques kilos, on pourra voir ce qu'on fait.

Le souvenir d'âpres discussions avec sa mère au sujet d'un régime lui retourna le ventre.

— Ce n'est pas possible, expliqua-t-elle d'une voix gênée, je ne peux pas jeûner et monter tous les soirs sur scène.

— Qui vous parle de jeûner, Mademoiselle ? Je vous ai dit : un régime. Vous savez, toutes les Parisiennes sont toujours plus ou moins au régime. Je vais vous dire ce que vous devez manger et vous verrez que vous aurez vite perdu vos rondeurs de bébé !

Romy avala le commentaire en silence. *Rondeurs de bébé ! Mais pour qui elle se prend !* Elle décida de ne pas rétorquer, uniquement par respect pour son âge. Et pour Luca.

Chapitre 52

— Rondeurs de bébé ? (Alain riait à gorge déployée.) Elle a vraiment dit ça !

— Oui.

Romy était tiraillée entre ce sentiment de culpabilité de petite fille aux joues rondes, énervée contre le jugement de Mademoiselle Chanel, et l'admiration qu'elle avait ressentie pour cette femme.

— Oui, elle a dit « rondeurs de bébé »…

Alain trouvait l'expression très drôle et en riait tellement qu'il perdit quelques instants le contrôle de sa Ferrari, donnant sans faire attention un coup de volant sur le côté. Il redressa le bolide. Ils roulaient en direction de Trancou, afin de voir l'avancée des travaux de rénovation de leur maison de campagne. Alain avait acheté le vieux cloître à côté de l'église. Romy aimait cet endroit perdu au milieu de nulle part, le long de la Marne, entouré de fermes, de champs avec des vaches. Elle était tombée amoureuse de l'endroit dès la première visite : les belles maisons aux toits d'ardoises et aux volets de bois. La petite rue avec la boulangerie, la boucherie, l'épicier, et l'indispensable *tabac* *, où l'on pouvait acheter des allumettes, boire un petit café au bar et écouter les derniers ragots du village. Elle aimait cet endroit, ce refuge, loin de leur quotidien parisien, à seulement une heure de voiture. Elle se réjouissait de voir la nature comme à Berchtesgaden, d'entendre par la fenêtre les oiseaux chanter, de cueillir des boutons-d'or et des pâquerettes, et de savourer des promenades romantiques avec Alain le

long de la Marne. Elle laissa un peu de côté ce paysage de carte postale et les promenades futures pour revenir à sa conversation avec Coco Chanel :

— Cette femme est folle ! Elle a affirmé que je ne savais pas marcher correctement ! Enfin, du moins, pas comme une élégante parisienne ! Mais qu'est-ce que s'imagine cette Mademoiselle Chanel ? J'ai joué une impératrice !

— C'est vrai qu'elle a été un peu sévère avec toi, reconnut Alain, les Françaises d'un certain âge sont souvent comme ça. Mais bon, je pensais que c'était surtout les vieilles profs !

— Rien ne lui va ! Il faut aussi que je change ma coiffure ! J'ai un rendez-vous la semaine prochaine chez Alexandre.

Même si la voiture fonçait à toute allure sur la route, Alain tourna la tête vers elle :

— Hum… (Puis regardant à nouveau la route, il dit :) Moi aussi, je t'aime bien avec les cheveux courts !

— Mais Luca m'a bien engagée pour ce rôle parce que je lui plais avec les cheveux qui m'arrivent aux épaules !

— Il s'agit d'un personnage qui incarne une beauté de la Renaissance.

— Ah, tu ne comprends rien ! grogna Romy en s'enfonçant dans son siège.

Il avait raison en réalité. Elle devait jouer une jeune femme qui malgré son titre de noblesse se transformait en femme vénale, impliquant des tenues vestimentaires élégantes et une coiffure du dernier chic. Cependant, comme l'intrigue se déroulait en une soirée, la transformation ne pouvait être mise en avant que par un changement de costume, et la qualité du jeu de l'actrice. Il n'y avait pas le temps de changer de maquillage ou de coiffure. La grande Dame devenue prostituée devait malgré tout rester une grande Dame. Il était fort probable que Mademoiselle Chanel ne fasse que suivre les consignes reçues de Visconti. Elle les avait cependant transmises de manière, disons, un peu brutales. Romy espérait qu'elle ne lui demanderait pas, par exemple,

de faire un striptease devant elle afin de s'assurer qu'elle sache retirer une robe confectionnée par Coco Chanel. Romy avait déjà vécu une histoire similaire. La scène s'était passée avant le départ pour Paris et la conférence de presse de *Christine*…

L'atelier de couture de Heinz Oestergaard se trouvait rue Winkler dans le quartier Grunwald de Berlin-Ouest. Romy y venait régulièrement. Pas uniquement pour des essayages, mais aussi pour se poser un peu et papoter. Le couturier avait quasiment vingt ans de plus qu'elle. Au fil du temps, il était devenu un confident, un ami paternel. Elle écoutait ses conseils, et riait toujours de bon cœur à ses blagues. Un jour, alors qu'elle regardait avec envie sur un mannequin une robe de cocktail au décolleté plongeant et dans un tissu léger et soyeux, Oestergaard, qui avait remarqué son regard, lui lança :

— Essaie-la donc !

— Je ne la porterai jamais.

Elle refusa, mais on entendait bien les regrets dans sa voix.

— Sers les fesses, pense à Marilyn et à Mae West et pose un peu comme une fille légère ! lui rétorqua le couturier en lui montrant une colonne qui était là comme décoration, mais aussi pour soutenir le toit. Imagine, tu es dans la rue, c'est un lampadaire et toi tu t'y appuies et tu allumes les hommes qui passent…

Pendant qu'il posait un vinyle de jazz sur la platine, Romy s'installa à la coiffeuse. Elle redessina un trait d'eye liner sur ses paupières, posa plus de rouge sur ses lèvres. Une assistante du couturier crêpa ses cheveux. Lorsqu'elle s'observa dans le miroir, Romy fut surprise de l'image qu'elle renvoyait, se découvrant soudainement plus mature, un peu folle, et surtout magnifique. La robe la transformait. Comme un costume pour un rôle. Tout d'un coup, elle devenait un mélange de « Lolita » et de Cécile dans « Bonjour tristesse ». Elle avait lu les deux livres, même si ces romans qui racontaient la sexualité de jeunes (voire très jeunes) filles n'étaient pas

dans les recommandations de sa mère. Ainsi vêtue et apprêtée, Romy commença à danser, flirtant avec les spectateurs présents dans la pièce. Elle jouait, riait. Et se sentait incroyablement bien.

Oestergarrd l'applaudit.

— Ma chère Romy, si ça ne marche pas pour toi dans le cinéma, tu as un avenir tout tracé avec cette robe !

Alain avait engagé plusieurs artisans et ouvriers chargés de transformer ce vieux prieuré de trois étages en un cocon douillet et moderne. Romy avait demandé à ce que les poutres soient conservées afin de garder une ambiance de maison de campagne. Et lorsqu'ils entrèrent, Romy n'en revint pas. Elle allait de pièce en pièce, grimpa les trois étages aux côtés d'Alain, s'exclamant de joie : les travaux étaient terminés, et très réussis ; encore mieux que ce qu'elle avait imaginé. Cette maison était leur refuge à tous les deux. Ils étaient redescendus dans la pièce principale du rez-de-chaussée, main dans la main, déambulant sur le parquet refait à neuf et Alain lui dit :

— Ici, sur ce mur, je m'imagine bien une vitrine avec ma collection d'armes, je veux installer mes pistolets et fusils.

— Et moi, je voudrais des lustres de verre de Murano, murmura Romy qui ne partageait guère sa passion pour les armes à feu.

— Au-dessus de la table du salon, il faudra absolument un trophée, un bois de cerf, par exemple.

Alain sentit Romy se contracter et insista :

— Il nous faut absolument un bois très grand ! Idéalement je l'aurais chassé moi-même, ce cerf !

— Tu chasses ?

— Comment tu veux que je le sache sans avoir essayé ?

Elle secoua la tête en silence. Alain lui lâcha la main et se dirigea vers la terrasse. L'air était tiède, les oiseaux chantaient dans les arbres. Sur la pelouse, l'herbe qui avait été plantée n'avait pas encore poussé. La terrasse

était entourée de pierres. Alain écarta les bras comme s'il voulait embrasser tout son terrain.

— C'est magnifique, dit Romy du fond du cœur en s'avançant près de lui.

Il posa son bras sur son épaule et la serra contre lui.

— Je vais te montrer où je souhaite faire construire un chenil pour les chiens. J'aimerais avoir des dobermans.

— Oh, vraiment ? répondit-elle, hésitante.

Romy avait grandi avec des chiens et aimait les animaux ; mais jouer avec un teckel ou un boxer était autre chose que tenir un doberman. Cette race de chiens avait la réputation d'être dangereuse et elle en avait peur. Elle garda néanmoins le silence, elle s'y habituerait, pensa-t-elle, laissant passer son envie de faire plaisir à Alain avant sa peur.

— S'ils sont bien dressés, on peut se battre avec eux. Pour ces chiens, c'est comme jouer ! lui lança-t-il, ressentant visiblement ses doutes.

Il continua :

— Ils respectent la hiérarchie et sont très attachés à leur maître. Il ne peut donc rien m'arriver, je serai pour eux comme le chef de la meute.

Il parlait d'un ton joyeux. Il s'éloigna d'elle.

— Oui… souffla-t-elle.

— Et là, tu vois entre les arbres, un jour il y aura ma tour !

— Ta tour ? Mais comment ça, ta tour ?

— Ma tour d'ivoire, répondit-il très sérieusement, le regard dans le vague.

Puis se tournant vers elle, il expliqua :

— Ou bien la tour du bois dormant, je suis le prince et je t'embrasse pour te réveiller. Tu connais ce conte ?

— Tu veux dire, *La Belle au bois dormant* ! répliqua-t-elle en riant.

— J'en sais rien si c'est *La Belle au bois dormant* ! C'est l'histoire de la fille d'un roi qui, à son baptême, a reçu un sortilège d'une sorcière et une fée l'endort pendant cent ans !

— C'est bien ça, *La Belle au bois dormant*…

Romy se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue :

— Ton idée de tour est géniale, tu devrais la faire construire !

— Malheureusement, ça dépasse pour l'instant mes moyens, *Puppelé*. D'ailleurs, Georges trouve que j'ai beaucoup trop dépensé pour cette maison.

Elle l'enlaça.

— Mais tu m'as moi ! J'ai assez d'argent pour nous deux. Combien ça coûte de faire construire une tour à Tancrou ?

— Entre 1,5 et 2 millions de francs. Je crois…

Romy convertit la somme en monnaie allemande. Cela faisait environ 500 000 marks allemands. Une somme assez importante a priori. Romy n'avait toujours pas la moindre idée de sa fortune et cette somme ne lui disait finalement pas grand-chose. Son beau-père gérait toujours son argent et lui envoyait régulièrement un chèque. Elle dépensait chaque mois tout l'argent qu'il lui envoyait. Il fallait bien se servir de ses chéquiers !

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Ce n'est pas un problème. Je t'offre ta tour, *Pepé* !

— Mais Romy…

— Non. Pas de discussion ! Avec ce que je gagne, je peux m'offrir ce que je veux. Daddy a bien placé l'argent. Et tu sais, il faut bien que cela serve à quelque chose que je laisse Mademoiselle Chanel me transformer en une Française filiforme pour Luca ! Si je n'ai plus le droit de manger de pâtisseries, je veux au moins pouvoir me réjouir de quelque chose ! *Un mortier à la place de chocolat*, *ça, c'est un régime !*

— Je ne veux pas de ton cadeau ! rétorqua-t-il, visiblement agacé.

Il s'éloigna d'elle, cherchant visiblement à mettre de la distance entre eux. Il insista :

— Je ne veux pas de tour, si je ne peux pas payer moi-même les travaux ! Oublie !

Elle fut tout d'abord bouleversée. Il parlait avec une telle hargne qu'elle recula également d'un pas. Son regard s'assombrit. Il changerait sûrement d'avis lorsqu'elle aurait la somme d'argent. Elle allait téléphoner au plus vite à son beau-père. Elle en était persuadée, Alain se réjouirait de son cadeau.

Chapitre 53

— 500 000 Deutsche Marks ? répéta Blatzheim, comme pour être sûr qu'il avait bien entendu le montant, avant de préciser : Un demi-million ?

— Oui, lança Romy d'un ton léger. Nous voulons construire une tour !

Long silence à l'autre bout du fil. Son beau-père se racla la gorge :

— C'est toi qui a eu cette idée complètement folle ?

Romy se doutait bien qu'il ne céderait pas facilement. Elle avait du mal à en comprendre la raison, il s'agissait pourtant bien de son argent à elle, et pas du sien. Ce n'était pas non plus une question de vie ou de mort. Ses cachets étaient élevés et, même après avoir payé tous ses impôts, il lui restait largement de quoi réaliser un des grands rêves d'Alain. Espérant l'adoucir et le convaincre, elle expliqua :

— C'est très joli à la campagne. Je suis heureuse là-bas. Et Alain…

— Ahhhh !!! J'en étais sûr : c'est lui qui est derrière tout ça…

La colère lui monta immédiatement au nez. Elle ne le laissa pas finir sa phrase.

— Non ! Non, non, non et non !!! Alain n'a rien à voir là-dedans.

— Je croyais que tu voulais construire avec lui un château de pacotille ! Tu viens pourtant de le dire, non ?

— Une tour… Mais il n'est pas au courant que je veux payer la construction.

Elle parla à voix basse, afin d'être sûre qu'Alain, qui se trouvait dans la pièce d'à côté et travaillait un rôle, ne l'entende pas. Bien qu'épais, les murs

de leur appartement à Paris ne l'étaient pas suffisamment pour retenir une dispute entre Paris et Cologne.

Elle mentait. Alain était tout à fait au courant, mais s'y opposait. Pourtant, elle continuait d'en être convaincue : elle le ferait changer d'avis. Lorsqu'elle aurait l'argent, il ravalerait sa fierté qu'elle trouvait débile.

— Blablabla ! Bien sûr que ton petit copain français est derrière tout ça. Quand est-ce que tu vas enfin grandir ? Et comprendre que je fais tout ça pour ton bien !

Romy se mordit les lèvres. Elle n'en pouvait plus d'entendre toujours le même discours.

— Je n'ai pas envie d'attendre d'avoir 45 ans pour enfin pouvoir gérer moi-même mon argent ! Ou jusqu'à ce que tu sois enfin convaincu que je suis assez grande pour le faire !

Sur ces mots, elle raccrocha, sans laisser à son beau-père le temps de répondre, bien consciente que c'était la mauvaise réaction à avoir. Elle trouvait vraiment ses reproches injustes. Dès qu'elle faisait quelque chose qui ne lui convenait pas, Alain en était le coupable. Comme si elle ne pouvait pas être maîtresse de sa vie. Elle avait envie de hurler.

*

* *

En raison des représentations au théâtre (Alain et elle jouaient toujours ensemble sur scène), Romy n'était jamais joignable le soir. Souvent, après chaque représentation, ils sortaient avec d'autres comédiens, parfois des amis se joignaient à eux. Ils allaient boire un verre au bistro Chez Pied, situé juste à côté du Théâtre de Paris, au Club Élysée Matignon, ou encore dans le bar Les Calanques que le frère de l'acteur et chanteur Tino tenait avec François Marcantoni, un héros de la Résistance évoluant à présent dans le milieu du banditisme. Alain et Marcantoni étaient amis et son attitude de gentlemen-gangster n'enlevait rien à l'admiration que l'acteur lui portait.

Romy avait besoin de cette ambiance de nuit pour redescendre de son personnage et se reconnecter avec la réalité.

La plupart du temps, ils rentraient chez eux au petit matin. Deux jours après la dispute avec son beau-père, elle trouva en arrivant un mot de la femme de chambre sur lequel était écrit que « Madame Schneider » avait essayé à plusieurs reprises de joindre sa fille au téléphone. Sa mère voulait certainement une fois de plus recoller les morceaux entre eux. Mais la plupart du temps, Romy finissait par obtenir ce qu'elle souhaitait. Elle aurait désiré l'appeler tout de suite, mais trois heures du matin n'était pas l'heure idéale ! Elle avala donc un somnifère et s'allongea. Les cachets étaient la parade qu'elle avait trouvée pour contrer ses envies nocturnes de sucre et supporter le régime imposé par Mademoiselle Chanel.

Le lendemain midi, toujours en pyjama (comme la plupart du temps à cette heure de la journée), une tasse de café fumant posée près du téléphone, elle composa le numéro pour joindre Magda. Comme à son habitude, sa mère n'y alla pas par quatre chemins et, à peine lui avait-elle dit bonjour, qu'elle lança :

— Daddy pense qu'on devrait m'enfermer à l'asile, car je lui ai dit qu'il devait te laisser construire ta tour.

— Ah, Maman, je le souhaite tellement…

— Tu dois quand même reconnaître que sur le plan financier, c'est une parfaite ânerie !

Magda parlait avec tendresse, comme si elle voulait toucher à la fois sa fille et son mari.

— Les arguments de Daddy tiennent la route, tu sais. Mais en même temps, je te comprends. Je trouve normal que tu soutiennes Alain.

— Tu sais, Maman, il s'agit de mon avenir…

— Je sais, ma fille. Et il est temps d'ailleurs de penser à votre avenir commun et d'y penser sérieusement. Quand souhaitez-vous vous marier ?

Romy fut tellement surprise qu'elle se laissa tomber sur le fauteuil.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que tu viens de parler de ton avenir !

— Oui, mais…

Romy s'interrompit.

Nerveuse, elle passa une main dans ses cheveux ébouriffés tandis que l'autre se contractait sur le combiné du téléphone.

— Je ne vois pas le rapport avec la tour… On est heureux comme on est…

— Ah, ma petite Romy…

— Quoi ?

Sa mère soupira.

— Vous êtes ensemble depuis trois ans. Tu ne crois pas qu'il serait temps que vous vous mariiez ?

— Non, pourquoi ?

Romy prit le ton le plus neutre possible, mais elle sentait bien qu'elle perdait un peu le contrôle de sa voix, qu'il lui serait compliqué de rester souveraine avec sa mère, qui demeurait finalement la personne qui la connaissait le mieux sur cette terre. Romy comprenait très bien où sa mère voulait en venir et elle avait les mêmes préoccupations.

— Ma petite Romy, vous êtes un couple ! Alain veut bien tous les avantages de la vie à deux, mais refuse de s'engager davantage ! Ce n'est pas acceptable sur le long terme.

— On n'a pas besoin d'un papier pour être heureux. Le mariage est beaucoup trop bourgeois pour nous !

Tout en prononçant ces mots, Romy sentit bien que, dans sa bouche, ils sonnaient faux. Comme si elle cherchait des excuses au refus d'Alain de l'épouser. Et c'était comme le poignard de Giovanni qui lui transperçait le cœur.

— Ah bon ! Mais si vouloir dépenser 500 000 Deutsche Marks pour construire une tour, ce n'est pas bourgeois, alors vraiment, je n'y comprends

plus rien !

— Il s’agit de mon argent et de ma vie, rétorqua Romy qui pourtant ne se sentait pas aussi sûre d’elle qu’elle l’aurait souhaité. Tu ne peux donc pas comprendre que je veuille enfin décider seule ce qui est bien pour moi ?

Magda garda longtemps le silence. Beaucoup trop longtemps pour une conversation téléphonique. Mais Romy attendait. Après ces interminables et longues minutes, sa mère finit par dire :

— Je vais parler avec Daddy pour qu’il te fasse parvenir l’argent. Mais je ne peux rien te promettre.

Même si sa mère voulait la mettre en garde, Romy était convaincue qu’elle serait de son côté. Comme toujours.

Chapitre 54

— Est-ce que Monsieur Delon va vous épouser ? demanda Coco Chanel d'un ton insignifiant, comme si de rien n'était.

Elle marmonna ensuite quelques mots incompréhensibles tenant entre ses lèvres l'indispensable cigarette et deux ou trois épingles. Elle était en train d'ajuster les manches pour le costume et s'assurait de bien placer la couture au niveau des épaules. Romy avait pris l'habitude de ces séances. La créatrice de mode aimait faire les ajustements directement sur la personne et non sur une table de couture ou un mannequin. Elle ne s'étonnait plus de ne jamais la voir retirer son chapeau. Mais cette question personnelle la surprit et elle sursauta.

— Aïe !

— Mais arrêtez de bouger ! Le plus important dans une robe ou une veste, ce sont les bras, qui doivent tomber parfaitement. Et malheureusement, de nos jours, plus personne ne sait coudre correctement les manches. Le seul à posséder pleinement cette technique est Cristóbal Balenciaga…

— Vraiment ? questionna Romy d'un ton poli, espérant ainsi que Mademoiselle Chanel ne reviendrait pas sur sa question du mariage.

Elle n'avait vraiment pas besoin d'une seconde mère ni de discussions sur le mariage. La presse people allemande s'en donnait à nouveau à cœur joie, spéculant et annonçant des dates pour la cérémonie. Le tout pimenté par des ragots d'une soi-disant obstination à refuser de jouer dans un film à Munich, à Berlin-Ouest, à Hambourg ou à Vienne… Romy démentait. Elle

justifiait ses refus, expliquant pourquoi ces propositions ne lui convenaient pas, sans empêcher la publication d'articles détournant la vérité, dégradants pour elle. Romy n'évoquait plus le mariage avec Alain. Pas plus que les diffamations, les attentes de la presse et des fans, et encore bien moins les envies d'une jeune femme amoureuse. Elle craignait de l'énerver.

Pourtant, la question de Mademoiselle, juste après sa dernière conversation avec sa mère, lui alla droit au cœur. C'était la première fois que Coco Chanel lui posait une question d'ordre personnel. Jusqu'à présent, les conversations se concentraient autour du régime, des mensurations, du tissu, de la coupe, du modèle. Pour le film de Visconti, Romy porterait cinq tenues différentes : un deux-pièces, une robe de cocktail, une longue chemise de nuit, un peignoir et une nuisette. Tous ces vêtements devaient tomber parfaitement sur le corps de l'actrice, et Coco Chanel ajustait ses créations directement sur elle, ce qui les obligeait à passer beaucoup de temps ensemble.

— Cristóbal Balenciaga est le seul vrai couturier. Tous les autres sont juste des frimeurs ! affirma Mademoiselle Chanel d'une voix ferme, tout en cherchant de nouvelles épingles. Son protégé Hubert de Givenchy n'est pas mauvais, mais ses créations sont bien loin de l'élégance de Balenciaga.

— Quand j'étais jeune, je rêvais de porter une robe Dior ! souffla Romy.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Mademoiselle Chanel secouant la tête d'un air dégoûté.

Elle attrapa son étui à cigarettes posé sur une petite table. Une fois allumée, elle recracha nerveusement la fumée, et d'un ton indigné raconta :

— Cet homme nous a pris tout ce que nous avions difficilement réussi à atteindre et conquérir. J'avais enfin libéré les femmes de leurs corsets, permettant ainsi à toute une génération de respirer normalement, dans tous les sens du terme. Et que fait Christian Dior ? Il les ficèle à nouveau dans des corsets serrés. Comme si les vingt, trente dernières années n'avaient jamais existé ! Et ces jupes larges, cette jupe corolle. Des dizaines de mètres de

tissu rien que pour un modèle, quel gâchis ! Personne ne peut voyager habillé comme ça, aucune personne normale en tout cas !

Romy se garda bien de dire qu'elle avait aimé le *New Look* de Dior. Lorsqu'elle ne passait pas ses vacances à l'internat, mais pouvait rentrer à Mariengrund, elle passait des heures à feuilleter des magazines de mode qui traînaient chez elle, s'imaginant pouvoir un jour porter ces tenues. Les robes dans les films de Sissi étaient encore plus larges que celles de Dior. Bien différentes de ce que Coco Chanel créait actuellement pour le prochain film de Visconti. Bien plus étroites, enveloppant ses hanches et ses jambes de manière chic tout en restant très confortable. Avec ce régime strict, et imposé, elle avait perdu ses rondeurs d'adolescente autrichienne et avait à présent une silhouette élancée. Mais pas maigre, comme elle l'avait craint. Mademoiselle Chanel avait été de bon conseil.

— Vous en voulez une ? lui demanda-t-elle en lui proposant son étui à cigarettes.

— Très volontiers ! Merci, répondit Romy, surprise de cette attention.

Les deux femmes se turent de longues minutes, fumant, chacune absorbée dans ses pensées, savourant cette pause. Romy aimait l'ambiance de ce salon d'essayage, dominé par les tons beiges, décoré de grands miroirs, et de lumières claires. Les volutes de fumées s'élevaient avec lenteur au-dessus de leurs têtes. Tandis que Romy se demandait pour quelle raison Gabrielle Chanel souhaitait, malgré son âge avancé, se faire appeler *Mademoiselle*, elle entendit à nouveau cette question :

— Est-ce qu'Alain Delon va vous épouser, Mademoiselle Schneider ?

— Pour nous, le mariage traditionnel est vraiment beaucoup trop bourgeois, lança Romy du tac au tac.

— Ne me dites pas que vous croyez un mot de ces idioties ! Non, je me trompe ?

Coco Chanel regardait Romy droit dans les yeux, comme si elle lisait dans ses pensées.

— Vous non plus, vous n'êtes pas mariée ! lança Romy.

— Oui, dit-elle d'un ton sec, c'est vrai. Je ne me suis jamais mariée.

Jusqu'à ce jour, Romy ne s'était jamais intéressée à la vie privée de cette femme si énigmatique, mais à présent, elle brûlait de curiosité de connaître les raisons pour lesquelles Gabrielle Chanel, brillante femme d'affaires et si belle (à plus de 75 ans, sa beauté restait indéniable), ayant embrassé le succès et la beauté, n'avait épousé aucun homme, bien que les demandes en mariage n'eussent pas dû être rares. N'osant cependant pas poser directement la question, elle murmura alors :

— Sûrement que vous n'avez jamais eu de demande…

— Je vais vous dire une chose, pour une jolie femme, un homme n'est ni plus ni moins qu'un accessoire. Mais une chose est très claire : s'il ne veut pas vous épouser, il ne se passera rien de bien. La patience, la compréhension ou toutes les pseudo-métaphores d'une société avant-gardiste ne vous servent à rien pour justifier le refus d'un homme de vous épouser. C'est même un peu plus compliqué, car en réalité, toutes les jeunes femmes veulent se marier.

Coco Chanel souriait, ses yeux étincelaient. Après une courte pause, elle ajouta :

— Ne serait-ce qu'en raison de la robe de mariée, pas vrai ?

— J'ai déjà tellement souvent joué une mariée que je n'ai plus envie de la grande robe blanche ! répondit-elle en riant.

— Vous souhaitez des enfants ?

— Oui

— Avec Alain Delon ?

— Oui…

— Alors vous devez l'épouser. La question ne se pose même pas.

Leur conversation qui avait commencé de manière plutôt détendue autour d'une cigarette et se terminait avec la vitesse d'une arme automatique. Romy avait répondu spontanément et avait révélé beaucoup plus d'elle-même

qu'elle ne l'avait souhaité, et qu'elle ne le faisait habituellement. Afin de cacher sa gêne, elle se tourna vers la petite table pour écraser son mégot dans le cendrier. On n'entendait plus que le bruit de la porcelaine qui s'entrechoque contre la table. Coco Chanel brisa le silence qui s'était installé entre elles :

— Nous avons toutes les deux un point commun. Lorsque j'étais jeune, j'ai aimé aussi un homme passionnément. Arthur Capel était ce qu'on appelle un vrai gentleman. Il remuait ciel et terre pour moi et mettait le monde à mes pieds. Je lui dois tout. Vous ressentez la même chose avec Alain Delon ?

J'avais déjà le monde à mes pieds. Mais elle préféra laisser tomber cette remarque sur sa célébrité et commença à réfléchir à ce que venait de lui confier Coco Chanel. Elle n'avait pas tort : sans Alain, elle ne serait jamais venue à Paris. Sans lui, elle n'aurait pas rencontré Luchino Visconti. Sans lui, elle n'aurait effectivement pas la vie d'adulte qu'elle avait aujourd'hui.

— Oui, finit-elle par dire, vous avez raison. C'est pareil pour moi.

— Pourtant, il ne vous épouse pas, rétorqua Coco Chanel d'une voix ferme.

— Je vous ai expliqué que…

Mais Romy s'interrompit, ne pouvant elle-même plus entendre cette réplique sur le mariage et le monde bourgeois.

— Pourtant, il ne m'épouse pas, souffla-t-elle.

Coco Chanel s'alluma une nouvelle cigarette.

— Boy, c'est comme ça que tous ses amis appelaient Arthur, Boy m'aimait. Je n'ai jamais douté de son amour. Mais il en a épousé une autre. Une femme dont il estimait qu'elle passait mieux dans sa vie.

— Je suis désolée.

Mademoiselle haussa les épaules.

— Lorsque après sa mort, j'ai réussi à aimer à nouveau, j'ai eu l'Empire russe et la Grande-Bretagne contre moi, rassemblés en deux noms : Dimitri Romanow et Hugh Grosvenor. L'un comme l'autre se sont détournés de moi.

Ils ont chacun épousé d'autres femmes et ont été très malheureux dans leur mariage. Ils sont tous les deux morts depuis longtemps. Et moi, je vis toujours. Seule, mais vivante. Il semblerait que j'appartienne au genre de femmes qui savent mieux choisir leur chemise de nuit que leurs amants.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix tremblante.

Romy fut déconcertée par ces confidences. Elle la fixa sans rien dire et perçut toute la douleur qui résonnait dans cette confession. Cette femme tenait toujours enfouis en elle ses sentiments, cachés derrière l'aspect impeccable de sa garde-robe. Mais aussi derrière toute l'ambition qu'elle mettait dans sa carrière. *Un autre point commun*. Elle aussi savait qu'elle était ambitieuse, et précisément ce qu'elle voulait atteindre. Pourtant, cela ne changeait en rien son souhait d'être heureuse dans sa vie personnelle. Elle n'en revenait pas qu'il en fût de même pour Coco Chanel. Pour la première fois, elle se demanda si Alain épouserait un jour une autre femme.

— Venez, Mademoiselle Schneider, continuons l'essayage. Nous ne voulons pas perdre notre temps. Je tenais cependant à vous dire que j'apprécie beaucoup la discipline avec laquelle vous travaillez.

Romy cligna des yeux. Le compliment la toucha tellement qu'elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Tout d'un coup, Coco Chanel savait exactement la toucher en plein cœur.

Chapitre 55

C'était le début des grandes vacances en France, et les portes du Théâtre de Paris se fermèrent pour l'été. *Dommage qu'elle soit une putain* avait été joué 121 fois. Le directeur du théâtre, Hubert de Malet, aurait souhaité reprendre la pièce à la rentrée, pour la nouvelle saison, mais Alain refusa catégoriquement. Romy l'avait quasi supplié, mais rien ne changerait ses plans de carrière et sa volonté de se concentrer au cinéma.

— Georges dit que, sur le long terme, je ne peux pas soutenir la comparaison avec d'autres comédiens de théâtre. Je suis d'accord.

— Mais moi je vais continuer à faire du théâtre. C'est ce que je souhaite le plus, du fond du cœur !

— Ce n'est pas moi que tu souhaites du fond du cœur ? Il faut que je sois jaloux ?

— Jaloux du théâtre ? Bien sûr que non !

Du théâtre comme d'aucun autre homme. À la différence d'Alain, elle n'avait personne d'autre que lui. Aucun autre homme avec qui elle souhaitait partager sa vie. La discussion autour des plans de carrière s'arrêta là. Ils ne parlèrent pas plus de l'infidélité d'Alain.

Le jour suivant, il s'envola pour Rome. Là-bas l'attendait un nouveau tournage.

Romy resta seule à Paris. Elle se concentra sur sa transformation en jeune Parisienne et la lecture du scénario du *Travail*, l'épisode de Visconti dans *Boccaccio 70*.

Elle déjeuna avec Georges. Il lui parla du célèbre metteur en scène et comédien Sacha Pitoëff, véritable icône du théâtre français, qui souhaitait monter une pièce d'Anton Tchekov dans une version contemporaine. Il avait choisi *La Mouette*. Sa femme, Luce Garcia-Ville, avait tenu jusqu'à présent le rôle de Nina, mais pour cette tournée, il aurait souhaité savoir si Romy était disponible. Elle n'en revenait pas, quel honneur ! Elle accepta avec joie, se demandant si Alain aurait lui aussi envie de participer à ce projet.

Lors de son nouvel essayage, elle confia à Coco Chanel l'avancée de sa carrière au théâtre. Elle avait une relation toute particulière avec la couturière. On ne pouvait pas parler d'amitié, mais une confiance s'était installée entre les deux femmes. Jusqu'à présent, Romy ne s'était confiée qu'à sa mère. Elle trouvait en Coco une oreille plus distante et neutre que n'importe quelle maman, tante, grand-mère. Elle avait également été très proche du couturier Heinz Oestergaard, à qui elle avait confié ses secrets de jeunesse, son souhait d'une vie d'adolescente normale. Elle se souvint comme elle aurait aimé pouvoir aller danser à une soirée de fin d'année, elle ne connaissait que les galas de cinéma. Un rêve qu'elle n'avait jamais réalisé. Désormais, loin de Berlin, elle ne voyait plus Oestergaard. Bien sûr, Coco Chanel ne remplaçait pas son ami et couturier berlinois, mais elle appréciait sincèrement ce lien entre elles. Mademoiselle était une écoute attentive, sage, intelligente dont Romy appréciait les jugements. Une relation qu'elle n'avait à Paris avec personne d'autre. Romy se réjouissait de venir rue Cambon pour ses essayages. Plaisir partagé, semblait-il.

Coco Chanel écouta avec attention Romy lui parler avec enthousiasme de sa future tournée, et lui dit :

— Il y a un temps pour le travail et un temps pour l'amour. Il ne reste pas de temps pour autre chose. Vous devriez essayer de ne pas donner trop d'importance à l'un ou à l'autre. Sinon, le travail va rester sur le côté, ou l'amour. Vous êtes en réalité la seule concernée par le choix que vous faites.

L’ambitieuse Coco Chanel savait de quoi elle parlait. Romy en était bien consciente. Elle ne voulait rien d’autre que de jouer au théâtre et devant une caméra. Tout comme être avec Alain, même si ses engagements impliquaient de nombreux déplacements. Au début de leur relation, elle était restée sans rien faire pendant les absences d’Alain. À l’avenir, ils seraient tous les deux occupés, ce qui témoignait de sa carrière de nouveau florissante. L’idée de leur mariage n’avait finalement jamais été aussi éloignée.

— Je ne sais pas ce qui est juste, avoua Romy toujours installée dans la cabine, au théâtre ou au cinéma, j’ai l’impression que tout me réussit, mais dans ma vie privée, parfois, je ne sais pas quoi faire.

— Suivez votre propre chemin. À la fin, il n’y a que ça pour vous protéger des déceptions que les hommes vous apporteront.

— C’est bien ce que j’ai l’intention de faire ! répondit-elle avec un sourire.

Sa mère ne lui aurait jamais donné un tel conseil.

Coco Chanel la dévisagea. Cette fois-ci, elle ne semblait pas lire en elle comme dans un livre ouvert, mais plutôt apprécier son œuvre. Elle se tourna vers son assistante qui se tenait silencieuse derrière elle :

— Les perles, s’il vous plaît !

La créatrice de mode attacha le collier à plusieurs rangs autour du cou de la jeune actrice.

— Les bijoux ne doivent pas enrichir une femme, mais la décorer. C’est pourquoi, je porte quasiment toujours du faux… Il vous manque encore le bracelet…

D’un geste brusque, Coco tendit la main vers son assistante et donna ensuite le bijou à Romy qui, surprise, accrocha à son poignet le bracelet en or.

— *Voilà * !* s’exclama Mademoiselle Chanel. Une femme a besoin de deux manières d’être : élégante et fabuleuse !

Elle entraîna pour la première Romy devant le miroir, mettant fin à son interdiction de se regarder.

Romy rencontra une nouvelle femme. Non, pas vraiment une autre. Bien sûr son visage, malgré le maquillage plus sophistiqué – un trait d'eye-liner plus épais et plus de mascara – était le même, mais il renvoyait une autre image. Plus émincé, moins enfantin et poupon. Sa nouvelle coiffure la rendait aussi beaucoup plus femme : une coupe effilée et ondulée. Mais le clou de ce nouveau look à la fois élégant et décontracté était sans aucun doute le costume de tweed de laine beige et la chemise en soie de même couleur. Romy tourna sur elle-même, puis se déplaça devant le miroir, chaussée de nouveaux escarpins à talons beiges et aux bouts noirs. Elle n'en revenait pas : elle se sentait si bien habillée ainsi, si à l'aise. Non, ce n'était pas une autre Romy. C'était Romy devenue femme.

Elle était toujours cette Romy enthousiaste et spontanée. Une femme qui aime sans calculer. Malgré les heures d'essayage, le régime strict, les séances de coiffure et de maquillage, elle sauta comme une enfant au cou de Mademoiselle Chanel :

— Merci ! Merci ! Merci beaucoup ! s'exclama-t-elle.

— Nous avons juste fait ce que notre ami Luchino Visconti attendait de nous. À présent, à vous de donner le meilleur de vous-même pendant le tournage. Mais avant cela, nous pourrions boire une coupe de champagne ensemble, qu'en pensez-vous ? Venez me rejoindre tout à l'heure dans mes appartements privés !

Romy retint sa respiration. Une invitation chez Gabrielle Chanel, quel honneur ! Et quelle joie surtout ! *Quand je vais raconter ça à Maman…*

— Ah, et une dernière chose ! lui dit Coco Chanel tout en prenant les mains de Romy qui étaient toujours sur ses épaules. Une femme porte sur ses ongles des mains un vernis incolore avec simplement une ligne de vernis blanc à l'extrémité de l'ongle. Le vernis rouge ou le rose, c'est uniquement pour les ongles de pieds.

Chapitre 56

Rome, août 1961

Les studios de la Cinecittà à Rome se trouvaient dans un quartier au sud-ouest de la métropole antique et, en franchissant l'entrée, Romy eut le sentiment que le temps s'était arrêté, d'être dans le poumon de la vie italienne, bien plus encore que Piazza Navona. Installée dans la voiture de la production, elle admirait le décor. Tous les bâtiments avaient cette couleur ocre de la *Terra di Siena.* Elle avait l'impression de se trouver dans un village de Toscane. Les studios ne comptaient pas uniquement les plateaux de tournage, mais également des halles, des ateliers, des coulisses. La maison du réalisateur Federico Fellini se situait également juste à côté. Ce dernier réalisait un des épisodes de *Boccaccio70* dans lequel Anita Ekberg tenait le premier rôle. Sophia Loren, la femme du producteur Carlo Ponti, jouait dans le troisième volet dans une réalisation de Vittorio De Sica.

Romy se sentait si honorée d'être associée à ces femmes magnifiques et sexy. Jusqu'à présent, ses rôles se centraient autour de l'archétype de la jeune fille de Vienne, ingénue et douce. Sur une scène de théâtre, elle avait pour la première fois tenu le rôle d'une femme plus complexe, Annabella, amoureuse de son frère. Mais elle n'avait encore jamais franchi les limites de la bienséance. Dans le rôle de Pupé, elle ne devait pas seulement être élégante, mais être diablement séductrice, lascive, sensuelle. Habituel pour

Anita Ekberg ou Sophia Loren, un terrain complètement nouveau pour Romy Schneider. Et il lui faudrait une incroyable dose de confiance en Visconti et de champagne pour parvenir à se dénuder, pour la première fois, devant la caméra.

— Vous êtes belle. Prenez confiance en vous et vous aurez atteint l'idéal.

C'est avec ces mots que Coco Chanel lui avait dit au revoir, accompagné de deux bises sur les joues. Romy lui promit de l'appeler dès son retour de Rome. Elles avaient convenu d'aller déjeuner ensemble au Ritz. Les mots de la créatrice de mode résonnaient en elle, alors qu'elle se concentrait afin de devenir Pupé. Bientôt, le réalisateur lancerait « Moteur ! », et alors, devant la caméra, il faudrait qu'elle soit cette femme érotique et sensuelle. Elle portait avec beaucoup d'élégance un tailleur Chanel de tweed bouclé. Et surtout, elle s'interdisait de penser à ses parents. Elle le savait déjà : ils n'apprécieraient guère la scène dans la salle de bains ! Elle était devenue une femme sûre d'elle, consciente de sa beauté et de son effet sur les hommes. Une femme séductrice, utilisant ses appas comme arme pour arriver à ses fins.

Ce film fut le tournant de sa carrière et bouscula définitivement son image.

Visconti s'arrangea pour avoir autour de lui une équipe réduite afin que Romy se sente le plus à l'aise possible, lorsqu'il lui fallut se déshabiller. Giuseppe Rotunno, directeur de la photographie, ne la filma que de dos. Le cadrage de la scène était sensiblement le même que dans le film *Confession d'une pécheresse*, scandale cinématographique du début des années 50 qui lança la carrière d'Hildegard Knef. *Ce que peut Knef, je le peux aussi*.

La caméra tournait, Romy n'était plus Romy, mais Pupé. Elle laissa glisser son peignoir par terre, entra dans la baignoire. Tout lui sembla complètement naturel. Elle se sentit libre. Elle se sentit belle.

— Coupez ! C'était parfait !

Romy enfila son peignoir et rejoignit le réalisateur qui la complimenta pour son jeu. Les yeux accrochés dans son regard sombre, elle le trouva magnifique et se dit qu'il était bien dommage que cet homme ne s'intéresse pas aux femmes. *Je pourrais l'aimer*, pensa-t-elle alors qu'il la prenait dans ses bras et déposait un baiser sur son front.

*
*   *

Le lendemain, ils tournaient la scène dans laquelle Pupé, installée dans son salon, se disputait avec son majordome. Les décorateurs avaient pour difficile mission de transformer le plateau de tournage vide et moche en un somptueux et luxuriant salon, le couple n'étant pas, d'après le scénario, de riches bourgeois, mais des aristocrates. Visconti fit venir de chez lui des tableaux et des tapis. Les portes en bois blanc et en or avaient été fabriquées exprès à Florence. Romy, vêtue de son tailleur Chanel, passait impeccablement dans ce décor.

Visconti avait convoqué à nouveau toute son équipe. Il accepta aussi que des personnes de l'extérieur assistent au tournage. Ce fut le cas du producteur, mais aussi d'un autre homme qui fit son apparition sur le plateau : Alain.

— Je ne tourne pas cet après-midi et je me suis dit que j'allais passer pour voir un peu ce que vous faites tous les deux ! expliqua-t-il tout en prenant Romy dans ses bras.

— Tant que tu restes derrière la caméra, cela ne me pose pas de problème, rétorqua Visconti.

— Cela fait si longtemps que l'on n'a pas été tous les deux sur un plateau que je ne sais même plus quel effet ça fait ! dit-elle tout en embrassant son homme.

Elle resta contre lui et le chapeau qu'elle portait pour cette scène glissa. Aussitôt un costumier arriva pour remettre le Pillbox correctement.

Alain se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Dommage que je n'ai pas pu venir hier. Je travaillais. Il paraît que tu leur as montré à tous ce qui m'appartient, *Puppelé.*

— Tout le monde en place ! cria le chef opérateur. On commence ! Silence !

Cette scène comportait très peu de dialogues. Pupé devait dire dans un ton mordant : « *Vous vous ennuyez chez moi, pas vrai ? Vous n'avez pas assez d'argent ?* »

— Coupez ! hurla Visconti tout en se levant d'un bond de sa chaise.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Romy surprise.

— Ça ne va pas du tout. Romina, ta diction est mauvaise. Fais attention ! Pense à ton intention, à la méchanceté.

— C'est ce que j'ai fait ! rétorqua-t-elle aussitôt, sans penser que le réalisateur détestait qu'on le contredise. Mais elle en était certaine : son ton était correct.

Visconti lui lança un regard noir. Personne n'osait prononcer un mot, chacun retenait sa respiration. Le réalisateur explosa de colère :

— Tu fais exactement ce que je te dis de faire, Romina, et rien d'autre !

Elle le fixa. Les lèvres tremblantes. De colère, d'indignation. Être traitée et humiliée de la sorte devant Carlo Ponti, non vraiment, elle ne méritait pas ça. Qu'allait penser le producteur ? Qu'elle était complètement nulle ? Elle se rappela les recommandations d'autres acteurs, les mêmes que ceux de sa mère : « Surtout ne tourne jamais avec Visconti ! Il va te descendre. À la fin du tournage, tu seras morte. » Romy n'y avait jamais cru. Certes, le travail sur scène n'avait pas été simple, mais elle avait progressé et elle voulait en faire de même devant la caméra. Donc, elle serra les dents, se tut, et se décida à faire ce qu'il attendait d'elle. C'était mieux ainsi. Elle retourna à sa position de départ, regarda la caméra, regarda Visconti. Elle le surprit faisant un clin d'œil à Alain. Pour elle, c'était comme s'il lui disait : « Tu as vu un peu mon vieux ? C'est comme ça qu'il faut leur parler aux femmes ! »

Elle se mordit la lèvre pour ne rien dire. Son corps tremblait. La tendresse et l'admiration qu'elle avait ressenties la veille pour Luca venaient de s'envoler. Elle avait l'impression qu'il la tenait en laisse, devant Alain, qu'il voulait prouver qu'il était le marionnettiste, qu'il possédait les fils entre ses mains. C'était dégradant. Irrespectueux. À cet instant, chaque pore de sa peau haïssait Visconti.

Chapitre 57

Les jours suivants, Romy n'adressa quasiment pas la parole au réalisateur. Elle l'évitait le plus possible, se contentant du strict minimum. Elle était blessée, mais continuait, comme à son habitude, à faire preuve de professionnalisme. Disciplinée, elle écoutait le réalisateur, refusant de le laisser s'approcher. Pas un regard, pas un compliment. Visconti avait suffisamment d'expérience (et suffisamment d'intelligence) pour la laisser tranquille. Pourtant, quelques jours avant la fin du tournage, il alla la trouver pour lui dire qu'elle avait suffisamment boudé. Il laissa également un mot pour elle dans sa loge : une invitation à dîner dans son Palazzo.

Romy accepta, par politesse plus que par amitié, n'ayant pas spécialement envie de passer du temps en privé avec le réalisateur. Elle accepta aussi pour chasser l'ennui, elle se sentait seule, Alain étant toujours occupé par son tournage. Elle n'avait pas envie de passer à nouveau la soirée seule avec une bouteille de vin, ou bien au téléphone avec sa mère, qui lui avait écrit qu'elle avait plein de nouvelles de Vienne à lui raconter. Romy n'avait pas voulu l'appeler avant, préférant rester concentrée dans son rôle de Pupé, par crainte d'entendre parler de Sissi. Avec mauvaise conscience, elle s'installa dans le taxi.

Lorsqu'elle foula le patio féodal, elle frissonna. Malgré les températures douces de la saison, derrière les épais murs de cette demeure, il faisait froid. Elle regretta d'avoir mis une robe noire et ne pas avoir sur elle le costume Chanel que Mademoiselle lui avait réalisé sur mesure et offert pour des

« soirées privées ». C’était là une raison toute trouvée pour quitter ce dîner plus tôt que prévu.

En entrant dans le salon, Romy eut un sentiment de déjà-vu : comme lors de sa première venue ici, Visconti était installé dans son immense fauteuil. Il l’accueillit avec une coupe de champagne Grandezza. Elle s’étonna de retrouver un homme charmant. Après avoir échangé quelques banalités, la conversation s’orienta autour du travail. Luca lui raconta que Georges Beaume lui avait fait passer un courrier de l’agent américain Paul Kohner qui essayait de placer *Dommage qu’elle soit une putain* à Broadway. Malheureusement sans succès pour l’instant. Romy s’interrogea sur les raisons de cette invitation. Visconti voulait-il lui proposer un nouveau rôle ? Rien n’était moins sûr. Elle répliqua, agacée :

— Peu après la première, Paul Kohner m’a écrit pour me dire qu’il avait été très impressionné par ma performance sur la scène et qu’il allait tout mettre en œuvre pour que la pièce soit jouée à New York.

— Ces Américains sont des idiots ! Kohner explique maintenant qu’il n’y a aucune possibilité de monter la pièce à Broadway. Le thème de l’inceste est trop délicat pour le public américain. Pff !

Il eut un geste de la main comme s’il voulait repousser quelque chose devant lui.

— Il semblerait qu’ils préfèrent Sissi !

— Pourquoi ? demanda-t-il curieux.

Romy commença à se détendre. Visconti ne semblait pas vouloir remettre à plat cette malheureuse histoire pendant le tournage et la conversation se poursuivit sur un ton agréable et détendu. Même si ces nouvelles de New York n’étaient pas ce qu’elle aurait espéré. Et même si elle n’aimait pas spécialement se rappeler son rôle d’impératrice, elle appréciait l’écoute attentive de Luca. Qui à part lui pouvait mieux comprendre ses questionnements et souhaits d’actrice ?

— Ernst Marischka, le producteur et réalisateur des Sissi, a écrit à ma mère pour lui dire qu'il travaille actuellement à un nouveau montage des trois films, pour n'en faire qu'un sous le titre *Forever My Love*. Le film va être doublé en anglais en mars puis sortir au cinéma aux États-Unis. Il souhaite vraiment que le film existe là-bas.

— Ça passe. Pour les Américains, mais pas pour toi, Romina, dit-il un sourire moqueur.

— Je ne m'en réjouis pas. Ernst Marischka espère ainsi m'ouvrir les portes d'Hollywood, mais je pourrais vraiment me passer de ce genre du film. Tu ne crois pas ?

— Nous sommes d'accord, tu dois suivre un autre chemin.

Il fouilla dans la poche de sa veste et sortit une petite boîte à bijoux d'aspect ancien et au velours usé. Il l'ouvrit dans un bruit sec. A l'intérieur se trouvait une bague.

— J'admire ton courage, ta volonté de changer. Tu es, et vas, devenir une très grande artiste, Romina. Et je voudrais te faire un cadeau.

Romy vécut les minutes suivantes comme dans un ascenseur émotionnel, éprouvant l'étonnement, la gêne, la joie. Dans un geste très délicat, il lui prit la main et passa cette bague à son doigt. Incapable de prononcer un mot, elle garda le silence, fixant l'anneau : le saphir éclatant entouré de deux diamants. Le plus fascinant dans ce bijou n'était pas la brillance de la pierre précieuse mais son incrustation dans un bois ancien de couleur bleu.

— Elle est magnifique, murmura-t-elle.

— C'est un bijou de famille des Visconti di Modrone. Il a appartenu à ma mère. (Il lui sourit, et l'air songeur continua :) Tu lui ressembles.

Romy ne quitta pas la bague des yeux Elle bougea les doigts et l'anneau capta la lumière du lustre. Il étincela. Comme des projecteurs lancés sur une star. Luca venait de lui faire le cadeau parfait, un talisman qui l'accompagnerait sur son propre chemin. Avec cette bague de l'homme qui

avait transformé sa vie professionnelle, elle atteindrait son but. Elle en était convaincue.

Elle releva le visage et son regard s'accrocha à celui du réalisateur. Ils se fixèrent longuement, se souriant l'un à l'autre.

Chapitre 58

La Napoule, 9 mai 1962

Ernst Marischka avait eu une bonne intuition. La première du film *Forever My Love* eut lieu, comme prévu, en mars et fut un énorme succès commercial. Romy chercha à ne pas trop y penser, laissant ce triomphe dans un coin de sa tête et préférant se concentrer sur sa carrière, et son évolution professionnelle. Elle prenait toujours plus ses distances avec Sissi. Elle avait appris que Karlheinz Böhm cherchait lui aussi à se détacher de son image d'empereur Franz Joseph. Il venait de signer un contrat avec la Metro Goldwyn Mayer et espérait des rôles complexes à Hollywood. Romy préféra rester à Paris.

Elle venait de tourner *Le Combat dans l'île*, un drame sanguinaire et politique centré sur une histoire de jalousie. Au théâtre, dans *La Mouette*, elle interprétait Nina. Elle découvrit le rythme effréné des tournées : déplacements quotidiens en bus ou en train, nuits courtes à l'hôtel, représentation tous les soirs dans un théâtre différent. Elle en sortit épuisée. Les critiques louaient dans l'ensemble son professionnalisme, rien à voir avec les sales articles qui continuaient de noircir les pages de certains médias allemands et dont elle avait fini par se contreficher. Elle se sentait bien. Heureuse de la reconnaissance et du succès qu'elle avait en France, son pays d'adoption. C'est dans cette ambiance qu'elle reçut une proposition

inattendue qui la combla de joie et de fierté. L'acteur et réalisateur américain Orson Welles lui proposait le rôle de Leni dans son adaptation cinématographique du roman *Le Procès* de Franz Kafka. Ce rôle était en quelque sorte la prolongation logique de Pupé, un nouveau pas sur la route que lui avait tracée Visconti.

Un midi, alors qu'elle avait rejoint son amoureux pour déjeuner au restaurant « La Mère Terrats » à La Napoule, cette station balnéaire sur les bords de la Méditerranée où ils avaient pris leur habitude depuis le début du Festival de Cannes, elle se sentit pour la première fois appartenir à la grande famille du cinéma français. Le festival venait de débuter. *Boccacce 70* faisait partie de la sélection des films hors compétition et *L'Éclipse* de Michelangelo Antonioni, dans lequel Alain jouait le rôle principal, avait été retenu dans les films en compétition (il remportera le Prix spécial du Jury). Romy Schneider et Alain Delon étaient le couple le plus en vue du festival. Romy laissait son regard rêveur se perdre dans la salle du restaurant, au milieu des stars, célébrités, des réalisateurs, scénaristes, producteurs, distributeurs. Il se dégageait un tumulte joyeux, un brouhaha de tintements de verres, claquements de bises, discussions et fous rires, avec des promesses aussitôt prononcées, aussitôt enterrées. On en oubliait le goût délicieux de la bouillabaisse et l'on préférait déguster des coupes de champagne frais plutôt que d'admirer le coucher du soleil. Dans le port du village, les yachts somptueux avaient mouillé l'ancre à côté des bateaux de pêche, et sur la place du Château défilaient toute la journée les voitures de sport.

Romy portait son tailleur Chanel beige, sa chemise en soie et l'indispensable collier de perles, sans oublier un chapeau, créé aussi par Coco Chanel, dont les bords larges mettaient en avant son visage tout en la protégeant des rayons du soleil. Elle portait aux doigts sa bague de fiançailles et le bijou de famille offert par Luca. Elle regrettait d'ailleurs que Visconti ait annulé sa venue sur la Côte d'Azur. Mais elle se réjouissait d'avoir Alain un peu pour elle ; ils se voyaient si rarement, chacun pris par

les répétitions et les tournages. Romy avait confiance en l'avenir et dans la force de leur amour. D'autres temps viendraient où ils pourraient vivre vraiment ensemble, elle en était convaincue.

Un journaliste de la télévision française les reconnut. Il se faufila jusqu'à eux :

— Puis-je vous poser quelques questions ?

— Bien sûr ! dit Alain.

— Nous sommes là pour ça, murmura-t-elle.

Tandis qu'Alain répondait d'un ton détaché aux questions qui portaient sur sa barbe de trois jours, Romy regardait son homme, *qu'il est beau !,* habillé d'un tout nouveau costume blanc, d'une chemise noire et de chaussures italiennes (il portait à présent des créations de couturiers français et italiens). Le jeune rebelle était devenu une star qui aimait l'élégance et le style. Il devait effectivement, pour son rôle dans le prochain film de Visconti, l'adaptation du roman *Le Guépard*, se laisser pousser la barbe. Il était d'une beauté extraordinaire. Romy était folle amoureuse de lui.

Le journaliste se montra finalement beaucoup plus intéressé par Alain que par Romy qui, grâce à un commentaire judicieux, permit à Alain de rebondir et d'annoncer le prochain tournage de sa fiancée avec Orson Welles.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions, dit le journaliste avant d'ajouter : Au revoir, Alain Delon. Au revoir, Sissi.

Romy lui jeta un regard noir.

— Ah non, pas Sissi !

Plus jamais Sissi !

— Quel idiot ! lança Alain une fois le journaliste parti, il n'a pas remarqué que tu es devenue une vraie Française, tu parles comme une Française, tu es aussi élégante qu'une Française ! Tu as tellement changé, *Puppelé* !

Il avait raison. Elle sourit, se souvenant de Coco Chanel qui l'avait complimentée de la même façon. Romy savait aussi au plus profond d'elle-même combien elle avait changé. Et pas uniquement d'apparence. De façon de penser aussi. Tout la rapprochait de son nouveau pays, la France. La transformation était terminée, le papillon pouvait s'envoler. Certes de belles choses avaient eu lieu dans le passé, mais l'avenir lui tendait les bras.

Plus rien ne pouvait l'arrêter.

Note de l'auteure

C'est la première fois que j'écris un roman sur une personne que j'ai eu l'occasion de rencontrer personnellement. Lorsque j'étais enfant, mes parents étaient souvent invités chez Magda Schneider et Hans Herbert Blatzheim à Morcote, en Suisse. Ensuite, dans les années 60, nous avons emménagé à Lugano où j'ai été pendant un temps scolarisée. Pendant des années, nous avons vécu dans un appartement ancien situé dans un Palazzo. Puis, en 1971, mon père acheta la maison que l'acteur Karlheinz Böhm s'était fait construire avec l'argent qu'il avait gagné avec *Sissi*. Ma proximité avec les personnages de ce roman n'a pas été uniquement professionnelle, et finalement, je dois le reconnaître, ce lien a rendu un peu plus difficile l'écriture de cette histoire à propos de Romy Schneider. J'espère cependant avoir réussi à travailler en toute objectivité, et façonner une image d'elle la plus proche de la réalité. En tout cas, j'espère avoir mieux réussi que d'autres auteurs et auteures avant moi et dont l'écriture a été influencée plus par ce qu'ils imaginaient que par Romy elle-même. Marlene Dietrich eut à propos de la biographie de Romy Schneider écrite par Hildegard Knef les mots suivants : « Elle ne la connaissait pas. J'espère qu'elle n'écrira jamais sur moi. »

Il a beaucoup été écrit sur Romy. À commencer par la presse, qui ne cessa à son égard d'être injuste. Comme si personne n'avait envisagé que cette jeune femme n'avait pas eu la possibilité de vivre un quotidien normal pendant son enfance et que, dès 14 ans, elle était entrée dans le monde

adulte. Romy était habitée par son travail, ne vivant que pour lui. Elle était décrite comme l'incarnation de la discipline devant la caméra, mais pour cela, elle avait impérativement besoin du cocon rassurant d'une famille harmonieuse. D'un autre côté, cette protection, que lui donnaient sa mère au tempérament si fort ainsi que son beau-père, la conduisit plus tard à prendre trop de mauvaises décisions. L'amour inconditionnel qu'elle portait à son père biologique l'influença également dans ses choix. Ajoutons enfin, qu'une grande partie du public – essentiellement en Allemagne et en Autriche – n'abandonna jamais l'image de l'éternelle Sissi. En tant qu'actrice, Romy Schneider devait pour toujours rester la même impératrice Élisabeth qu'elle avait incarnée dans trois films à des âges différents, 16, 17 et 18 ans. Personne ne se soucia que cette jeune fille ne vécut aucune adolescence.

Pourtant, Romy ne serait certainement jamais devenue Romy Schneider, la grande star internationale, si elle avait écouté les conseils et non suivi ses propres intuitions. Comme la plupart des très jeunes stars, elle n'aurait sûrement plus eu de rôles et aurait fini par être oubliée du public. Mais le mythe Romy Schneider reste entier et est toujours aujourd'hui – soixante-cinq ans après Sissi et quarante ans après sa mort – intact. On ne compte plus le nombre de films et de rôles magnifiques qui l'ont éloignée de son image éternelle de Sissi.

Romy a dit un jour que le film *Le Procès* avec Anthony Perkins, dirigé par Orson Welles, avait été un de ses films les plus importants, voire même le plus important. C'était le début de la carrière mondiale qui lui offrit le succès, la célébrité et beaucoup de nominations pour des prix lors de festivals internationaux. Rapidement après, elle eut d'ailleurs la possibilité d'avoir son père adoré à ses côtés – ou tout du moins devant la caméra. Dans le film *Le Cardinal*, Romy Schneider et Wolf Albach-Retty ont tous les deux un rôle secondaire. Elle joua effectivement une quatrième fois Sissi devant la caméra : en 1972, elle interpréta dans le film de Luchino Visconti *Ludwig ou le Crépuscule des dieux* l'impératrice Élisabeth, aux côtés d'Helmut Berger.

À ce moment-là, Romy était déjà une grande star en France – et à Paris, plus personne ne lui parlait de Sissi.

Mais ce fut aussi la fin d'une grande histoire d'amour. Alain Delon était au sommet de sa gloire et les tournages l'emmenaient en permanence aux quatre coins du monde. Il était très absent, et quand il était là, Romy était en général en tournage loin de Paris, de plus en plus souvent à Hollywood. Ces longues phases sans se voir eurent raison de leur amour. L'année pendant laquelle Romy tourna aux côtés de Jack Lemmon, *Bloomfield*, Alain tomba amoureux d'une autre femme. Pendant le tournage de *La Tulipe noire*, il rencontra Nathalie Barthélemy, une jeune femme, peut-être plus proche d'Alain, en tout cas beaucoup moins *bourgeoise* que Romy. Leur mariage fut prononcé étonnamment vite après leur rencontre, et en septembre 1964 naquit leur fils Anthony Delon. Ils divorcèrent quatre années après, mettant fin à de nombreuses querelles.

Après la séparation d'avec Alain, Romy sombra. Même le travail n'arrivait pas à lui tenir la tête hors de l'eau. En 1965, alors qu'elle assistait à une soirée pour l'inauguration d'un nouveau restaurant de son beau-père à Berlin-Ouest, dans la grande galerie marchande Europa-Center, elle rencontra l'acteur, aussi brillant que célèbre metteur en scène de théâtre, Harry Meyen, de quatorze ans son aîné ; un intellectuel brillant, et à bien des égards très différent d'Alain Delon. Ce fut le coup de foudre. Romy et Harry se marièrent l'année suivante sur la Côte d'Azur, un peu avant la naissance de leur fils David. Pour leur mariage, Romy porta une robe de Coco Chanel, les deux femmes étant restées des amies proches.

Les débuts de son mariage avec Harry furent des temps heureux, mais se compliquèrent rapidement, le paternalisme professionnel de ce dernier fut souvent perçu comme une erreur. Romy habitait avec son mari et son fils dans un appartement situé dans le quartier résidentiel Grünewald de Berlin-Ouest. Elle y mena pendant quelques années une vie de mère et de femme au foyer. Tout bascula après un appel en provenance de Paris : Alain Delon

avait proposé Romy pour le rôle principal féminin dans le film *La Piscine*. Cinq années après leur séparation, Romy et Alain se revoyaient pour la première fois, et se retrouvaient ensemble devant la caméra. Ce fut le début d'une amitié platonique, d'une grande intensité, qui durera jusqu'à la mort de Romy.

Après ce film, Romy continua à tourner en France, bien que toujours domiciliée en Allemagne, à Hambourg, où Harry Meyen avait entre-temps déménagé. Le couple se sépara finalement en 1973 et divorça deux ans après. Romy s'installa avec son fils David à Paris, où elle vécut jusqu'à la fin de sa vie.

Film après film, Romy s'imposa comme la grande actrice du cinéma français. Aux côtés de Catherine Deneuve et d'Annie Girardot, elle devint – et est toujours aujourd'hui – l'actrice la plus célèbre de sa génération. Cependant, le succès qu'elle rencontra dans la vie professionnelle ne fut pas le même dans sa vie personnelle. Son mariage avec son secrétaire personnel Daniel Biasini, de onze ans son cadet, commença sous les meilleurs auspices, et la naissance de leur fille Sarah en 1977 fut sans aucun doute un grand moment de bonheur dans leur couple, mais malheureusement, la tragédie s'invita dans la vie de Romy et la frappa plusieurs reprises. En 1979, son ex-mari, Harry Meyen, se suicida. Elle fut bouleversée et s'en remit très difficilement. Deux ans après, elle divorça de Daniel Biasini, et à l'été 1981, elle vécut un drame dont elle ne se remettra jamais : le décès de son fils David, alors âgé de 14 ans.

Romy Schneider est morte le 29 mai 1982. Autour de sa mort plane une multitude de légendes, et de mystères. Dans son livre *Ma Romy*, Daniel Biasini reproche à Laurent Pétin, le dernier compagnon de Romy, de ne pas s'être suffisamment occupé d'elle, alors qu'elle était si endeuillée. Quoi qu'il en soit, Laurent Pétin est l'homme qui découvrit Romy, sans vie, installée à son bureau où elle écrivait. Le médecin qui vint sur place nota « Arrêt cardiaque » sur l'avis de décès. Les conditions exactes de sa mort ne

seront jamais explicitées, le magistrat en charge de l'affaire s'opposant, afin de préserver la famille, à effectuer une autopsie et à poursuivre les investigations. Personne ne peut affirmer s'il s'agit d'un suicide ou si son corps n'avait plus de force pour continuer à vivre.

À l'annonce de sa mort, Alain Delon veilla Romy Schneider toute la nuit. Il s'occupa ensuite de l'organisation de son enterrement. Il fit transférer la dépouille de son fils, afin que Romy et David soient réunis dans le même caveau, dans le petit cimetière de Boissy-sans-Avoir, près de Paris. Alain paya tous les frais de l'enterrement. En effet, l'actrice laissait derrière elle une montagne de dettes. Elle devait des millions aux impôts en France. Durant toute sa vie, Romy n'apprit jamais à gérer son argent et elle ne cessa par ailleurs d'être d'une grande générosité avec sa famille et ses amis. En d'autres termes, on peut dire qu'elle paya une fortune la confiance et les conseils en placement de certains de ses proches.

Hormis Alain Delon, toutes les personnes qui jouèrent un rôle important lors de ses premières années à Paris sont décédées. Le réalisateur des Sissi, Ernst Marischka, mourut en 1963. Son père biologique succomba à un arrêt cardiaque en 1967, tout comme Hans Herbert Blatzheim l'année suivante. Coco Chanel quitta ce monde à l'âge de 87 ans en 1971. Luchino Visconti ne se remit jamais d'un AVC qu'il eut pendant le tournage de *Ludwig ou le Crépuscule des dieux* et quitta la vie, et celle de Romy, pour toujours en 1976. Magda Schneider survécut à sa fille. Elle mourut en 1996 à Berchtesgaden.

Son dernier film, *La Passante de Sans-Souci* fut une production franco-allemande dont le tournage se déroula à Paris et à Berlin-Ouest. Romy n'assistera pas à la première et ne connaîtra jamais les critiques élogieuses de la presse allemande sur son dernier film. Elle était déjà partie, âgée de 42 ans seulement.

Remerciements

Une fois encore, je tiens à remercier du fond du cœur mon agent Petra Hermanns pour son soutien indéfectible, un immense merci également à mon éditrice Stefanie Werk, directrice éditoriale de la collection poche aux éditions Aufbau. Je remercie mon mari, Bernd Gabriel, de s’occuper comme il le fait de toute la famille, et de son amour, sans lequel je ne pourrais travailler. Enfin, je tiens à adresser tous mes remerciements à mes lectrices, à mes lecteurs, ainsi qu’aux libraires, car c’est bien grâce à eux qu’il m’est finalement possible de publier un roman comme celui-ci.

Michelle Marly

12-21 est l'éditeur numérique de Fleuve



Titre original :
Romy und der Weg nach Paris

EAN : 978-2-823-88817-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.